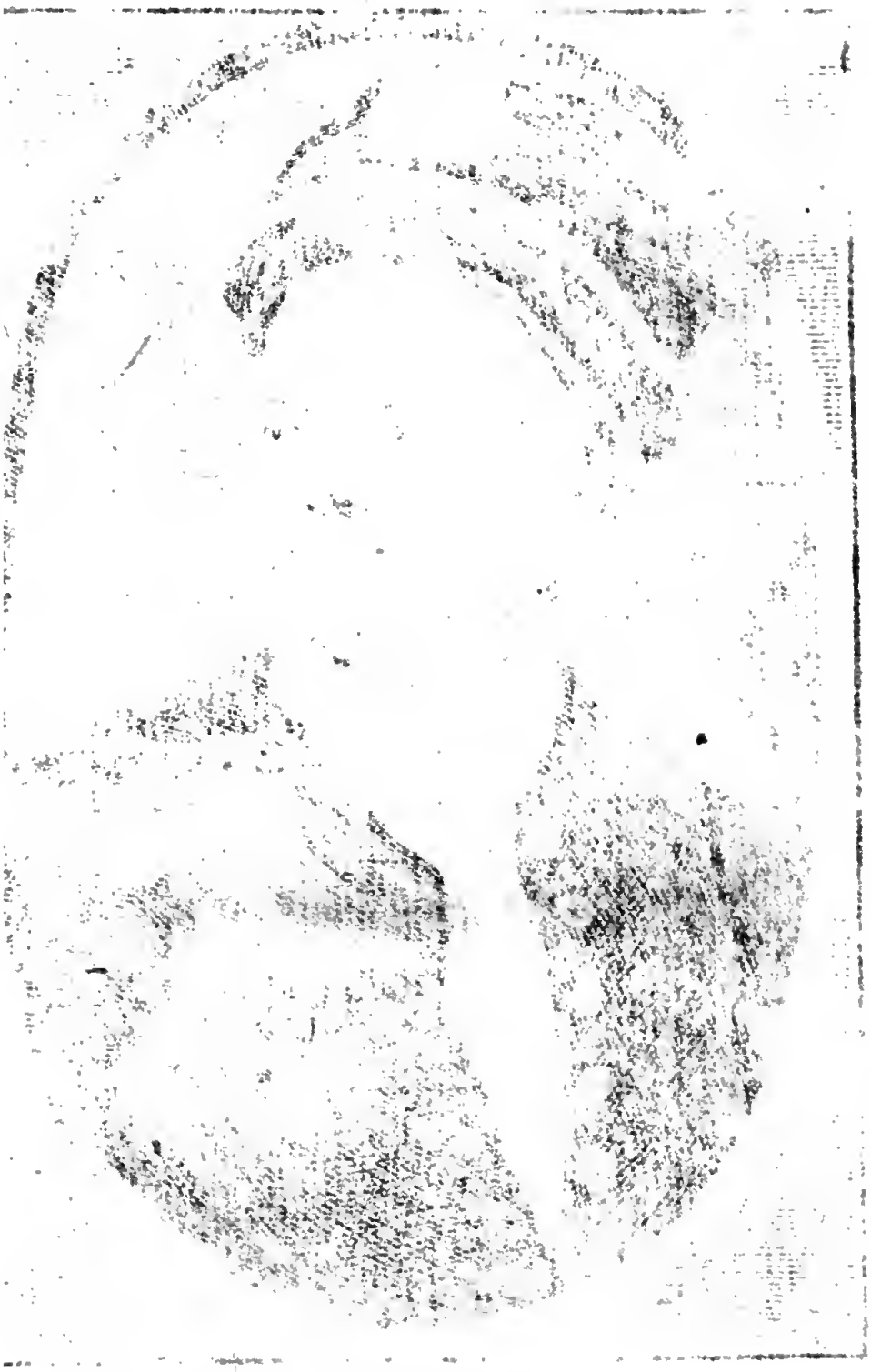
NICOLAO DE NOBILI

DUCE MINERVA, COMITE FORTUNA

6. 10. 51



Mr. Richard Steele.

LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE,

Où l'on voit un Portrait naïf des Mœurs de ce Siècle.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME PREMIER.

Seconde Edition.

A AMSTERDAM,
Chez DAVID MORTIER, Libraire,
MDCCXVI.

*PREFACE DU TRADUCTEUR.

IL n'y a peut-être jamais eu aucun Ouvrage, ni ancien ni moderne, qui ait fait tant de bruit, dans le Païs de ſa naiſſance, ni dont on ait vendu tant d'Exemplaires, que celui dont j'ai entrepris la Traduction. Tous les DISCOURS, qui le compoſent, ont paru d'abord un

* C'eſt la même qu'on avoit mis dans la premiere Edition de ce Volume, à quelques Articles près qu'on a retranchez, parce qu'ils regardoient certaines fautes, qu'on a corrigées ici.

un à un, ſur des Feuilles volantes, en forme de Gazettes, & il s'en eſt debité jusques à vingt mille par jour. Ce n'eſt pas tout, il s'en eſt fait depuis deux Editions *in* 12, & une *in octavo*, & l'on ne doute te pas qu'on ne ſoit bientôt obligé d'en venir à une quatrième. Le premier DISCOURS de ce Volume eſt du $\frac{1}{12}$ *Mars* & le dernier du $\frac{11}{22}$ *Juin* 1711: de ſorte que les LXX, dont il eſt compoſé, renferment l'espace de trois Mois & dix jours. Cette remarque eſt d'autant plus néceſſaire, que la plûpart des Lecteurs ne ſauroient où raporter certains Evenemens, auxquels on y fait

fait alluſion, s'ils n'étoient inſtruits de cette circonſtance.

Les deux principaux Auteurs, qui travaillent à cet Ouvrage, s'y deſignent, à la fin de leurs Discours, l'un par une R, & l'autre par un C, ou une des lettres qui forment le Nom de CLIO. Il n'y a que le LIV. & le LXI, qui ſoient marquez d'un X, le ſymbole d'un troiſième, différent de ces deux-là, * quoi qu'il ſe caractériſe ſous l'idée d'un Homme taciturne, avec un petit viſage, † tel que le premier s'eſt dépeint lui-même: Ainſi, dans la Table des

* Voïez p. 401. † Voïez p. 25,--31.

matieres, on ne trouvera ces Auteurs enrôlez que ſous les Lettres C. & R, & nous ne chercherons pas à leur ôter ce voile, dont ils jugent à propos de ſe couvrir.

Qu'il me ſoit permis, avec tout cela, de remarquer ici, à l'honeur de celui qui ſe cache ſous une R, qu'il ſait pratiquer lui-même ce qu'il veut enſeigner aux autres, & profiter des avis qu'on lui donne, de quelque part qu'ils viennent. Voici en peu de mots de quoi il s'agit: Sous le regne du feu Roi *Guillaume*, il avoit publié une Comedie, intitulée, Les *Funerailles*, ou Le *Deuil à la mode*, où Mr. *Cam-*

Campley, un de ſes Perſonnages & l'Amant d'une jeune Demoiſelle de qualité, nommée *Harriot*, diſoit en parlant d'elle; **Oh, cette charmante* Harriot! *Que ne puis-je la tenir entre mes bras, & la voir ſuccomber à la fin, après avoir fait quelque reſiſtance!* Une jeune Dame, qui en 1711. ſe trouva un ſoir à la repréſentation de cette Pièce, fut ſi choquée de cet endroit, qu'elle en écrivit dès le lendemain une Lettre à Mr. le SPECTATEUR, pour ſe plaindre de la trop grande licence que ſe donnent les Poëtes Comiques, & le prier de

* Acte II. Sc. I.

leur faire là-deſſus une vive Mercuriale. L'Auteur ne manqua pas de publier * le Billet de cette Dame, & d'aprouver ſon indignation. Il eſt vrai qu'il tâche d'abord d'extenuer un peu le foible des Poëtes à cet égard, mais il l'attribue par tout au manque de Genie, & l'on voit, avec plaiſir, qu'après avoir ſoutenu une eſpèce de combat interieur, ſa Vertu triomphe à la fin de ſon Amour propre. Ce n'eſt pas un petit éfort pour un Auteur, bel Esprit, & d'une grande reputation, de recevoir ainſi la Cenſure d'une jeune Dame, & de ſe condamner

* On le trouve p. 242, & 243. de ce Vol.

damner en public. Il a pouſſé plus loin la choſe, puis qu'il a corrigé cet Endroit dans la nouvelle Edition de cette même Pièce qui parut en 1712. On n'y trouve aujourd'hui que ces mots: * *Oh, cette charmante* Harriot ! *Que ne puis-je l'embraſſer !*

Après avoir donné cette idée de l'Auteur R, il eſt juſte de dire un mot de celui qui paroit ſous la lettre C, & à qui l'on attribue une bonne partie de cet Ouvrage. Il paſſe pour un des Ecrivains les plus polis & un des meilleurs Poëtes qu'il y ait en *Angleterre*. Tous ceux qui le con-

* Page 20. de l'*Anglois*.

noiſſent ou qui ont lû quelques-unes de ſes Pièces, avouënt qu'il écrit avec beaucoup d'exactitude, qu'il poſſede à fond les Poëtes *Grecs* & *Latins*, & qu'il ſait faire une heureuſe aplication de leurs plus beaux Endroits. C'eſt ce qui paroit ſur tout dans notre SPECTATEUR, où il y a divers Paſſages tirez des anciens Poëtes. Les Modernes, ſoit *Anglois*, *François*, ou *Italiens*, ne lui ſont pas moins familiers, & l'on peut dire qu'il en connoit le fort & le foible. La derniere Pièce, qu'il a miſe au jour, eſt une Tragedie ſur la Mort de *Caton*, qu'on regarde comme un Chef-

Chef-d'œuvre en ſon genre, & qu'on a traduite en *François* à *Londres*.

* Il eſt bon d'avertir le Public d'une incongruité qui ſe trouve entre un Endroit de la page 224, ligne 6, & un autre de la page 255, à la fin. J'ai mis au premier, que *Chacun ſe moque d'un autre qui eſt dans un degré de folie ſuperieur au ſien*, quoi que l'Original porte, que *Chacun ſe moque d'un autre qui eſt dans un degré*, ou *un état de folie inferieur à lui-même*; ce qui ſemble inſinuer une choſe qui ne me paroit pas vraie, je

* L'incertitude, où je ſuis encore à cet égard, fait que je ne changerai point cette remarque, ni ma traduction.

veux dire que *les plus grands Fous ſe moquent des moindres.* Ainſi je crus que l'Auteur C., malgré ſon exactitude ordinaire, avoit pris un mot pour un autre, & mis *inferieur* au lieu de *ſuperieur*; ce qui arrive quelquefois aux Ecrivains les plus exacts & les plus attentifs. Cependant on peut voir, par une Lettre, qui eſt à la page 255, que je n'ai pas été choque tout ſeul de cette expreſſion *inferieur à lui-même*, & qu'on en fait une raillerie à Mr. le SPECTATEUR. Mais je n'y ai pris garde qu'en corrigeant les Epreuves de la Feuille, dont la ſignature eſt L, où cette Raillerie ſe trouve, lors

que

que la Feuille K. étoit déja tirée, & que je ne pouvois plus y retablir les termes de l'Original. Quoi qu'il en ſoit, je ne décide rien là-deſſus ; mais il me ſemble, ſi je l'oſe dire, que l'Auteur R. esquive la difficulté dans ſa Réponſe, qui eſt à la page 256, & qu'il ne touche pas à la raillerie, fondée ſur les mots, *inferieur à lui-même*. Ne ſeroit-ce pas qu'il a cru que la choſe n'en valoit pas la peine, qu'il a mépriſé cette vetille, & qu'il n'a pas voulu conſulter ſon Ami C., qui auroit peut-être avoué franchement qu'il s'étoit trompé, & qu'il avoit mis un mot pour un autre, ou qui auroit justi-

fié ſon expreſſion, en develo-pant un peu mieux ſa penſée ?

D'ailleurs, comme cet Ouvrage eſt deſtiné à toute ſorte de Perſonnes, & que les Dames y ont bonne part, j'ai traduit tous les Paſſages *Latins*, qui s'y trouvent diſperſez, ou qui ſont à la tête des DISCOURS, en faveur de ceux qui n'entendent pas cette Langue morte. J'ai même cité les Endroits d'où ils ſont pris, & je les ai tournez quelquefois plûtôt dans la vûë de mon Auteur, que dans celle des Anciens, où il les a puiſez. Pour ce qui regarde les Paſſages d'*Horace*, de *Juvenal* & de *Perſe*, j'ai toûjours ſuivi la belle

belle Verſion, que le P. *Tarteron* en a donnée. A l'égard de *Martial*, je cite l'Edition, que Mrs. *Huguetan* firent ici en 1701. ſur la Copie de *Paris* à l'uſage du Dauphin. J'ai d'ailleurs ajouté quelques petites Notes en divers endroits, où elles m'ont paru néceſſaires pour les mieux entendre, & donné, en faveur du beau Sexe, l'explication de certains Mots tirez du *Latin* & du *Grec*.

Pour ce qui eſt du Titre général, il n'y a pas eu moïen de changer celui du SPECTATEUR, comme on le verra facilement par la lecture de tout l'Ouvrage, quoi que les *François* ne joignent pas à ce mot la mê-

même idée, que les *Anglois* en ont, ou que du moins nos Auteurs ſemblent y avoir attachée ici. Afin donc de le developer en quelque maniere, je l'ai accompagné de celui du SOCRATE MODERNE, qui répond aſſez juste au but que ces Meſſieurs ſe propoſent, de bannir le Vice & l'Ignorance de leur Patrie, & à la méthode qu'ils y emploient.

Si, malgré le ſoin que j'ai aporté à revoir ma Traduction, il m'eſt échapé quelque faute, j'eſpere que mes Lecteurs équitables me la pardonneront aiſément, & qu'ils auront égard à la peine que donne un Ouvrage de cette nature,

lors

lors qu'on veut s'en aquitter avec honeur. Du reste, je m'estimerai fort heureux, ſi ma Traduction eſt accompagnée, dans les Païs étrangers, d'auſſi bons effets, que l'Original en a produit dans la *Grande Bretagne*, & que l'on ne peut attribuer qu'au merveilleux ſecret qu'ont les Auteurs de joindre par tout l'utile à l'agréable. Il n'y a rien du moins qui ſoit plus propre à me ſoutenir dans la continuation de ce rude travail, que l'eſperance de ramèner les Hommes de leurs égaremens, & de leur inſpirer des principes d'Honeur, & de Vertu.

CA-

CATALOGUE DES LIVRES,

Qui se trouvent

A AMSTERDAM,

Chez DAVID MORTIER Libraire.

AUGUSTINI, *Appendix Augustiniana*, seperement pour joindre à l'Edition de Paris sur le même Papier. fol.

Albinovani (C. Pedonis) *Elegiæ III. & Fragmenta cum Interpretatione & Notis* Th. Goralli. *Et* P. Cornelii Severi *Ætna & quæ supersunt Fragmenta.* 8 *Amst.* 1714.

Atlas Anglois ou Description Generale de l'Angleterre, contenant une description Geographique de chaque Province, ornée de 40. Cartes Geographiques & Genealogiques des plus Illustres Familles, les Archevêchez, Evêchez &c. Grandeur d'Atlas Amst. 1715.

Abregé Chronologique de l'Histoire de France, par *Mezeray*, Nouvelle Edition augmentée de la vie des Reines, 12. 7 voll. *Amst.* 1715.

Buchanani Historia Scotiæ. 8. (*Sub Prælo.*)

LA SAINTE BIBLE qui contient le Vieux & le Nouveau Testament, revûe sur les Textes Hebreu & Grec, par les Professeurs de l'Eglise de Geneve, & retouchée dans le

le langage, par *M. Baſnage*, groſſe lettre. *Amſterd.* 1715.

La Sainte Bible, qui contient le Vieux & le Nouveau Teſtament, expliquez par Mr. *David Martin*. 4. *Amſt.* 1712.

Bibliotheque Univerſelle, par Mr. *Jean le Clerc* 12. 25 voll. *Amſt.*

Bibliotheque Choiſie, par Mr. *Jean Le Clerc*, 12. 27 Volumes. *Amſt.* 1713.

Bibliotheque Ancienne & Moderne, pour ſervir de ſuite aux Bibliotheques Univerſelle & Choiſie, par Mr. *Jean Le Clerc*. 12. 4 vol. Chaque Volume eſt diviſé en deux Parties, dont on donne une Partie tous les trois mois.

Clerici [Joannis] *Hiſtoria Eccleſiaſtica duorum Primorum à Chriſto Nato Seculorum è Veteribus Monumentis Deprompta* 4. Amſt. 1716

——— *Idem Carta Magna*. 4. 1716

Clerici [Joannis] *Oratio inauguralis de Præſtantia & Utilitate Hiſtoriæ Eccleſiaſticæ*. 4. 1712.

Clerici [Joannis] *in Obitum Reverendi & Clariſſ. Viri* Phil. à Limborgh. 4. Amſt. 1712.

Clerici [Joannis] *Philargyrii Cantabrigienſis Emendationes in Menandri & Philemonis Reliquias*. 8. Amſtel. 1711.

Cornelius Nepos, Jo. And. Boſii, 24. 1704.

Chevaliers Errans & le Genie familier, par *Mad. la Comteſſe D.* 12. avec figures. *Amſt.* 1709.

Critique Generale de l'Hiſtoire du Calviniſme de Maimbourg, avec les Nouvelles Lettres, par Mr. *Bayle*, corrigée & augmentée, 12. 4 voll. *Amſt.* 1714.

Deſcartes Epiſtolæ, 4. 3 voll. *Amſtelodami* 1714.

Dittionario *Hollandeſe* & *Italiano*, & Italiano & Hollandeſe. 4. 2 vol. *Amſterd.* 1710.

Het groot Nederduyts en Italiaans Woor-

den-

denboek / en Italiaans en Nederdupts / in 4. 2 Deelen. *Amsterdam* 1710. door Moses Giron.

DICTIONNAIRE Historique, ou le Mélange curieux de l'Histoire Sacrée & Profane, par Mr. *Louis Moreri*, fol. 4 voll. *Amst.* 1702.

DICTIONNAIRE Historique pour servir de Suplement aux anciennes Editions de Mr. *Louis Moreri*, fol. 2 voll. 1716.

Description des deux Maisons de Campagne de Pline le Consul, par Mr. *Felibien*. 12. avec figures. *Amst.* 1707.

Description des Châteaux & Parcs de Versailles & de Marly, contenant une Explication historique de toutes les Peintures, Tableaux, Statues, Vases & ornemens qui s'y voyent; leurs dimentions, & les noms des Peintres, Sculpteurs & des Graveurs qui les ont faits, Ouvrage curieux, enrichi de Figures en taille douce, par Mr. *Piganiol de la Forge*, 8. 2 voll. *Amst.* 1715.

Description du Royaume de Siam, par Mr. *de la Loubere*. 12. 2 voll. avec figures. *Amst.* 1714.

Description de l'Isle Formosa, 12. avec figures. *Amst.* 1708.

Description Abregée de l'Univers, enrichie de plusieurs figures. Avec six Dialogues, une Nomenclature, un Recueil de Proverbes & quelques Lettres en François & en Hollandois. 8. *Amst.* 1714.

DE L'Incredulité, où l'on examine les Motifs & les Raisons genérales, qui portent les Incredules à rejetter la Religion Chrétienne, par Mr. *Jean le Clerc*, seconde Edition, augmentée considerablement. 8. *Amst.* 1714.

En-

Entretiens sur les Vies & sur les Ouvrages des plus excellens Peintres, Anciens & Modernes par Mr. *Felibien*, 12. 4 vol. (*Sous Presse*)

Entretiens Historiques de la vie des Ouvrages des plus celebres Architectes, par Mr. *Felibien*. 12. (*Sous Presse*)

Entretiens sur la Cabale Chimerique, Ouvrage où, en examinant le scandale causé par la Publication de ce Livre, on raille finement la morale de Mr. *Jurieu*, par Mr. *Bayle* 12. 1715.

Entretiens Curieux de Tartuffe & de Rabelais sur les Femmes. 12.

Essais de Theodicée sur la Bonté de Dieu, la Liberté de l'Homme & l'Origine du Mal, par Mr. *Leipnitz*. 8. Nouvelle Edition. 1714.

Groot Schilderboek / waar in de Schilderkonst in al haar Deelen grondig werd onderweesen / ook door Redeneeringen en Printverbeeldingen verklaard / door Gerard de Laireſſe. 2 deelen / met figuren / *Amst.* 1714.

Grondlegginge ter Teekenkonst / om door middel van de Geometrie of Meetkunde de Teekenkonst volkomen te leeren / door Gerard de Laireſſe. 4. met figuren / *Amst.* 1713.

Guide des Négotians, & Teneurs de Livres, nouveau Traité sur les Livres de Comptes à Parties doubles, &c. la difference des Monnoies, des Poids, des Changes &c. du stile des Banquiers &c. augmenté de plusieurs Pièces, 8. *Amst.* 1714.

Histoire du Vieux & du Nouveau Testament, avec des Explications édifiantes, tirées des Saints Peres pour regler les mœurs dans toutes sortes de Conditions. Dediée à Monseigneur

gneur le Dauphin, par le Sieur *de Royaumont*. fol. 2 vol. avec figures. *Amſterdam* 1713.

HISTOIRE la même, 4. 2 vol. avec figures. *Amſt.* 1713.

HISTOIRE de la Sainte Ecriture, en forme de Catechiſme, pour l'uſage des Enfans. 8. avec figures. *Amſt.* 1706.

Hiſtoire des Juifs de Flave Joſephe, traduite par Mr. *Arnauld d'Andilli*, augmentée dans cette nouvelle Edition de pluſieurs nouvelles Planches, concernant les anciennes Cérémonies des Juifs, & de Cartes Géographiques. 12. 5 vol. *Amſterdam* 1715

Hiſtoire du Gouvernement de Veniſe, par le Sieur Amelot de la Houſſaye, augmentée de l'Hiſtoire des Uscoques, avec figures, 12. 3 vol. *Amſt.* 1714.

Hiſtoire de l'Etat preſent de l'Empire Ottoman, contenant les Maximes Politiques des Turcs, les principaux Points de la Religion Mahometane, *Enrichie de Figures*, 12. 1714.

Hiſtoire des Troubles de Hongrie, contenant une Relation Exacte des Sieges, Combats &c. *Enrichie de figures.* 12. 4 vol. *Amſt.*

Hiſtoire du Monde, par Mr. *Chevreau*, continuée juſques à preſent, par Mr. l'*Abbé de Vertot*. 12. 8 vol. 1716.

Hiſtoire des Revolutions d'Angleterre depuis le commencement de la Monarchie juſqu'à preſent, par le Pere *d'Orleans*, 12. 3 vol. avec des Portraits & des Cartes. *Amſt.* (ſous Preſſe)

Hiſtoire de la Vie de David par Mr. l'*Abbé de Choiſy*. 12. 1715.

Hiſtoire de Pologne contenant les Diviſions arrivées en ce Royaume. 12. 1715.

Hexameron Ruſtique, ou les ſix journées paſſées.

sées à la Campagne entre des personnes studieuses, par *La Mothe le Vayer*, 12. *Amsterdam* 1714.

Introduction à la Geographie, par le Sr. *Sanson*. 12. avec figures, Amsterd. 1708.

Lettres du Cardinal Mazarin, où l'on voit le secret de la Négotiation de la Paix des Pirenées & la Conference avec *D. Louis de Haro*. 12. 2 voll. *Amst.* (sous Presse)

Le Spectateur, ou le Socrate Moderne, où l'on voit un Portrait naïf des Mœurs de ce siecle, par Mr. *Richard Steele*, Traduit de l'Anglois, 12. 2 vol. *Amst.* 1716.

Les Captifs, Comedie de Plaute, Traduite en François, avec des Remarques, par *Mr. Coste*. *Amsterdam* 1716.

Mechanique du Feu, ou l'Art d'en augmenter les Effets, & d'en diminuer la dépense. Contenant le Traité de nouvelles Cheminées, qui échauffent plus que les Cheminées ordinaires & qui ne sont point sujettes a fumer. 8. avec Figures. *Amst.* 1715.

Memoires sur l'état présent de la Chine, par le *P. le Comte*. 12. 2 vol. avec fig. *Amst.* 1714.

Memoires de Politique sur l'Origine des Guerres, par de Vaucienne, 12. 2 vol. 1715.

Memoires de ce qui s'est passé dans la Chrétienté depuis le commencement de la Guerre en 1672. jusqu'à la Paix, par Mr. *Temple*. 8.

Memoires de Madame la Ducheſſe de Mazarin, par Mr. l'*Abbé de St. Real*. 8. 1715.

Memoires de la Cour d'Espagne, par Madame *d'Aunoy*. 12. 2 vol avec figures. (Sous Presse)

Moyens de rendre les Riviéres Navigables. Avec plusieurs desseins de Jettées, Ponts à rouleaux, & rampans, Ecluses, Soutiens, Digues, Coffres pour bâtir sous l'eau, & au-

tres machines dont on ſe ſert en Hollande & ailleurs, avec fig. 8. *Amſt.* 1696.

Nouvelles Avantures de Don Quichotte. 12. 2 vol. avec Figures.

Nouvelles de la Republique des Lettres par Mr. *Bayle*, & Mr. *Bernard*. 12. 35 vol. *Amſterd.*

Nouveau Recueuil des plus beaux airs des Opera & autres Chanſons Nouvelles 12. 2 vol.

Nouveau Viſionaire de Rotterdam, ou examen du Parallele Myſtique de M. *Jurieu* 12.

Nouveau Traité de la Devotion, 12. 1713.

Oeuvres de *Mr. Nicolas Boileau Deſpreaux*, Nouvelle Edition augmentée. 8. 2 vol. *Amſterd.*

Oeuvres de Moliere, nouvelle Edition, augmentée de ſa Vie & autres Pieces. 12. 4 vol.

Oeuvres Diverſes de Mr. *Richard Steele* ſur les Affaires de la grande Bretagne, ou Diſcours, où l'on démontre, par les Actes les plus authentiques, les juſtes Cauſes de l'Heureuſe Revolution; avec les differentes Diſpoſitions des Couronnes d'Angleterre & d'Ecoſſe en faveur de S. M. la Reine Anne, & après ſon décès ſans Enfans, en faveur de la Très illuſtre Princeſſe Sophie, Electrice & Ducheſſe Douairiere d'Hanover, & ſes Deſcendans & Heritiers Proteſtans, par les Actes des Parlemens des deux Roïaumes d'Angleterre & d'Ecoſſe, ratifiez par le Parlement de la Grande Bretagne; & quelques Remarques néceſſaires dans la Conjoncture préſente, ſur le Danger d'un Succeſſeur Papiſte. Traduit de l'Anglois de Mr. *Richard Steele*, 8. *Amſterdam* 1715.

Oeuvres diverſes du Chevalier *Temple*, contenant des Conſiderations genérales ſur l'état & les interêts de l'Empire, de la Suede, du

du Dânemarc, de l'Eſpagne, de la Hollande, de la France, & de la Flandre, &c. 8. 2 vol.

Puſendorf (Samuelis) *de Jure Naturæ & Gentium libri Octo, cum Annotatis* Joannis Nicolai Hertii JCti. *Editio Nova.* 4. Amſtelod. 1715.

Pſeaumes, tous nottez, 24. *Amſt.*

Pſeaumes, premier verſet notté. 32.

Princeſſe de Cleves, ou les Amours du Duc de Nemours avec cette Princeſſe, 12.

Roman Bourgeois par *Mr. Furetiere*, Nouvelle Edition augmentée de Remarques Hiſtoriques & d'une Satire en vers contre les Procureurs. 12. 2 voll. avec fig. *Amſterd.*

Reflexions ſur les grands hommes, qui ſont morts en plaiſantant, avec des Poëſies diverſes. 12.

Reflexions Morales de Marc Antonin, traduites par Mr. & Mad. Dacier, avec des Remarques, 12. 2 vol. *Amſt.* 1714.

Reflexions ſur l'Importance de Dunkerque & ſur l'état préſent de cette Place avec une Carte du Nouveau Port à Mardick par Mr. *Richard Steele.* 8. 1715.

Satire de *Petrone*, Latin & François. 12. 2 vol. avec fig. (*Sous Preſſe*)

Smith (Thomas) *Vitæ quorundam Eruditiſſimorum & Illuſtrium Virorum.* 4. *Londini* 1707.

Sentimens de quelques Theologiens de Hollande ſur l'Hiſtoire Critique du Vieux Teſtament, compoſée par Mr. *Simon*, & la Defenſe, par M. *Jean Le Clerc.* 8. 2 vol. *Amſt.* 1711.

Tablettes Chronologiques, contenant, avec ordre, l'état de l'Egliſe en Orient, & en Occident, les Conciles généraux & particuliers, les Auteurs Eccleſiaſtiques, les Schiſmes, Hereſies & Opinions, qui ont été condamnées &c. par *G. Marcel.* 8. *Amſterd.* 1715.

Theatre de la Grande Bretagne, ou Deſcription exacte des Palais du Roi, des Villes, Egliſes Cathedrales, Hôpitaux, Ports de Mer, des Maiſons les plus conſiderables des Seigneurs, & des Gentilshommes de la Grande Bretagne; le tout deſſiné ſur les lieux, & gravé par les plus habiles Graveurs, auquel on a ajouté une Table Genealogique & Chronologique de la Ligne Royale d'Angleterre depuis Guillaume le Conquerant juſqu'a l'Etabliſſement de la Succeſſion dans la Maiſon d'Hanover par Acte du Parlement en 1701. Avec les Grands Seaux de tous les Rois depuis Guillaume le Conquetant juſqu'à la Reine ANNE, & un Atlas de l'Angleterre avec la Deſcription Hiſtorique & Geographique de chaque Province. fol. 4 vol. Grandeur d'Atlas. *Amſt.* 1715.

Theatre de *Quinault*, contenant des Pieces de Theatre. 12. 2 vol. *Amſt.* 1714.

Traité de la Divination de Ciceron avec le Diſcours d'Iſocrate à Demonique, par Mr. l'Abbé *Regnier Deſmarais.* 8. *Amſterdam.*

Traité de la Nature & de la Grace, ou du concours de la Providence & du concours particulier de la Grace efficace, par Mr. *Jurieu.* 12. 1715.

Teſtament Politique de Charles Duc de Lorraine, 8. 1715.

Voyage & Avantures de François Leguat & de ſes Compagnons en deux Iſles deſertes des Indes Orientales, 12. 2 vol.

Voyage de Schoute aux Indes Orientales, où l'on voit pluſieurs Deſcriptions de Païs, Royaumes, Iſles & Villes, Sieges, Combats ſur terre & ſur mer, 12. 2 vol.

LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE.

I. DISCOURS.

Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut ſpecioſa dehinc miracula promat.
HOR. A. P. v. 143.

Il imite le feu qui n'éclate pas tout d'un coup, mais qui commence par un peu de fumée: ſon début eſt ſimple & uni; mais il vous éblouït & vous étonne dans la ſuite par des évenemens prodigieux.

J'Ai obſervé depuis long-tems, qu'on ne parcourt guères un Livre avec plaiſir, à moins qu'on ne ſâche ſi l'Auteur eſt noir ou blond, d'un naturel doux ou bilieux, s'il eſt marié ou Garçon, & telles autres particularitez de cette eſpèce, qui aident beaucoup à l'intelligence de ce qu'il écrit. Pour m'accommoder à ce goût, je deſtinerai ce Diſcours & le ſuivant à donner une idée des différentes Perſonnes qui ont entrepris cet Ouvrage; &

ce petit détail lui ſervira de Préface. Mais, puis qu'on m'a laiſſé la plus grande partie du ſoin d'en ramaſſer, digerer, & corriger tous les materiaux, il eſt juste que mon Hiſtoire paroiſſe à la tête.

J'ai herité de mes Ancêtres un petit Bien fonds, qui, ſuivant la tradition du Village où il eſt ſitué, étoit environné, du tems de *Guillaume* le Conquerant, des mêmes Haies & Foſſez qui le bornent aujourd'hui, & qui m'eſt devolu, de Pere en Fils, tout entier, ſans qu'on y ait ajouté ou qu'on en ait retranché un pouce de terre, depuis l'espace de ſix cens ans. On fait un conte dans la Famille d'un Rêve que ma Mere eut, lors qu'elle étoit enceinte de moi d'environ trois Mois, & où il lui ſembla qu'elle avoit accouché d'un Juge: Si cette penſée lui vint à l'occaſion d'un Procès que mon Pere avoit alors, ou de ce qu'il étoit lui même Juge à Paix, c'eſt ce que je ne ſaurois décider; mais je n'ai pas la vanité de croire que cela me préſageât aucune Dignité dans la Robe, quoi que ce fût l'explication que tout le Voiſinage en donna. Mon air grave & ſerieux, dès que je vis le jour, & qui me dura tout le tems que je fus à la mammelle, ſembloit favoriſer le Rêve de ma Mere, à qui j'ai ſouvent ouï dire que je ne pouvois ſoufrir mon Jouët, lors que je n'avois pas encore deux Mois, ni me ſervir du morceau de Corail qu'il y avoit au bout, à moins qu'on n'en ôtat les grelots.

Pour

Pour le reste de mon Enfance, il n'y eut rien de remarquable; ainſi je n'en parlerai pas. Durant mon bas âge, on trouva que j'étois d'une humeur fort ſombre; ce qui n'empêchoit pas que je ne fuſſe toûjours le Favori de mon Regent, qui avoit accoûtumé de dire, *que j'avois du ſolide & que mes talens ſeroient de durée.* On ne m'eut pas plûtôt envoïé à l'Univerſité, que je m'y distinguai par un très-profond ſilence, en ſorte que, dans le cours de huit années, à peine m'arriva-t-il de lâcher une centaine de mots, ſi vous en deduiſez les Exercices publics du Collége. Bien plus, je ne croi pas avoir jamais en ma vie prononcé trois Périodes de ſuite. Quoi qu'il en ſoit, je m'apliquai avec tant d'ardeur à l'étude, pendant que je fus au milieu de cet illustre Corps, qu'il y a très-peu de bons Livres, écrits dans les Langues anciennes ou modernes, que je ne connoiſſe.

Après la mort de mon Pere, je formai le deſſein de voïager. Pour cet effet, je ſortis de l'Univerſité, avec la reputation d'un Homme bizarre, qui ne manquoit pas de Savoir, mais qui ne vouloit pas le découvrir. Quoi qu'il en ſoit, l'ardeur inſatiable que j'avois, pour aquérir tous les jours de nouvelles connoiſſances, me transporta dans tous les Païs de l'*Europe*, où il y avoit quelque choſe de curieux ou d'extraordinaire à voir. Ma paſſion alla même ſi loin à cet égard, qu'après avoir lû les Disputes de quelques Savans ſur les Antiquitez de

l'*Egypte*, je fis un Voïage exprès au *Grand Caire*, pour y meſurer une Pyramide; & auſſi-tôt que j'eus redreſſé mes idées là-deſſus, je retournai dans ma Patrie avec la plus grande ſatisfaction du monde.

Il y a déja quelques années que je reſide à *Londres*, où l'on me voit ſouvent dans les Endroits les plus fréquentez de la Ville, quoi qu'il n'y aît qu'une demi-douzaine de bons Amis qui me connoiſſent, & que je vous caracteriſerai un peu en détail dans mon ſecond Discours. Il n'y a point de Rendez-vous public, où je ne me trouve; quelquefois je me gliſſe au milieu d'un Cercle de Politiques dans le Caffé de *Guillaume*, & j'écoute avec une grande attention tout ce qui ſe dit dans ces petites Aſſemblées. Quelquefois je fume une Pipe au Caffé de *Child*; & lors qu'on me croit le plus occupé à la lecture du * *Postillon*, je prête l'oreille à tous les raiſonnemens qui ſe font à chacune des Tables qu'il y a dans la Chambre. Le Dimanche au ſoir, je parois au Caffé de S. *Jaques*, & quelquefois je m'y joins au petit Commité de Politiques qui s'aſſemblent dans la Chambre interieure, comme ſimple Auditeur, qui ne penſe qu'à profiter de leurs avis. Mon viſage eſt auſſi bien connu au Caffé *Grec* & à celui du *Cocotier*, qu'à nos deux Théatres de † *Drury-Lane*, & du † *Marché au Foin*.

Il

* C'eſt le Titre d'une Gazette, qui paroît deux fois la ſemaine à *Londres*.

† Ce ſont deux Ruës de *Londres*.

Il y a plus de dix années qu'on me prend pour un Négociant sur la Bourse, & je passe quelquefois pour *Juif* dans l'assemblée des Actionistes au Caffé de *Jonathan*. Par tout, en un mot, où je vois un peloton de gens qui raisonnent, je m'y fourre, quoi que je n'ouvre jamais la bouche que dans ma Societé.

Je vis ainsi dans le Monde, plûtôt comme un Spectateur du Genre Humain, que comme un Individu de la même Espèce; de sorte que je suis devenu par-là un Politique, un Soldat, un Marchand & un Artisan, du moins pour la théorie, sans m'être mêlé jusques-ici de la pratique. Je connois très-bien les devoirs d'un Mari, ou d'un Pere, & je puis discerner les fautes qui se commettent dans le Ménage, les Affaires & les Divertissemens des Particuliers, mieux que les Personnes mêmes qui s'y trouvent engagées; à peu près comme ceux qui n'étant point intéressez au Jeu, remarquent les bévûës, qui échapent à l'attention des Joueurs. Je n'ai jamais épousé les intérêts d'aucun Parti avec beaucoup de violence, & je suis resolu d'observer une exacte neutralité, entre les *Whigs* & les *Toris*, à moins que les Hostilitez des uns ou des autres ne me forcent à me déclarer. J'ai agi toute ma vie en Spectateur, & c'est le Caractère que je prétends soutenir dans la suite de ces Discours.

Ce que je viens de dire sur mon chapitre sufit, pour convaincre mes Lecteurs

que je ne ſuis pas tout à fait incapable de l'Ouvrage que j'ai entrepris. Pour ce qui regarde un plus long détail de ma Vie & de mes Avantures, je le communiquerai au Public, à meſure que l'occaſion s'en préſentera. D'un autre côté, lors que je reflechis ſur tout ce que j'ai vû, lû, & ouï dire, je blâme mon humeur taciturne, & puis que je n'ai ni le loiſir ni l'inclination de communiquer de vive voix tout ce qui me roule dans l'esprit, je ſuis reſolu de le mettre ſur le papier, & de faire imprimer, s'il eſt poſſible, toute ma Science, avant que la Mort me prévienne. Mes amis m'ont ſouvent reproché qu'il étoit dommage, qu'un Homme auſſi taciturne que moi eut fait tant de bonnes Remarques. C'eſt pour cela même que je vai publier tous les jours une Feuille entiere de mes Penſées, & ſi, par ce moïen, je puis contribuer à reformer ou à divertir mes Compatriotes, je ſortirai de ce Monde, avec une joie ſecrette de n'avoir pas vêcu inutilement.

Il y a trois Articles fort eſſentiels, dont je n'ai point parlé dans ce Discours, & que je veux reſerver quelque tems, par devers moi, pour des raiſons très-importantes. Ils regardent mon Nom, mon Age & ma Demeure. Quoi que j'aie bonne envie de ſatisfaire mes Lecteurs en ceci & en toute autre choſe, & que je ne doute pas même que ce petit détail ne ſervît beaucoup à embellir ma Narration, je ne puis me reſoudre encore à le donner au public. Il eſt

vrai

vrai que je sortirois, par-là, de l'obscurité où j'ai vêcu durant plusieurs années, & que je m'attirerois, dans les Places publiques, les saluts & les civilitez d'un nombre infini de Personnes; mais c'est cela même qui m'a toûjours déplu, & je soufre le martyre, toutes les fois qu'on me parle, ou qu'on m'envisage. Aussi n'ouvrirai-je pas la bouche sur mon teint ni sur mes habits; c'est un Secret de la derniere importance, que je garde *in petto*, quoi qu'il ne soit pas impossible que je n'en découvre quelque chose avec le tems.

Après avoir ainsi tracé un leger craïon de mon Individu, je vous parlerai demain de ceux qui sont intéressez avec moi dans cet Ouvrage. Vous savez déja que c'est une Coterie, qui en a formé le Plan, & qu'elle choisit, de concert, tous les materiaux qui doivent y entrer. Mais puis qu'elle a jugé à propos de me placer à la tête, il est bon d'avertir le public, que toutes les Personnes, qui voudront correspondre avec moi, peuvent adresser leurs Lettres *Au* SPECTATEUR, chez Mr. *Buckley* dans la Ruë de la *petite Bretagne*. D'un autre côté, quoi que nos Conferences ne se tiennent que les Mardis & les Jeudis, nous avons établi des Commissaires, qui s'assembleront tous les soirs, pour examiner tous les Memoires & les Papiers qu'on m'enverra, & admettre ceux qui pourront, en quelque sorte, contribuer à l'avancement du bien public. C.

II. DISCOURS.

— — — — — Hæc alii ſex
Et plures uno conclamant ore: —
JUV. Sat. VII. 166.

Ce n'eſt pas un ſeul qui tient ce langage; ils ſe plaignent tous de la même choſe.

LE Membre le plus honorable de notre Societé eſt le Chevalier ROGER DE COVERLY, Baronet, d'une ancienne Famille de la Province de *Worcester*. Son Biſaïeul inventa la fameuſe Contredanſe, qui porte ſon nom. Tous ceux qui ont fait quelque ſejour dans cette Province connoiſſent les talens & le mérite de notre Gentilhomme. Il eſt fort ſingulier dans ſes manieres; mais cette ſingularité ne vient que de ſon bon ſens, qui l'oblige de contrecarrer celles du monde, qu'il croit extravagantes ou mauvaiſes. Quoi qu'il en ſoit, cette eſpèce de bizarrerie ne lui attire point d'Ennemis, parce qu'il n'eſt ni opiniâtre ni d'une humeur chagrine. Indifférent pour toutes les Modes & les Formalitez, il n'en eſt que plus en état de complaire à tous ceux qui le connoiſſent. Lors qu'il eſt en Ville, il loge dans le Quarré de *Monmouth* ou de *Soho*; & l'on dit qu'il a renoncé au mariage, parce qu'une belle Veu-

Veuve, de la Province voiſine, n'avoit pas daigné répondre à ſon amour. Avant cette infortune, il étoit ce qu'on apelle un Gentilhomme bien fait & poli; il mangeoit ſouvent avec Mylord *Rochester* & le Chevalier *George Etherege*; il s'étoit batu en Duel la premiere fois qu'il vint ici, & avoit donné des coups de pié, dans un Caffé public, au Bretteur *Dawſon*, qui l'avoit traité de jeune Damoiſeau. Mais mal-reçu de ſa fiere & cruelle Veuve, il tomba dans une profonde mélancholie, dont il ne ſortit qu'au bout de dix-huit Mois; & quoique d'un naturel gai, il ſe négligea beaucoup dans la ſuite, & ne ſe piqua plus de propreté en Habits: Il porte encore aujourd'hui un Juſte au-corps & un Pourpoint, taillez de même qu'on les faiſoit au tems de ſon deſaſtre; & lors qu'il eſt dans ſa belle humeur, il nous dit que cette Mode a été abandonnée ou repriſe une douzaine de fois, depuis cette Epoque. D'ailleurs, la Chronique ſcandaleuſe témoigne, qu'après avoir oublié ſa cruelle Maîtreſſe, il devint ſi humble, à l'égard de ſes deſirs amoureux, qu'il ne s'amuſa qu'à de miſérables créatures; quoi que ſes Amis prétendent que c'eſt plûtôt une raillerie qu'une vérité. Il eſt dans ſa cinquante-ſixième année, gai, de bonne humeur, franc, & ami de tout le monde; il tient bonne table à la Ville & à la Campagne; mais il eſt d'une ſi grande gaieté en toute occaſion, qu'il eſt plus aimé, qu'eſtimé: Ses

Fermiers s'enrichiſſent avec lui, ſes Domestiques paroiſſent contens, les jeunes Femmes l'aiment, & les jeunes Hommes ſont ravis de jouïr de ſa Compagnie: Lors qu'il va rendre viſite à quelcun de ſes Voiſins, il n'y eſt pas plûtôt arrivé, qu'il apelle tous les Domestiques, par leurs Noms; & il cauſe avec eux à meſure qu'il monte l'Escalier. Enfin, je ne dois pas omettre, qu'il eſt un des Juges ordinaires de ſa Province aux Aſſiſes, qui s'y tiennent quatre fois tous les ans; qu'il y préſide avec beaucoup d'habileté, & qu'il y fut applaudi de tout le monde, il y a trois Mois, pour avoir expliqué un Endroit difficile de l'Acte qui regarde la Chaſſe.

Celui qui tient le ſecond rang parmi nous, eſt Membre * d'un de nos principaux Colléges de Jurisconſultes, où il fait ſa reſidence, plûtôt pour obeïr aux ordres d'un Pere fantasque & avancé en âge, que pour ſuivre ſon inclination; il a d'ailleurs beaucoup d'esprit, de ſavoir & de probité. On le mit dans ce Collége pour étudier les Loix du Païs; mais il entend mieux les Régles du Théatre que celles du Barreau. *Ariſtote* & *Longin* lui ſont plus familiers que † *Littleton* ou *Cook*. Son Pere lui envoie, toutes les Postes, des Questions,

* On l'apelle *the Inner-Temple*, c'eſt-à-dire, *le Temple interieur*, ou le plus avancé dans la Ville, par oppoſition au *Middle-Temple*, ou le *Temple du milieu*. Ces deux Edifices apartenoient autrefois aux Templiers.

† Deux celèbres Jurisconſultes *Anglois*, qui ont écrit divers Ouvrages.

tions, qui s'élevent, entre ſes Voiſins à la Campagne, ſur des Articles de Mariage, des Baux à ferme, ou des Titres, en vertu desquels on poſſede quelque Terre; & le Fils s'accorde avec un Procureur de ſes Amis, qui ſe charge du ſoin d'y répondre en gros: Il étudie les Paſſions des Hommes, au lieu d'éplucher les Débats qu'elles excitent entre eux. Il ſait les Argumens de toutes les Oraiſons de *Démosthene* & de *Ciceron*; mais il ne ſauroit dire un ſeul Cas raporté dans nos Cours de Justice. On ne l'a jamais pris pour un Sot; mais il n'y a que ſes intimes Amis, qui ſâchent qu'il a beaucoup de bon ſens. Ce tour d'eſprit le rend agréable & deſintéreſſé: Peu distrait d'ailleurs par les affaires de la vie, il n'en eſt que plus propre pour la Converſation. Son goût pour les Livres eſt un peu trop exact pour le Siècle où il vit; il les a tous lûs, mais il n'en aprouve qu'un fort petit nombre. Il eſt ſi familiariſé avec les Coutumes, les Actions, les Mœurs & les Ecrits des Anciens, qu'il n'en eſt que plus délicat à obſerver ce qui ſe paſſe aujourd'hui dans le Monde. Il eſt excellent Critique, & l'heure qu'il emploie à voir jouër une Comédie, ou toute autre Pièce de Théatre, eſt celle où il paroît le plus occupé; à cinq heures du ſoir préciſement, il traverſe le nouveau Collége des Juriſconſultes, qu'on apelle *New-Inn*, & la petite Ruë, pavée de grandes pierres larges, qui porte le nom de *Ruſſel's Court*; d'où il va reſter quel-

ques momens au Caffé de *Guillaume*; enſuite il fait poudrer ſa Perruque & froter ſes Souliers dans la Boutique du Barbier, qui joint le Cabaret de la *Roſe*; & il entre à la Comédie, où l'on peut dire que ſa préſence eſt avantageuſe à toute l'Aſſemblée, puis que les Acteurs s'éforcent de lui plaire.

La troiſième Perſonne de notre Societé eſt le Chevalier ANDRE' *FREEPORT, célèbre Marchand de cette Ville, qui joint à une Activité infatigable, un Raiſonnement ſolide & une grande Experience. Il a de vaſtes & nobles idées du Commerce, &, par une eſpèce de badinage, aſſez ordinaire aux Gens riches, qui afectent des tours ſinguliers, mais qu'on ne ſoufriroit pas à d'autres, il dit que la Mer eſt la *Prairie en commun* de la *Grande Bretagne*. Il n'ignore aucune des branches du Commerce, & il vous ſoutiendra qu'il n'eſt rien de plus barbare ni de plus inſenſé que de vouloir étendre ſa Domination par la voie des armes; puis que le véritable Pouvoir n'eſt fondé que ſur les Arts & l'Induſtrie. Il diſpute ſouvent pour faire voir que, ſi l'on cultivoit telle ou telle partie de notre Commerce, nous gagnerions ſur telle ou telle Nation. Je lui ai entendu même prouver, que la Diligence fait des Aquiſitions de plus longue durée que la Valeur, & que la Pareſſe a détruit plus de Nations que l'Epée. Il eſt plein de Maximes de frugalité, & l'un de ſes Proverbes favoris eſt celui-*

* Ce mot ſignifie *Port franc*.

lui qui dit, Qu'*un Sou épargné eſt un Sou gagné.* Il faut avouër qu'un Homme de bon ſens, qui a une idée exacte de tout le Trafic en général, eſt plus agréable en compagnie, qu'un Homme de lettres d'un Savoir univerſel. Quoi qu'il en ſoit, l'Eloquence du Chevalier *Freeport* eſt ſi naturelle, que la netteté de ſon Discours donne le même plaiſir, que l'esprit & l'érudition d'un autre. Il eſt l'Auteur de ſa propre Fortune, & il ſoutient que l'*Angleterre* peut devenir plus riche que les autres Etats, auſſi facilement qu'il s'eſt enrichi lui-même plus que d'autres n'ont fait. D'ailleurs, je puis dire qu'il n'y a pas un ſeul Vent qui n'ameine, dans nos Ports, quelque Vaiſſeau, où il eſt intéreſſé.

Le quatrième, qui s'aſſied après lui dans la Chambre de nos Conferences, eſt le Capitaine * SENTRY, qui a beaucoup de Bravoure, un Jugement exquis, & une Modestie à toute épreuve. Il eſt du nombre de ceux qui méritent d'être bien recompenſez, mais qui ſont fort mal-habiles à expoſer leurs talens à la vûë des Superieurs qui devroient les distinguer. Il a ſervi quelques années ſur le pié de Capitaine, & il s'eſt trouvé en différentes occaſions, à des Siéges & à des Batailles, où il s'eſt toûjours aquité de ſon devoir en brave Officier. Quoi qu'il en ſoit, Maître d'un petit Fonds qui peut lui donner à vivre, & d'ailleurs Héritier préſomptif du Chevalier ROGER,

* Ce mot ſignifie *Sentinelle*.

il a renoncé à un Emploi, où l'on ne ſauroit parvenir à proportion de ſon Mérite, ſi l'on n'eſt un peu Courtiſan auſſi bien que Soldat. Je lui ai entendu ſouvent faire des plaintes de ce que, dans une Profeſſion, où le Mérite eſt expoſé à un ſi grand jour, l'Impudence ne manque presque jamais de l'emporter ſur la Modestie. Cependant, lors qu'il a raiſonné là-deſſus, je puis lui rendre ce témoignage, qu'il n'a pas lâché une ſeule parole qui marquât de l'aigreur; mais qu'il avouoit de bonne foi qu'il avoit abandonné le Monde, parce qu'il n'y étoit pas propre. Il eſt certain qu'une Honêteté rigide & qu'une conduite égale & reguliere ſont des obstacles à celui qui veut obtenir la faveur d'un Genéral, à travers une foule de Perſonnes, qui aspirent au même but. Malgré tout cela, il excuſe quelquefois les Genéraux, de ce qu'ils ne donnent pas les Emplois au Mérite, ou de ce qu'ils ne tâchent pas de le connoitre: „ Car, *dit-* „ *il*, ce Genéral, qui a deſſein de m'avan- „ cer, doit ſe faire jour, pour venir jus- „ qu'à moi, au travers de la même foule „ qui m'empêche d'arriver jusqu'à lui: De „ ſorte qu'il a raiſon de croire, que tout „ Homme, qui veut ſe pouſſer à l'Armée, „ doit bannir la fauſſe Modestie, défendre, „ avec une honête aſſûrance, ſes légitimes „ prétentions, & l'aider lui-même à relan- „ cer l'importunité de ſes Concurrens. Ce „ Genéral, *ajoute-t-il*, peut dire que c'eſt „ une lâche civilité de manquer de har-

„ dieſſe

„ dieſſe pour demander ce qui vous eſt dû;
„ comme c'eſt une poltronnerie à un Sol-
„ dat de n'attaquer pas lors que ſon devoir
„ l'y engage. " C'eſt avec une ſemblable candeur que ce brave Officier parle de lui-même & des autres. On voit regner la même franchiſe dans toute ſa converſation. La vie militaire qu'il a menée lui a fourni quantité d'Avantures, qu'il raconte à ſes Amis d'une maniere fort agréable; du moins il n'eſt jamais trop impérieux, quoi qu'il aît commandé à des Hommes infiniment au-deſſous de lui; ni d'une complaiſance trop baſſe, quoi qu'il aît obéi à des Superieurs fort élevez au-deſſus de ſon rang.

Mais afin que notre Societé ne paroiſſe pas une Aſſemblée de Miſanthropes, qui ne connoiſſent ni les galanteries ni les plaiſirs du Siècle, nous avons entre nous le galant Mr. GUILLAUME *HONEYCOMB, qui, eu égard à ſon âge, devroit être ſur le déclin de la vie; mais il a pris tant de ſoin de ſa Perſonne, & il a toûjours vêcu d'une maniere ſi aiſée, que le tems n'a fait que très-peu d'impreſſion ſur lui, ſoit par les rides qu'il grave ſur le front, ou le desordre qu'il cauſe dans le cerveau. Il eſt d'une jolie tournure & d'une bonne taille. Il eſt fort expert à cette ſorte de caquet, dont les Hommes entretiennent les Femmes. Il peut ſourire quand on lui parle, & il rit d'ailleurs facilement. Il s'eſt toûjours bien mis, & il ſe ſouvient des Modes

*Ce mot *Anglois* ſignifie *Raïon de miel*.

des à peu près comme les autres gardent le ſouvenir de leurs anciennes connoiſſances: Il en ſait même l'histoire à fonds, & il peut vous dire de quelle des Maîtreſſes du Roi de *France* nos Femmes & nos Filles avoient pris cette maniere de friſer leurs cheveux, ou de mettre leurs Coiffes; quelle Dame introduiſit les Jupes longues pour cacher ſon infirmité, & quelle autre les racourcit, en telle année, pour expoſer ſon pié à la vûë de ſes admirateurs. En un mot, toute ſa converſation s'eſt bornée, avec ſa Science, dans le cercle du Monde Feminin. Si les autres Hommes de ſon âge vous parlent de ce qu'un tel Miniſtre d'Etat dit en telle ou telle occaſion, il vous dira que le Duc de *Monmouth* danſoit à la Cour, ou qu'il ſe trouvoit à la tête de ſa Compagnie des Gardes du corps, dans le Parc, lors que telle ou telle Dame en devint amoureuſe. Au milieu de toutes ces importantes Rélations, il ne manque pas d'obſerver qu'il reçut, à peu près au même tems, une œillade favorable ou un coup d'Eventail d'une Beauté célèbre, Mere d'un tel Seigneur. Si vous parlez d'un jeune Gentilhomme, qui a dit quelque choſe de vif & de ſpirituel dans la Chambre des Communes, d'abord il ſe leve & il ajoute: „ Il a „ de bon ſang dans les veines; il le doit „ à *Thomas Mirabell*; le Fripon me joua „ là un mauvais tour, & je fus bien ſa Du„ pe; la Mere de ce jeune Gaillard m'a „ traité comme un chien & plus mal qu'au-

„ cune

„ cune Femme, à qui j'en aie conté de „ ma vie. "C'eſt-là ſon Stile ordinaire, qui ſert beaucoup à égaïer la converſation entre nous, qui avons plus de flegme. D'ailleurs, il n'y a pas un ſeul de mes Collégues, qui ne le mette au rang de ce qu'on apelle un Gentilhomme bien fait & poli. J'oſe même dire qu'il eſt honête Homme & fort raiſonnable, pourvû qu'il ne s'agiſſe pas des Femmes.

Je ne ſai ſi celui, dont il me reste à vous entretenir, doit paſſer pour un des Membres de notre Societé; car il n'y vient que rarement; mais lors qu'il nous fait cet honneur, chacun de nous peut dire que ſa joïe en redouble. C'eſt un Eccleſiaſtique, d'un esprit bien Philoſophe, d'un Savoir univerſel, d'une Pieté exemplaire, & d'une grande Politeſſe. Il a le malheur d'être d'une constitution fort délicate, & c'eſt ce qui l'empêche d'accepter des Benefices qui l'occuperoient trop: de ſorte qu'il eſt entre les Théologiens ce qu'un Avocat conſultant eſt entre les Jurisconſultes. Sa probité & l'integrité de ſes mœurs lui attirent des Disciples, de même que l'Eloquence ou la criaillerie ſert à élever les autres. Il n'entame guères le Sujet dont il parle; mais nous ſommes tous d'un âge ſi avancé, qu'il remarque ſans peine, lors qu'il eſt avec nous, le deſir que nous avons de l'entendre raiſonner ſur quelque Point de Théologie ou de Morale. Il ne l'a pas plûtôt aperçu, qu'il s'aquite de ce devoir d'une ma-

maniere ſi grave & ſi ſolide, qu'on voit bien qu'il n'a nul intérêt à ménager dans ce Monde, qu'il court au But où il aſpire, & que ſon Eſperance augmente à meſure que ſes forces diminuent. Ce ſont là mes dignes Aſſociez, & les ſeules Perſonnes que je fréquente avec plaiſir.

R.

III. DISCOURS.

Quoi quisque ferè ſtudio devinctus adhæret:
Aut quibus in rebus multùm ſumus antè morati:
Atque in quâ ratione fuit contenta magis mens:
In ſomnis eadem plerumque videmur obire.

LUCR. L. IV.

Soit que nous ſoïons eſclaves de quelque paſſion dominante ; ſoit qu'on s'applique ſouvent à certaines choſes, ou que notre eſprit aît été frapé de quelque objet agréable ; c'eſt à quoi l'on penſe d'ordinaire la nuit, & ſur quoi roulent la plûpart de nos Songes.

DAns une de mes dernieres Promenades, ou plûtôt de mes Speculations, je viſitai la grande Salle, où ſe tient la Banque, & j'eus un plaiſir extrême d'y voir les Directeurs, les Secretaires & les Commis, avec tous les autres Membres de cette riche Societé, rangez dans leurs diférens

rens Postes & occupez aux fonctions de leurs charges. Celà me fit ressouvenir de tout ce que j'avois lû ou entendu dire sur la diminution du Crédit National, & sur les moïens de le rétablir, que j'ai toûjours regardez comme insuffisans, parce qu'ils n'avoient en vûë que les intérêts & les principes de l'un ou de l'autre Parti.

Ces idées, qui m'avoient occupé le jour, donnerent de l'exercice à mon cerveau durant toute la nuit; de sorte que je tombai insensiblement dans un Rêve méthodique, que vous pouvez apeller une Vision, ou une Allegorie raisonnée, ou tout ce qu'il vous plairra.

Quoi qu'il en soit, il me sembla que j'étois retourné à la grande Salle, où j'avois été le matin; mais, au lieu de la compagnie que j'y avois laissée, je fus bien surpris d'y voir une jeune Beauté, assise sur un Trône d'Or, vers le fond de cette même Salle, & qu'on me nomma la *Foi publique*. Les murailles, au lieu d'être ornées de Tableaux ou de Cartes de Géographie, paroissoient tendues d'Actes de Parlement écrits en lettres d'or. A la façade interieure du haut bout, on voïoit, sur la droite, la *Grande Chartre*, avec l'Acte d'Uniformité, & sur la gauche l'Acte de Tolerance. A l'oppositе, & vis à vis de la jeune Dame placée sur le Trône, on voïoit l'Acte d'Etablissement, qui fixe les droits & les privileges des Sujets. Les deux côtez de la Salle étoient garnis de divers autres Actes pas-

paſſez pour la ſûreté des Fonds publics. Il ſembloit d'ailleurs que la jeune Dame faiſoit tant de cas de ces différentes Pièces de Tapiſſerie, qu'elle ne pouvoit ſe laſſer de les regarder avec un plaiſir ſecret, & de le témoigner même par un doux ſourire. D'un autre côté, elle marquoit une extrême inquietude & beaucoup d'émotion, ſi quelque choſe en aprochoit, qui auroit pû les endommager. Il eſt certain qu'elle paroiſſoit fort craintive à tous égards, qu'elle changeoit de couleur & ſe tremouſſoit toute à l'ouïe du moindre bruit, ſoit que cela vint de la délicateſſe de ſon temperament, ou qu'elle fût ſujette aux vapeurs, comme un de ſes Ennemis voulut me l'inſinuer dans la ſuite. Je vis même bientôt après qu'elle étoit plus valetudinaire qu'aucune autre de ſon Sexe, que j'aie connu en ma vie, & ſujette à des conſomptions ſi promtes, que, dans un clin d'œuil, elle paſſoit, de l'embonpoint le plus fleuri, à la maigreur d'un véritable Squelette. Mais ſon rétabliſſement n'étoit guère moins ſubit, puis qu'on la voïoit revenir, dans une minute, d'un état moribond & deſesperé, à une ſanté qui paroiſſoit ferme & vigoureuſe.

J'eus ſouvent occaſion d'obſerver ces promtes viciſſitudes qui lui arrivoient. D'ailleurs, il y avoit deux Secretaires au pié de ſon Trône, qui recevoient à tout moment des Lettres de toutes les Parties du Monde. L'un ou l'autre lui en faiſoit la lecture, qu'elle écoutoit avec beaucoup d'atention,

tion, & ſuivant les nouvelles qu'on lui aprenoit, elle changeoit de couleur, & donnoit divers ſymptomes de Santé ou de Maladie.

Derriere le Trône, il y avoit un prodigieux monceau de Sacs d'argent, entaſſez les uns ſur les autres jusques au lambris. Le pavé, à ſa droite & à ſa gauche, étoit couvert de groſſes Sommes d'Or, qui s'élevoit en Pyramides, de l'un & de l'autre côté. Mais je n'en fus pas ſi étonné, lors qu'on m'eut dit, que la jeune Dame avoit la même vertu, que les Poëtes attribuent à un Roi de *Lydie*, & qu'elle peut convertir tout ce qu'il lui plait en ce riche Métal.

Après avoir eſſuïé un foible vertige, & cet amas confus de penſées, qu'on a ſouvent lors qu'on rêve, la Salle fut tout d'un coup en allarme, les Portes s'ouvrirent, & je vis entrer une demi-douzaine des plus épouvantables Fantômes, que j'euſſe vû de ma vie, même en ſonge. Ils entrerent deux à deux, quoi qu'aſſortis de la maniere du monde la plus grotesque, & ils ſe mêlerent enſemble dans une eſpèce de Danſe. Il ſeroit trop ennuïeux de vous donner ici la description de leurs Habits & de leurs Perſonnes; c'eſt auſſi pour cela que je me bornerai à vous avertir que le premier couple étoit la *Tyrannie* & l'*Anarchie*, le ſecond la *Bigoterie* & l'*Athéisme*, le troiſième le *Genie Républicain* & un jeune Homme d'environ vingt-deux ans, qu'on ne vou-

voulut pas me nommer. Celui-ci tenoit une Epée de la main droite, qu'il brandiſſoit presque toûjours contre l'Acte d'Etabliſſement, à meſure qu'il danſoit; & un Bourgeois de la Ville, qui étoit auprès de moi, me dit tout bas à l'oreille, qu'il voïoit une Eponge dans ſa main gauche. La Danſe de toutes ces Figures ſi discordantes me fit reſſouvenir de celle que le * *Rehearſal* attribue au Soleil, à la Lune & à la Terre, qu'il ne met enſemble, qu'afin que ces vastes Corps de l'Univers s'éclipſent tour à tour.

Par tout ce que j'ai dit de la jeune Dame placée ſur le Trône, on peut bien s'imaginer que la vûë d'un ſeul de ces Spectres étoit plus que ſufiſante pour lui faire perdre l'esprit; mais que pouvoit-elle devenir à la vûë de toute leur bande? Elle tomba en défaillance & mourut de peur.

„ On ne voit plus ſur ſon viſage ce teint
„ de lis & de roſe; il ne lui reste plus ni
„ force, ni vigueur; tous ſes agrémens l'a-
„ bandonnent, ſon corps même disparoît
„ & s'évanouït.

Et neque jam color eſt miſto candore rubori;
Nec vigor, & vires, & quæ modò viſa placebant;
Nec corpus remanet, —— —— —— ——

OVID. Met. L. III. 491, --493.

* Ce mot *Anglois* ſignifie *Repétition*, & c'eſt le titre d'une fameuſe Comédie, que *George Villers*, dernier Duc de *Buckingham*, écrivit exprès en l'année 1663. pour tourner en ridicule quelques Pièces de Theatre, qui etoient alors en vogue, auſſi bien que leurs Auteurs.

Il y eut une pareille métamorphoſe dans les Sacs d'argent, dont il ne ſe trouva que la dixième partie de pleins. Les autres, qui étoient d'abord auſſi gros, ſe vuiderent, parce qu'il n'y avoit que de l'air; ce qui me fit ſouvenir des Outres pleins de Vent, qu'*Ulyſſe* reçut d'*Æole*, ſi nous en croïons *Homere*. D'ailleurs, les monceaux d'Or, qui étoient de l'un & de l'autre côté du Trône, devinrent un ſimple amas de Papier, ou de Tailles, liées enſemble, comme les Fagots de *Bath*.

Pendant que je pouſſois des regrèts ſur une ſi promte déſolation, arrivée en ma préſence, toute la Scène disparut, & au lieu de ces Spectres éfraïans, je vis entrer une deuxième troupe de Fantômes, très-bien aſſortis & fort aimables. Le premier couple étoit la *Liberté*, avec la *Monarchie* à ſa droite; le ſecond étoit la *Modération* qui conduiſoit la *Religion* par la main; & le troiſième une Perſonne que je n'avois jamais vûë, avec le Genie de la *Grande Bretagne*. Dès leur entrée, la jeune Dame revint à elle-même, les Sacs ſe remplirent de nouveau, les Piles des Fagots & les Tas de Papier ſe convertirent en Pyramides de Guinées; & pour moi, je fus ſi transporté de joie, à la vûë de cette admirable Scène, que je m'éveillai tout d'un coup, bien fâché de n'avoir pû me rendormir jusques à la parfaite clôture de ma Viſion.

IV. DISCOURS.

——— ——— ——— mirantur, ut unum
Silicet egregii mortalem, altique silentî.
HOR. L. II. Sat. VI. 57.

On m'admire comme l'homme du monde le plus impénétrable & le plus taciturne.

LA premiere fois qu'un Auteur paroît en public, il s'imagine qu'on ne penſe qu'à s'entretenir de ſes Ouvrages. Plein d'une bonne doſe de cette vanité, il y a trois jours que je m'occupe à prêter l'oreille au bruit de ma Renommée; & ſi j'ai ouï dire quelquefois des choſes qui ne me déplaiſoient pas, j'en ai entendu d'autres qui me mortifioient beaucoup. On auroit de la peine à concevoir le vuide que j'ai trouvé, à cette occaſion, dans quelques-uns de mon Eſpèce, qui ſont de véritables Machines lors qu'ils ſortent le matin de chez eux, & qui n'ont pas un ſeul mot à dire juſqu'à ce qu'ils ſoient mis en mouvement par quelque Article d'une Gazette. De tels Genies, qui admirent tout ce qui eſt nouveau, ne peuvent qu'être fort bien venus auprès d'un jeune Auteur. Mais ſi j'en ai reçu de la conſolation, l'incapacité des autres ne m'a pas donné moins d'inquietude. Il y en a pluſieurs qui n'ont qu'une curioſité

ſité ſuperficielle, ſans pouvoir reflechir, & qui liſent mes Discours, plûtôt pour dire qu'ils les ont lûs, que pour les entendre. Quoi qu'il en ſoit, on trouve ſi peu de plaiſir à faire des enquêtes ſur ce qui nous touche de près, que j'ai reſolu de pourſuivre ma pointe, ſans trop esperer ni trop craindre à l'égard de ma Réputation, d'avoir toûjours des vûës intégres, de prendre un ſoin tout particulier de ma conduite, & du reste, d'en négliger abſolument les conſéquences.

Le deſſein d'agir, par aucun autre principe que celui de ſatisfaire à ſa propre conſcience, eſt auſſi ridicule qu'impraticable. Qui croiroit jamais que la conduite d'un Homme taciturne, qui n'a rien à démêler avec qui que ce ſoit au monde, fut expoſé à des interprétations ſinistres? Cependant je me ſouviens d'avoir été pris une fois pour un Jeſuite, par cela même que je gardois un profond ſilence. Depuis ce petit malheur, & afin de me tenir à l'abri de la calomnie, j'ai toûjours fréquenté les grandes Aſſemblées. Celui qui s'y trouve, dans la ſeule vûë de ſatisfaire ſa curioſité, ſans vouloir ſe diſtinguer des autres, y jouït du plaiſir de la Retraite, avec plus de douceur qu'il n'en goûteroit jamais dans le Cabinet, où l'Amant, l'Ambitieux & l'Avare ſont ſuivis d'une cohuë plus dangereuſe que toutes celles dont ils peuvent s'éloigner. Etre exemt des Paſſions, qui tourmentent les autres, eſt l'unique ſolitude agréable. J'oſe même

dire, après un des anciens Sages, que *je ne ſuis jamais moins ſeul que lors qu'il n'y a perſonne avec moi.* Fort inutile à ces grandes Compagnies, où je me trouve, & ſur le pié de n'y pas aller pour me produire, comme font la plûpart des autres, je donne beau jeu à la vanité de ceux qui prétendent y briller, & j'ai ſouvent d'auſſi doux regards de Dames & de Meſſieurs, magnifiques en Habits, qu'un Poëte en accorderoit à l'un de ſes Auditeurs. Il y a tant d'agrémens qui accompagnent cette ſorte d'obscurité, où l'on eſt en public, que je ſuis presque inſenſible aux petits dégoûts que j'y reçois tous les jours. Par exemple, il m'eſt arrivé depuis peu d'avoir entendu, ſans le moindre chagrin, qu'on diſoit en parlant de moi, *Voilà un bizarre Corps*; & qu'un autre ajoutoit, *Il y a douze ans que je connois cet Ouvrier-là de vûë, & je ne doute pas que vous ne le connoiſſiez auſſi; mais je croi que vous êtes le ſeul qui ait jamais demandé qui il étoit.* J'avouë, qu'il y a bon nombre de Perſonnes, à qui mon viſage n'eſt pas moins connu que celui de leurs plus proches Parens, & qui ne s'embarraſſent guères de m'appeller par mon Nom ou ma Qualité; mais qui ſans heſiter, me deſignent, quand ils parlent de moi, par Mr. *Comment l'appellez-vous?*

D'ailleurs, ce qui me conſole de tous ces petits revers, c'eſt que j'ai la douce ſatisfaction de voir le naturel des Hommes, d'un œuil ſerain & tranquille, ſans aucun pré-

préjugé. Libre des Passions & des Intérêts qui les dominent, j'ai plus de sagacité pour découvrir leurs talens, & leurs vices.

On observe d'ordinaire, que ceux qui manquent d'un Sens, ont les autres beaucoup plus exquis. On peut dire aussi que la temperance de ma Langue, ou plûtôt la resignation que j'en fais, me donne tous les avantages d'un Muet. Il me semble du moins que j'ai la vûë plus perçante que les autres Hommes, & je me flate, qu'après les avoir tous étudiez, depuis les plus grands jusques aux plus petits, je puis deviner assez juste les pensées les plus intimes de tous ceux que je regarde, sans avoir jamais conversé avec eux. Delà vient que leur bonne ou leur mauvaise Fortune n'a pas la moindre influence sur mon Jugement. J'en vois briller dans les Cours, & languir dans les Cachots, sans que cela me préoccupe en leur faveur ou à leur desavantage; mais selon la maniere dont ils soûtiennent leur état, j'ai souvent pitié du Favori, & j'admire l'Infortuné.

Ceux qui conversent avec les Muets découvrent, au mouvement de leurs yeux, & à l'air de leur visage, l'idée qu'ils ont des objets présens. Il faut qu'on use de la même pénétration à mon égard, puisque j'ai poussé l'Humeur taciturne jusques à un tel point, que le petit nombre de ceux avec qui je me familiarise, répondent fort juste à mes souris & à mes coups de tête, sans que j'ouvre la bouche. Il arriva l'au-

tre ſoir une avanture aſſez drôle à cette occaſion: j'étois à la Comédie avec Mr. *Honeycomb*, qui avoit à ſa droite un Gentilhomme, que nous ne connoiſſions pas. Celui-ci crut que mon Ami parloit tout ſeul, ſur ce qu'à la vûë de l'air ſatisfait, avec lequel je regardois une jeune Demoiſelle, qui étoit dans une Loge vis à vis de nous, il ſe mit à me dire: „ Pour moi, „ j'en ai une tout autre idée; je vous avouë „ qu'elle paroit fort agréable; mais il me „ ſemble que la ſimplicité de ſon air eſt „ plus enfantine qu'innocente. " Lors que je vins là-deſſus à la conſiderer de nouveau, il ajouta, „ Il eſt vrai qu'elle eſt „ miſe d'une maniere qui lui ſied très-bien; „ mais peut-être qu'elle eſt redevable de „ ce choix à ſa Mere; car quoi qu'une „ Beauté ne mérite pas moins d'éloges pour „ le bon goût qui regne dans ſes Habits, „ qu'un bel Esprit pour la juſteſſe de ſon „ Stile; avec tout cela, ſi elle a tiré d'u„ ne autre la couleur de ſes Rubans, ou „ qu'on l'ait conſeillée à l'égard de ſa pa„ rure, je lui en donnerai auſſi peu l'ho„ neur, qu'à un Plagiaire le titre d'Ori„ ginal. " Lors que je tournai enſuite les yeux ſur une Dame, qui étoit aſſiſe auprès de la jeune Demoiſelle, mon Ami répondit à ma penſée en ces termes, dignes de ſon Imagination Romanesque, „ Regar„ dez, *dit-il*, Meſſieurs, ſi vous en avez „ la hardieſſe, cette charmante Perſonne. „ Regardez ſa beauté reprimée par l'inno„ cence

„ cence de ſes penſées. La Chasteté, le
„ bon Naturel & l'Affabilité ſont les Gra-
„ ces qui paroiſſent ſur ſon viſage ; elle
„ n'ignore pas qu'elle eſt belle ; mais elle
„ ſait en même tems qu'elle eſt bonne.
„ Convaincue de l'un & de l'autre, elle
„ n'en eſt pas plus orgueilleuſe. Quelle
„ admirable union ! Quelle vivacité n'y
„ a-t il pas dans ces yeux ? Quelle frai-
„ cheur de teint ! Que ſon air exprime naï-
„ vement tout ce qu'elle eſt ! On diroit à
„ la voir que ſa beauté ſe meut & que ſes
„ regards parlent.

Après cet eſſor de mon Ami, je crus qu'il étoit de la prudence de ne jetter plus la vûë ſur de pareils objets, & de la tourner ſur le gros du Sexe, qui ne reflechit guères, & dont il ſemble que les yeux aient auſſi peu de mouvement que ceux des Portraits, que ſont de méchans Peintres, & qu'on pourroit appeller de véritables Statues copiées ſur d'autres.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt ainſi que je paſſe ma vie à m'entretenir de mes propres penſées ; je ne raiſonne jamais qu'avec mes bons Amis, & ce n'eſt même qu'en particulier ; je m'en abstiens en public. Accoûtumé donc à la méditation, je pourrois bien avoir quelques idées au deſſus du vulgaire ; mais peu exercé dans l'uſage de la parole, je ne ſaurois les communiquer d'une autre maniere que par mes Ecrits. D'ailleurs, j'oſe dire que tous mes plaiſirs ſe bornent presque à ceux de la vûë, & que

c'eſt un grand bonheur pour moi d'avoir eu toûjours un facile accès auprès du beau Sexe. Si je ne les ai jamais repuës d'éloges ou de flateries, je ne les ai jamais contredites ni calomniées. Ce n'eſt pas tout, puis qu'elles ſont la moitié du monde, & que, par la juste complaiſance & la galanterie de nos *Anglois*, elles ont plus de pouvoir que nous, je conſacrerai une bonne partie de mes Speculations à leur ſervice, reſolu de parcourir, avec les jeunes Filles, tous les Devoirs de la Virginité, du Lien conjugal & du Veuvage. Lors qu'un de mes Discours ſera destiné aux Dames, je tâcherai d'emploïer un Stile proportionné à leurs lumieres; c'eſt-à-dire que bien loin de rabaiſſer mon Sujet, je l'anoblirai, & que mon Stile n'en ſera que plus vif & plus délicat. On peut paroître habile, ſans prononcer des ſentences, de même que la démarche ordinaire d'un Homme découvre qu'il ſait danſer, quoi qu'il ne faſſe pas des cabrioles. En un mot, le plus haut dégré de gloire, auquel mon Ouvrage puiſſe atteindre, c'eſt de ſervir d'entretien aux Femmes raiſonnables, lors qu'elles s'amuſent à boire du Thé ou du Caffé. Dans cette vûë, je traiterai de tout ce qui les regarde par raport à notre Sexe, en ce qu'elles ſont obligées, par les liens du ſang, de l'intérêt, ou de l'amitié, d'en aprocher ou de s'en éloigner. Je dois auſſi déclarer à cette occaſion, que, malgré tout mon ſavoir en Phyſionomie, je ne revélerai jamais ce

que

que les yeux des Amans & des Amantes ſe diſent les uns aux autres, en ma préſence; bien entendu que cela ne m'engagera point à cacher les fauſſes protestations qu'ils ſe feront, dans les Aſſemblées publiques, par des coups d'œuil, & qu'il me ſera toûjours permis de les expoſer, les uns & les autres, tels qu'ils me paroitront au fond du cœur. C'eſt ainſi que l'Amour ſe traitera, pendant que j'aurai la plume à la main, avec la même ſincerité qu'on exige dans toute autre affaire de moindre importance. Tous ceux qui en uſeront mal doivent s'attendre à eſſuïer les plus ſanglans reproches, puis que c'eſt un des principaux intérêts de la vie. La mauvaiſe foi en Amour ſera plus detestée à l'avenir que la perfidie en Amitié, ou la friponnerie dans le Commerce. Pour arriver à ce but, auſſi grand qu'il eſt utile, j'examinerai à la rigueur toutes les injustices qui ſe pratiquent contre cette noble Paſſion, le lien & le fondement de la Societé. Mais un ſi vaste ſujet, & tous les autres, dont je n'ai dit qu'un mot jusques-ici, auront une place aſſez étendue dans la ſuite de mes Discours. Du reste, le Public verra bientôt que je ne ſuis pas un Spectateur oiſif, que je penſe, que je raiſonne, & que je m'occupe à quelque choſe de ſolide.

R.

V. DISCOURS.

Spectatum admiſſi riſum teneatis amici?
HOR. A. P. ℣. 5.

Mes chers amis, pourriez-vous vous empêcher de rire à la vûë d'un tel ſpectacle?

IL eſt permis d'être prodigue jusques à l'excès dans les Décorations d'un Opera, dont le ſeul but eſt de plaire aux Sens, & de ſoutenir l'attention indolente des Auditeurs. Le ſens commun exige, avec tout cela, qu'il n'y ait rien de puéril ou d'abſurde dans les Décorations & dans les Machines. Quels éclats de rire n'auroient pas fait les beaux Esprits, du tems de *Charles* II, s'ils avoient vû *Nicolini*, en Robe fourrée d'Ermine, expoſé à un Orage, & cingler dans un Eſquif ſur une Mer faite de Carton? Quel champ n'auroient-ils pas eu pour exercer leur raillerie, ſi l'on avoit prétendu les divertir par des Dragons peints qui vomiſſent feu & flamme, ou par des Chariots enchantez qu'on atelle à des Cavalles de *Flandres*, ou par des Cascades effectives qu'on joint à des Païſages artificiels? Un peu de bon goût pourroit nous inſtruire qu'on ne doit pas mettre enſemble, dans la même Pièce, des Ombres avec des Réalitez; & que les Décorations, deſtinées

nées à repréſenter la Nature, doivent étaler à nos yeux des reſſemblances, & non pas les choſes mêmes. Si l'on vouloit nous y dépeindre une vaste & fertile campagne, couverte de troupeaux de gros & de menu Bêtail, ne ſeroit-il pas ridicule de transplanter la campagne ſur la Scène, & de remplir tout le Théatre de Vaches & de Brebis? C'eſt joindre enſemble des incompatibilitez, & faire la Décoration en partie réelle & en partie imaginaire. Je ſouhaiterois que les Directeurs, auſſi bien que les Admirateurs, de notre Opera moderne ſe donnaſſent la peine de reflechir un moment là-deſſus.

Il y a quinze jours ou environ, que je rencontrai dans la ruë un Homme du commun, qui portoit ſur l'épaule une cage pleine de petits oiſeaux. Prêt à m'informer de ce qu'il en vouloit faire, il ſe trouva par hazard qu'un de ſes Amis vint à paſſer, qui eut la même curioſité que moi, & qui lui demanda ce qu'il avoit ſur l'épaule; l'autre lui répondit qu'il venoit d'acheter des Moineaux pour l'Opera. Des Moineaux pour l'Opera, dit ſon Ami, en ſe léchant les lévres, eſt-ce qu'on doit les rôtir? Non, non, repliqua l'autre, mais ils doivent entrer vers la fin du premier Acte, & voler autour du Théatre.

Ce plaiſant Dialogue me rendit ſi curieux, que j'achetai d'abord l'Opera, où je vis que les Moineaux devoient chanter dans un agréable Bocage. Mais après une information plus exacte, je trouvai qu'ils a-

voient fait le même tour à l'assemblée, que le Chevalier *Martin* * *Mar-all* jouoit à sa Maîtresse ; car quoi qu'ils voltigeassent à la vûë de tout le monde, la Musique venoit d'un concert de Flageolets & d'Appaux, qu'il y avoit derriere la Tapisserie. Dans le même tems que je fis cette découverte, je sûs, par le discours des Acteurs, qu'il y avoit de grands desseins sur le tapis pour perfectionner l'Opera ; qu'on avoit déja proposé d'abatre une partie de la muraille, afin d'introduire sur la Scène un corps de cent Cavaliers, & qu'on pensoit d'un autre côté à y amèner les eaux de la nouvelle Riviere, pour les emploïer à des Cascades. L'execution de ce dernier Projet a été renvoïée, à ce que j'ai ouï dire depuis, jusques à l'été prochain, parce qu'alors la fraicheur, qui vient des Fontaines & des Jets d'eau, sera plus agréable aux Personnes de qualité. Cependant, pour divertir l'assemblée d'une maniere plus convenable à l'Hiver, l'Opera de *Rinaldo* est rempli de Tonnerres & d'Eclairs, d'Illuminations & de Feux d'artifice ; que les Spectateurs peuvent regarder sans craindre de s'enrhumer, & même sans beaucoup de risque d'être brûlez ; puis qu'il y a plusieurs Pompes pleines d'eau, prêtes à jouër à tout moment, en cas qu'il arrivât quelque malheur de cette nature. Quoi qu'il en soit, je me flate que le Proprietaire de la Maison, qui est de mes bons

* Ce mot signifie *celui qui gâte tout*, un Etourdi, & c'est le Personnage d'une Comédie *Angloise*.

bons amis, aura la prévoïance de l'assûrer, avant qu'on y jouë cette Pièce.

D'ailleurs, il ne faut pas s'étonner si ces Décorations paroissent fort étranges, puis que deux Poëtes de diférens Païs les ont inventées, & qu'un Magicien & une Sorciere les font venir sur la Scène. L'Argument nous dit qu'*Armide* est une Enchantereſſe du Païs des *Amazones*, & la Liste des Personnages représentez nous instruit que le pauvre Signor *Cassani* est un Sorcier Chrétien, *un Mago Christiano.* J'avouë que ce n'est pas un petit embarras pour moi de savoir comment une *Amazone* s'est rendue si habile dans l'Art Magique, & de quelle maniere un bon Chrétien, car c'est le rôle que jouë le Sorcier, peut entretenir correspondance avec le Diable.

Après avoir parlé des Ensorceleurs, il faut dire un mot des Poëtes, & pour vous former quelque idée de l'*Italien*, vous n'avez qu'à jetter les yeux sur ces premieres lignes de sa Préface; *Eccoti, benigno Lettore, un Parto di poche sere, che se ben nato di notte, non è però aborto di tenebre, mà si farà conoscere Figlio d'*Apollo *con qualche raggio di* Parnasso: c'est-à-dire, „ Voici, mon „ cher Lecteur, un Ouvrage de peu de soi„ rées, & quoi qu'il soit éclos de nuit, ce „ n'est pas un Avorton des ténebres, mais „ il se fera connoître, par quelques raïons „ du *Parnasse*, dont il est environné, pour „ un Fils légitime d'*Apollon*." Il traite ensuite *Mynheer Hendel* de l'*Orphée* de notre

Siécle, & il nous avertit, avec la même ſublimité de Stile, qu'il compoſa lui-même cet Opera dans quinze jours. Tels ſont les Esprits, au goût desquels nous tâchons de nous conformer. On peut dire avec tout cela, que les meilleurs Ecrivains d'*Italie*, entre les Modernes, s'expriment en des termes ſi fleuris, & qu'ils emploient des circonlocutions ſi ennuïeuſes, qu'il n'y a que nos Pédans qui les imitent. Ce n'eſt pas tout, ils rempliſſent leurs Ouvrages de Penſées ſi grotesques & de ce qu'ils appellent *Concetti*, que nos jeunes Ecoliers, après avoir demeuré un ou deux ans à l'Univerſité, auroient honte de les produire. Quelques-uns s'imagineront peut être que la différence, qui paroît dans les Ecrits de l'une & de l'autre Nation, vient de la différence de leur Genie; mais pour ſe convaincre que cette ſupoſition eſt mal fondée, on n'a qu'à examiner les Ouvrages des Anciens, par exemple de *Ciceron* & de *Virgile*, & l'on trouvera que les Auteurs *Anglois*, dans la maniere de penſer & de s'énoncer, aprochent beaucoup plus de ces grands Originaux que les *Italiens* modernes, quoi que ceux-ci prétendent l'emporter ſur nous. A l'égard du Poëte, de qui l'on a pris les reveries de cet Opera, je ſuis abſolument de l'opinion de feu Mr. *Boileau*,* qui croïoit qu'un ſeul Vers de *Virgile* vaut plus que tout le clinquant du *Taſſe*.

Mais pour revenir aux Moineaux, on en lâcha de ſi nombreuſes volées dans cet Opera,

* Sat. IX.

pera, qu'il eſt à craindre que la Maiſon n'en ſoit jamais exemte, & que dans un tems où l'on jouëra quelque autre Pièce, ils ne viennent fort mal à propos ſur la Scène, & qu'ils n'aillent infester la chambre d'une Dame, ou ſe percher ſur le trône d'un Monarque; ſans parler de l'afront que les têtes des Auditeurs en peuvent recevoir. D'un autre côté, j'ai ouï dire d'aſſez bonne part, qu'on avoit eu le deſſein une fois de placer dans un Opera l'avanture de **Whittington* & de ſon Chat, & que pour cet effet on avoit ramaſſé quantité de Souris; mais que Mr. *Rich*, le Proprietaire de la Comédie, ne voulut pas permettre qu'on y jouât cette Pièce, de peur que le Chat ne pût venir à bout de les croquer toutes, & que les Princes de ſon Théatre ne fuſſent autant expoſez à leurs inſultes, que l'étoit le Prince de l'Isle avant l'arrivée du Chat. Pour moi, je ne ſaurois blâmer ſa conduite à cet égard, & j'aprouve même fort la reponſe qu'on lui attribue à cette ocaſion: „ Je ne croi pas, *dit-il*, que „ les Directeurs de notre Opera prétendent „ être auſſi habiles que le célèbre Fluteur, „ blanc & noir, qui obligea toutes les Souris d'une grande Ville en *Allemagne* de „ le ſuivre au ſon de ſa Flute, & qui de „ cette maniere délivra les habitans de la „ perſecution de ces petits animaux.

 Avant

* C'étoit, s'il en faut croire la Tradition, un pauvre Aprentif de *Londres*, qui, pour commencer à faire quelque négoce, envoïa un Chat aux *Indes*; d'où il reçut dequoi s'etablir, & devenir à la fin Maire de la Ville,

Avant que de finir ce Discours, j'avertirai le Public qu'il y a un Traité sur le tapis avec* *London* & *Wise*, qui doivent être les Jardiniers de la Comédie, pour fournir à l'Opera de *Rinaldo* & d'*Armide* un Bocage d'Orangers; que la premiere fois qu'on le jouera, le chant des Oiseaux y sera executé par des Mézanges, & que les Entrepreneurs n'épargneront ni soins ni dépense pour satisfaire la curiosité de tout le monde.

C.

* Deux fameux Jardiniers de *Londres*, qui servent dans les Maisons Roïales.

VI. DISCOURS.

Credebant hoc grande nefas & morte piandum,
Si juvenis vetulo non assurrexerat. ——

Juv. Sat. XIII. 54.

Si un jeune Homme ne se levoit pas à l'abord d'un Vieillard, ils croïoient que c'étoit un crime atroce & digne de mort.

JE ne connois pas de Mal sous le Soleil si grand que l'abus de la Raison, & avec tout cela il n'y a point de Vice plus commun. Les deux Sexes & tous les Ordres en sont infectez: à peine trouve-t-on une seule Personne, qui ne soit plus sensible à la reputation d'avoir de l'esprit & du discernement, qu'à celle d'avoir de la probité & de la vertu. Mais cette malheureuse envie

vie d'être habile plûtôt qu'honête Homme, ſpirituel plûtôt que ſage, eſt la ſource de la plûpart des méchantes habitudes qu'on contracte dans le monde. Nous ſommes redevables de ces fauſſes idées aux Livres impies des prétendus beaux Esprits, & à la ſote imitation du reſte du Genre Humain.

C'eſt pour cela même que le Chevalier *de Coverly* diſoit l'autre ſoir, qu'il n'y avoit que les beaux Esprits qui méritaſſent d'être pendus. „ Ils ont des vûës, *ajouta-t-il*, „ ſi rafinées ſur toutes choſes, qu'ils n'ont „ pas honte d'agir contre les plus vives lu„ mieres de leur Esprit, & de les étoufer „ jusques à un tel point, qu'ils ſont auſſi „ peu choquez du Vice & de la Folie, que „ les plus brutaux de tous les Hommes. „ Mais s'ils veulent s'élever de cette ma„ niere au deſſus du commun, il eſt juste „ qu'on les expoſe à une infamie propor„ tionnée à l'énormité de leur crime, & „ qu'on les puniſſe d'une façon tout ex„ traordinaire. Il n'y a pas de Monstre plus „ difforme dans la Nature, qu'un très-mé„ chant Homme qui a beaucoup d'esprit: „ il mène la vie d'un Paralytique, perclus „ de la moitié de ſon corps. Pendant qu'il „ jouït peut-être de quelque plaiſir, au mi„ lieu de ſon Incontinence, de ſes Richeſ„ ſes & de ſon Ambition, il a perdu le „ goût de la Bienveillance, de l'Amitié & „ de l'Innocence. * *Scarecrow*, le Mendiant, „ qui

* Ce mot ſignifie *Epouventail*.

„ qui ſe tient à la place de *Lincoln's-Inn*,
„ qui s'eſt estropié la jambe droite, pour
„ mieux exciter la compaſſion des bonnes
„ Ames, & qui demande l'aumône toute
„ la journée pour avoir un bon ſouper &
„ une Coureuſe le ſoir, n'eſt pas la moitié ſi
„ mépriſable que ce beau Genie. Le Men-
„ diant n'a du goût que pour les plaiſirs
„ des Sens; il trouve le repos plus doux
„ que l'agitation; & pourvû qu'il ait ſa
„ *Climène* avec un bon feu, il ne penſe
„ jamais qu'il mériteroit les étrivieres.
„ Tout Homme, qui met ſon bonheur à
„ ſatisfaire ſes paſſions charnelles, eſt, ſe-
„ lon moi, un auſſi vil & indigne Esclave
„ que *Scarecrow*. Mais c'eſt à vos beaux
„ Esprits, ne vous en déplaiſe, que nous
„ devons la perte de la Vertu, ſoit dans
„ le Public, ou dans les Particuliers; puis
„ qu'ils ne la distinguent pas du Vice, &
„ que tout leur eſt indiférent, pourvû qu'on
„ le faſſe d'un air gracieux & dégagé. Pour
„ moi, qui ſuis aſſez bizarre pour agir,
„ dans ce Siècle corrompu, ſuivant les lu-
„ mieres de ma conſcience, je n'ai pas
„ meilleure opinion d'un Homme aban-
„ donné au Vice, malgré tout l'éclat qui
„ l'environne, que de ce Bélitre, dont je
„ viens de parler. J'en ai même d'autant
„ plus d'horreur, qu'il eſt plus riche que
„ celui-ci, & qu'il vole au public un tré-
„ ſor beaucoup plus estimable. Je poſe
„ donc pour une Maxime constante, que
„ l'Esprit & le Corps doivent agir de con-

„ cert;

„ cert; que toute Action de quelque im-
„ portance doit avoir en vûë le bien pu-
„ blic; que le but général de celles qui
„ ſont indifférentes de leur nature, doit
„ être conforme aux principes de la Rai-
„ ſon, de la Religion, & d'une bonne E-
„ ducation. A moins de cela, un Homme
„ cloche, au lieu de marcher d'un pas é-
„ gal, comme je l'ai déja inſinué, & tous
„ ſes movemens ſont irreguliers.

Pendant que mon Ami pouſſoit ces heureuſes ſaillies, je le regardai d'un œuil fixe; ce qui l'obligea de revenir un peu à lui-même & de me répondre en ces mots:
„ Je veux ſeulement vous dire, que c'eſt
„ le plus inexcuſable de tous les defauts,
„ de ne penſer qu'à polir nos Eſprits, &
„ de négliger nos mœurs. La Raiſon, qui
„ devroit gouverner toutes nos paſſions,
„ en eſt ſouvent elle-même l'eſclave; &
„ quoi que cela paroiſſe contradictoire, il
„ n'en eſt pas moins vrai, qu'un Homme
„ d'eſprit n'eſt pas toûjours un honnête
„ Homme. Ce ne ſont pas les ſeuls Par-
„ ticuliers qui tombent dans ce crime; il
„ y a quelquefois des Nations entieres qui
„ s'en rendent coupables; & je ne ſai ſi
„ après un ſerieux examen, on ne trouve-
„ roit pas que les Siècles les plus polis ont
„ été les moins vertueux. Ce deſordre
„ peut venir de la ſotiſe qu'on a d'attri-
„ buer un vrai mérite au Savoir & à l'Es-
„ prit, ſans avoir égard à l'uſage qu'on en
„ fait. On conclut même de là, qu'on ne

„ doit

„ doit pas tant ſe mettre en peine du prin-
„ cipe de nos actions, que de la maniere
„ dont on les produit aux yeux du monde.
„ Mais ce masque, dont on les voile, ne
„ ſauroit en impoſer aux honnêtes Gens,
„ ni aux Perſonnes de bon goût. Le Che-
„ valier *Richard Blackmore* fait paroître au-
„ tant de bon ſens que de vertu, lors qu'il
„ dit, dans la Préface de ſon * Poëme, *que*
„ *c'eſt une honte & un deshoneur d'emploier*
„ *de nobles Facultez & beaucoup d'eſprit,*
„ *pour entretenir les Hommes dans leurs vi-*
„ *ces & leurs folies.* Il ajoute, que *le grand*
„ *Ennemi du Genre Humain, avec tout ſon*
„ *Eſprit & ſes Facultez Angeliques, eſt la*
„ *plus haiſſable de toutes les Créatures.* Il
„ nous donne enſuite un trait de ſa géné-
„ roſité, lors qu'il nous déclare, qu'il a-
„ voit entrepris ſon Poëme, *pour retirer*
„ *les Muſes des mains de leurs Raviſſeurs;*
„ *les ramener dans leurs agréables & chaſtes*
„ *Demeures, les engager à un Emploi con-*
„ *venable à la dignité qu'on leur attribue.*
„ Ainſi l'avantage du Public doit être le
„ but capital de tous ceux qui écrivent, &
„ s'il y en a quelcun qui ſe propoſe une au-
„ tre vûë, plus il eſt habile Homme, &
„ plus il eſt injuſte envers ſa Patrie. Lors
„ que la Modeſtie ne fait plus l'ornement
„ eſſentiel d'un Sexe, ni la Candeur celui
„ de l'autre, la Societé n'a point de ſoli-
„ de Baſe, & nous n'aurons plus à l'ave-
„ nir de Régles certaines pour juger de ce

„ qui

* Intitulé, *Poëme philoſophique ſur la Création.*

„ qui eſt de la Bienſéance, ou de ce qui
„ n'en eſt pas. La Nature & la Raiſon de-
„ mandent une choſe, la Paſſion & la Fan-
„ taiſie en exigent une autre : Si l'on écou-
„ te les avis de celles-ci, on ſe met dans
„ un chemin fort embarraſſé, dont il eſt
„ impoſſible de trouver le bout ; mais ſi
„ l'on prête l'oreille aux conſeils de cel-
„ les-là, notre paſſage eſt agréable, & nous
„ pouvons arriver facilement à notre but.

Je ne doute pas que les *Anglois* ne ſoient aujourd'hui auſſi polis qu'aucune autre Nation du Monde ; mais tout Homme qui reflechit peut bien s'apercevoir, que l'envie de paroître enjouëz & à la Mode, a presque englouti tout notre bon Sens & notre Religion même. Y a-t-il rien de plus juste, que de faire conſiſter la Mode & l'Enjoûment à ſuivre les Regles que la Justice & la Pieté nous prescrivent ? Mais qu'y a-t-il de plus ordinaire, que de nous voir prendre le contrepié, fondez uniquement ſur ce que tout cela ſe fait de bonne grace?

Rien ne devroit paſſer pour honête & bienſéant, à moins que la Nature même ne nous en donnât cette idée. Le respect qu'on doit à toute ſorte de Superieurs eſt fondé, ſi je ne me trompe, ſur l'Inſtinct ; avec tout cela, qu'y a-t-il de plus ridicule, dans le Siécle où nous ſommes, que l'obſervation de ce Devoir ; Je parle tout d'un coup de ce Vice plûtôt que d'un autre, pour avoir l'occaſion d'inſerer ici un trait d'Hiſtoire, qui nous fournit une preu-

ve convaincante que le Siècle le plus poli eſt ſouvent le plus vicieux.

„ Un jour, qu'on repréſentoit, dans la „ Ville d'*Athenes*, une Pièce de Théatre à „ l'honeur de cette République, il arriva „ qu'un vieux Noble s'y rendit trop tard „ pour occuper une place, qui étoit dûë „ à ſon âge & à ſa qualité. Divers jeunes „ Meſſieurs, qui virent le desordre & l'em- „ barras où il ſe trouvoit, lui firent ſigne „ de venir s'aſſeoir auprès d'eux: Mais lors „ qu'avec beaucoup de peine, le bon Vieil- „ lard ſe fut gliſſé, à travers la foule, jus- „ ques à la place où on l'invitoit, il y trou- „ va les gens ſi ſerrez, qu'il n'y eut pas „ moïen de s'y mettre: Là-deſſus, obligé „ de ſe tenir debout, il perdit de nouveau „ contenance, & ſervit de riſée à tous les „ Bancs des *Atheniens*, l'unique but que „ ces jeunes Etourdis ſe propoſoient. Ce- „ pendant, il y avoit, en pareil cas, des „ places destinées pour les Etrangers; de „ ſorte que ce bon Homme s'avança tout „ confus vers les Loges des *Lacedémoniens:* „ A ſon aproche, ceux-ci, d'une Nation „ plus vertueuſe que polie, ſe leverent tous „ de leurs places jusques à un, & le reçu- „ rent parmi eux avec tout le reſpect poſ- „ ſible. Les *Atheniens*, frappez d'abord de la „ vertu des *Spartiates* & de leur propre in- „ dignité, leur aplaudirent d'une commune „ voix; & le venérable Vieillard s'écria, „ *Les* Atheniens *ſavent ce qui eſt honête*; „ *mais les* Lacedémoniens *le pratiquent.* R.

VII.

VII. DISCOURS.

—— —— Quid? cætera jam ſimul iſto
Cum vitio fugêre? caret tibi pectus inani
Ambitione? caret mortis formidine, & irâ?
Somnia, terrores magicos, miracula, ſagas,
Nocturnos lemures, portentáque *Theſſala* rides?

HOR. Ep. II. L. II. ℣. 205, 209.

* *Et les autres paſſions, que ſont-elles devenuës? Ambition, colere, crainte de la mort, ſonges, terreurs paniques, monſtres, ſorcieres, eſprits folets, magie de* Theſſalie; *tout cela ne vous trouble-t-il point?*

J'allai diner l'autre jour, chez un de mes anciens Amis, & j'eus le déplaiſir de trouver toute ſa Famille dans une grande conſternation. Sur ce que je lui en demandai la cauſe, il me répondit que ſa femme avoit eu, la nuit précédente, un Rêve fort extraordinaire, qui menaçoit ſans doute, les uns ou les autres, de quelque Malheur. Dès que la Dame entra dans la Cham-

* C'eſt ainſi que traduit le P. *Tarteron*; mais il me ſemble, que *terrores magicos*, ne ſignifie pas des *terreurs paniques*, qui ne ſont pas l'objet de la Superſtition, mais plûtôt, des *Apparitions éfraïantes, excitées par la Magie.* Peut-être auſſi que, *miracula*, ſeroit mieux traduit par, *prodiges*, que par, *monſtres.*

Chambre, où nous étions, elle me parut d'une ſi profonde mélancholie, que ſon état m'auroit fait beaucoup de peine, ſi je n'avois ſû déja ce qui le cauſoit. Du reste nous ne fumes pas plûtôt aſſis autour de la Table, qu'après m'avoir un peu enviſagé, elle ſe tourna vers ſon Mari, & lui dit ces paroles dignes de remarque: *Mon Cœur, vous pouvez reconnoître à préſent l'Etranger qui étoit la nuit paſſée dans la chandele.* Ils ſe mirent enſuite à raiſonner de leurs affaires domeſtiques: Là-deſſus, un petit Garçon, qui étoit au bas de la Table, dit à ſa Mere, que le *Jeudi* ſuivant il devoit commencer à écrire des Syllabes & des Mots entiers. *Jeudi?* repliqua la Dame, *point du tout, mon Fils; vous ne commencerez pas, s'il plait à Dieu, le jour des* Innocens; *mais dites à votre Maître d'Ecôle, qu'il vous ſufira de commencer le* Vendredi. Pendant que je reflechiſſois, en moi-même, ſur cette bizarrerie, étonné de voir qu'il y eût quelcun qui voulut établir, comme une Regle, la néceſſité de perdre un Jour toutes les Semaines, la Maîtreſſe du Logis me pria de lui donner un peu de ſel ſur la pointe de mon couteau. Je lui obéïs, avec tant de précipitation & d'un air ſi timide, que je laiſſai tomber le ſel à moitié chemin. A la vûë de ce deſaſtre, elle fremit d'horreur, & remarqua d'abord que le ſel s'étoit répandu vers elle. J'en fus moi-même tout interdit, & plein de honte & de confuſion de voir que tout le monde s'allarmoit de

cet

cet accident, je crus avoir attiré quelque Malediction ſur la Famille. Quoi qu'il en ſoit, la Dame, revenue un peu de ſa grande ſurpriſe, dit à ſon Mari, en jettant un ſoupir, *Mon Cher, un Malheur ne vient jamais ſeul. Ne vous ſouvenez-vous pas*, ajouta-t-elle, *mon Enfant, que le Colombier tomba le même jour que notre mal-adroite Servante répandit le ſel ſur la Table? Oui*, dit-il, *mon Cœur, je n'ai pas oublié que la poſte, qui vint enſuite, nous aprit la funeſte Bataille d'*Almanza. Par tout ce diſcours, je vis bien que mon Ami ne tenoit pas le haut bout à ſa Table, & que ſon bon naturel, plûtôt que ſa capacité, l'engageoit à donner dans tous les foibles & toutes les chimeres de ſon Epouſe. Du reſte, mes Lecteurs peuvent juger de ma contenance & de mon embarras, au milieu de tous ces raiſonnemens. Je ne penſai donc plus qu'à me dépêcher de diner, avec mon air taciturne. A la fin du repas, je mis mon Couteau & ma Fourchette en croix ſur mon Aſſiette; mais la Dame du Logis me pria de vouloir bien les tirer de cette ſituation, & les placer à côté l'un de l'autre. Quoi qu'il ne me ſemblât pas que j'euſſe fait en ceci rien d'incivil ni d'abſurde, je crus qu'il y avoit quelque Tradition ſuperſtitieuſe à cet égard, & qu'il étoit ainſi de la bienſéance de lui complaire. Je rangeai donc mon Couteau & ma Fourchette ſur deux lignes paralleles, & je reſolus de les placer toûjours de même à l'avenir, ſans que je puiſſe

en alléguer pourtant aucune raiſon valable.

Il n'eſt pas difficile de s'apercevoir de l'averſion qu'on a conçue pour nous. Du moins, je découvris bien-tôt, aux manieres de cette Dame, qu'elle me prenoit pour un homme fort étrange, & d'un aſpect de mauvaiſe augure. De ſorte qu'on n'eut pas plûtôt achevé de diner, que je pris congé de la compagnie, & que je me retirai à mon Logis. Enfermé dans ma Chambre, je méditai profondement ſur les maux que les Hommes s'attirent, par leurs idées folles & ſuperſtitieuſes. Vous diriez que les calamitez, inſéparables de la vie, ne leur ſufiſent pas; ils en vont chercher de nouvelles; ils tournent les circonſtances les plus indifferentes en fâcheux Pronoſtics, & ils ſoufrent autant de leurs Maux imaginaires, que des réels. J'ai connu telle Perſonne, que la vûë d'une Etoile volante a privée du ſommeil toute la nuit, & j'ai vû tel Amant langoureux qui paliſſoit & discontinuoit de manger, pour avoir mal rompu la Lunette d'une Volaille. Il eſt arrivé quelquefois que le Chant d'un Hibou entendu à minuit a cauſé plus d'allarme dans une Famille, qu'une troupe de Voleurs. Que dis-je? la foible voix d'un Grillon a imprimé plus de terreur, que le rugiſſement du Roi des Forêts. La moindre niaiſerie peut devenir un épouventail affreux à une Imagination bleſſée. Un vieux Clou rouillé & une Epingle crochue ſe convertiſſent en Prodiges.

Il

Il me ſouvient moi même d'avoir été un jour dans une Compagnie mêlée, ou le bruit & la joie éclatoient de toutes parts, lors qu'une vieille Dame s'aviſa de remarquer que nous étions au nombre de treize. Là-deſſus quelques-unes, frapées d'une terreur panique, voulurent ſortir de la Chambre; mais un de mes Amis, qui prit garde qu'une des Dames de la troupe étoit enceinte, aſſûra que nous étions quatorze, & que bien loin d'y avoir un préſage de la Mort de quelcun, il y avoit un ſigne manifeste de la Naiſſance d'une Perſonne. Si mon Ami n'eut troûvé cet expedient, pour détourner le Pronostic, je ne doute pas que la plûpart de ces Dames ne fuſſent tombées malades dès le ſoir même.

Une vieille Fille, qui eſt ſujette aux Vapeurs, cauſe une infinité d'embarras de cette nature à ſes Amies & à ſes Voiſines. Je connois une de ces illustres Sibylles, dans une maiſon de qualité, où elle eſt Tante, qui prophetiſe d'un bout de l'année à l'autre. Elle voit toûjours des Apparitions; elle découvre les Avantcoureurs de la Mort, & il y a peu de jours qu'elle faillit à perdre l'uſage de la Raiſon, pour avoir entendu le gros Chien du Logis hurler dans l'Ecûrie, lors qu'elle avoit mal aux dents. Un travers d'esprit de ce genre expoſe une infinité de Perſonnes, non ſeulement à des terreurs chimériques, mais auſſi à de pénibles devoirs, qui n'aboutiſſent à rien, & n'eſt fondé que ſur la crainte & l'ignorance,

où nous nous trouvons dès nos premieres années. L'horreur, avec laquelle on enviſage la Mort, ou tout autre Mal à venir, & l'incertitude où l'on eſt du moment de ſon arrivée, rempliſſent un Esprit mélancholique d'un nombre infini de craintes & de ſoupçons; ce qui ne peut que le diſpoſer à l'obſervation de tous ces Prodiges & de ces Prédictions ridicules. Si d'un côté les Philoſophes travaillent à diminuer les maux de la vie, par les lumieres de la Raiſon & du bon Sens; on peut dire de l'autre, que les Fous ne cherchent qu'à les multiplier par les principes de la Superſtition & de l'Erreur.

Pour moi, je ſerois très-fâché d'avoir le don de deviner tout le bien & le mal, qui me peuvent arriver dans ce Monde, & de ſentir d'avance la joie de l'un ou le poids accablant de l'autre. Il me ſufira toûjours d'y prendre part lors qu'ils exiſteront.

Je ne connois qu'un ſeul moïen de me fortifier contre ces funeſtes préſages & ces terreurs de l'Esprit; c'eſt, de m'aſſûrer de la bienveillance & de la protection de cet Etre ſuprême, qui diſpoſe des Evenemens, & qui gouverne l'avenir. Il voit, d'un coup d'œuil, toute mon Exiſtence, non ſeulement ce qui en eſt déja paſſé, mais ce qui en roule & qui ſe précipite dans toutes les profondeurs de l'Eternité. Lors que je vai dormir, je me recommande à ſes ſoins; & lors que je me réveille, je m'abandonne à ſa direction. Au milieu de tous les maux dont

dont je ſuis menacé, j'ai mon recours vers lui, & je ne doute pas qu'il ne les éloigne, ou qu'il ne les tourne à mon avantage. Quoi que je ne ſâche pas l'heure de ma Mort, ni quelle ſera ma fin, je n'en ai pas la moindre inquiétude, très perſuadé que Dieu les connoit lui-même, & qu'il ne manquera pas de me conſoler & de me ſoutenir dans ce dernier moment.

C.

VIII. DISCOURS.

—— Tigris agit rabidâ cum Tigride pacem
Perpetuam; ſævis inter ſe convenit Urſis.

Juv. Sat. XV. ℣. 163.

Les Tigres, tout Tigres qu'ils ſont, gardent entr'eux une paix inviolable; & les Ours auſſi.

ON dit que l'Homme eſt un Animal ſociable, & cela eſt ſi vrai, que nous embraſſons, parmi nous, toute ſorte d'occaſions & de prétextes, pour former ces petites Aſſemblées de plaiſir, qu'on apelle ordinairement des *Coteries*. Lors qu'un nombre d'Hommes ſe trouvent avoir les mêmes idées ſur quelque Article, pour ſi trivial qu'il ſoit, cette legere convenance les engage à établir une eſpèce de Fraternité entr'eux, & à ſe voir une ou deux fois la Semaine. Je connois une bonne Ville, où

il y avoit une Coterie de gros Hommes, qui ne ſe voïoient pas, comme vous pouvez bien vous l'imaginer, pour le plaiſir d'une Converſation vive & ſpirituelle, mais pour s'entr'aider les uns les autres à ne perdre pas contenance. La Chambre de leur rendez-vous étoit des plus ſpacieuſes, & il y avoit deux Portes, l'une d'une grandeur médiocre & l'autre fort large & briſée. Si quelcun de ceux qui vouloient y être admis, pouvoit paſſer par la premiere, il en étoit exclus, parce qu'il n'avoit pas la corpulence requiſe; mais s'il venoit à s'accrocher au paſſage, & qu'il ne pût entrer, malgré tous ſes éforts, on lui ouvroit auſſi-tôt la Porte briſée, & il étoit reconnu pour digne Membre de la Societé. J'ai ouï dire qu'elle ſe bornoit à une quinzaine d'Hommes, qui peſoient tous enſemble plus de trois Tonneaux, ou de ſix mille livres.

Par opoſition à cette Coterie, il s'en forma une autre de véritables Squeletes, auſſi décharnez qu'envieux, qui, après avoir mis tout en œuvre pour croiſer les deſſeins de leurs gros Compatriotes, les avoir taxez d'entretenir des Principes dangereux à l'Etat, & leur avoit fait perdre la faveur du Peuple, les chaſſerent enfin de la Magiſtrature. La Communauté ſe vit déchirée par ces deux Factions, pluſieurs années de ſuite, jusqu'à ce qu'on tomba d'accord que les deux Baillifs de la Ville ſeroient choiſis annuellement de l'une & de l'autre, de ſorte qu'ils ſont aujourd'hui accouplez à la

ma-

maniere de nos Lapins qu'on porte au Marché, c'eſt-à-dire, qu'il y en a un gras & un maigre enſemble.

Tout le monde a ſans doute entendu parler de la Societé, ou plûtôt de la Confederation des *Rois*. Cette grande Alliance ſe forma un peu après le retour de *Charles* II, & l'on y admetoit indifféremment toute ſorte de Perſonnes, de quelque condition ou qualité qu'elles fuſſent, pourvû qu'elles convinſſent dans le Surnom de *Roi*; ce qu'on croïoit ſufire, pour deſigner que ſes Membres n'étoient point du tout entachez d'aucun Principe Républicain ou Anti-Monarchique.

Il eſt arrivé ſouvent qu'un Nom de Batême a ſervi d'occaſion à établir une Coterie, & à la distinguer des autres. C'eſt ainſi que l'on a vû de nos jours celle de S. *George*, qui s'aſſembloit le jour de S. *George*, à l'Enſeigne du S. *George*, & qui juroit par ce Saint.

On voit aujourd'hui, en pluſieurs endroits de la Ville, ce qu'on apelle des *Coteries de Ruë*, où les principaux Habitans d'une Ruë converſent enſemble tous les ſoirs. Il me ſouvient à ce propos que je cherchois un jour à me loger dans la Ruë d'*Ormond*, & que le Maître d'une Maiſon, avec qui je parlois, me dit, pour me donner une haute idée de ce Quartier, qu'il y avoit alors une très-bonne Coterie. Il ajouta que deux ou trois Gentilshommes, Campagnards & grands brailleurs, y étoient venus

nus demeurer, l'année précedente, & qu'ils avoient fait baiſſer, d'une étrange maniere, le loïer des Maiſons; mais que la Coterie, pour prévenir de tels inconveniens dans la ſuite, avoit reſolu de ſe charger de toutes celles qui viendroient à vaquer, & de n'y mettre que des Perſonnes d'une humeur ſociable, & d'une converſation honête.

La Coterie des *Nigauds*, dont j'ai été autrefois Membre, moi indigne, étoit compoſée de fort honêtes Gens, d'un naturel paiſible, qui demeuroient aſſis, les uns avec les autres, & fumoient leur Pipe, ſans dire mot, jusques à minuit. La Coterie, où l'on boit de la Biere de *Brunſwick*, eſt une Institution, à ce que j'ai ouï dire, à peu près de la même espèce, où l'on garde auſſi un profond ſilence.

Après avoir parlé de ces deux Societez, qui ne faiſoient aſſûrément aucun mal, je ne ſaurois m'empêcher de dire un mot d'une autre fort dangereuſe, qui s'établit, ſous le regne de *Charles* II. avec le titre de *Duelistes*, & où l'on n'admetoit perſonne, qui ne ſe fût batu du moins une fois en Duel. Le Préſident de cette Aſſemblée, qui avoit tué ſix Hommes pour ſa part, y tenoit le haut bout à la premiere Table, où les autres ſe plaçoient enſuite, à proportion du nombre que chacun d'eux en avoit tué. On y voïoit d'ailleurs une ſeconde Table pour ceux qui n'avoient que bleſſé leurs Hommes, & qui faiſoient paroître une noble en-

envie de rechercher les occasions, pour mériter une place à la premiere. Cette Coterie, où l'on n'admetoit que des Gens d'honeur, ne dura pas long-temps, parce que la plûpart de ses Membres périrent par la corde, ou par l'épée, bientôt après son Institution.

Nos fameuses Coteries modernes sont fondées sur le manger & le boire, deux Points, sur lesquels la plûpart des Hommes s'accordent, & où le Savant & l'Ignorant, le Stupide & l'Eveillé, le Philosophe & le Boufon, peuvent tous jouer leur rôle. On dit que la Coterie même de *Kit-Kat* doit son origine à un Pâté de Mouton. Celles des *Tranches de Bœuf*, & de la *Biere d'Octobre* ne sont pas opposées non plus au manger & au boire, s'il est permis d'en juger par les titres qu'elles se donnent.

Lors qu'un nombre d'Hommes sont unis de cette maniere ensemble, pour jouïr d'une Conversation honête, & travailler à leur avantage mutuel, ou au bien des autres, ou même pour se délasser de la fatigue du jour, pourvû que l'esprit de faction ne s'en mêle pas, & qu'ils n'aient point en vûë de critiquer les absens, ces petites Societez peuvent être fort utiles.

Je ne saurois mieux finir ce Discours que par une Liste de certains Reglemens, que je trouvai affichez, sur la muraille d'un Cabaret à Biere, un jour que j'y étois à une occasion, dont il n'est pas à propos d'entretenir mes Lecteurs. Quoi qu'il en

ſoit, une Coterie de nos Artiſans, qui ſe voïoient tous les ſoirs à ce rendez-vous, les avoit dreſſez, & ils renferment un portrait ſi naïf de leur maniere de vivre, que je ne puis m'empêcher de les raporter ici mot pour mot.

REGLEMENS, *que tous les Membres de la* Coterie de deux Sols, *qui s'aſſemble dans ce Cabaret, pour entretenir l'Amitié & le bon Voiſinage, doivent obſerver.*

1. Chacun, à ſon arrivée ici, mettra ſes deux Sols ſur la Table.
2. Chacun remplira ſa Pipe de ſon Tabac.
3. Si quelcun s'abſente, il païera un Sol, au profit de la Societé, à moins qu'il ne ſoit malade, ou en Priſon.
4. Si quelcun jure, ou dit des paroles choquantes à un autre, ſon Voiſin peut lui donner un coup de pié ſur l'os des jambes.
5. Si quelcun raporte des fauſſetez à la Coterie, il païera demi-Sol d'Amende, pour trois Menſonges.
6. Si quelcun en frape un autre ſans ſujet, il païera ſon Ecôt pour lui.
7. Si quelcun ameine ſa Femme dans la Coterie, il païera pour ſa Boiſſon, & lui fournira du Tabac.
8. Si une Femme vient prendre ſon Mari

Mari pour retourner au Logis, elle lui parlera hors de la Chambre.

9. Si quelcun en apelle un autre Cornard, il ſera chaſſé de la Coterie.

10. Deux Perſonnes du même Métier ne ſeront point admiſes dans la Coterie.

11. Aucun de nous n'emploïera perſonne, qui ne ſoit un de nos Membres, pour faire ou racommoder ſes Habits & ſes Souliers.

12. Tout Homme, qui n'a point prêté Serment de fidelité à la Reine, eſt incapable d'être admis dans notre Coterie.

Ces Articles ſont ſi bien conçus, pour entretenir les bonnes mœurs dans cette petite Aſſemblée, que je ne doute pas que leur lecture ne faſſe autant de plaiſir, que celle des *Loix Convivales* de *Ben. Johnſon*, ou des Reglemens d'une ancienne Coterie de *Romains*, dont *Lipſe* nous parle, ou de l'Ordre d'un *Sympoſium* ou d'un Feſtin, dans quelque Auteur *Grec*.

C.

IX. DISCOURS.

Dat veniam Corvis, vexat cenſura Columbas.
Juv. Sat. II. ℣. 63.

La rigueur de Loix tombe ſur d'innocentes Femmes, & l'on épargne des Scélérats.

TOutes les Perſonnes de l'un & de l'autre Sexe, qui ſe piquent d'eſprit & de politeſſe, ſe font un honeur de viſiter *Arietta*. Elle eſt arrivée à un certain période de la vie, qui n'eſt pas trop expoſé aux folies de la Jeuneſſe, ni aux infirmitez de l'âge avancé; & ſa Converſation eſt ſi entremêlée de prudence & de bonne humeur, qu'elle plait également aux Jeunes & aux Vieux. Elle eſt franche & libre, mais à couvert de tout reproche; elle n'a point d'Intrigue amoureuſe, ni aucun Deſſein ambitieux à pourſuivre; & cela fait que les Perſonnes, qui la voient, l'entretiennent fort librement de tout ce qui regarde leurs Paſſions ou leurs Intérêts. Je lui rendis viſite l'autre jour, après y avoir été introduit, il y a déja quelque tems, par mon Ami Mr. *Honeycomb*, qui l'engagea d'abord à me permettre de la voir quelquefois, ſur le pié d'un Homme civil & ſans malice. Je n'y trouvai qu'un ſeul Gentilhomme, grand Babillard, attaché aux Lieux communs,

muns, qui, à mon arrivée, se leva de sa place, pour me saluer froidement, se rassit presque aussi-tôt, se tourna ensuite vers *Arietta*, & reprit sa narration, qui rouloit, à ce que je m'aperçus, sur le chapitre usé de la Constance en Amour. Il avoit une facilité merveilleuse à repeter ce qu'il dit tous les jours de sa vie; il soutint sa Thèse par des passages tirez de nos Pièces Comiques & de nos Chansons, qui regardent les perfidies des Belles, & la legereté ordinaire aux Femmes, & il accompagna tout ce beau recit de grands éclats de rire & de gestes impertinens. Il me sembla même qu'il parloit plus que de coutume, pour insulter à mon silence, & se distinguer devant une Personne du goût & du savoir d'*Arietta*. Quoi qu'il en soit, elle voulut diverses fois l'interrompre ; mais elle ne pût en venir à bout, jusqu'à ce que le Tocsin s'arrêta de lui-même; ce qu'il ne fit pourtant, qu'après avoir débité, ou plûtôt estropié, la célèbre Avanture de la Matrone d'*Epheſe*.

Je vis bien qu'*Arietta* prenoit cette raillerie pour un afront fait à son Sexe. Aussi ai-je toûjours remarqué, que les Dames sont plus sensibles à ces invectives qui les regardent en genéral, que les Hommes ne sont touchez de ce qui se dit contr'eux, soit que les premieres soient plus délicates sur le chapitre de l'Honeur, ou que cela vienne de quelque autre cause, qui m'est inconnue. D'ailleurs, son émotion ne fut

pas plûtôt calmée, quelle repliqua en ces termes.

„ Monſieur, Tout ce que vous venez de „ dire ſur cet Article eſt ſi nouveau, qu'il „ n'y a pas encore deux mille ans que l'A- „ vanture, dont vous l'avez aſſaiſonné, „ eſt arrivée, & qu'il y auroit de la teme- „ rité à vouloir disputer avec vous, mais „ vos citations me rapellent dans l'esprit „ la Fable de l'Homme & du Lion. Le „ premier, pour donner à l'autre des mar- „ ques de ſa ſuperiorité, lui fit voir une „ Enſeigne, qui repréſentoit un Lion ter- „ raſſé par un Homme. A quoi ce noble „ Animal répondit fort juste : *Il n'y a pas* „ *des Peintres parmi nous ; mais s'il y en* „ *avoit, nous pourrions vous montrer cent* „ *Hommes tuez par des Lions, pour un ſeul* „ *Lion tué par un Homme.* L'aplication eſt „ facile ; Vous autres, Meſſieurs, vous „ êtes ſaiſis du droit de manier la Plume, „ & vous pouvez noircir les Femmes, dans „ vos Livres, tout comme il vous plait, „ ſans que nous puiſſions vous rendre la „ pareille. Vous avez remarqué deux ou „ trois fois dans votre Discours, que l'Hy- „ pocriſie eſt le fonds & le naturel de tou- „ tes les Femmes, & que l'art de ſavoir „ déguiſer nos ſentimens fait une des prin- „ cipales parties de notre Education. Ces „ Invectives & pluſieurs autres du même „ goût ſe trouvent répandues dans un pe- „ tit nombre d'Ecrivains de tous les ſiè- „ cles, qui ont voulu ſe vanger ſur tout

„ le

„ le Sexe, du mépris qu'ils avoient reçu
„ de quelques Dames. Je ne doute pas que
„ le célèbre *Petrone* ne mérite d'être mis
„ au rang de ces Auteurs, lui, qui a ſi
„ heureuſement inventé les circonſtances
„ qui aggravent la fragilité de votre *Ephe-*
„ *ſienne*. Mais pour examiner la Question,
„ qui eſt entre les deux Sexes, & qui a
„ toûjours ſervi de ſujet à la Diſpute ou
„ à la Raillerie, depuis qu'il y a eu des Hom-
„ mes & des Femmes au Monde, prenons
„ des Faits, raportez par des Auteurs, ſim-
„ ples & naïfs, qui n'ont ni l'envie ni le
„ talent d'embellir leur Diſcours, ni de le
„ charger de couleurs empruntées. Je m'a-
„ muſois l'autre jour à lire la Relation des
„ *Barbades*, que l'honête *Ligon* a donnée
„ au public, & il me ſouvient d'y avoir
„ vû le recit d'une Avanture, qui peut ſer-
„ vir de contrebaterie à celle que vous prô-
„ nez tant. La voici mot pour mot.

„ M. *Thomas Inkle*, troiſième Fils d'un
„ de nos riches Ciroïens de *Londres*, âgé
„ de vingt ans, s'embarqua aux Dunes,
„ le 16. de *Juin* 1647. ſur le Vaiſſeau, nom-
„ mé l'*Achille*, deſtiné pour les *Indes Occi-*
„ *dentales*. Il entreprit ce Voïage, dans la
„ vûë de s'enrichir par le Commerce, &
„ il avoit les talens néceſſaires pour y réüſ-
„ ſir ; il étoit fort rompu dans la Science
„ des Nombres, & il pouvoit calculer
„ d'un coup de plume, s'il y avoit du pro-
„ fit ou de la perte dans quelque Négoce.
„ En un mot, ſon Pere n'avoit rien oublié,

„ pour lui inspirer de bonne heure l'amour
„ du Gain, & l'attacher à ſes interêts d'u-
„ ne maniere capable de prévenir l'ardeur
„ naturelle de ſes autres Paſſions. Avec ce
„ tour d'Eſprit, il n'étoit pas mal-fait de
„ ſa Perſonne, il avoit le viſage vermeil,
„ l'air robuste & vigoureux, & ſa Chevelure blonde & friſée lui pendoit négligemment ſur les épaules. Il arriva, dans
„ le cours de ſon Voïage, que l'*Achille*
„ manqua de vivres, & qu'il entra dans un
„ petit Port-brute ſur la côte d'*Amerique*,
„ pour y faire de nouvelles proviſions. Notre jeune Homme y deſcendit à terre,
„ avec pluſieurs autres *Anglois*, & ſans prendre garde à un Parti d'*Indiens*, qui s'étoient cachez dans les Bois pour les obſerver, ils s'éloignerent un peu trop du
„ bord de la Mer: de ſorte que les Naturels du Païs fondirent ſur eux, & les
„ maſſacrerent presque tous. Mr. *Inkle* eut le
„ bonheur de s'échaper, avec quelques autres, dans une Forêt, où accablé de fatigue & hors d'haleine, il ſe jetta ſur une
„ petite Eminence à l'écart. Il n'y fut pas
„ plûtôt, qu'une jeune *Indienne* ſortit d'un
„ endroit couvert de Buiſſons qu'il y avoit
„ derriere lui, & le vint trouver. Surpris
„ d'abord l'un & l'autre de cette entrevûë,
„ ils ne tarderent pas à ſe regarder d'un
„ œuil favorable. Si l'*Européan* fut charmé de la tournure, des traits & des graces un peu ſauvages de l'*Americaine* toute nue; celle-ci n'admira pas moins l'air,

„ le

„ le teint & la taille d'un *Européan*, habil-
„ lé de pié en cap. Elle devint même ſi
„ amoureuſe de lui, qu'inquiéte pour ſa
„ vie, elle le conduiſit dans une Cave, &
„ qu'après l'y avoir régalé de Fruits déli-
„ cieux, elle eut ſoin de le mener boire à
„ une Source d'eau vive. Au milieu de
„ tous ces bons offices, elle ſe plaiſoit
„ quelquefois à badiner avec ſes cheveux
„ blonds, & à les oppoſer à la couleur de
„ ſes doigts. Tantôt elle ſe divertiſſoit à
„ lui découvrir le ſein, & à le regarder,
„ ou à ſe moquer de lui & à rire, lors qu'il
„ vouloit le cacher. Il n'y a nul doute que
„ cette *Indienne*, nommée *Yarico*, ne fût
„ une Perſonne de diſtinction, puis qu'el-
„ le ſe paroit tous les jours de nouveaux
„ Colliers des plus beaux coquillages, ou
„ de Grains de verre, & qu'elle lui apor-
„ toit quantité de riches dépouilles de ſes
„ autres Amans; c'eſt-à-dire, que la Cave
„ de notre jeune *Anglois* étoit garnie de
„ toute ſorte de Peaux marquetées, & des
„ plus belles Plumes de différentes cou-
„ leurs qu'il y eut dans le Païs. Pour lui
„ rendre même ſa Priſon plus ſuportable,
„ elle ſe hazardoit quelquefois de le con-
„ duire, entre chien & loup, ou au clair
„ de la Lune, à des Bocâges reculez ou
„ à des Solitudes charmantes, & après lui
„ avoir indiqué un Endroit, où il pouvoit
„ repoſer tranquillement, au doux murmu-
„ re des eaux, & au chant du Roſſignol,
„ elle faiſoit ſentinelle, ou le tenoit en-

„ dormi

„ dormi entre ſes bras & l'éveilloit, d'a-
„ bord qu'il y avoit quelque danger à crain-
„ dre de la part des *Indiens*. C'eſt ainſi
„ qu'ils paſſoient le tems l'un & l'autre,
„ jusqu'à ce qu'ils euſſent inventé un nou-
„ veau Langage, à la faveur duquel, no-
„ tre jeune Heros dit à ſa Maîtreſſe, qu'il
„ s'estimeroit bien heureux de la pouvoir
„ poſſeder dans le Païs de ſa naiſſance, où
„ elle iroit habillée d'Etoffes de ſoie, com-
„ me celle de ſa Veſte; où il la feroit por-
„ ter dans des Maiſons trainées par des
„ Chevaux, à l'abri du Vent & de la Pluie,
„ & où ils ne ſeroient pas expoſez à tou-
„ tes ces craintes & à ces allarmes, qui
„ les agitoient alors. Ils avoient déja vé-
„ cu pluſieurs Mois, au milieu de leurs ten-
„ dres amours, lors que *Yarico* aperçut un
„ Navire ſur la côte, & qu'instruite par ſon
„ Amant; elle fit divers Signaux à ceux qui
„ le montoient. Dès que la nuit arriva, ils
„ ſe rendirent l'un & l'autre ſur le rivage,
„ où ils eurent la joie & la ſatisfaction de
„ trouver quelques-uns des Gens de ce
„ Vaiſſeau, qui étoit *Anglois*, & qui alloit
„ aux *Barbades*. Pleins d'esperance de ſe
„ voir bientôt délivrez de leurs inquiétu-
„ des & de jouïr d'un Bonheur moins in-
„ terrompu, ils ſe mirent deſſus. Mais à
„ l'aproche de cette Iſle, notre jeune Hom-
„ me, reveur & penſif, vint à conſiderer
„ le tems qu'il avoit perdu, & à calculer
„ tous les jours qne ſon Capital ne lui
„ avoit produit aucun intérêt. Afin donc

„ de-

„ de ſe mettre en état de reparer ſes per-
„ tes, & de pouvoir rendre bon compte
„ de ſon Voïage à ſes Parens & à ſes A-
„ mis, il reſolut de ſe défaire de *Yarico*,
„ à ſon arrivée au Port, où un Vaiſſeau
„ n'a pas plûtôt mouillé, qu'il ſe tient un
„ Marché public ſur le bord de la Mer,
„ pour la vente des Esclaves, *Indiens* ou
„ autres, qu'il y ameine, à peu près com-
„ me ou vend ici les Chevaux & les
„ Bœufs. Cette pauvre Malheureuſe eut
„ beau fondre en larmes, & lui repréſen-
„ ter qu'elle étoit enceinte de ſes œuvres;
„ inſenſible à toute autre voix qu'à celle
„ de l'Intérêt, il ne penſa qu'à profiter de
„ ſon aveu, pour en tirer une plus groſſe
„ ſomme d'un Marchand de la Colonie,
„ auquel il la vendit.

Je fus ſi touché du recit de cette Avanture, que je ſortis de la chambre les larmes aux yeux; ce qu'*Arietta*, du goût dont elle eſt, ne manqua pas de regarder ſans doute comme une Aprobation plus forte & plus ingenue, que tous les Complimens que j'aurois pû lui faire à cette occaſion.

R.

X. DIS-

X. DISCOURS.

—— Veteres avias tibi de pulmone revello.
PERS. Sat. V. ℣. 92.

Je m'éforce de vous détromper & de vous faire revenir de vos ridicules & anciennes idées.

A mon arrivée à *Londres*, j'eus d'abord quelque peine à trouver un Logement, qui me fut commode & agréable. Je me vis reduit à ſortir du premier, par l'importune civilité de mon Hôteſſe, qui me demandoit tous les matins de quelle maniere j'avois paſſé la nuit. J'eus le bonheur de tomber enſuite dans une honête Famille, où je vécus fort content plus d'une ſemaine, jusqu'à ce que mon Hôte, qui étoit de très-bonne humeur & d'un bon naturel, dans la penſée que j'avois beſoin de compagnie, me rendit pluſieurs viſites pour m'empêcher d'être ſeul. Je le ſoufris deux ou trois jours; mais après lui avoir ouï dire, qu'il me ſoupçonnoit d'être mélancholique, je crus qu'il n'y avoit plus à balancer, & que je devois prendre inceſſamment un nouveau Logis; ce qui fut executé dès le ſoir même. Au bout de ſept ou huit jours, je trouvai que mon Hôte, enjoué & cordial, tel que je viens de le dépeindre, avoit fait inſerer, dans une de nos

nos Gazettes, un Avertiſſement, conçu en ces termes: *Il arriva* Jeudi *dernier, après midi, qu'un Homme fort mélancholique ſortit de ſa Chambre, où il n'eſt pas revenu depuis, & qu'on le vit enſuite aller vers* Islington. *Si quelcun en peut donner des nouvelles à* R. B. *Marchand de Poiſſon dans la Rue du* Strand, *il ſera bien recompenſé de ſa peine.* Comme je ſuis l'Homme du monde le plus propre à garder mon ſecret, & que cet oficieux Poiſſonnier ne ſavoit pas mon Nom, cette petite Avanture de ma Vie avoit été cachée jusques à ce jour.

Je ſuis à préſent fixé dans la Maiſon d'une Veuve, qui a pluſieurs Enfans, & qui s'accommode à mon humeur à tous égards. Je ne croi pas que nous nous ſoïons dits quatre mots l'un à l'autre, depuis cinq années que je loge chez elle; tous les matins on m'aporte le Caffé dans ma Chambre ſans que je le demande; ſi j'ai beſoin de Feu, je montre du doigt la Cheminée à mon Hôteſſe; s'il me manque de l'eau, je tourne le doigt vers mon Baſſin: La-deſſus, elle me fait ſigne de la tête, pour dire qu'elle m'entend, & d'abord je ſuis obéï. Elle a d'ailleurs ſi bien accoutumé ſa Famille à mes manieres, que lors que ſon petit Garçon ſe hazarde à me tirer par la basque de mon Juſte-au-corps, ou à caqueter en ma préſence, ſa Sœur ainée le rapelle auſſitôt, & lui ordonne de ne pas interrompre le Monſieur. Dès les premiers jours que je fus dans cette Maiſon, ils avoient la civi-

civilité de ſe lever de leurs ſiéges, toutes les fois que je paſſois par leur Chambre; mais ſur ce que mon Hôteſſe remarqua, que je diſois toûjours à cette occaſion, Fi, Fi! & que je ſortois au plus vite, elle a banni la cerémonie; de ſorte qu'aujourd'hui j'entre dans la Cuiſine, ou dans la Sale où l'on reçoit le monde, ſans que perſonne prenne garde à moi, ou qu'aucun de la Famille ſe détourne de ſes affaires, ou qu'il interrompe ſon discours. La Servante même demande à ſa Maîtreſſe, quoique je ſois dans la Chambre, ſi le Monſieur eſt prêt à diner, & la Maîtreſſe, qui eſt une habile Ménagere, gronde ſes Domestiques, devant moi, d'auſſi bon cœur, que ſi je n'y étois pas. En un mot, je me proméne par toute la Maiſon, & j'entre dans toutes les Compagnies qui s'y trouvent, avec la même liberté que feroit un Chat ou tout autre Animal domestique, & l'on me ſoupçonne auſſi peu de raporter ce que j'y vois ou ce que j'y entends.

Il me ſouvient que l'Hiver dernier il y avoit pluſieurs jeunes Filles du voiſinage qui venoient paſſer la ſoirée, auprès du Feu, avec les Filles de mon Hôteſſe, & qui faiſoient divers Contes d'Apparitions d'Eſprits & de Phantômes. Un ſoir que j'entrai dans la chambre où elles étoient, mon arrivée les obligea de ſe taire; mais ſur ce que les Filles de mon Hôteſſe leur dirent que ce n'étoit que le Monſieur, (car je n'ai pas d'autre Nom dans tout le voiſinage,) elles

elles pourſuivirent leur discours, ſans ſe mettre en peine de moi. Je m'aſſis près de la Chandelle, qui étoit ſur une Table à un des bouts de la Chambre, & ſous prétexte de lire un Livre que je tirai de la poche, j'entendis raconter diverſes Apparitions éfraïantes d'Esprits, auſſi pâles que la Mort, qu'on avoit vû ſe tenir aux piez d'un Lit, ou ſe promener dans un Cimetiere, au clair de la Lune, ou qu'on avoit obligez, par des Exorcismes, a ſe précipiter dans quelque Lac, pour avoir interrompu le ſommeil, ou tiré les rideaux de tels & de tels à minuit, avec pluſieurs autres Contes de Vieille de la même nature. D'ailleurs, j'obſervai qu'un Esprit en excitoit un autre, & qu'à la fin de chaque Narration, toute la Compagnie ſerroit de plus en plus les rangs, & s'aprochoit du Feu: je remarquai ſur tout un jeune Garçon, ſi atentif à ce qui ſe diſoit, que je ne croi pas qu'il aille ſeul au Lit d'une Année entiere. On pouſſa ſi loin le discours ſur ces Spectres, que l'Imagination de tous les Auditeurs m'en parut troublée; & il n'y a presque aucun doute, qu'ils ne s'en reſſentent toute leur vie. J'entendis même une de ces jeunes Filles, qui avoit tourné la tête pour me regarder par deſſus l'épaule, demander aux autres, ſi j'avois été long-tems dans la Chambre, & ſi mon viſage n'étoit pas beaucoup plus pâle qu'à l'ordinaire. A l'ouïe de ces mots, je pris la Chandelle, pour me retirer, dans la crainte que je ne

fuſſe

fuſſe obligé de m'expliquer ſur ces Impertinences; fort étonné d'ailleurs que des Créatures, qui ſe diſent raisonnables, prennent plaiſir à s'éfraïer les unes les autres jusques à ce point-là. Si j'étois Pere, j'aurois un ſoin tout particulier de garantir mes Enfans de ces horreurs chimeriques de l'Imagination, qu'ils ſont diſpoſez à contracter dès leur plus tendre jeuneſſe, & qu'ils ne peuvent plus ſecouer, lors qu'ils avancent en âge. Cela eſt ſi vrai, que j'ai connu moi-même un Soldat trembler à ſon ombre, & pâlir, pour avoir entendu quelcun grater à ſa porte, quoi qu'il fût monté diverſes fois à la Brêche, ſans aucune repugnance, & qu'il eût marché le jour précedent contre une Baterie de Canons. Il y a des Exemples de quelques Perſonnes, ſi épouvantées à la vûë d'un Arbre, ou du mouvement d'un Jonc, qu'elles en ont perdu l'Esprit. Auſſi peut-on dire qu'après un Jugement exquis & une bonne Conſcience, une Imagination ſaine eſt un des plus grands Biens de la Vie. Mais puis qu'on voit très-peu de gens, qui ne ſoient plus ou moins ſujets à ces Terreurs paniques, il me ſemble que nous devons nous armer contre elles, par des Principes tirez de la Raiſon ou de la Révélation, *nous dépouiller de nos anciennes & ridicules idées*, pour me ſervir du Mot de *Perſe*, que j'ai mis à la tête de ce Discours, & nous délivrer de ces Chimeres que nous avons embraſſées lors que nous n'étions pas en état d'en con-

connoitre la folie, & l'abſurdité. Ou ſi nous croïons, avec bien des Perſonnes ſages & vertueuſes, qu'il y a de ces Phantômes & de ces Apparitions, dont je viens de parler, tâchons de nous rendre propice & favorable celui qui tient les rênes de tout l'Univers, & qui gouverne toutes les Créatures, en ſorte qu'il n'y en a pas une ſeule qui puiſſe faire violence à une autre ſans qu'il l'ordonne ou qu'il le permette.

Pour moi, j'ai quelque penchant à me joindre avec ceux qui croient que toutes les Regions de l'Univers ſont pleines d'Eſprits, & que nous avons un nombre infini de Spectateurs, qui nous examinent de près, lors que nous croïons le plus être ſeuls: Mais bien loin que cette Idée m'imprime de la terreur, je goûte un plaiſir raviſſant de penſer que je ſuis au milieu d'une Societé innombrable d'Eſprits, occupez avec moi à reflechir ſur les merveilles de la Création, & à chanter les louanges du ſouverain Arbitre de tout l'Univers.

C.

XI. DISCOURS.

Parva leves capiunt animos ——
Ovid. de Arte am. L. I. 159.

Les Bagatelles occupent & gagnent l'eſprit volage des Femmes.

LOrs que j'étois en *France*, je regardois avec étonnement la pompe des Equipages,

pages, & la bigarrure des Habits, de cette Nation inconstante & legere. Un jour entr'autres, je fixai ma vûë ſur une Dame, qui étoit aſſiſe dans un Caroſſe enrichi de *Cupidons* dorez, & où le Peintre avoit repréſenté d'une maniere vive & délicate les Amours de *Venus* & d'*Adonis*. Ce Caroſſe, atellé à ſix Chevaux de couleur blanc de lait, étoit chargé ſur le derriere d'un pareil nombre de Valets de pié bien poudrez, & il y avoit ſur le devant deux Pages fort mignons, qui, par la gaieté de leurs habits & leur mine riante, reſſembloient aux Freres aînez des petits *Cupidons* d'ouvrage de Sculpture qui paroiſſoient aux quatre coins du caroſſe.

Cette Dame étoit l'infortunée *Cléanthe*, qui ſervit bientôt après de triste Sujet à un joli Roman. Elle avoit ſoufert, durant pluſieurs années, les viſites d'un Cavalier, qui ne lui deplaiſoit pas, & qu'elle abandonna pour l'éclat de cet Equipage, qu'un autre beaucoup plus riche, mais d'une ſanté foible & délicate, lui ofrit. La magnificence où je la vis, ne ſervoit, ſi je ne me trompe, qu'à déguiſer la douleur interieure qui lui navroit le cœur; puis qu'au bout de deux Mois, la perte d'un Amant & la poſſeſſion d'un autre la mirent au Tombeau, où elle fut accompagnée avec la même ſomptuoſité qui l'avoit éblouïe.

J'ai ſouvent reflechi ſur cette étrange humeur des Femmes, qui ſe laiſſent gagner par tout ce qui a de l'éclat, quoi que ſuper-

perficiel, & sur le nombre infini de maux que cette foiblesse leur attire. Je me souviens moi-même d'une jeune Demoiselle, vivement recherchée par deux Rivaux importuns, qui n'oublierent, plusieurs Mois de suite, ni complaisances, ni assiduitez, pour obtenir ses bonnes graces; jusqu'à ce qu'enfin, lors qu'elle balançoit à choisir, l'un d'eux s'avisa, fort à propos, d'ajouter un Galon de plus à sa Livrée : Cette addition eut un si bon effet, qu'au bout d'une semaine il l'épousa.

La Conversation ordinaire de la plûpart des Femmes aide beaucoup à entretenir ce Foible qui leur est naturel. Parle-t-on de quelques nouveaux mariez, elles s'informent d'abord s'ils ont un Carosse à six Chevaux, ou s'ils mangent sur de la Vaisselle d'argent. Nomme-t-on une Dame absente, il y a dix contre un à parier que vous leur entendrez dire quelque chose de sa Robe ou de sa Jupe. Un Bal leur sert bien à discourir, & l'Anniversaire d'un Jour de Naissance qu'on célèbre, leur fournit dequoi causer une année de suite. Une Rose de pierres précieuses, un Diamant sur le retroussis d'un Chapeau, une Veste ou une Jupe de Brocard d'Or, sont les sujets les plus communs de leurs Entretiens. En un mot, elles ne regardent qu'à la Draperie & à l'exterieur, & ne pensent jamais aux qualitez de l'Esprit, qui rendent les Personnes illustres en elles-mêmes, & utiles aux autres. Lors que les Femmes sont ainsi toû-

jours occupées à s'éblouïr l'Imagination, & à ſe remplir la tête de couleurs, on ne doit pas s'étonner de les voir plus atentives aux choſes indifférentes & ſuperficielles de la Vie, qu'à ce qui en fait le bonheur ſolide & réel. Une jeune Fille, élevée de cette maniere, court risque à la vûë du premier Juste-au-corps brodé qu'elle trouvera ſur ſes pas. Une paire de Gans à frange peut être ſa ruïne. Que dis-je ? De la Dentelle & des Rubans, des Galons d'or & d'argent, avec tous ces Coliſichets d'éclat, ſont autant de leurres pour les Femmes d'un esprit foible ou d'une mauvaiſe éducation, & peuvent, lors qu'un jeune Homme en ſait faire l'étalage avec art, radoucir la Coquete la plus fiere & la plus hautaine.

Le véritable Bonheur eſt ennemi de la pompe & du bruit, & ſe plait dans la retraite; on peut dire qu'il naît de la jouïſſance de ſoi-même, auſſi bien que de l'amitié & de la converſation d'un petit nombre de Perſonnes choiſies: Il aime l'ombre & la Solitude, il fréquente les Bois & les Fontaines, les Champs & les Prairies: En un mot, il trouve en lui-même tout ce dont il a beſoin, & ne reçoit aucune addition de la multitude des Témoins ou des Spectateurs. Au contraire, le Bonheur chimerique ſe plait à vivre dans la foule, & à s'attirer les yeux de tout le monde. Peu ſatisfait des aplaudiſſemens qu'il ſe donne à lui-même, il ne cherche qu'à exciter

citer l'admiration des autres: Il fleurit dans les Cours & dans les Palais, au milieu des Théatres & des grandes Assemblées, & il disparoit aussitôt qu'on ne le regarde plus.

AURELIE, quoi que Femme de grande qualité, se plait à vivre à la Campagne, où elle passe une bonne partie de son tems à se promener, à lire, à méditer ou à causer dans les Allées de ses Jardins. Son Epoux, qui est son Ami du cœur & le fidèle Témoin de sa vie innocente, n'a cessé d'être amoureux d'elle depuis le premier jour qu'il la connut. Unis l'un à l'autre par leur bon sens, une vertu solide & une estime reciproque, ils font toute leur joie & tout leur plaisir. Leur Famille est si bien reglée, pour les heures de leurs Dévotions & de leurs Repas, de leurs Occupations & de leurs Divertissemens, qu'elle a tout l'air d'une petite République concentrée en elle-même. Ils voient assez de monde, pour se retrouver ensuite avec plus de douceur; & ils vont quelquefois à la Ville, non pas tant pour en jouïr que pour s'en dégoûter, & relever ainsi les agrémens de la Vie champêtre. De cette maniere, cheris de leurs Enfans, & adorez par leurs Domestiques, ils font le Bonheur l'un de l'autre, & l'Envie, ou plûtôt les Délices, de tous ceux qui les connoissent.

Quelle différence n'y a-t-il pas entre cette Dame & FULVIE! Celle-ci regarde son Epoux comme son Maître d'Hôtel, & se moque de la Discretion, & du bon Mé-

nage comme de petites Vertus domestiques indignes d'une Femme de qualité. Elle compte pour perdu tout le tems qu'elle reste chez elle, & s'imagine être hors du Monde, ſi elle n'eſt à la Comédie, à la Promenade ou à la Cour : Elle eſt dans une agitation perpétuelle de corps & d'esprit, & ne paroit jamais tranquille dans un Lieu, ſi elle croit qu'il y a une Compagnie plus nombreuſe dans un autre. Si elle manquoit de ſe trouver à un Opera, la premiere fois qu'on le jouë, elle en ſeroit plus afligée que de la Mort d'un de ſes Enfans. Elle regarde avec pitié toutes les Femmes qui ſont la gloire de leur Sexe, & traite d'impolies & de petits Esprits celles qui mènent une vie ſage, modeſte & retirée. Quelle mortification ne ſeroit-ce pas pour FULVIE, ſi elle ſavoit que plus elle s'expoſe à la vûë des autres, plus elle paroit ridicule, & que l'éclat où elle vit ne ſert qu'à la rendre plus mépriſable?

Je ne ſaurois finir ce Discours, ſans obſerver que *Virgile* touche admirablement bien cette Paſſion dominante des Femmes pour les Habits & la Parure, dans le Caractère qu'il nous donne de *Camille*. Quoi qu'elle ſemble avoir dépouillé tous les autres foibles de ſon Sexe, elle eſt toûjours Femme à cet égard. Le Poëte nous dit, qu'après avoir fait un grand carnage de ſes Ennemis, elle jetta les yeux, par malheur, ſur un Cavalier *Troien*, couvert d'une Tunique brodée, d'une Cuiraſſe magnifique, &

& d'un Manteau couleur de pourpre. **Un Arc d'or*, ajoute-t-il, *lui pendoit ſur les épaules, une Agraffe d'or ſervoit à joindre les plis de ſon Habit, & il avoit ſur la tête un Caſque de ce riche métal.*. Pleine d'une ardeur, aſſez naturelle aux Femmes, pour l'aquiſition de ce ſuperbe Equipage, *Camille* ne tarda pas à le diſtinguer de tous les autres, & à le ſerrer de fort près;

—— —— totumque incauta per agmen
Fœmineo prædæ & ſpoliorum ardebat amore.

Par ce trait délicat d'une Morale auſſi fine que recherchée, le Poëte inſinue adroitement, que l'imprudence à pourſuivre ces éclatantes niaiſeries fut la cauſe fatale de la Mort de ſon Heroïne.

C.

* *Æneïd.* Lib. XI. ℣. 774, &c. 781.

XII. DISCOURS.

Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc ſum.

HOR. Lib. I. Ep. I. ℣. 11.

Je ne m'occupe qu'à la recherche de la Vérité & de la Vertu, j'en fais mon unique étude.

J'Ai reçu une Lettre, où l'on me prie de n'épargner pas la nouvelle Mode des petits Manchons; un autre ſouhaite que je

critique une paire de Jartieres d'argent qui ſe bouclent ſous le genou, & qu'on a vûës en dernier lieu au Caffé de l'*Arc en Ciel*, dans * *Fleetſtreet:* un troiſième veut que je me déchaine contre les Gans à frange. En un mot, il n'y a presque pas un ſeul Ornement de l'un ou de l'autre Sexe, qui n'aît eſſuïé les invectives de quelcun de mes Correspondans, & qu'on n'aît recommandé aux traits de ma Plume. Je me croi donc obligé d'avertir le Public, une fois pour toutes, que mon deſſein n'eſt pas de m'abaiſſer jusques à reflechir ſur les Talons rouges ou les Fontanges; mais plûtôt d'examiner les Paſſions des Hommes, & de corriger ces fauſſes idées qui donnent la naiſſance à tous ces petits excès qui paroiſſent dans leurs Habits & dans leurs Manieres. Quoi que les Ornemens badins & bizarres ſoient une marque du Vice qui regne dans l'Esprit ou le Cœur, ils ne ſont pas avec tout cela criminels en eux-mêmes. Chaſſez la Vanité de l'Esprit, & vous retranchez, par une ſuite naturelle, toutes ces petites ſuperfluitez des Habits & des Equipages. Les fleurs de l'Arbre tomberont d'elles-mêmes, ſi vous détruiſez la Racine qui les nourrit.

Je n'appliquerai donc mes remedes qu'aux premieres ſemences & aux principes de l'affectation dans les Habits, ſans deſcendre jusqu'au détail des Ajustemens; quoi

* C'eſt une Rue de *Londres.*

quoi que j'aurois bonne envie d'établir un Officier ſous moi, avec le titre de *Cenſeur des Bagatelles*, & de lui donner un jour de la ſemaine pour l'execution de ſon Emploi. Un Operateur de cet ordre pourroit agir ſous moi, avec les mêmes égards qu'un Chirurgien a pour un Medicin ; & pendant qu'il s'exerceroit à guerir ces pustules & ces tumeurs qui s'élevent ſur le cuir, je travaillerois à adoucir le ſang & à rectifier la conſtitution. Il eſt certain que nos jeunes Gens de l'un & de l'autre Sexe ont une ſi grande manie pour les longues Epées ou les Queuës traînantes, les Coifures à triple étage ou les groſſes Perruques quarrées, & pour divers autres embarras de cette nature, qu'ils auroient beſoin d'être ſouvent émondez, pour ne pas ſuccomber ſous le poids de ces ornemens. Je ne ſai ſi je ne donnerois pas la préference à un Quakre habillé à pli de corps, plûtôt qu'à un de nos Damerets qui eſt chargé de tant de ſuperfluitez incommodes. Quoi qu'il en ſoit, je prie mes Correſpondans de me faire ſavoir s'ils aprouvent mon deſſein, & ſi l'établiſſement d'un petit Cenſeur ne tourneroit pas à l'avantage du Public; car je ne voudrois rien executer de pareil à la legere & ſans avoir reçu de bons avis.

J'ai d'autres Correſpondans, qui rempliſſent leurs Lettres des actions ſcandaleuſes de quelques Particuliers & de certaines Familles. Le monde eſt ſi malin, que je reçois des Libelles, écrits par des gens qui

n'entendent pas l'Orthographe, & des Satires compoſées par d'autres qui n'ont aucun Stile. Je reçus par la derniere Poſte un Paquet de cette ſorte de Pièces, ſi mal peintes, qu'on ne ſauroit les déchifrer; & j'ai une Liaſſe entiere de Lettres, écrites par des Femmes, qui ſont auſſi pleines de ratures que de calomnies. Ainſi je ne vois pas plûtôt, au bas d'un Grifonnage, le Nom de CELIE, de PHILIS, de BERGERE, ou quelque autre Nom aprochant, que je conclus d'abord qu'on m'anonce la chute d'une Vierge, d'une Femme infidèle, ou d'une Veuve amoureuſe. Mais il faut que ces Correſpondans ſâchent, que mon deſſein n'eſt pas de publier des Intrigues & des Cocuages, ou de tirer de petites Avantures infames de leurs ſombres cachots, pour les expoſer au grand jour. Si j'attaque les Vicieux, je ne les chargerai que tous en corps; & quelque mauvais traitement que l'on me puiſſe faire, je ne pourſuivrai jamais un Criminel ſeul. En un mot, j'ai aſſez de l'eſprit Rodomont, pour négliger un Ennemi particulier, & donner ſur une Armée entiere. Ce ne ſera ni LAÏS ni SILENE, mais la Débauchée & l'Yvrogne, que je tâcherai de rendre infame, & je conſiderai le Vice tel qu'il paroit dans une Eſpèce, non pas tel qu'il ſe trouve dans un Individu. Ce fut *Caligula*, ſi je ne me trompe, qui ſouhaitoit que tous les Citoïens de *Rome* n'euſſent qu'une tête, afin qu'il la pût abatre d'un ſeul coup. Je ferai, par un prin-

cipe

cipe d'humanité, ce que ce cruel Empereur auroit fait par un excès de rage; c'eſt-à-dire que tous mes coups porteront ſur des Societez entieres de Criminels. Je n'ignore pas que les traits ſatiriques, la calomnie & les inſinuations malignes ſont d'une grande éficace pour le débit d'un Livre; mais à couvert de cette dure néceſſité, je ne ſuis point du tout expoſé à la tentation.

Enfin, j'ai des Correſpondans de l'un & l'autre de ces deux Partis qui déchirent aujourd'hui nos entrailles, & qui me tourmentent ſans ceſſe pour m'engager à relever leurs fautes reciproques. Ils ne ſe laſſent pas de me demander, s'il eſt bien poſſible que je puiſſe voir avec indifférence les friponneries qui ſe commettent par ceux du Parti oppoſé à celui qui m'écrit. Il y a même deux ou trois jours qu'on me cita une Loi de l'ancienne *Grece*, qui défendoit à tout Homme d'obſerver la Neutralité ou d'être ſimple Spectateur au milieu des Diviſions qui menaçoient ſa Patrie. Quoi qu'il en ſoit, convaincu que mes DISCOURS perdroient toute leur force ſi je les chargeois des invectives d'aucun Parti, j'aurai ſoin de m'abstenir de tout ce qui en pourroit avoir la moindre apparence. D'ailleurs, ſi je puis en quelque maniere calmer les agitations des Particuliers & les ſecouſſes du Public, il n'eſt rien que je ne mette en œuvre pour en venir à bout; mais je ne ſoufrirai jamais que ma conſcience

me reproche d'avoir fait aucune choſe capable d'augmenter ces quérelles & ces animoſitez, qui vont à éteindre la Religion, à ruïner le Gouvernement & à nous rendre miſerables.

Ce que je viens de dire ſur ces trois ſortes de Correspondans, ne peut que m'en ravir un bon nombre. Ainſi j'avertirai mes Lecteurs, que s'ils ont quelque Idée nouvelle qu'ils ne ſoient pas en état de pouſſer plus loin; s'ils ont lû quelque Histoire ſurprenante qu'ils ne ſâchent comment raporter, s'ils ont découvert quelque Vice épidemique, qui ait échapé à mes obſervations, ou s'ils ont entendu parler de quelque Vertu extraordinaire qu'ils veuillent rendre publique, en un mot, s'ils ont quelques materiaux propres à ſervir de Recréation innocente, je les avertirai, dis-je, qu'ils peuvent me les communiquer, & je leur promets de les tourner le mieux qu'il me ſera poſſible pour l'avantage du Public.

C.

XIII. DISCOURS.

—— —— tetrum ante omnia vultum.
Juv. Sat. X. *v.* 191.

La Vieilleſſe rend laid & afreux.

PUis que nous n'avons pas fait nos corps, s'il y a quelque imperfection ou quelque desagrément, il me ſemble qu'il eſt ho-

honête & digne de louange de ſoutenir avec constance ſa propre laideur; ou du moins de n'avoir pas honte de certains Défauts, qui ne ſont pas criminels, & auxquels il nous eſt impoſſible de remédier. Je n'aprouverois pas qu'un Homme malbâti & d'un regard farouche s'amuſât à faire le Dameret, à ſe mirer long-tems, & à prendre des airs doucereux & languiſſans pour cacher ſa diformité naturelle; mais je croi que nous devons être contens de notre Mine & de notre Taille, & bannir toute inquietude ſur cet article. Il n'y a que de petits Esprits, peu accoûtumez à reflechir, qui puiſſent prendre occaſion de rire ou de badiner, à la vûë d'un Homme qui entre dans une Aſſemblée avec de hautes épaules, ou qui ſe distingue par une grande bouche, ou des yeux de travers. Celui qui a quelque défaut de cette nature, eſt heureux, s'il eſt auſſi promt à s'en railler lui-même que les autres le pourroient être; & s'il conſerve toûjours ſa bonne humeur. Alors les Femmes & les Enfans, qui ne pouvoient d'abord l'endurer, & que ſa préſence éfraïoit, ſe plaiſent à ſa compagnie. Il n'eſt pas moins barbare de ſe moquer de quelcun pour ſes défauts naturels, qu'il eſt agréable de le voir lui-même s'en divertir le premier.

Feu Mr. *Scarron* étoit un Heros de cette espèce, & il a dit mille plaiſanteries ſur l'irregularité de ſa Figure, qu'il compare à celle de la lettre Z. Il ſe divertit à dé-

crire une machine, avec une Poulie, dont il ſe ſervoit pour tirer le chapeau. Lors qu'il y a quelque choſe de fort ridicule dans les traits d'un viſage, & que le Proprietaire s'imagine que cela même lui donne un air grave & noble, il faut qu'il ſoit d'un rang bien élevé au deſſus des autres, pour être à couvert de leur raillerie : ainſi je conclus de nouveau que le meilleur parti, en ce cas, eſt de plaiſanter ſoi-même de ſes disgraces. Le Prince *Henri* & *Falſtaff*, dans notre fameux * *Shakeſpear*, ont pouſſé le badinage, ſur ce que l'un étoit gras & l'autre maigre, auſſi loin qu'il peut aller. *Falſtaff* y porte les titres groteſques de *Sac de laine*, d'*Enfonceur de Lits* & de *Montagne de chair*; le Prince y eſt appellé, un *Squélette affamé*, une *Peau de Lutin*, une *Gaine*, un *Carquois* & une *Lame d'épée*. Ils continuent cette raillerie preſque d'un bout à l'autre de leur Dialogue. On peut dire, qu'une grande ſenſibilité ſur cet article eſt une des plus grandes foibleſſes de l'Amour propre. Pour moi, je ſuis un peu disgracié à l'égard de la tournure de mon viſage, qui n'eſt pas tout-à-fait auſſi long que large; ce qui pourroit bien venir en partie de ce que j'ai ouvert la bouche plus rarement que les autres, & qu'ainſi les fibres

* Il a écrit des Tragedies, dont la plûpart des Scènes ſont admirables : mais il n'etoit pas tout-à-fait exact dans ſes Plans, ni dans la juſteſſe de la Compoſition. La Pièce, dont il eſt parlé ici, eſt une Tragi-Comedie, intitulée *Le Roi* Henri IV. *avec les Bontades du Chevalier* Jean Falſtaff.

bres du visage, au lieu de s'alonger, se sont racourcies; mais je n'ai pas le loisir d'examiner, si c'en est la véritable cause. Quoi qu'il en soit, j'ai souvent rougi de ce défaut, & je me suis donné beaucoup de peine autrefois pour y remedier, par la hauteur du devant de ma Perruque, ou la longueur de ma barbe, que je laissois croître. Aujourd'hui ce n'est plus de même, j'ai surmonté ce foible, & quand mon visage seroit plus court, je n'en aurois pas de chagrin, pourvû qu'il me rendît propre à devenir un des Membres de la Societé joïeuse, dont la Lettre suivante fait mention. Je l'ai reçûë d'*Oxford*, & je la trouve si pleine de l'esprit enjoué & de la bonne humeur qui regne dans ce Lieu, que je la raporterai ici toute entiere.

Monsieur le très-profond Spéculatif.

„ J'ai lû avec tant de plaisir le dernier
„ de vos DISCOURS, qui m'est tombé entre
„ les mains, sur les COTERIES, que je me
„ flate d'en voir la continuation, & que
„ je prendrai la liberté de vous en décri-
„ re une en peu de mots, dont vous n'a-
„ vez peut-être jamais vû de semblable, à
„ moins que, dans votre voïage au *grand*
„ *Caire*, ou à votre retour, vous n'aïez
„ abordé à quelque endroit inculte de l'*A-*
„ *frique*. Depuis votre départ de l'Univer-
„ sité, que vous abandonnates à la sour-
„ dine, il s'y est élevé plusieurs Societez

 „ su-

„ ſubalternes, qui ſe voient une fois la ſe-
„ maine. Telles ſont la *Coterie des Diſeurs*
„ *de bons mots*, la *Coterie des beaux Eſprits*
„ & la *Coterie des beaux Hommes.* Il y a
„ déja quelques années que, pour tourner
„ celle-ci en ridicule, de certains Gail-
„ lars, qui ſemblent être venus au Mon-
„ de avec un masque ſur le nez, en for-
„ merent une autre, ſous le nom de la
„ *Coterie des Laids.* Cette Fraternité dis-
„ graciée de la Nature, eſt compoſée d'un
„ Préſident & de douze Membres, dont
„ le choix n'eſt pas borné, par aucunes
„ Lettres Patentes, à une Fondation par-
„ ticuliere, quoi qu'en veuillent inſinuer
„ ceux du Collége de S. *Jean*, qui pour ce-
„ la même font entre eux une Societé à
„ part; mais on peut les élire de toutes
„ les Ecôles de la *Grande Brétagne*, pour-
„ vû que les Candidats aient les qualitez
„ requiſes dans le Reglément, qui a pour
„ titre, l'*Acte de Difformité.* Voici quel-
„ ques uns des principaux Articles.

I. „ Qu'on n'y admetra Perſonne, qui
„ n'ait quelque choſe d'étrange dans ſa Fi-
„ gure, ou le regard de travers; que le
„ Préſident & les Officiers, qui ſeront alors
„ en charge, en décideront; mais ſi les
„ voix ſe trouvent mi-parties, celle du Pré-
„ ſident l'emportera.

II. „ Que, dans l'examen qui ſe fera là-
„ deſſus, on ait un égard tout particulier
„ à la Boſſe des Prétendans, comme à un
„ trait ſpecifique de leur relation avec les

„ Fon-

„ Fondateurs, & à toutes les irregularitez
„ de leur figure.

III. „ Que tout Homme, qui eſt enri-
„ chi d'un Nez extraordinaire, ſoit pour
„ la longueur ou la groſſeur, aura une juſte
„ prétention à être élu.

IV. *Enfin*, „ Que s'il y a deux ou plu-
„ ſieurs Competiteurs pour une Place va-
„ cante, on doit préferer, toutes choſes
„ étant d'ailleurs égales, celui qui aura le
„ cuir le plus épais.

„ Tout nouveau Membre de la Socie-
„ té, dès le premier ſoir de ſon élection,
„ regalera la Compagnie d'un plat de Mer-
„ lus, & d'un Panegyrique à l'honeur d'*E-*
„ *ſope*, dont le Portrait au naturel, dans
„ toutes ſes proportions, ou plûtôt dis-
„ proportions, eſt placé au-deſſus de la
„ Cheminée. La Compagnie a même re-
„ ſolu d'aquerir, d'abord que ſon Fonds
„ le permetra, les Bustes de *Therſite*, de
„ *Duns Scot*, de *Scarron*, de *Hudibras*, &
„ du Vieillard dans *Oldham*, avec les Vi-
„ ſages les plus célèbres, auſſi bien que les
„ plus afreux, de l'Antiquité, pour ſervir
„ à orner la Chambre, où elle tient ſes
„ conférences.

„ Tous les Aſſociez ont toûjours été ſi
„ grands admirateurs de l'autre Sexe, qu'ils
„ ſont prêts à donner toute ſorte d'encou-
„ ragement aux Dames, qui voudront jouïr
„ du benéfice de leur Statut, quoi qu'il ne
„ s'en ſoit préſenté aucune jusques-ici.

„ Le digne Préſident, fameux Cham-
„ pion

„ pion très-devoué à leur ſervice, me mon-
„ tra, en dernier lieu, deux Pièces en vers,
„ compoſées par un des Membres de la
„ Societé; l'une eſt une Odé, adreſſée à
„ Mlle **Touchwood*, pour la congratuler
„ ſur la perte de ſes deux dents de devant,
„ & l'autre eſt un Panegyrique ſur l'épau-
„ le gauche de Mlle † *Andiron*. Il m'a-
„ prit d'ailleurs que Mlle ‡ *Vizard* eſt de-
„ venue paſſablement laide, & une des
„ plus fortes Buveuſes de toute la Cote-
„ rie, depuis qu'elle a eu la petite vérole.
„ Mais je ne le trouve jamais ſi prodigue
„ de ſes bons mots, que lors qu'il s'agit
„ de la vieille *Eléonor* ‖ *Trot*, qui oficie
„ conſtamment à leur table; on peut dire
„ qu'il l'adore, & qu'il l'éleve au-deſſus
„ de la bonne Femme *Shipton*, parce qu'el-
„ le en eſt les antipodes; en un mot, dit-
„ il, *Eléonor* eſt une des Merveilles de la
„ Nature; mais pour ce qui regarde le
„ teint, la taille & les traits du viſage,
„ dont les autres font tant de cas, elle en
„ a un ſouverain mépris, parce que tout
„ cela ſe reduit à l'exterieur & ne ſert qu'à
„ la

* Ce mot *Anglois* ſignifie du *bois pourri*, qui peut ſervir de méche, & inſinue que cette Demoiſelle eſt d'un naturel amoureux. Madame *Touchwood* eſt un des Perſonnages d'une Comédie, que Mr. *Congreve* a publiée ſous le Titre du *Double-Dealer*, c'eſt-à-dire du *Fourbe*, ou du *Trompeur*.

† C'eſt à dire, un *Chenet*, pour inſinuer que celle-ci eſt capable de glacer tous ceux qui l'abordent.

‡ C'eſt-à-dire, un *Masque*, pour couvrir le viſage.

‖ C'eſt à-dire, une Vieille décrépite.

„ la ſymmétrie. Permetez-moi d'ajouter
„ ici que le Préſident eſt un Homme a-
„ gréable & facetieux, & qu'il ne l'eſt ja-
„ mais à un ſi haut point, que lors qu'il
„ a ſes Masques, comme il les apelle, au-
„ tour de lui. Il poteste même ſouvent
„ qu'il s'en porte beaucoup mieux, s'il
„ trouve ſur ſes pas quelque Eveillé, qui
„ poſſède en perfection l'art de faire de
„ ces jolies grimaces, ſi naturelles à la
„ plûpart des *François*. Pour me donner
„ une preuve de ſa ſincerité à cet égard,
„ il me fit voir l'autre jour, dans ſes Ta-
„ blettes, une Liste de tous les Perſonna-
„ ges de cet ordre, qui ſont venus à ſa
„ connoiſſance depuis cinq ans, avec ſon
„ nom à la tête, & à la queuë, celui d'un
„ Homme, dont l'aſpect ſingulier promet
„ de grandes choſes, & qui ſera toute ſa
„ vie,

MONSIEUR,

A *Oxford* le ****

Votre très-humble & très-
obligé ſerviteur,

ALEXANDRE ESCARBOUCLE.

R.

XIV.

XIV. DISCOURS.

Di bene fecerunt, inopis me, quódque pusilli
Finxerunt animi, rarò & perpauca loquentis.
HOR. L. I. Sat. IV. 17.

Je rends graces aux Dieux de m'avoir donné un si pauvre & un si petit génie, & de m'avoir fait d'humeur à ne parler que peu & rarement.

APrès avoir observé un jour qu'une Personne en regardoit une autre, qui lui étoit entierement inconnue, d'un œuil, qui sembloit marquer une émotion de cœur très-différente de celle que pouvoit exciter un Objet aussi agréable que cet Inconnu, je reflechis d'abord, avec quelque espèce de chagrin, sur l'état d'un Envieux. Quelques-uns se sont figurez que l'Envie est accompagnée d'une certaine vertu magique, & que des yeux remplis de ce venin peuvent empoisonner le bonheur de tous ceux qu'ils regardent. Il y a des gens, à ce que nous dit le Chevalier *François Bacon*, qui ont observé, que le tems auquel l'œuil malin porte le plus de préjudice, est lors que la Personne enviée triomphe, ou jouït de quelque gloire. Alors l'Esprit de ce Favori de la Fortune se promène, pour ainsi dire, au dehors, au milieu des Objets qui l'environnent, & se trouve, de cette manie-

niere, plus expoſé aux influences malignes. Mais ſans m'arrêter à des ſpeculations ſi abstraites, ni ramaſſer tout ce que les Auteurs ont dit d'excellent ſur cette miſerable Paſſion, je conſidererai l'Envieux, dans le train de la vie ordinaire, à l'égard de ces trois Chefs, ſes Inquietudes, ſes Reſſources & ſon Bonheur.

L'Envieux eſt en peine dans toutes les occaſions qui devroient lui procurer du plaiſir. Il renverſe l'ordre de la Nature, & les objets qui donnent le plus de ſatisfaction aux autres, lui cauſent les douleurs les plus vives. Toutes les bonnes qualitez de ceux de ſon Espèce lui deviennent odieuſes: la Jeuneſſe, la Beauté, la Valeur & la Prudence excitent ſon chagrin. Quel triste & miſerable état eſt celui-ci, d'être choqué de la perfection & de haïr ce que l'on aprouve! Y a-t-il un ſort plus funeste que celui de l'Envieux, puis qu'il eſt non ſeulement incapable de ſe rejouïr du mérite ou du ſuccès des autres, mais qu'il les voit tous occupez à chercher leur propre bonheur, & à conſpirer ainſi contre ſon repos? GUILLAUME PROSPER, qui eſt un honête Babillard, ſe fait un plaiſir de lier converſation avec les Envieux. Il leur montre du doigt un jeune Homme bien tourné, & il leur dit à l'oreille qu'il eſt marié ſecretement avec une riche Heritiere: S'ils en doutent, il leur allégue une infinité de circonstances qui rendent la choſe fort probable, & il ne manque jamais, pour

pour aggraver leur chagrin, de les assûrer qu'il sait de très-bonne part, que ce Gentilhomme a un Oncle, qui lui laissera quelques mille Pieces de revenu. GUILLAUME est plein de ces artifices pour mettre à la torture l'esprit de ces malheureux, & il se divertit à ce manége. Dès qu'il les voit changer de couleur, & qu'ils lui disent d'un ton foible, qu'ils souhaiteroient que la nouvelle qu'il leur débite fût véritable, il a d'abord la malice de leur dire du bien de tous ceux qu'ils connoissent, sans en excepter un seul.

Les ressources de l'Envieux se bornent à ces petites taches & à ces legers défauts qui se découvrent dans les Personnes les plus illustres. C'est un grand sujet de consolation pour lui, lors qu'un Homme d'une probité reconnue fait quelque chose indigne de son caractère ; ou lors qu'une Action d'éclat, qui étoit attribuée à un seul, vient ensuite à être partagée entre plusieurs. Ce partage lui cause une joie secrete, dans la pensée qu'il diminue le mérite & qu'il le raproche lui-même de ce Heros, qu'il regardoit au-dessus de lui, & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer. Il y a déja quelques années qu'on rendit public un excellent Poëme, où l'Auteur n'avoit pas mis son Nom. D'abord les petits beaux Esprits de la Ville se déchainerent contre celui à qui on le donnoit ; mais leur Critique fut si mal reçûë, qu'ils emploïerent tous leurs éforts pour lui ravir la gloire

re de cet Ouvrage. Ce nouveau tour ne leur réuſſit pas mieux ; de ſorte qu'ils vinrent à ſoutenir, dans une Aſſemblée, où ils en raiſonnoient à perte de vûë, qu'un autre l'avoit corrigé en divers endroits, & qu'un troiſième en avoit compoſé des pages entieres. Là-deſſus, un honête Homme du commun, qui s'y trouva par haſard, leur dit, *Meſſieurs, ſi vous êtes aſſûrez qu'aucun de vous n'y a travaillé, que vous importe d'en connoître l'Auteur* ? Quoi qu'il en ſoit, la reſſource la plus ordinaire de l'Envieux, dans les cas qui regardent le mérite d'un Anonyme, c'eſt de n'en fixer jamais la proprieté, s'il eſt poſſible, & d'empêcher que la reputation en tombe ſur un Particulier. Vous lui voïez reprendre un air ſerain, ſi, après lui avoir parlé du Bonheur de quelcun à certains égards, vous lui anoncez ſon infortune à d'autres. Lors qu'il entend dire qu'un tel a des richeſſes immenſes, il en pâlit; mais ſa couleur lui revient, ſi vous ajoutez qu'il a bon nombre d'Enfans. En un mot, le plus ſûr moïen pour obtenir les bonnes graces d'un Envieux, c'eſt de ne pas les mériter.

Si nous examinons ce qui fait ſa joie & ſes délices, nous trouverons qu'il en eſt à peu près de lui comme d'un Géant de Roman, qui met toute ſa gloire à tuer des Hommes, & à orner de leurs membres les murailles de ſon Palais. Si quelcun, qui ſe flatoit d'un heureux ſuccès dans une Entrepriſe extraordinaire, y échouë, ou ſi un au-

autre, qui ſe propoſoit un but honête & utile, eſt tourné en ridicule, l'Envieux, ſous prétexte de haïr la vaine gloire, en peut ſourire, avec une joie maligne, au fond du cœur, de ce que de tels accidens peuvent décourager à l'avenir une honête Ambition.

Après avoir aprofondi la nature de ce Vice, j'ai emploïé tous mes ſoins pour me garantir de ſes traits, & il me ſemble que, de l'humeur dont je ſuis, je pourrois bien en échaper. Quoi qu'il en ſoit, je me trouvai l'autre jour dans un Café, où j'entendis louer un de mes DISCOURS, & dans la crainte que cet éloge ne m'attirât l'envie de quelcun, dès le lendemain je dépeignis mon viſage au naturel, pour inſinuer au public, que je reſignerois mes prétentions à la Beauté, à meſure que ma reputation augmenteroit à l'égard de l'Esprit. Je me flate que ce ménagement calmera un peu les inquietudes de ces malheureux Genies, qui me font l'honeur de ſe tourmenter à l'occaſion de mes Feuilles volantes. Leur cas eſt ſi déplorable & ſi digne de pitié, que, pour leur faire plaiſir, je veux bien quelquefois paroître fade & inſipide, & leur découvrir même quelques nouvelles circonſtances de ma Vie ou de ma Perſonne. Du reſte, s'ils entendent dire que le SPECTATEUR a de l'esprit, ils peuvent ſe conſoler, dans la penſée qu'il ne le montre guère en compagnie; & ſi quelcun louë ſa Morale, ils n'ont qu'à ſe ſouvenir qu'il a le viſage fort court. R.

XV.

XV. DISCOURS.

—— Κυνὸς ὄμματ' ἔχων ——
HOM. Iliad. I. 225.

Il a les yeux auſſi éfrontez qu'un Chien.

DE toutes les entrepriſes hardies qui me roulent dans l'esprit, il n'y en a pas une que j'aie tant à cœur que la correction de l'Impudence. J'oſe même dire, en qualité de SPECTATEUR, que ce Crime eſt plus de mon reſſort que les autres, parce qu'il ſe commet presque toûjours par les yeux, & cela contre des Perſonnes, que les Criminels n'auroient jamais peut-être occaſion d'ofenſer d'une autre maniere. La Lettre ſuivante renferme les plaintes d'une jeune Dame, qui expoſe un Crime de cet ordre, d'un côté, avec cette retenuë qui ſied ſi bien à la Beauté & à l'Innocence, & de l'autre, avec aſſez de vivacité, pour marquer ſon indignation. Quoi qu'il ne s'agiſſe que des yeux en tout ceci, cependant il n'y va pas de moins, que de les emploïer à détourner ceux des autres du meilleur uſage que l'on en puiſſe faire, c'eſt-à-dire de les élever au Ciel.

MON-

MONSIEUR,

„ Je ne croi pas qu'un Homme ait ja-
„ mais été aprouvé du Public, qu'il n'ait
„ eu d'abord quelques ſots Imitateurs.
„ Depuis que le SPECTATEUR a paru
„ ſur la ſcène, j'en ai remarqué d'une au-
„ tre espèce, que j'apellerai plûtôt des *Lor-*
„ *gneurs*, puis que, ſans avoir aucun égard au
„ Tems, au Lieu, ou à la Modestie, ils dé-
„ tournent une Aſſemblée entiere par l'im-
„ pudence de leurs yeux. On doit comp-
„ ter de trouver des Spectateurs au Jeu
„ des Marionettes & au Combat des Ours;
„ mais on doit s'attendre à voir dans les
„ Egliſes des Auditeurs atentifs & de très-
„ humbles Suplians. Je ſuis Membre d'u-
„ ne petite Aſſemblée religieuſe, qui ſe
„ forme dans une Egliſe de cette Ville,
„ ſituée proche d'une de ſes Portes au
„ Nord, & où il n'y a presque point
„ d'Hommes. Nous nous y aquitions de
„ notre devoir avec beaucoup d'atention
„ & de regularité, jusqu'à ce qu'en der-
„ nier lieu un de ces monstrueux *Lorgneurs*
„ en eſt venu interrompre une aile toute
„ entiere: Cet Animal eſt plus haut de
„ toute la tête qu'aucune des Perſonnes
„ qui s'y rendent, & malgré tout cela, il
„ ſe tient debout ſur une espèce de Ta-
„ bouret, pour mieux s'expoſer à la vûë
„ de tout le monde, & dominer ſur tou-
„ te l'Aſſemblée: Les ames les plus dévo-

„ tes

„ tes en ſont fort choquées, & contrain-
„ tes la plûpart de rougir de honte, ou
„ même de dépit, il nous eſt impoſſible
„ d'être atentives aux Prieres ou au Ser-
„ mon. Si vous avez la bonté de relever
„ cette Inſolence, vous obligerez infini-
„ ment celle qui eſt,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſervante,

S. C.

J'ai vû ſouvent de cette ſorte d'Estafiers, & il n'y a rien, ſelon moi, qui aggrave plus une Ofenſe, que de la commettre dans un Lieu, dont la ſainteté eſt un azile pour le Criminel qui le profane. Une pareille conduite mériteroit bien d'être expoſée à une foule de ces traits; mais un *Lorgneur* ne cede pas à des raiſons priſes de la nature des choſes. D'ailleurs, un Homme qui peut enviſager une grande Aſſemblée, d'un air éfronté, & ſoutenir la vûë de tout le monde, n'eſt pas facilement corrigé par des Exhortations. Quoi qu'il en ſoit, ſi je n'aprens pas d'ici en huit jours, qu'il ſe tient à l'Egliſe ſur ſes piez, ſans avoir recours à un Tabouret, je lui déclare que mon Ami GUILLAUME PROSPER en aura un autre vis à vis du ſien, & qu'il le regardera fixement entre les deux yeux, pour l'empêcher d'interrompre les Dames. Ce n'eſt pas tout, j'ai dirigé cet Ami, ſuivant les re-

gles les plus exactes de l'Optique, afin qu'il ſe place d'une telle maniere, qu'il puiſſe toûjours rencontrer les yeux de ſon Antagoniste, quelque part qu'il les tourne: Ainſi je me flate que toutes les fois qu'il le contrecarrera, ou que les Dames, pour leſquelles il entre en lice, lui jetteront des regards favorables & lui ſouhaiteront un heureux ſuccès, notre Impudent aura quelque honte, & ſentira un peu de cet embarras, où il a ſi ſouvent expoſé les autres, & où l'on tombe lors qu'on eſt deconcerté.

On a remarqué, de tems immémorial, que cette engeance de *Lorgneurs* infeſte les Aſſemblées publiques, & l'on s'en eſt toûjours plaint. Pour moi, je ne ſâche pas qu'il y ait d'autre moïen de prévenir un ſi grand mal, ſi ce n'eſt que, d'abord qu'ils fixent les yeux ſur une Femme, quelque Homme de ſes Amis la protége contre les aſſauts de l'Impudence, & qu'il pourſuive les yeux des Efrontez par tout où il les trouve. Pendant que nous laiſſons nos Femmes expoſées à leurs attaques, elles demeurent ſans défenſe, & à la fin elles jettent des regards favorables ſur ceux qui les admirent: Alors un Amant, qui eſt inſenſible à la honte, a le même avantage ſur ſa Maîtreſſe, que celui qui mépriſe la vie a ſur ſon Ennemi. Pendant que le gros du monde obéit à de certaines Regles, & qu'il ſe gouverne par des Loix d'honeur & d'équité; celui qui n'y a point d'égard,

em-

emporte la recompense dûë à ceux qui les observent, sans avoir d'autre mérite que celui de les avoir négligées.

Je compte qu'un Impudent est une espèce de Proscrit à l'égard des loix de la Civilité, & qu'il n'y a de cette maniere aucun Peuple ni aucun Particulier qui s'intéresse à ce qu'on dit de lui. C'est pour cela même qu'on le peut traiter fort cavalierement. Après avoir examiné, avec beaucoup de soin, le Vice, que nous apellons Impudence, & qui semble gagner le dessus chez nous, j'ai trouvé qu'il a differentes qualitez, suivant les trois différentes Parties de nos Etats, où sont nez ceux qui s'en piquent. L'Impudence d'un *Anglois* est fiere & chagrine; celle d'un *Ecossois* est intraitable & avide; celle d'un *Irlandois* est ridicule & flateuse: Sur le pié où sont aujourd'hui les choses, l'Efronté *Anglois* se conduit en Maître orgueilleux, l'*Ecossois* en Hôte mal reçu, & l'*Irlandois* en Etranger qui sait qu'il n'est pas vû de bon œuil. L'Impudence d'un *Breton*, du Midi ou du Nord, n'a presque jamais rien de divertissant, mais celle d'un *Irlandois* est toûjours grotesque. La véritable Efronterie est une suite naturelle de l'Ignorance, quoi qu'elle ne s'aperçoive pas de son origine: Du reste les plus heureux Efrontez, qu'il y ait aujourd'hui en Ville, sont tous *Irlandois*, qui ont d'ordinaire la taille plus avantageuse que les autres, comme celui dont la Lettre, que je viens de raporter, fait men-

tion, & qui lorgnent les plus riches Dames. J'ai connu moi-même un de ces Impudens, qui, trois Mois après avoir quité le manche de la Charrue, donnoit la main, d'aſſez bonne grace, au ſortir de la Comédie, à une Demoiſelle, qu'un de nos *Anglois* n'auroit pas oſé regarder entre les deux yeux, après avoir étudié quatre années à *Oxford*, & deux au *Temple*.

Je ne ſaurois en deviner la cauſe; mais on voit tous les jours que ces Faquins *Irlandois* l'emportent ſur les nôtres, dans l'eſprit des Femmes les plus ſimples. Cela ne viendroit-il pas de ce que les premiers ont plus d'ardeur & de ſoumiſſion pour elles? Du moins le Sexe pardonne aiſément les incongruitez à l'envie qu'on a de lui plaire.

Quoi qu'il en ſoit, de vrais Impudens, qui ne ſe croient pas tels, me paroiſſent plus ſuportables, que certains Eſtafiers, qu'il y a parmi nous, qui ſe piquent d'une éfronterie goguenarde, & qui s'imaginent de pallier une des plus indignes fautes du monde en diſant d'un ton railleur, *Je pris là-deſſus un air éfronté*. Mais qu'ils ſâchent qu'il n'en ira pas ainſi; tout Homme, qui eſt convaincu de ſon Impudence, bien loin d'en tirer aucun avantage, doit travailler au plûtôt à s'en défaire, & marquer de la honte d'abord qu'il en fait rougir un autre. Car il n'y a rien qui puiſſe dédommager de la Modeſtie, ſans laquelle la Beauté perd toute ſa grace & l'Eſprit devient haïſſable. R.

XVI.

XVI. DISCOURS.

—— —— Locus eſt & pluribus umbris.
HOR. L. I. Ep. V. 28.

Il y a de la place pour un plus grand nombre de conviez.

J'Ai quelquefois bien du ſouci, lors que je penſe aux trois grandes Profeſſions qu'il y a parmi nous, je veux dire la Théologie, le Droit & la Medecine; de quelle maniere elles ſont ſurchargées du nombre de ceux qui les exercent, & qu'il s'y trouve une infinité de Gens d'eſprit qui s'afament les uns les autres.

On peut diviſer les Eccleſiaſtiques en Genéraux, Officiers Majors & Subalternes. Nous pouvons mettre au rang des premiers les Evêques, les Doïens & les Archi Diacres. Les Docteurs ou les Profeſſeurs en Théologie, les Chanoines & tous ceux qui portent l'Echarpe ſe trouvent au ſecond rang. Tout le reſte eſt compris ſous le nom de Subalternes. Pour ce qui eſt de la premiere Claſſe, la nature de notre Gouvernement empêche qu'elle ne ſoit trop chargée, quoi qu'il y aît un nombre infini de Competiteurs. A l'égard de la ſeconde, on trouve, après un calcul exact, que depuis quelques années, il y a tant de ſurnumeraires, qui étoient au rang

des Subalternes & qui ſont devenus, par des Brévets qu'on leur a donné, Officiers à Echarpe, que je me ſouviens d'avoir vû le beau Tafetas noir augmenter, à cette occaſion, plus de deux ſols par Verge. Pour les Subalternes, la foule en eſt ſi grande, qu'on ne ſauroit les compter. J'oſe même dire que ſi nos Eccleſiaſtiques ſuivoient la méchante maxime des Laïques, & qu'ils partageaſſent leurs franc-Fiefs en pluſieurs morceaux, ils l'emporteroient dans presque toutes les Elections qu'on fait en *Angleterre*.

Le Corps des Juriſconſultes n'eſt pas moins embarraſſé de Membres ſuperflus, qui reſſemblent à l'Armée que *Virgile* nous décrit, & où les Soldats étoient ſi près les uns des autres, que pluſieurs n'avoient pas tout l'espace néceſſaire pour manier leurs armes. On peut distinguer cette nombreuſe Societé en Avocats guerriers & en Avocats paiſibles. La premiere Claſſe enferme tous ceux, dont on voit aller tous les matins de pleins Carroſſes à la Sale de *Weſtminſter*, durant les quatre Tems de l'année, auxquels s'y tiennent les Cours de Justice. La deſcription, que *Martial* donne, en peu de mots, de cette espèce d'Avocats eſt fort plaiſante : *Iras*, dit-il, *& verba locant*; „ ils prêtent à intérêt leurs „ paroles & leur colere; " ils affectent plus ou moins d'animoſité à proportion de l'argent qu'on leur donne. Il faut remarquer avec tout cela, qu'il y en a plus du

tiers

tiers de ceux que je mets au rang des Quérelleux, qui ne le ſont que dans le cœur, & qui manquent d'occaſion pour témoigner leur zèle au Barreau. Mais dans l'incertitude où l'on eſt des Procès qui peuvent naître, ils ſe rendent tous les jours à la Sale de *Weſtminſter*, pour faire voir qu'ils ſont prêts d'entrer en lice, en cas de beſoin.

Les Avocats paiſibles ſont, en premier lieu, les anciens Membres & les principaux Juriſconſultes des Colléges en Droit, qui ſemblent être les Chanoines de ce Corps, & qui ont les talens requis pour ſervir de Juges, plûtôt que d'Avocats plaidans. Ceux-ci vivent en repos dans leurs Demeures, où ils mangent une fois le jour, & où ils danſent une fois l'année, à l'honneur de leurs Societez reſpectives.

Une autre branche d'Avocats paiſibles, qu'on ne ſauroit nombrer, eſt formée de cette Jeuneſſe, qu'on envoie aux Colléges, pour étudier le Droit civil, qui fréquentent plus la Comédie que la Sale de *Weſtminſter*, & qu'on voit à toutes les Aſſemblées publiques, excepté dans les Cours de Juſtice. Je ne parlerai point de cette multitude d'Avocats taciturnes, quoi que fort occupez, dans leurs Chambres, à dreſſer des Ecritures, des Transports ou des Ceſſions ; ni de ces autres, en plus grand nombre, qui n'ont aucune affaire ; mais qui prétendent avoir de ces pratiques du Cabinet.

Pour ce qui regarde la Medecine, ſi nous jettons les yeux ſur le nombre des Hommes qui la profeſſent, nous le trouverons ſi formidable, qu'il n'y a presque perſonne qui ne ſoit éfraïé à leur vûë; du moins, on peut tenir pour une Maxime constante, que dans toute Nation où les Medecins abondent, le nombre des Habitans y diminue. Le Chevalier *Guillaume Temple* ſe fatigue beaucoup à chercher, d'où vient que la Pepiniere du Nord, comme il l'apelle, n'envoie plus de ces prodigieux Eſſains de *Gots* & de *Vandales*, qui inondoient autrefois le Monde; mais ſi cet illustre Auteur eut pris garde qu'il n'y avoit pas alors des Etudians en Medecine, entre les Sujets de *Thor* & de *Woden*, & que cette Science fleurit aujourd'hui dans le Nord, il auroit pû donner une meilleure ſolution de cette difficulté, qu'aucune de celles qu'il a mis en uſage. Quoi qu'il en ſoit, on peut comparer nos Medecins à l'Armée des anciens *Bretons*, du tems de *Ceſar*, dont les uns tuoient à pié, & les autres montez ſur des Chariots. Si l'Infanterie ne fait pas tant d'execution que la Cavalerie, c'eſt parce qu'elle ne ſauroit ſe transporter ſi vite dans tous les Quartiers de la Ville, ni dépêcher tant d'affaires en ſi peu de tems. Mais outre ce corps de troupes reglées, il y a quantité de Marodeurs, qui ne ſont pas dûement enrôlez, & qui cauſent un préjudice infini à ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains.

Ajou-

Ajoutez à ce nombre, cette foule de Phyſiciens, qui, à faute d'autres Patiens, s'amuſent à étoufer des Chats dans une Pompe pneumatique, ou à ouvrir des Chiens en vie, ou à empaler des Inſectes ſur la pointe d'une aiguille pour les obſerver dans un Microſcope. Joignez-y d'ailleurs ceux qui vont à la quête des Plantes, & à la chaſſe des Papillons ; pour ne rien dire de ceux qui aſſemblent des Coquillages & qui courent après les Araignées.

Lors que je conſidere qu'il y a un nombre infini de gens, qui cherchent à gagner leur vie par l'une ou l'autre de ces Profeſſions, & qu'il ſe trouve dans chacune bien des Perſonnes de mérite, de qui l'on peut dire qu'ils entendent plûtot la Science, qu'ils ne la mettent en pratique, je m'étonne de voir qu'il y ait des Peres & des Meres, d'une humeur ſi étrange, qu'ils aiment mieux deſtiner leurs Fils à des Emplois, où la Probité la plus ſcrupuleuſe, le Savoir le plus profond & le Sens le plus exquis peuvent échouer, que de leur donner des Vacations, où une honête induſtrie ne ſauroit manquer de réuſſir. Combien y a-t-il des Curez de Village, qui auroient pû devenir Echevins de *Londres*, s'ils avoient apris à faire valoir une Somme plus petite, que ce qu'il en coûte d'ordinaire pour étudier dans les Univerſitez ? Un honête Homme, d'une vie frugale, avec un eſprit médiocre & une conception len-

te, auroit pû s'enrichir dans le Commerce, quoi qu'il meure de faim dans l'exercice de la Medecine ; tout de même que vous ſeriez bien aiſe d'acheter des Etofes d'un autre, à qui vous ne voudriez pas confier votre bras, pour vous tâter le pous. VAGELLIUS eſt exact, ſtudieux & civil; mais il a la tête un peu dure ; il n'a pas une ſeule Partie, qui le conſulte, ni qui le prenne pour défendre ſa Cauſe en Justice : avec tout cela, s'il ſe fût trouvé dans un Magaſin, ou une Boutique, il auroit eu nombre de chalands. Le malheur eſt que dans une des plus importantes affaires de la vie, les Peres & les Meres ont plus d'égard à leur propre inclination, qu'au genie & à la capacité de leurs Fils.

C'eſt le grand avantage d'une Nation adonnée au Trafic, de ce qu'il y a fort peu d'Hommes aſſez lourds & aſſez bêtes, pour ne trouver pas les moïens d'y gagner leur vie & même de s'y enrichir. Un Commerce bien reglé n'eſt pas de la nature du Droit, de la Medecine, ou de la Théologie ; il ne ſauroit avoir trop de monde qui mette la main à l'œuvre ; il fleurit par la multitude des Ouvriers, & il donne de l'occupation & du profit à tous ceux qui s'y attachent. Nos Vaiſſeaux Marchands ſont autant de Boutiques flotantes, qui vont expoſer nos Denrées & nos Manufactures dans tous les Païs du Monde, & qui trouvent des Acheteurs ſous les deux Tropiques.

C.

XVII.

XVII. DISCOURS.

Sævit atrox Volſcens, nec teli conſpicit usquam
Auctorem, nec quò ſe ardens immittere poſſit.
VIRG. Æneïd. IX. 420.

Volſcens *tout en furie ne voit aucune part celui qui a lancé le trait, & il ne ſait de quel côté ſe tourner pour en tirer vangeance.*

IL n'y a rien de plus lâche & de plus indigne, que de porter en ſecret des coups mortels à la reputation d'un Homme. Les Ecrits ſatiriques, pleins d'esprit & de feu, reſſemblent à des Dards empoiſonnez, qui ne font pas ſeulement une bleſſure, mais qui la rendent incurable. C'eſt pour cela même que j'ai le cœur navré, toutes les fois que je vois un Esprit malin, accompagné d'une humeur agréable & badine. Un Esprit cruel & barbare n'eſt jamais plus ſatisfait, que lors qu'il aflige un Particulier, ou qu'il excite la diviſion entre les plus proches Parens, & qu'il expoſe des Familles entieres à la riſée du public, pendant qu'il ſe cache lui-même & que perſonne ne le découvre. Si, avec de l'esprit & de la malignité, un Homme eſt d'ailleurs vicieux, c'eſt une des créatures les plus malfaiſantes qu'il puiſſe y avoir dans la Societé civile. Ses traits ſatiriques tom-

beront alors ſur ceux qui en devroient être le plus à l'abri. La Vertu, le Mérite, & tout ce qui eſt digne de louange deviendront le ſujet de ſes railleries & de ſon badinage. Il eſt impoſſible de ſupputer les maux qui viennent de ces fléches lancées dans les ténèbres ; & toute l'excuſe qu'on peut alléguer pour ceux qui les tirent, ſe borne à ſoutenir que leurs bleſſures ne frapent que l'Imagination, & ne produiſent qu'une ſecrete honte & un chagrin caché dans celui qui les reçoit. Il faut avouër, qu'une Satire ou qu'un Libelle n'emporte pas l'atrocité d'un Vol ou d'un Meurtre ; mais avec tout cela, combien y a-t-il des Perſonnes qui aimeroient mieux perdre une groſſe Somme d'argent, ou la vie même, que d'être mis en bute à la raillerie & de paſſer pour infames ? Il eſt certain que, dans ce cas, on ne doit pas meſurer l'Injure par l'idée de celui qui la fait, mais par l'idée de celui qui la ſoufre.

Ceux qui digérent le mieux en apparence les outrages de cette nature, ne ſont pas exemts de leurs ſecrets ennuis. J'ai reflechi bien des fois ſur une circonſtance de la mort de *Socrate*, dans une vûë, qu'aucun des Critiques n'a relevée. Un peu avant que cet Homme illuſtre avalât le poiſon mortel, qu'on lui avoit préparé, il fit un diſcours à ſes amis ſur l'immortalité de l'Ame, & il leur dit, dès l'entrée, qu'il ne croïoit pas que l'Eſprit le plus Comique pût le blâmer de raiſonner alors avec

avec eux ſur un pareil ſujet. Il n'y a nul doute qu'il n'en veuille ici au Poëte *Ariſtophane*, qui avoit écrit une Comédie exprès, pour le tourner en ridicule & ſe moquer de ſes Maximes. Divers Auteurs ont obſervé, que SOCRATE étoit ſi peu touché des railleries de cette Pièce bouffonne, qu'il la vit jouër pluſieurs fois ſur le théatre, & qu'il n'en témoigna jamais aucun reſſentiment. Mais il me ſemble, s'il m'eſt permis de les contredire, que ma remarque eſt bien fondée, & qu'elle inſinue que cet indigne procedé laiſſa quelque impreſſion ſur l'Esprit de ce divin Philoſophe, quoi qu'il fût trop ſage pour le découvrir.

Lors que JULE CESAR ſe vit expoſé à la ſatire de *Catulle*, il le pria un jour à ſouper avec lui, & il le reçut d'une maniere ſi honête & ſi genéreuſe, qu'il le rendit un de ſes plus fidèles Amis dans la ſuite. Le Cardinal MAZARIN en uſa de même à peu près avec le ſavant *Quillet*, qui avoit reflechi ſur Son Eminence dans un fameux Poëme *Latin*. Il le fit venir à ſon Hôtel, & après quelques reproches obligeans ſur ce qu'il avoit écrit, il l'aſſûra de ſon eſtime, & qu'il lui donneroit la premiere bonne Abbaïe vacante ; ce qui fut executé au bout de quelques Mois. Cette maniere d'agir opera ſi bien ſur l'Auteur, qu'il dédia la ſeconde Edition de ſon Ouvrage au Cardinal, après en avoir ôté les endroits qui avoient choqué Son Eminence.

SIXTE V. n'étoit pas d'une humeur ſi ge-

néreuſe, ni ſi facile à pardonner les injures. Lors qu'il fut élevé au Pontificat, on revêtit un ſoir la Statue de *Pasquin* d'une Chemiſe fort ſale, & l'on écrivit deſſous pour excuſe, qu'il étoit reduit à porter du linge mal-propre, parce que ſa Blanchiſſeuſe étoit devenue Princeſſe. Ce trait ſatirique regardoit la Sœur du Pape, obligée à vivre de ce miſérable métier, avant l'exaltation de ſon Frere. Cette Pasquinade fit tant de bruit à *Rome*, que le Pape promit une bonne Somme d'argent à celui qui en découvriroit l'Auteur. Ce malheureux, qui ſe repoſoit ſur la genéroſité du Saint Pere, & ſur quelques inſinuations ſecretes qu'il avoit reçues de ſa part, s'alla dénoncer lui-même ; Là-deſſus, le Pape lui fit toucher la Somme qu'il avoit promiſe; mais il ordonna en même tems qu'on lui coupât la langue & les deux mains, pour le mettre hors d'état de ſatiriſer à l'avenir. L'exemple de l'ARETIN eſt trop connu, pour nous en ſervir à cette occaſion. Il n'y a perſonne qui ne ſâche, que tous les Princes de l'*Europe* étoient ſes Tributaires. Il a même publié une Lettre, où il ſe vante d'avoir mis ſous contribution le grand Sophi de *Perſe*.

Quoi que ce petit nombre d'Hommes distinguez, dont je viens de parler, ſe conduiſiſſent d'une maniere bien différente à l'égard des Esprits ſatiriques de leur Siècle, qui les avoient attaquez ; avec tout cela, ils donnerent tous des preuves manifeſtes

festes qu'ils étoient fort ſenſibles à leurs reproches, & par conſéquent qu'ils les regardoient comme de groſſes injures. Pour moi, je ne me fierois jamais à un Homme, que je croirois capable de lancer de ces traits envenimez; & je ne doute pas qu'il n'attaquât le corps ou les biens de la Perſonne, dont il noircit ainſi la reputation, s'il le pouvoit faire avec la même ſûreté. Il faut avouër qu'il y a quelque choſe de bien cruel & de barbare dans les Vers ſatiriques de nos miſerables Poëtes du commun. Une jeune & innocente Dame ſera expoſée à leurs fades railleries, pour un malheureux trait qu'elle a ſur le viſage. Un Pere de famille ſe verra tourné en ridicule, pour une calamité domestique. Une Femme ne jouïra d'aucun repos le reste de ſes jours, pour une action ou une parole mal-interpretée. Que dis-je? Un Homme de bien & d'une vie exemplaire ſera déconcerté & mis hors des gonds, par le mauvais tour qu'on donne à des qualitez qui devroient lui faire honeur. Tant il eſt vrai que l'esprit eſt pernicieux, lors qu'il n'eſt pas accompagné de la Vertu & de l'Humanité!

Je ſai qu'il y a des Ecrivains étourdis & volages, qui, ſans aucun mauvais deſſein, ont ſacrifié la reputation de leurs amis & de leurs connoiſſances, à une certaine humeur legere, & à la ſote ambition de ſe distinguer, par un esprit ſatirique & railleur; comme s'il n'étoit pas infiniment plus hono-

nora-

norable d'avoir le cœur bon, que de paſſer pour un Homme d'esprit. Lors qu'un Auteur a quelque feu & quelque vivacité, il porte ſouvent des coups mortels, ſans avoir une pareille vûë. C'eſt pour cela même que j'ai toûjours poſé comme une Régle, qu'un Indiscret eſt plus à craindre qu'un méchant Naturel, parce que le dernier n'inſulte que ſes Ennemis & ceux à qui il ſouhaite du mal, au lieu que l'autre attaque indifféremment ſes Amis & ſes Ennemis. Je ne ſaurois m'empêcher de transcrire, à cette occaſion, une Fable du Chevalier *Roger l'Eſtrange*, qui s'offre, par haſard, à mes yeux: „ Une troupe de petits „ Garçons, rangez ſur le bord d'un Foſ„ ſé, y attendoient que les Grenouilles pa„ ruſſent ſur l'eau, & dès qu'une montroit „ la tête, ils ne manquoient pas de lui „ jetter des pierres jusqu'à ce qu'elle eût „ replongé dans la vaſe. Là-deſſus, une „ des plus hardies leur dit: *Enfans, quoi „ que ce ne ſoit ici qu'un badinage pour vous, „ ſavez-vous bien qu'il y va de notre vie?*

Du reste, puis que * cette ſemaine eſt conſacrée, d'une façon toute particuliere, aux exercices de la Pieté, j'aurai ſoin que mes Speculations ne s'éloignent pas trop de ce but. D'ailleurs, il eſt toûjours à propos, & ſur tout dans cette ſaiſon, d'avoir des idées charitables les uns des autres: C'eſt pour cela même que je viens de combatre.

* La Semaine de Pâque.

batre l'esprit satirique & mordant, qui viole toutes les regles de la Charité. Défaut, que les Prédicateurs semblent avoir negligé, parce qu'il y a peu de personnes qui en puissent être coupables.

C.

XVIII. DISCOURS.

Accurrit quidam notus mihi nomine tantùm,
Arreptáque manu: Quid agis, dulcissime rerum?

HOR. Lib. I. Sat. IX. 3, 4.

Certain Avanturier, que je ne connoissois que de nom, m'aborde, & me serrant la main: Hé bien, dit-il, le plus agréable de tous les hommes, comment va la santé?

IL y a dans cette Ville quantité de Personnes de néant, ou d'un fort petit mérite, qui ne sont point du tout propres pour la conversation des Gens d'esprit, & qui, malgré tout cela, ont une sotte envie de vouloir paroître familiers avec ceux qui ne les estiment guères. S'ils vous trouvent dans le Parc, ils ne manquent pas de vous joindre, quoi que vous vous promeniez avec des Dames; si vous allez boire une Bouteille de vin dans un Cabaret, ils sont d'abord à vos trousses. Ce qui rend cette espèce de Fats d'autant plus incommodes, c'est qu'ils ne choquent ou qu'ils ne plaisent pas jusques à un point, qui vous oblige à prendre connoissance d'eux à l'un ou

à

à l'autre égard. Je m'imagine que les Perſonnes, qui m'ont écrit les deux Lettres ſuivantes, afin que je les publiaſſe, voudroient bien ſe délivrer de pareils Importuns. Je leur obéïs; mais je ne leur réponds pas du ſuccès. Quoi qu'il en ſoit, un vieux Garçon, qui a du mérite, & qui va tous les ſoirs à une certaine heure, boire ſa doſe de Vin rouge dans un Cabaret, y eſt fatigué par une foule de ces gens-là. Sûrs de l'y trouver toûjours, avec un bon feu dans ſa chambre, & de n'y manquer pas de place, ils ſe ſont aviſez d'y établir une Coterie, quoi que cet honête Homme ſoit l'ennemi mortel de cette eſpèce de Societez. Voici la Lettre, qu'il m'a écrite à cette occaſion.

MONSIEUR,

„ L'averſion, que j'ai, depuis quelques „ années, pour tout ce qui s'apelle Cote„ ries en général, m'a fait goûter un plai„ ſir extrême à la lecture du * Discours „ que vous avez publié là-deſſus. Mais j'ai „ été bien mortifié en dernier lieu, lors „ que j'ai apris qu'on étoit aſſez malin, „ pour me ranger entre les Fauteurs de „ ces impertinentes Aſſemblées. Qu'il me „ ſoit permis de vous expoſer le Cas, tel „ qu'il eſt, & après que vous l'aurez en„ tendu, je ne doute pas que votre Plume „ équitable ne me rende la juſtice qui m'eſt „ dûë à cet égard.

„ Il

* Voïez Disc. VIII. p. 51, &c.

„Il faut que vous ſâchiez, Monſieur, „ que je ſuis un aſſez vieux Garçon, qui „ ai voïagé, & que tous mes ſoins ſe bor- „ nent à ſuivre mon humeur, ſans criti- „ quer celle des autres; j'ai une Chambre „ & un Lit à moi ſeul, un Chien, un Vio- „ lon & un Fuſil, qui ſervent quelquefois „ à me divertir, ſans faire tort à qui que „ ce ſoit au Monde. Le meilleur de mes „ repas eſt le ſouper, que je fais toûjours „ dans un Cabaret. Je ſuis fixé à une cer- „ taine heure, & j'oſe dire que je ne ſuis „ pas de mauvaiſe humeur; c'eſt pour ce- „ la que je n'ai pas plûtôt ſoupé, que je „ me vois aſſailli, quoi que je n'invite ja- „ mais perſonne, d'une foule de gens, & „ de cette ſorte de bonne compagnie, qui „ ne ſauroit où donner de la tête, ſi elle n'a- „ voit ce rendez-vous. Il eſt vrai que cha- „ cun païe alors ſon écot du Vin qui ſe „ boit; mais comme ils viennent ſans que „ je les prie, j'ai un droit indubitable à „ être le ſeul Orateur, ou du moins à par- „ ler plus haut qu'aucun de la troupe, & „ je le maintiens, au grand profit de tout „ mon Auditoire. Je leur dis quelquefois „ leurs véritez d'une maniere aſſez libre; „ & d'autres fois je leur débite de plaiſans „ Contes, ſuivant l'humeur dont je me „ trouve. Je ſuis du nombre de ceux qui „ frequentent les Cabarets jusques à un „ âge fort avancé, par une ſorte d'Intem- „ perance reglée; Je ne bois jamais jus- „ ques à me ſaoûler; mais je ne me cou-

„ che

„ chez guères ſans être un peu gris ; Je dé-
„ chois d'une maniere presque imperceptible ; J'ai quelque diſpoſition à être chagrin, mais je ne ſuis jamais en colere.
„ Si vous avez hanté, Monſieur, toute ſorte de Compagnies, vous ſavez que, dans
„ tous les Cabarets de la Ville, il y a quelque vieux Bizarre, qui le fréquente, & qui
„ eſt autant le Maître de la Maiſon que celui qui la tient. Tous les Domestiques le
„ craignent, & tous les Chalands de l'Hôte lui rendent une espèce d'obéïſſance comique. Je ne ſai ſi je ne ſuis pas moi-même
„ un de ces Bourrus. Mais j'en apelle à votre deciſion, ſi l'on doit nommer une Coterie, tous ces Impertinens qui me vien-
„ nent joindre, ſans mon aveu ? *Clinch* de *Barnet* a tous les ſoirs une Aſſemblée, où
„ il eſt ſeul Acteur, & où tous ceux qui ſe rendent & qui le païent, ſont les bien venus. Pourquoi ne donner pas aux choſes
„ les Noms qui leur apartiennent ? Si ce qui ſe fait à ſon Rendez-vous porte le titre de
„ Concert, d'où vient qu'on n'apelleroit pas une Leçon ce que je débite à mon Cabaret ? Quoi qu'il en ſoit, je me ſoûmets à
„ tout ce qu'il vous plairra d'en prononcer, & je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,

THO. KIMBOW.

Une

Une pareille Impertinence ne fatigue pas moins les Perſonnes d'eſprit & de mérite entre le beau Sexe. Il me ſemble que celles qui n'ont pas le moindre genie ont grand tort de ſe mettre ſur le pié de leur rendre viſite, puis qu'elles ſervent plûtôt à remplir un ſiege vacant, ou à orner une Chambre, qu'à ſoutenir la Converſation. Une Dame de mes Amies m'engage à publier la Lettre ſuivante, pour ſe délivrer, s'il eſt poſſible, d'une de ces jeunes Etourdies, pleines de babil, qui, ſous prétexte de leur bonne mine & d'un air agréable, ſe flatent d'aller du pair avec les Femmes du mérite le plus distingué. La voici mot pour mot.

MADEMOISELLE,

„ Je me ſers de cette voie pour vous
„ donner un avis, que les regles de la Ci-
„ vilité ne me permettroient jamais de
„ vous communiquer d'une autre manie-
„ re. Quoi que nous ſoïions à niveau, à
„ l'égard des Biens & de la Qualité, nous ne
„ ſommes pas faites l'une pour l'autre.
„ J'avouë que vous êtes fort jolie, que vous
„ ſavez bien danſer, & que vous pouvez
„ faire une très-bonne figure dans une Aſ-
„ ſemblée publique; mais demeurez en là,
„ ſi vous m'en croïez; le ſilence & la re-
„ tenue vous conviennent le mieux du
„ monde; ainſi je vous prie de ne me ren-
„ dre plus de viſites. Vous venez voir les

„ gens

„ gens au pié de la lettre, puis que vous „ n'avez rien de bon ni de ſolide à leur „ dire. Ce n'eſt pas que je veuille rompre „ avec vous ; mais je voudrois obſerver „ toûjours les regles les plus exactes de la „ Bienſéance & de la Civilité. Si nous nous „ rendons viſite, que cela ſoit, s'il vous „ plait, ſans nous voir : Si vous avez la „ bonté de vous faire céler toutes les fois „ que j'irai chez vous, je vous promets „ de vous rendre la pareille lors que vous „ viendrez à mon Logis. En cas même „ que le haſard nous faſſe trouver dans „ une Maiſon tierce, nous pouvons déplo- „ rer le malheur que nous avons de nous „ manquer toûjours, & nous joindre avec „ d'autres pour aller à une Comédie fran- „ che, où les places ne coûtent rien. S'il „ arrive d'ailleurs que nos Caroſſes vien- „ nent à ſe croiſer en rue, nous pouvons „ en abatre les Glaces, pour nous ſaluer, „ & ſourire l'une à l'autre. C'eſt ainſi que „ nous nous aimerons toutes deux autant „ que nous en ſommes capables ; puis qu'il „ y a de certaines Perſonnes qu'on ne doit „ connoitre que de vûë, & c'eſt de cette „ eſpèce d'amitié, dont je me flate que „ vous honorerez toûjours,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble & très-obéïſſante ſervante,

MARIE MARDI.

P. S.

P. S. „ Je prens le Nom du Jour que je „ destine à recevoir mes Visites, afin que mes „ Amies surnumeraires ne s'y trompent pas „ & qu'elles sâchent bien qui je suis.

XIX. DISCOURS.

—— —— ægrescitque medendo.
VIRG. *Æneïd.* L. XII. 46.

On irrite le mal en le voulant guérir.

LA Lettre suivante n'a pas besoin d'explication ni d'apologie. On verra d'abord ce que l'Auteur s'y propose.

MONSIEUR,

„ Je suis du nombre de cette foible Tribu, qu'on apelle communément de *Valetudinaires*; & je vous avouë que j'ai „ contracté cette mauvaise habitude du „ Corps, ou plûtôt de l'Esprit, par l'étude de la Medecine. Dès que je m'apliquai à la lecture des Livres qui en traitent, je sentis que mon pous s'alteroit, „ je ne lisois presque jamais la description d'une Maladie, qu'il ne me semblât d'en être affligé. Le savant Traité „ sur les Fièvres du Docteur *Sydenham* me „ jetta dans une Fièvre languissante, qui „ ne m'abandonna point de tout le tems „ que j'emploïai à la lecture de cette ex-

„ cel-

„ cellente Pièce. Là-deſſus, je me tournai
„ à l'étude de divers Auteurs, qui ont é-
„ crit de la Phthiſie, & je me crus d'abord
„ attaqué de la Conſomption, jusqu'à ce
„ qu'enfin, devenu fort gras, une eſpèce
„ de honte me guérit en quelque maniere
„ de cette imagination. Bientôt après, je
„ me vis attaqué de tous les ſymptomes
„ de la Goute, ſi vous en exceptez la dou-
„ leur ; mais je fus guéri par la lecture
„ d'un Traité ſur la Gravelle, écrit par un
„ Auteur fort ingenieux, qui, ſuivant la
„ pratique des Medecins, accoutumez à
„ chaſſer un mal par un autre, me donna
„ la Pierre pour me délivrer de la Goute.
„ Enfin j'étudiai tant que je m'attirai une
„ complication de Maladies ; mais après
„ avoir lû l'excellent Discours de *Sancto-*
„ *rius*, qui me tomba par haſard entre les
„ mains, je reſolus de ſuivre ſa méthode,
„ & d'obſerver toutes ſes Regles, que j'a-
„ vois recueillies avec beaucoup de ſoin.
„ Tous les Gens de lettres ſavent que cet
„ habile Homme, pour mieux faire ſes Ex-
„ periences, avoit inventé une certaine
„ Chaiſe mathématique, ſi artificieuſement
„ ſuſpendue en l'air par des reſſorts, qu'on
„ y pouvoit tout peſer comme à des Balan-
„ ces. De cette maniere il ſavoit combien
„ d'onces de ſa nourriture ſe diſſipoient par
„ la transpiration, quelle quantité ſe con-
„ vertiſſoit en ſa propre ſubſtance, & ce qui
„ s'en alloit par les autres voies de la Na-
„ ture.

„ Après

„ Après m'être muni d'une de ces Chai-
„ ſes, je m'accoûtumai à y étudier, man-
„ ger, boire & dormir ; en ſorte qu'on
„ peut dire que, depuis trois années, j'ai
„ vêcu dans une paire de Balances. Sui-
„ vant mon calcul, lors que je ſuis en par-
„ faite ſanté, je peſe exactement deux cens
„ livres ; j'en perds une ou environ après
„ avoir jeûné un jour, & j'en aquiers une
„ de plus après avoir fait un bon repas ;
„ ainſi je m'occupe toûjours à tenir la Ba-
„ lance égale entre ces deux livres vola-
„ tiles de ma conſtitution. Dans mes re-
„ pas ordinaires, j'augmente mon poids
„ jusques à deux cens livres & demie ; &
„ ſi, après avoir diné, il en manque quel-
„ que choſe, je bois tout juste autant de
„ petite Biere, ou je mange telle quantité
„ de Pain, qu'il faut, pour arriver à ce poids.
„ Dans mes plus grands excès, je n'y ajou-
„ te que l'autre demi-livre ; ce que je fais,
„ pour ma ſanté, tous les premiers Lun-
„ dis de chaque Mois. Lors qu'après le
„ dîner, je me trouve bien & dûement ba-
„ lancé, je me promène jusqu'à ce que
„ j'aie tranſpiré la valeur de cinq Onces &
„ quatre Scrupules : Si je découvre, par
„ ma Chaiſe, que j'en ſuis reduit à ce point ;
„ je m'atache à mes Livres, & je diſſipe
„ trois Onces & demie de plus à l'étude.
„ Pour le reste de la livre, je n'en tiens
„ pas compte. Je ne me régle jamais ſur
„ les heures pour dîner ou ſouper ; mais
„ ſi ma Chaiſe m'avertit que ma livre de

„ nourriture eſt épuiſée, je conclus de là „ que j'ai faim, & je la repare en toute „ diligence. Dans mes Jeûnes particuliers, „ je perds une livre & demie de mon poids, „ & dans les ſolemnels, il m'en coûte bien „ deux livres.

„ Ma doſe de ſommeil, une nuit portant l'autre, eſt d'un quart de livre, à „ quelques grains près de plus ou de moins; „ & ſi je trouve à mon lever que je ne l'ai „ pas toute conſumée, je prens le reste „ ſur ma Chaiſe. Suivant un calcul exact „ de ce que j'ai perdu ou aquis, l'année „ derniere, à l'égard du poids, que j'enregiſtre toûjours dans un Livre, je trouve qu'il eſt revenu d'ordinaire à deux „ cens livres; de ſorte que je ne croi pas „ que ma ſanté ait diminué d'une once „ durant cet intervalle. Quoi qu'il en ſoit, „ malgré tous les ſoins que je me donne „ de me bien lester tous les jours, & de „ tenir mon corps dans un juste équilibre, „ je me vois reduit à un état foible & languiſſant Je ſuis devenu pâle, jai le pous „ inégal, & je ſuis menacé d'Hydropiſie. „ Aïez donc la bonté, mon cher Monſieur, „ de me recevoir au nombre de vos Patiens, & de me communiquer des regles „ plus certaines que celles que j'ai obſervées jusques-ici. Vous obligerez beaucoup par-là celui qui eſt, *&c.*

Cette Lettre me rapelle dans l'esprit une Epitaphe *Italienne*, qu'on a gravée ſur le tombeau d'un de ces Valetudinaires, à

qui

qui l'on fait tenir ce discours : „ Je me trou-
„ vois bien, mais pour vouloir me trou-
„ ver mieux, je me trouve à préſent ici ;“ *Stavo ben, mà per ſtar meglio, ſtò quì.* La crainte de la Mort eſt ſouvent mortelle, & nous oblige à prendre de certaines meſures, pour nous conſerver la vie, qui ne manquent pas de nous en dépouiller. C'eſt une reflexion de quelques Historiens, ſur ce qu'on tue beaucoup plus de monde dans une Fuite que dans une Bataille rangée. On peut l'apliquer à ce nombre infini de Malades imaginaires, qui ruinent leur conſtitution par la quantité de Remedes qu'ils prennent, & qui, pour échaper à la Mort, ſe jettent entre ſes bras. Cette pratique n'eſt pas ſeulement dangereuſe, mais elle eſt fort au deſſous de l'excellence d'une Créature raiſonnable. Ne travailler qu'à la conſervation de ſa vie, comme l'unique but qu'on doit ſe propoſer dans ce Monde, faire ſon capital du ſoin de ſa ſanté, n'avoir en tête que les remedes & le regime, ſont des vûës ſi baſſes & ſi indignes de la Nature Humaine, qu'un Eſprit un peu élevé aimeroit mieux mourir mille fois que de s'y ſoumettre. D'ailleurs, une inquietude continuelle pour la Vie en ôte tout le plaiſir, & répand un nuage épais ſur toute la face de la Nature ; puis qu'il eſt impoſſible de goûter aucune ſatisfaction dans la jouïſſance d'une choſe qu'on craint de perdre à tout moment.

Ce n'eſt pas que je blâme ceux qui pren-

nent un ſoin légitime de leur ſanté. Bien loin de là, comme la gaieté de l'esprit & la capacité pour les affaires dépendent, en grande partie, de la bonne conſtitution, l'on ne ſauroit ſe donner trop de peine pour la cultiver & l'entretenir. Mais ce ſoin, auquel le Sens commun, le Devoir & l'Inſtinct nous engagent, ne doit jamais nous attirer des craintes chimeriques, des accès de mélancholie, ni des maux imaginaires, qui accompagnent toûjours celui qui ſe met plus en peine de vivre que de bien regler ſes mœurs. En un mot, la conduite de la vie doit être le but principal, & ſa conſervation en devenir l'acceſſoire. Si c'eſt là notre Maxime inébranlable, nous prendrons la meilleure voie de nous conſerver la vie, ſans nous trop inquieter de l'évenement, & nous arriverons à ce haut point de Bonheur, qui conſiſte, à ce que dit *Martial*, dans l'atente de la Mort, ſans la ſouhaiter ni la craindre.

A l'égard de ce Valetudinaire, qui gouverne ſa ſanté par onces & par ſcrupules, & qui, au lieu de ſuivre le deſir naturel de manger ou de boire, de dormir ou de ſe promener, ſe régle ſur les Ordonnances de ſa Chaiſe, je le renvoïerai à cette petite Fable. „ *Jupiter*, à ce que nous dit le Mythologiste, „ pour recompenſer la pie-„ té d'un bon Païſan, promit de lui ac-„ corder tout ce qu'il lui demanderoit. „ Là-deſſus, le Fermier ſouhaita d'avoir „ le Tems à ſa diſpoſition, & d'abord qu'il

„ eut

„ eut obtenu ſa requête, il distribua la
„ Pluie, la Neige & le Soleil ſur ſes ter-
„ res, ſuivant qu'il jugeoit du beſoin de
„ chacune. Mais à la fin de l'année, lors
„ qu'il s'atendoit à recueillir une abondan-
„ te Moiſſon, il la trouva fort au deſſous
„ de celle de ſes Voiſins ; de ſorte que
„ pour n'être pas la cauſe de ſa ruïne totale,
„ il ſuplia *Jupiter* de vouloir reprendre la
„ conduite du Monde. C.

XX. DISCOURS.

Pallida Mors æquo pulſat pede pauperum tabernas
Regumque turres, ô beate Sesti.
Vitæ ſumma brevis ſpem nos vetat inchoare longam.
Jam te premet nox, fabulæque Manes,
Et domus exilis Plutonia ; —— ——

HOR. Lib. I. Od. IV. 13, — 17.

La Mort frape ſans diſtinction aux Palais des Rois, comme aux Cabanes des Pauvres. Nous vivons trop peu pour porter loin nos eſperances. Les ombres de la Mort vous enveloperont tout à coup, vous n'échaperez point aux Manes, fables tant qu'il vous plaira ; vous vous trouverez, ſans y penſer, logé à l'étroit chez Pluton.

LOrs que j'ai du penchant à être ſerieux, je me promène tout ſeul dans l'Abbaïe

de *Weſtminſter* ; où l'obscurité du Lieu, l'air antique du Bâtiment, l'uſage auquel il eſt destiné, & l'etat de ceux qui s'y trouvent étendus dans la pouſſiere, contribuent à exciter une espèce de melancholie, ou plûtôt d'humeur reveuſe, qui n'eſt pas desagréable. Je paſſai hier tout l'après-midi dans le Cimetiere, l'Egliſe & le Cloître, où je m'amuſai à examiner les Pierres qui couvrent les Tombeaux & les Inſcriptions qu'on voit dans ces differentes Regions des Morts. La plûpart ne marquoient autre choſe de la Perſonne défunte, que le jour de ſa Naiſſance & celui de ſa Mort ; c'eſt-à-dire, que toute l'histoire de ſa vie ſe bornoit à ces deux circonſtances, qui ſont communes à tout le Genre Humain. Je ne pûs m'empêcher de regarder ces Inſcriptions, ſoit qu'elles fuſſent gravées ſur le bronze ou ſur le marbre, comme une espèce de Satire contre les décedez, qui n'avoient laiſſé aucun monument après eux, ſi ce n'eſt qu'ils étoient venus au Monde & qu'ils en étoient ſortis. Je me rapellai d'abord quelques-uns de ces grands Perſonnages qui ſe trouvent dans les Combats des Poëmes Heroïques, où ils ne ſemblent avoir des Noms pompeux & ſonores, que pour être tuez ſur le champ de bataille, & qui ne ſont célèbres que pour avoir eu la tête caſſée. Tels ſont un *Glaucus*, un *Medon* & un *Therſilocus*, dont *Homere* & *Virgile* nous parlent. L'Ecriture Sainte nous dépeint admirablement bien la vie de ces Hom-

Hommes, qu'elle compare à *la trace d'une Flèche*, qui eſt imperceptibile & qui ſe referme d'abord.

A mon entrée dans l'Egliſe, je m'arrêtai à voir creuſer une Foſſe, & à chaque pellée de terre qu'on en ſortit, je vis quelque morceau d'Os ou de Crane, mêlé avec une eſpèce de poudre nouvellement formée, qui avoit eu place autrefois dans la compoſition d'un Corps humain. Là-deſſus, je vins à reflechir ſur la multitude innombrable des Perſonnes qui étoient confondues ſous le pavé de cette ancienne Abbaïe; ſur ce que les Hommes & les Femmes, les Amis & les Ennemis, les Prêtres & les Soldats, les Religieux & les Chanoines, s'y trouvoient envelopez tous enſemble dans un ſeul amas de pouſſiere; ſur ce enfin que la Beauté, la Force & la Jeuneſſe y étoient reduites, ſans aucune diſtinction, dans la même poudre, avec l'Age avancé, la Foibleſſe & la Laideur.

Après avoir ainſi parcouru en gros ce vaſte Magaſin de la Mortalité; pour en venir un peu plus au détail, j'examinai les Tombeaux, qui ſont diſperſez dans tous les quartiers de cet auguſte Edifice. Quelques-uns étoient chargez d'Epitaphes ſi extravagantes, que ſi les Défunts en pouvoient être avertis, ils rougiroient de honte à la vûë des Eloges qu'on leur donne. Il y a d'autres de ces Epitaphes ſi modeſtes, qu'elles ſont conçues en *Grec* ou en *Hébreu*, & qu'il n'arrive pas une fois dans

un an qu'un ſeul Curieux les déchifre. Au Quartier des Poëtes, j'y en trouvai qui n'avoient point de Tombeau, & j'y vis des Tombeaux qui ne renfermoient aucun Poëte. Je remarquai d'ailleurs que la Guerre où nous ſommes engagez avoit orné l'Egliſe d'un nombre infini de ces Monumens vuides, qu'on y a élevez à la memoire de divers Officiers, dont les corps repoſent peut-être dans les Plaines de *Blenheim*, ou dans le fond de la Mer.

Quoi qu'il en ſoit, jeus un plaiſir extrême à la lecture de quantité d'Epitaphes modernes, qui ſont écrites avec beaucoup d'élegance & de juſteſſe, & qui par cela même ne font pas moins d'honeur aux Morts qu'aux Vivans. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on ne gravât jamais aucune de ces Pièces, ſans les avoir montrées à quelque habile Homme qui s'y entende, parce que les Etrangers ſe forment là-deſſus une idée du Savoir ou de l'Ignorance, de la Politeſſe ou du mauvais Goût, qui regnent dans une Nation. J'ai toûjours été choqué du Monument qu'on a dreſſé à l'honeur du Chevalier *Cloudesly Shovel:* Au lieu de nous repréſenter ce brave Amiral *Anglois*, ſous la Figure d'un Homme un peu ruſtre & ſans façon, qui étoit ſon Caractère diſtinctif, il y paroît en Damoiſeau, coifé d'une longue Perruque, & appuïé ſur des Couſſins de velours, à l'ombre d'un Dais magnifique. L'Inſcription n'eſt pas indigne de cet ouvrage; car au lieu de célèbrer ſes grands

Ex-

Exploits pour le ſervice de ſa Patrie, elle ſe borne à nous entretenir de ſa funeſte Mort, où il lui étoit impoſſible d'aquerir de l'honeur. Les *Hollandois*, que nous avons du penchant à mépriſer, comme s'ils manquoient de genie, font paroître beaucoup plus de goût pour l'Antique & la belle ordonnance dans leurs Bâtimens & leurs Ouvrages de cette nature, qu'on n'en voit dans les nôtres. Les Mauſolées, qu'ils ont élevez à leurs Amiraux, les repréſentent à nos yeux tels qu'ils étoient, & ſont enrichis de Couronnes roſtrales, accompagnées de pluſieurs Ornemens & Feſtons d'Herbe marine, de Coquillages & de Corail, qui ont un juſte raport avec tout le deſſein.

Mais pour revenir à mon ſujet, je remis la vûë de nos Monarques à une autre fois, lors que je me trouverai d'une humeur ſerieuſe & penſive. Je n'ignore pas que des Spectacles de cette nature excitent d'éfraïantes & noires idées dans les Eſprits timides & les Imaginations foibles; mais quoi que je ſois toûjours ſerieux, la mélancholie m'eſt inconnue, & je puis enviſager la Nature dans ſes plus triſtes Scènes, avec le même plaiſir que je l'admire dans ſes plus agréables Décorations. Je me trouve en état par-là de profiter de ces Objets, que d'autres ne peuvent regarder qu'avec horreur. Lors que je tourne les yeux ſur les Tombeaux des Grands, tout principe d'Envie s'éteint chez moi; lors

que je m'amuſe à lire les Epitaphes des Perſonnes célèbres pour leur Beauté, tout apétit déreglé s'évanouït dans mon cœur; lors que je vois les plaintes des Peres & des Meres gravées ſur les Tombeaux de leurs Enfans, je m'atendris & je verſe des larmes; lors que je vois les Peres & les Meres enſevelis dans le même endroit, je penſe à la vanité qu'il y a de s'afliger pour ceux que nous devons bientôt ſuivre: Lors que je vois des Monarques étendus dans la pouſſiere tout auprès de ceux qui les ont dépoſez, ou des Rivaux, qui disputoient entr'eux de la gloire, ou les ſaints Hommes qui déchiroient le Monde par leurs cruelles Disputes, placez côte à côte les uns des autres, je m'étonne & je ſens une vive douleur de toutes les Factions & de tous les petits Débats qui occupent le Genre Humain. En un mot, lors que j'examine les Dates gravées ſur les Tombeaux, dont les unes n'y ſont que d'hier, & les autres depuis cinq ou ſix cens ans, je reflechis ſur ce grand Jour, qui nous rendra tous Contemporains, & auquel nous paroîtrons tous enſemble.

C.

XXI.

XXI. DISCOURS.

Ut nox longa, quibus mentitur amica, diésque
Longa videtur opus debentibus; ut piger annus
Pupillis, quos dura premit custodia matrum:
Sic mihi tarda fluunt, ingratáque tempora, quæ ſpem
Conſiliúmque morantur agendi gnaviter id, quod
Æquè pauperibus prodeſt, locupletibus æquè;
Æquè neglectum pueris, ſenibúsque nocebit.
HOR. L. I. Ep. I. 20, -26.

De même que la nuit paroît longue à ceux qui atendent une Maîtreſſe, qui leur manque de parole; de même que des gens qui travaillent à la journée, trouvent qu'elle ne finit point; de même enfin que les années durent des ſiècles à un Enfant mineur, & gémiſſant ſous la tutèle d'une Mere qui s'aime trop: de même je m'ennuie étrangement, quand je vois s'écouler & ſe perdre tant de précieux momens, où je pourrois aprendre & pratiquer certaines maximes, également avantageuſes aux riches & aux miſerables; que les vieillards & les jeunes gens ne peuvent négliger impunément.

A peine y a-t-il un Homme capable de reflechir, & engagé dans les affaires du Monde, qui n'aît une impatience ſecrete

crete de ſe délivrer tôt ou tard de l'embarras qu'il y trouve, & qui ne forme le deſſein de ſe mettre quelque jour dans un état qui réponde au but de ſa création. Vous en voïez tous les jours qui protestent en bonne compagnie, que tous les Honeurs, le Pouvoir & les Richeſſes qu'ils ont en vûë, ne ſauroient les dédommager du quart de la peine qu'ils ſe donnent pour les obtenir, ou les conſerver. Y a-t-il rien de plus contradictoire que la théorie & la pratique de ces gens là? Ils gemiſſent ſous le poids qui les accable, & ils ne peuvent ſe reſoudre à ſecouer le joug; ils auroient beſoin de la Retraite, & il n'y a pas moïen qu'ils l'embraſſent: ils s'évaporent en ſouhaits inutiles, & ils veulent paroître toûjours dans les Scènes les plus éclatantes de la vie; ce qui n'eſt guère plus raiſonnable que ſi un Homme faiſoit allumer un plus grand nombre de Chandelles, lors qu'il veut aller dormir.

Puis donc que nous ſommes les dupes de nos cœurs à cet égard, & que nous n'avons pas la force de renoncer au Monde tout d'un coup, quoi que nous en prenions tous les jours la reſolution, ne nous amuſons pas à la formalité, mais ſervons-nous peu à peu de ſes plaiſirs, pendant que nous en avons la jouïſſance.

Il n'y a nul doute que ce ne ſoit le but genéral de la plûpart des Hommes, & qu'ils ne ſe flatent de vivre un jour d'une maniere conforme aux principes de leur Raiſon;

ſon; mais puis que la durée de notre vie eſt ſi incertaine, & que c'eſt un des Lieux communs ſur leſquels on raiſonne depuis qu'il y a des Hommes au Monde, comment eſt-il poſſible qu'on retarde un moment l'execution de ce deſſein?

L'Homme d'affaires à toûjours quelque choſe à finir, & il ſe dit à lui-même qu'après en être venu à bout, il renoncera à toutes la vanitez de l'Ambition: Le ſenſuel veut du moins prendre congé de ſa Maîtreſſe & la quiter civilement: Mais l'Ambitieux s'engage à toute heure à de nouvelles pourſuites, & le Voluptueux trouve de nouveaux charmes dans l'objet qu'il croïoit pouvoir abandonner. On ſe repaît ainſi d'une chimere, lors qu'on s'imagine qu'en changeant de Lieu ou de circonſtances, on changera de mœurs; les mêmes Paſſions nous ſuivent par tout, jusqu'à ce qu'elles ſoient domtées; & il nous eſt impoſſible de vivre jamais contens dans la Retraite la plus profonde, à moins que nous ne ſoïons en état de goûter à peu près la même douceur au milieu du bruit & des embarras de la Vie.

J'ai toûjours cru que le moïen le plus ſûr de connoitre les Hommes, étoit d'examiner les Lettres qu'ils écrivent à leurs Amis. * Le ſage & l'habile Théologien, mon Aſſocié, avec qui je m'entretenois l'autre jour fort ſerieuſement du danger qu'il y a dans la Repentance tardive, eut

* Voïez ci-deſſus p. 17.

la bonté de me communiquer celles que je vais inſerer ici, & qu'il avoit reçues de trois Perſonnes, avec qui il a de grandes liaiſons. La premiere vient d'un Homme d'affaires, qui eſt ſon Proſelyte; la deuxième d'un Ami, dont il a conçu de bonnes eſperances, & la troiſième d'un Homme qui ne ſe fixe à rien, mais qui ſe laiſſe entraîner, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, ſuivant que l'humeur lui en dit. Quoi qu'il en ſoit, voïons de quelle maniere ils raiſonnent.

MONSIEUR,

„ Je ne ſaurois vous exprimer l'obligation que je vous ai de m'avoir engagé, „ par une ſorte de Pénitence fort ſinguliere, à rendre quelque ſervice, tous les „ jours de ma vie, à quelque Perſonne „ de mérite. Le Poſte où je ſuis me fournit ſouvent ces occaſions, & le noble Principe, que vous m'avez inſpiré, „ de faire du bien à tous ceux qui m'aprochent, me rend atentif & industrieux „ dans toutes mes entrepriſes. Lors que „ je releve le Mérite abatu, ou que je le „ tire de l'obscurité où il ſe cachoit, & „ que je protege une perſonne qui eſt ſans „ amis, je me condamne d'avoir voulu „ autrefois abandonner le Monde pour travailler à mon Salut. Je ſuis fâché que „ vous ne vouliez pas profiter de l'occaſion que jaurois d'avancer votre For-

„ tune,

„ tune, quoi que je ſois bien perſuadé que
„ vous êtes beaucoup plus ſenſible à l'a-
„ veu que je fais ici d'être devenu, par
„ votre moïen, plus honête Homme que
„ je n'étois. C'eſt ce que reconnoitra tou-
„ te ſa vie celui qui eſt, *&c.*

R. O.

MONSIEUR,

„ Je ſuis très convaincu de tout ce que
„ vous me dîtes la derniere fois que j'eus
„ le bonheur de me trouver ſeul avec vous.
„ Ce fut alors que vous me repréſentates
„ le mauvais train de vie où je ſuis enga-
„ gé; mais vous le fites d'une maniere,
„ qui me perſuada que vous agiſſiez par
„ un principe d'amitié en ma faveur. Si je
„ ne comptois là-deſſus, je n'obéïrois pas
„ ſi franchement à l'ordre que vous m'a-
„ vez donné de vous découvrir mon état
„ à l'égard de la Demoiſelle qui me capti-
„ ve. Je ſai que vous vous bornates à
„ m'inſinuer que *je renonçois pour elle à mon*
„ *Caractère*; mais cette Friponne a l'air ſi
„ bon & ſi doux, qu'on devroit, pour ce-
„ la ſeul, lui pardonner ſa Foibleſſe.
„ Eſt-ce que vous autres, Gens vertueux,
„ ne diſtinguez point les Crimes, ſui-
„ vant les Perſonnes qui s'en rendent
„ coupables? Faut-il que ma chere *Chloé*
„ porte le même nom infâme que vous
„ donnez aux Débauchées du commun?
„ Vous voïez, Monſieur, que je vous
„ parle à cœur ouvert de la ſituation où

„ je

„ je me trouve à l'égard de cette Demoi-
„ ſelle ; & je vous promets d'emploïer
„ tous mes éforts pour vaincre le penchant,
„ qui m'a rendu jusques-ici ſon très-hum-
„ ble ſerviteur à un tel point, que j'ai
„ presque honte de me dire le vôtre,

T. D.

MONSIEUR,

„ Il n'y a point d'état plus incommode
„ que celui d'un Homme qui ne ſuit pas
„ les lumieres de ſa Raiſon. Il vous pa-
„ roîtra ſans doute fort étrange, ſi je vous
„ dis que l'amour de la Retraite fut ce
„ qui m'amèna d'abord à la Cour ; mais
„ ce ne ſera plus une énigme pour vous,
„ lors que vous ſaurez que je n'avois au-
„ tre choſe en vûë que d'y amaſſer dequoi
„ acheter un Bien de Campagne, & de me
„ procurer ainſi une agréable Retraite. Je
„ me vois aujourd'hui en état de faire cet-
„ te aquiſition, & mon devoir me ſolli-
„ cite à paſſer le reste de mes jours, loin
„ du tumulte & de l'embarras du grand
„ monde ; mais j'ai le malheur d'avoir tout-
„ à-fait perdu le goût de la vie tranquille,
„ & je retournerois à préſent à la Cam-
„ pagne, avec plus de repugnance que je
„ n'en eus pour me rendre à la Cour. Je
„ ſuis aſſez infortuné pour connoître que
„ j'aime les bagatelles, & que je néglige
„ ce qu'il y a de plus important : En un
„ mot, la Raiſon & la Coutume s'entre-

„ cho-

„ choquent dans mon ſein. Je n'ai pas ou-
„ blié de vous avoir ouï dire une fois, que
„ je pouvois vivre dans le Monde, ſans
„ m'y attacher. Aïez donc la bonté, je
„ vous en prie, de m'expliquer ce Para-
„ doxe un peu plus au long, afin que je
„ vive, s'il eſt poſſible, d'une maniere qui
„ ſoit conforme à mon devoir & à mon
„ inclination. Je ſuis, *&c.*

R. B.

R.

XXII. DISCOURS.

——— neque ſemper arcum
Tendit Apollo.

HOR. L. II. Od. X. 19,20.

Apollon *ne tient pas toûjours ſon arc bandé.*

JE regalerai ici le Public de la Lettre d'un Faiſeur de Projets, qui voudroit établir un nouvel Office, dans l'eſperance qu'il contribueroit beaucoup à l'embelliſſement de la Ville, & à chaſſer la barbarie de nos Ruës. Pour moi, je la regarde comme une Satire délicate ſur tous les Faiſeurs de Projets en genéral, & comme une vive peinture de toute la Critique moderne. La voici telle que je l'ai reçuë.

MON-

MONSIEUR,

„ Après avoir vû d'un côté,* que vous „ avez dessein d'établir quelques Officiers „ subalternes, pour avoir inspection sur „ certaines petites choses, auxquelles vous „ ne sauriez prendre garde vous-même, & „ remarqué de l'autre, qu'il se commet „ tous les jours de lourdes bévûës dans „ les Enseignes de cette Ville, au grand „ scandale des Etrangers, & de ceux de „ nos Compatriotes, qui en sont les cu- „ rieux Admirateurs : je vous prie en tou- „ te humilité de vouloir bien me choisir „ pour votre Sur-Intendant à l'égard de „ toutes ces Figures qui sont ou qui seront „ mises en usage en pareil cas ; avec plein „ pouvoir de corriger ou d'éfacer même „ tout ce que j'y trouverai d'irregulier ou „ de mal conçu. Parce que nous man- „ quons d'un tel Officier, on ne voit rien „ dans ces Objets, qui s'élancent par tout „ à nos yeux, & qui tâchent de se rendre „ visibles, on n'y voit rien, dis-je, qui „ sente la belle Litterature ou le bon Goût. „ Nos Ruës sont pleines de Sangliers bleus, „ de Cygnes noirs & de Lions rouges ; „ pour ne rien dire des Cochons volans, „ ni de quantité d'autres Créatures plus „ monstrueuses qu'aucune de celles qui „ hantent les Déserts de l'*Afrique*. N'est-il „ pas étonnant, que celui qui peut choisir „ en-

* Voïez ci-dessus p. 79.

„ entre tous les Oiſeaux de l'Air & les „ Bêtes de la Terre, s'aviſe de loger à „ l'Enſeigne d'un Etre de raiſon?

„ Quoi qu'il en ſoit, ſi j'obtenois cet „ Emploi, ma premiere tâche ſeroit, à „ l'exemple d'*Hercule*, de nétoïer la Ville „ des Monstres. Je défendrois en deuxiè- „ me lieu qu'on joignît dans la même En- „ ſeigne des Créatures qui ne ſympatiſent „ point, ou des choſes qui ne quadrent „ pas enſemble, comme une Cloche & „ une Langue de Bœuf, un Chien & un „ Gril. Pour le Renard & l'Oie, on peut „ ſupoſer leur rencontre; mais qu'eſt-ce „ que le Renard a de commun avec les „ ſept Planetes? L'Agneau & le Dauphin „ ſe ſont ils jamais vûs aucune part que „ dans une Enſeigne? A l'égard du Chat „ & du Violon, il y a quelque esprit ca- „ ché là-deſſous, & c'eſt pour cela même „ que je ne prétens pas l'attaquer ici. D'ail- „ leurs, il faut obſerver que tout jeune „ Artiſan qui s'établit ajoute d'ordinaire à „ ſon Enſeigne celle du Maître chez qui „ il a fait ſon aprentiſſage, comme un nou- „ veau Marié joint à ſon Ecuſſon les ar- „ mes de ſa Maîtreſſe. Je ne doute pas „ que ceci n'ait produit un nombre infini „ de ces Peintures abſurdes que nous „ voïons dans les Ruës; & j'ai même ouï „ dire que l'Enſeigne des trois Nonains & „ du Liévre, qui eſt ſi commune, doit „ ſon origine à une pareille cauſe. Je vou- „ drois donc établir de certaines Regles,

„ pour

„ pour déterminer jusques à quel point un „ Artiſan pourroit adopter l'Enſeigne d'un „ autre, & en quels cas il lui ſeroit per„ mis de l'écarteler avec la ſienne.

„ En troiſième lieu, j'ordonnerois à „ tout Boutiquier d'avoir une Enſeigne „ qui eut quelque raport avec ce qu'il „ vend. Qu'y a-t-il en effet de plus abſur„ de que de voir une Débauchée loger à „ l'Enſeigne de l'Ange, & un Tailleur à „ celle du Lion ? Il me ſemble qu'un Ro„ tiſſeur ne devroit pas être logé à la Bo„ te, ni un Cordonnier au Cochon rôti ; „ mais à faute de ce Reglement, j'ai vû „ l'Enſeigne du Bouc à la Maiſon d'un „ Parfumeur, & le Buste du Roi de *Fran„ ce* à celle d'un Armurier.

„ Un Auteur étranger, qui a beaucoup „ d'esprit, remarque, dans un de ſes Ou„ vrages, que la plûpart de ces Meſſieurs „ qui ſe piquent de Nobleſſe, & qui re„ gardent de haut en bas tous ceux qui „ s'attachent au Commerce, portent dans „ leurs armes les instrumens de la rôture „ de leurs Ancêtres. Je n'examinerai pas „ ſi cela eſt vrai en général ; mais ſans „ vouloir que les Enfans arborent aujour„ d'hui les Enſeignes de leurs Aïeux, il „ me ſemble qu'il ſeroit bien juste que „ ceux qui exercent quelque trafic, en euſ„ ſent les marques au deſſus ou à côté de „ leurs Portes.

„ Lors que le Nom d'une Perſonne „ fournit matiere à une alluſion ingenieu-

„ ſe

„ ſe dans une Enſeigne, je lui conſeille-
„ rois d'en profiter, pour faire ſavoir au
„ public qui elle eſt. Auſſi la ſpirituelle
„ Madame *Saumon* n'a t elle pas manqué
„ de mettre un Saumon à ſon Enſeigne,
„ & il auroit été ridicule, ſi elle ſe fut avi-
„ ſée de loger à la Truite. Mr. *Cloche* s'eſt
„ auſſi distingué par une invention du mê-
„ me goût ; mais à propos de Cloches,
„ permetez-moi de vous dire que ce mot
„ a donné occaſion a pluſieurs traits d'es-
„ prit de cet ordre. Un Homme d'une
„ auſſi vaste litterature que vous, n'igno-
„ re pas qu'*Abel Drugger* s'aquit beaucoup
„ de reputation par-là, du tems de notre
„ fameux Poëte *Ben. Johnſon.* D'ailleurs,
„ le Dieu apocryphe de nos Ancêtres
„ Païens nous eſt repréſenté ſous cette Fi-
„ gure, qui, accompagnée du Dragon,
„ fait une très-jolie Enſeigne dans pluſieurs
„ de nos Ruës. Pour ce qui regarde la
„ *Cloche-Sauvage*, qui eſt l'Enſeigne d'un
„ Sauvage, peint debout à côté d'une Clo-
„ che, je me ſuis rompu autrefois la cer-
„ velle, pour en découvrir le fin, jusqu'à
„ ce que je tombai par haſard ſur la lectu-
„ re d'un vieux Roman traduit du *Fran-*
„ *çois*, où il eſt parlé d'une très-belle Fem-
„ me, qui fut trouvée dans un Déſert, &
„ que l'Auteur *François* nomme *la belle*
„ *Sauvage*, que l'*Anglois* traduit toûjours
„ *the Bell-Savage*, c'eſt-à-dire, *la Cloche-*
„ *Sauvage.* Vous voïez, Monſieur, par
„ ce trait de Philologie, que j'ai fait mon

„ étu-

„ étude particuliere des Enſeignes, & „ qu'ainſi je ſuis bien & dûement qualifié „ pour l'Emploi que je ſollicite auprès de „ vous. Ce n'eſt pas tout, je puis deviner „ aſſez juste de quelle humeur eſt le Lo- „ cataire d'une Maiſon, par l'Enſeigne „ qu'il y a ſuspendue. Un Homme fier & „ bilieux choiſit d'ordinaire un Ours, & „ celui qui eſt d'un naturel doux ſe loge „ ſouvent à l'Agneau. Il y a quelque tems „ qu'à la vûë d'une Enſeigne, près de „ *Charing-Croſs*, où l'on voïoit une espè- „ ce de Cuvette fort jolie, avec deux pe- „ tits Anges, qui voloient au-deſſus, & „ dans laquelle ils preſſoient un Citron „ chacun, j'eus la curioſité de m'informer „ du Maître du Logis, & il ſe trouva que „ c'étoit un *François*, comme je l'avois „ bien conjecturé ſur les petits raports „ qu'il y avoit entre lui & ſon Enſeigne. „ Du reste, j'ai une ſi haute idée de vo- „ tre capacité, qu'il ſeroit inutile de m'é- „ tendre davantage ſur cet article; Ainſi „ je me recommande très-humblement à „ vos bonnes graces & à votre puiſſante „ protection. Je ſuis, *&c.*

Je reçus le même jour une autre Let- tre, qui ne quadrera pas mal, ſi je ne me trompe, avec la précedente. La voici mot pour mot.

„ *De*

„ *De mon Apartement près de* Charing-Croſs.

MONSIEUR,

„ Sur ce que j'ai ouï dire que cette Na-
„ tion encourage beaucoup l'adreſſe & l'in-
„ dustrie, j'ai amèné ici un Danſeur de
„ Corde, qui a été pris dans une des Fo-
„ rêts du Grand *Mogol*. C'eſt un Singe
„ d'extraction; mais il voltige ſur la Cor-
„ de, il fume une pipe de tabac, & avale
„ un verre de Biere, auſſi gaillardement
„ qu'aucune Créature raiſonnable. Il don-
„ ne toute ſorte de ſatisfaction aux Per-
„ ſonnes de qualité, & ſi elles veulent bien
„ ſe cotiſer en ſa faveur, je ferai venir de
„ *Hollande* un de ſes Freres, qui eſt un très-
„ habile Sauteur, de même qu'un autre de
„ la même Famille, qui me ſervira de Bou-
„ fon, & qui eſt le plus drôle Corps qu'il
„ y ait dans tout le Païs. Je me flate qu'ils
„ ſeront en état de paroître l'Hiver pro-
„ chain, & je ne doute pas que ce Spectacle
„ ne ſoit plus goûté que l'Opera ou les Ma-
„ rionettes. Je ne dirai pas qu'un Singe eſt
„ plus galant Homme que certains Heros
„ de l'Opera; mais à coup ſûr il repréſente
„ mieux un Homme, que la Machine la
„ plus artistement compoſée de bois & de
„ fil d'archal. Si vous avez la bonté de di-
„ re un mot en ma faveur dans quelcun de
„ vos Discours, je vous promets de vous
„ donner tous les ſoirs une place à la Co-
„ médie de mes Singes ſans qu'il vous en
„ coûte rien. Je ſuis, *&c.* C.

XXIII.

XXIII. DISCOURS.

—— At ſermo linguâ concinnus utrâque
Suavior, ut Chio nota ſi commiſta Falerni eſt.
HOR. L. I. Sat. X. 23, 24.

Mais un discours composé des deux Langues a plus de grace; de même que le Vin de Chio *eſt plus délicieux, quand il eſt mêlé avec celui de* Falerne.

IL n'y a rien qui ait plus choqué les oreilles de nos *Anglois*, que la Récitation *Italienne* la premiere fois qu'on l'admit ſur le Théatre. Tout le monde fut d'une ſurpriſe extrême d'entendre des Généraux commander en Muſique, & des Dames donner des meſſages en chantant. On ne pouvoit s'empêcher de rire toutes les fois qu'on entendoit un Amant chanter un Billet doux d'un bout à l'autre, & fredonner même le deſſus d'une Lettre. La fameuſe bévûë d'une de nos anciennes Comédies, où l'on avertiſſoit les Lecteurs, qu'*un Roi, accompagné de deux Violons, entroit ſeul*, n'étoit plus une choſe abſurde; puis qu'il étoit impoſſible de nos jours qu'un Heros dans un Déſert, ou qu'une Princeſſe dans ſon Cabinet, diſſent le moindre mot ſans qu'il fut ſoutenu d'Inſtrumens de Muſique.

Mais quelque étrange que parût d'abord cette maniere de réciter à l'*Italienne*, il

il me ſemble qu'elle eſt beaucoup plus juste que celle qui prévaloit dans nos Opera avant cette innovation : du moins le paſſage du Chant à la Récitation muſicale eſt plus naturel, que de parler d'un ton ordinaire après avoir chanté, comme on le faiſoit dans les Opera de *Purcell*.

La ſeule faute que je trouve dans l'uſage moderne, vient de ce que la Récitation *Italienne* eſt jointe avec des mots *Anglois*.

D'ailleurs, pour mieux aprofondir cette matiere, je remarquerai que l'Accent de chaque Nation lui eſt ſi particulier, qu'il difére de celui de toutes les autres ; comme on peut le voir par les *Gallois* & les *Ecoſſois*, quoi qu'ils ſoient ſi près de nous. D'un autre côté, l'Accent, dont il s'agit, n'eſt pas la prononciation de chaque mot à part, mais le ſon de tout le discours. De là vient qu'il eſt ſi ordinaire à un *Anglois*, qui entend jouër une Tragedie en *François*, de ſe plaindre que tous les Acteurs prononcent ſur le même ton ; & c'eſt pour cela qu'il préfere ſagement ſes Compatriotes, ſans penſer qu'un *François*, ou un Etranger, ſe plaint auſſi de la monotonie des Acteurs *Anglois*.

Cela poſé, la Récitation muſicale dans chaque Langue, devroit être auſſi différente que leur Accent naturel ; puis qu'à moins de cela, ce qui exprimeroit bien une Paſſion dans une Langue, la repréſenteroit fort mal dans une autre. Tous

ceux qui ont fait quelque ſejour en *Italie* ſavent très-bien, que la cadence, que les *Italiens* obſervent dans le récit de leurs Pièces, n'a qu'un raport éloigné avec le ton de leur voix dans la Converſation ordinaire, ou, pour s'énoncer plus juste, n'eſt que l'accent de leur Langue rendu plus muſical & plus ſonore.

C'eſt ainſi que les marques d'Interrogation, ou d'Admiration, dans la Muſique *Italienne*, ſi l'on peut les nommer de même, qui reſſemblent aux accens de leur discours en pareil cas, ont quelque raport avec les tons naturels d'une voix *Angloiſe* quand nous ſommes en colere ; jusques-là que j'ai vû ſouvent nos Auditeurs fort trompez à l'égard de ce qui ſe paſſoit ſur le Théatre, & s'attendre à voir le Heros caſſer la tête à ſon Domestique, lors qu'il lui faiſoit une ſimple Question, ou s'imaginer qu'il ſe quérelloit avec ſon Ami, lors qu'il lui ſouhaitoit le bon jour.

C'eſt pour cela même que les Artiſtes *Italiens* ne ſauroient jamais admirer, avec nos Muſiciens *Anglois*, les Compoſitions de *Purcell*, ni croire que ſes Tons s'accordent admirablement bien avec ſes paroles ; parce que les deux Nations n'expriment pas toûjours les mêmes Paſſions par les mêmes tons de voix.

Il me ſemble donc, s'il m'eſt permis de le dire, qu'un Muſicien *Anglois* qui compoſe ne doit pas ſuivre trop ſervilement la Récitation *Italienne*, mais qu'il doit s'en écarter peu

à

à peu à diverſes repriſes, pour complaire à ſa Langue maternelle. Il peut en copier toute l'agréable douceur & les *chutes mourantes*, pour me ſervir de l'expreſſion de *Shakeſpear*, ſans oublier qu'il doit s'accommoder a un Auditoire *Anglois*; & s'il donne quelque licence au ton de ſa voix dans la Converſation ordinaire, il doit avoir le même égard pour l'accent de ſa Langue, que ceux qu'il imite ont pour la leur. On obſerve, que pluſieurs de nos Oiſeaux de chant aprennent à adoucir la rudeſſe naturelle de leur ramage, par la fréquentation de ceux qui viennent de Climats plus chauds que le nôtre. Je voudrois tout de même que l'Opera *Italien* prêtât à notre Muſique *Angloiſe* dequoi l'enjoliver & l'adoucir; mais je ne voudrois jamais qu'il l'engloutît entierement. Que l'infuſion ſoit auſſi forte qu'il vous plairra, mais que l'*Anglois* y domine toûjours, qu'il en ſoit la baſe & le capital.

Un Muſicien doit s'accommoder au genie de ſa Nation, & prendre garde que la délicateſſe de l'oreille, ou le goût de l'Harmonie s'eſt formé ſur les ſons dont chaque Païs abonde; en un mot, que la Muſique eſt quelque choſe de relatif, & que ce qui eſt harmonieux pour une oreille, peut devenir une diſſonance pour une autre.

Tout ce que je viens de dire à l'égard de nos Opera, ſe peut apliquer à toutes nos Chanſons & à tous nos Airs en général.

Baptiste Lully ſe conduiſit là-deſſus en Homme de bon ſens. Il trouva la Muſique *Françoiſe* très-défectueuſe, & ſouvent même barbare : Avec tout cela, inſtruit de l'humeur de la Nation, du genie de leur Langue, & des mauvais tons auxquels leurs oreilles étoient accoutumées, il ne prétendit pas extirper la Muſique *Françoiſe* & mettre l'*Italienne* à ſa place ; mais il s'attacha uniquement à la cultiver, à la polir, & à l'orner d'un nombre infini de graces & de modulations qu'il emprunta de la derniere. La Muſique *Françoiſe* eſt devenue ainſi parfaite en ſon genre; & lors que vous dites qu'elle n'eſt pas ſi bonne que l'*Italienne*, cela ne ſignifie autre choſe ſi ce n'eſt qu'elle ne vous plait pas tant; car à peine y a-t-il un ſeul *François* qui ne s'étonnât de vous entendre préferer celle-ci à l'autre. Il eſt certain que la Muſique des *François* s'accorde fort juſte avec leur Prononciation & leur Accent. On peut dire même que leurs Opera favoriſent beaucoup l'humeur enjouée & badine de cette Nation. Le Chœur, qui revient à diverſes repriſes ſur la Scène, donne de fréquentes occaſions au Parterre de joindre leurs voix avec celles du Théatre. Cette envie de chanter de concert avec les Acteurs eſt ſi dominante en *France*, que, dans une Chanſon connue, j'ai vû quelquefois le Muſicien de la Scène jouër à peu près le même perſonnage que le Chantre d'une de nos Paroiſſes, qui ne ſert qu'à entonner le Pſaume,

me, & dont la voix eſt enſuite abſorbée par celle de tout l'Auditoire. Tous les Acteurs, qui viennent ſur le Théatre, ſont autant de Damoiſeaux. Les Reines & les Heroïnes y ſont ſi fardées, que leur teint paroit auſſi frais & auſſi vermeil que celui de nos jeunes Laitieres. Les Bergers y ſont tout couverts de broderie, & s'aquitent mieux de leur devoir dans un Bal que nos Maîtres de Danſe. J'y ai vû deux Fleuves chauſſez en Bas rouges, & *Alphée*, au lieu d'avoir la tête couverte de Joncs, conter fleurettes avec une belle Perruque blonde, & un Plumet ſur l'oreille, mais chanter d'ailleurs d'une voix ſi tremblante, ſi pleine de fredons & de roulemens, que j'aurois mieux aimé entendre le murmure d'un petit Ruiſſeau.

Le dernier Opera, que je vis chez cette Nation enjouée, étoit l'*Enlevement de Proſerpine*, où *Pluton*, pour ſe rendre plus agréable, s'équipe à la *Françoiſe*, & amène *Aſcalaphus* avec lui, en qualité de ſon Valet de chambre. C'eſt ce que nous appellerions une Folie & une Impertinence, & que les *François* regardent comme enjoué & poli.

Je n'ajouterai pas autre choſe à ce que je viens de dire, ſi ce n'eſt que la Muſique, l'Architecture & la Peinture, de même que la Poëſie & l'Eloquence, doivent tirer leurs Loix du Sens commun & du Goût genéral, & non pas des Principes mêmes de ces Arts; ou, pour me ſervir d'autres termes, le Goût ne doit pas ſe

conformer à l'Art, mais l'Art doit ſuivre le Goût. La Muſique n'eſt pas ſeulement destinée à plaire aux oreilles délicates, mais à tous ceux qui peuvent distinguer un ton rude d'avec un desagréable. Celui qui n'eſt pas ſourd peut être Juge ſi une Paſſion eſt exprimée par des ſons qui lui conviennent, & ſi leur mélodie eſt plus ou moins touchante.

C.

XXIV. DISCOURS.

Si, Mimnermus uti cenſet, ſine amore jocisque
Nil eſt jucundum; vivas in amore jocisque.
HOR. L. I. Ep. VI. 65, 66.

Si, ſelon la penſée de Mimnermus, *rien n'eſt agréable dans la vie, à moins qu'on ne la paſſe dans les jeux & dans les plaiſirs; paſſez-la de la ſorte.*

UNe Calamité commune oblige les Hommes à ſe cherir les uns les autres, quoi qu'ils différent à tout autre égard. L'Amour eſt la Paſſion la plus univerſelle qu'il y ait au Monde, & je ſuis ravi d'aprendre, par une Lettre qui m'eſt venue d'*Oxford*, qu'il y a, dans cette Univerſité, une troupe de Soupirans, qui ont établi une Coterie entr'eux à l'honeur de la Tendreſſe. Ils ſont du nombre de ces Amoureux, qui n'ont pas tout-à-fait perdu

du l'Esprit, mais qui connoiſſent leur Folie, & c'eſt pour cela même qu'ils ſe tiennent ſéparez des autres, pour avoir le plaiſir de parler à tort & à travers, ſans s'expoſer à la riſée du Public. Lors qu'un des Aſſociez arrive dans la Chambre, où ils ont leur rendez-vous, il n'eſt pas obligé d'entamer un nouveau Discours; mais quand il ſe met à ſa place, il peut ſuivre le fil de ſes idées, & ajouter brusquement, *Elle me donna ce même ſoir un coup d'œuil fort gracieux; Jamais de ſa vie elle ne me parut ſi belle*; ou autres reflexions de cette nature, ſans aucun égard pour qui que ce ſoit des Membres; car ils ne ſe voient pas pour raiſonner enſemble, mais chacun a pleine liberté de s'entretenir lui-même. Au lieu de Tabatieres ou de Cannes, qui ſervent de contenance à la plûpart des jeunes Gens, ceux-ci ont chacun quelque morceau de Ruban, un Eventail rompu, ou une vieille Ceinture, dont ils jouënt avec les doigts, pendant qu'ils parlent de la Beauté qui leur a fait préſent de ces babioles. Suivant l'idée que ma Lettre m'en donne, ces Meſſieurs reſſemblent à des Acteurs qui repétent leur Rôle derriere la Scène; l'un ſoupire & ſe plaint de ſa deſtinée en termes langoureux; l'autre proteſte qu'il veut rompre ſa chaîne, & un troiſième s'éforce d'exprimer ſa paſſion par ſes gestes, ſans dire un ſeul mot. Il eſt aſſez ordinaire d'en voir quelcun ſe lever tout d'un coup, raiſonner en genéral

ſur la paſſion qui l'anime, & dépeindre ſi bien l'état de ſon Esprit, que les autres, embraſez du même feu, ſuivent ſon exemple, & ſe mettent à discourir à leur tour. En pareil cas, celui qui répréſente l'ardeur, qui le conſume, d'une maniere plus pathetique, eſt declaré Préſident de l'Aſſemblée pour ce ſoir, à cauſe de la ſuperiorité de ſa Paſſion.

Il y a quelques années que nous avions dans cette Ville une Societé de Damoiſeaux, qui ſe paroient comme des Amoureux, & qui ſe donnoient le titre de la *Coterie des Gans à frange*; mais ils étoient d'un esprit ſi médiocre, avant même que la Paſſion l'eut afoibli, qu'ils n'avoient pas le genie de produire de nouvelles impertinences tous les jours; de ſorte que leur Inſtitution ne fut pas de longue durée. Ceux-ci n'exprimoient leur Tendreſſe que par leurs Habits; au lieu que ceux d'*Oxford* abondent en Chimeres & en Fantaiſies groteſques, à proportion du ſavoir & de la capacité, dont ils jouïſſoient, avant que d'être Amoureux. Ils emploient, à l'honeur de quelque Beauté moderne, les Penſées des anciens Poëtes ſur cette agréable Freneſie; & *Clorit* eſt gagnée aujourd'hui, par le même compliment qui fut adreſſé à *Lesbie*, il y a plus de dix Siècles. D'ailleurs, on m'a écrit que le Patron de cette nouvelle Societé eſt le fameux Don *Quixote*. Du moins parlent-ils ſouvent des Avantures de ce gentil Chevalier, ſous prétexte

texte de ſe moquer d'eux-mêmes & de leur Paſſion: mais, quoi que ſenſibles aux extravagances de cet infortuné Guerrier, ils ne prennent pas garde que s'amuſer à faire des Rapſodies, ſur le chapitre de l'Amour, des meilleurs & des plus ſages Ecrits de l'Antiquité, eſt une Manie auſſi divertiſſante que celle de ce parfait Chevalier errant. Enfin, un des nouveaux Aſſociez, qui me feroit plaiſir s'il vouloit m'accorder la continuation de ſa Correſpondance, m'en a écrit la Lettre, que je vais raporter tout du long.

MONSIEUR,

„ Puis que vous avez publié quelque
„ choſe ſur les Coteries, permettez-moi de
„ vous entretenir d'une, qu'on vient d'é-
„ riger à *Oxford*, dont vous n'avez pas pris
„ connoiſſance, & dont peut-être vous n'a-
„ vez jamais entendu parler. Nous nous diſ-
„ tinguons par le titre de la *Coterie Amou-*
„ *reuſe*, & devouëz au ſervice de *Cupidon*
„ nous ſommes grands Admirateurs du
„ beau Sexe. Reduits à vivre en ſecret
„ dans l'Univerſité, cela ſeul nous em-
„ pêche d'être connus du Public. Notre
„ Gouvernement eſt les antipodes de celui
„ du Lieu où nous demeurons: Car, en
„ Amour, il n'y a point de Docteurs, &
„ nous profeſſons tous une Paſſion ſi vio-
„ lente, qu'on n'y admet pas de Graduez;
„ le nombre des Aſſociez eſt illimité; &

„ nos Statuts, ſemblables à ceux des Druï-
„ des, ſont renfermez dans notre ſein, &
„ s'expliquent à la pluralité des voix de la
„ Compagnie. Une Maîtreſſe, & un Poë-
„ me fait à ſon honeur, ſufiſent pour in-
„ troduire un Candidat: Sans le dernier,
„ on ne ſauroit être admis; car tout A-
„ moureux qui ne rime pas, eſt indigne de
„ notre Societé. Si quelcun de nous parle
„ mal de quelque Femme que ce ſoit, il en
„ eſt banni ſur le champ. D'ailleurs, com-
„ me on n'y trouve aujourd'hui que des
„ Gens de Robe, au lieu de nous batre en
„ duel quand nous ſommes Rivaux, nous
„ buvons enſemble à la ſanté de notre Maî-
„ treſſe. Il eſt vrai que la maniere dont
„ on s'y prend cauſe quelquefois des Dis-
„ putes; mais en ce cas nous avons re-
„ cours à l'inſtitution des Anciens, qui or-
„ donnoient, *qu'on bût ſix raſades à la ſan-*
„ *té de* Nævie, *& ſept à celle de* Juſtine:

Nævia ſex Cyathis, ſeptem Juſtina bibatur.
MART. Lib. I. Epig. 72.

„ L'autre ſoir il y eut de groſſes paroles à
„ l'occaſion de cette raſade qu'il faut boi-
„ re pour chaque lettre du nom d'une Maî-
„ treſſe. Un jeune Etudiant, qui eſt amou-
„ reux de Mademoiſelle *Elizabet Dimple*,
„ fut aſſez déraiſonnable pour lever ſa ſan-
„ té ſous le nom d'*Elizabetha*; ce qui pro-
„ voqua la Compagnie juſques à un tel
„ point, que d'une commune voix nous
„ reduiſimes ce Nom à celui de *Babet*.
„ Nous croïons qu'un Homme n'eſt pas

„ d'une

„ d'une bonne converſation, à moins qu'il
„ ne ſoupire cinq fois dans un quart d'heu-
„ re ; & nous traitons de ridicules tous
„ ceux de nos Membres, qui ſe poſſedent
„ aſſez pour répondre directement à une
„ queſtion. En un mot, toute la Societé
„ n'eſt formée que d'Hommes abſens,
„ c'eſt-à-dire de Perſonnes qui ont perdu
„ leur *Localité*, pour me ſervir d'un ter-
„ me de l'Ecôle ; & dont l'Esprit & le
„ corps ne ſe trouvent jamais enſemble.
„ Comme je ſuis un des malheureux Mem-
„ bres de cette Coterie inſenſée, vous ne
„ devez pas attendre que je vous en don-
„ ne un compte plus exact ni plus regulier.
„ Je me flate même que vous me pardon-
„ nerez ſi je me dis brusquement, *&c.*

T. B.

P.S. „ J'oubliois de vous dire, qu'*Al-*
„ *bine*, qui a ſix Esclaves dans notre Socie-
„ té, eſt une des Belles qui s'occupent à
„ la lecture de vos Discours.

R.

XXV. DISCOURS.

Nil illi larvâ, aut tragicis opus eſſe cothurnis.

HOR. L. I. Sat. V. 64.

Il n'avoit beſoin, pour ſe déguiſer, ni de maſque ni de brodequins.

LE dernier Discours, que j'ai publié ſur la *Coterie des laids*, établie à *Oxford*,

y a été si bien reçu, que, sans avoir aucun égard à leurs Statuts qui s'y opposoient, mon témoignage a servi dans ma propre Cause, & qu'ils m'ont admis dans leur incomparable Societé. Tout glorieux de l'honeur qu'ils me font, je ne saurois m'empêcher de le rendre public. Ce n'est pas une petite joie pour moi de voir, que j'ai donné occasion à leur Président de faire paroitre la fecondité de son Genie, & cette vaste Litterature, qu'on lui attribue; mais je ne doute pas que sa Harangue ne fût entrecoupée de bien des Pauses & Aplaudissemens, qui perdent toute leur grace par la narration, & que mon Correspondant, s'il m'est permis de le dire, n'a pas sû représenter au juste. Quoi qu'il en soit, j'aprouve fort le mépris que la Societé marque pour la Beauté: Un Homme ne doit pas être louable pour des choses, où sa volonté n'a aucune part; de sorte que toutes les fois que la Nature juge à propos de se moquer, pour ainsi dire, d'elle même, notre Societé peut suivre son exemple, & badiner à cette occasion. Voici la Lettre que mon Correspondant m'a écrite là-dessus.

MONSIEUR,

„ La publication, que vous avez faite
„ de ma derniere Lettre, vous attire cel-
„ le-ci, comme vous le verrez par la sui-
„ te. Qui diriez-vous que je trouvai l'au-
„ tre soir à la porte de notre Caffé? Vous

„ ne

„ ne devineriez peut-être pas que ce fut
„ mon ancien Ami, notre venérable Pré-
„ ſident. Je reconnus d'abord à ſon air,
„ qu'il y avoit quelque choſe qui le cha-
„ touilloit; auſſi n'eut-il pas plûtôt jetté
„ les yeux ſur moi, qu'il me dit, *Ho, ho,*
„ *Docteur, ſavez-vous bien qu'il y a de bon-*
„ *nes nouvelles de* Londres: *que Mr. le*
„ SPECTATEUR *a parlé de notre Societé*
„ *en des termes fort honorables; qu'il marque*
„ *une grande envie d'y être admis, & que,*
„ *pour ſe recommander, avec plus de ſuccès,*
„ *il a donné une deſcription exacte & naïve*
„ *de ſa trogne. Il eſt vrai que nos Reglemens*
„ *ne diſent pas un ſeul mot en faveur des Vi-*
„ *ſages courts; mais ſon Cas eſt un peu ex-*
„ *traordinaire, & je ne doute pas qu'il n'y*
„ *ait quelque ouverture à travers laquelle il*
„ *pourra ſe gliſſer; Du moins, nos Canons*
„ *ne l'excluent pas tout-à fait, & s'il a le*
„ *reſte du corps proportionné à la brieveté de*
„ *ſon viſage, il n'aura pas beſoin de ſe défi-*
„ *gurer pour devenir un des nôtres.* Là-deſ-
„ ſus, je demandai le Discours imprimé,
„ où vous vous êtes dépeint au naturel,
„ pour voir ſi vous avez bon air; & après
„ nous être un peu regalez de votre plai-
„ ſante Figure, Mr. le Préſident me dit
„ que je vous ſervirois de Procureur, le len-
„ demain au ſoir, à notre Aſſemblée: Nous
„ n'y fumes pas plûtôt arrivez, qu'on nous
„ donna des Pipes, & que Mr. le Préſident
„ commença une Harangue ſur l'Introduc-
„ tion que vous avez miſe à la tête de mon

„ Epitre: il y fit voir, avec autant d'élo-
„ quence que de bonnes raiſons, *Qu'on*
„ *avoit manqué depuis long-tems d'une Spe-*
„ *culation de cette nature, & qu'il ne dou-*
„ *toit pas que celle-ci ne fût d'un prix in-*
„ *estimable pour le Public, puis qu'elle ten-*
„ *doit à reconcilier les Ames avec leurs Corps,*
„ *à tranquiliſer l'Eſprit de ceux qui ont des*
„ *ſuperfluitez, des défectuoſitez, ou quelque*
„ *autre irregularité naturelle, & à obliger*
„ *tous les Hommes à ſe contenter de leurs pro-*
„ *pres Carcaſſes, quoi qu'elles ne ſoient peut-*
„ *être pas diſpoſées auſſi mathématiquement*
„ *qu'ils le ſouhaiteroient bien.* Il ajouta, *Que*
„ *pour n'avoir pas reflechi ſur ce que vous di-*
„ *tes*, que nos viſages ne ſont pas de notre
„ choix, *des Perſonnes avoient violé toutes*
„ *les regles d'une bonne Education, & s'é-*
„ *toient portées à des extravagances incroia-*
„ *bles: Combien de Miroirs*, s'écria-t-il,
„ *ont été cenſurez ou calomniez, que dis-je,*
„ *& briſez en mille prèces, pour avoir an-*
„ *noncé la verité? Combien de Cordons à che-*
„ *veux, & de Jarretieres ont ſervi à de cruelles*
„ *executions, par cela ſeul qu'on veut ſe qué-*
„ *reller à tout prix avec ſon ombre? Qui ne ſait*
„ *qu'une des grandes ſources du trouble & de la*
„ *miſere qui accompagnent cette vie, ſur tout*
„ *entre les Perſonnes de qualité, ne vient que*
„ *de l'examen trop rigide de la configuration*
„ *irrevocable de nos parties exterieures, ou de*
„ *certaines diſpoſitions naturelles & invinci-*
„ *bles à devenir gras ou maigres? Cependant*
„ *un peu plus de la Philoſophie de Mr. le*

SPEC-

„ SPECTATEUR *les délivreroit de toutes ces*
„ *inquietudes, & leur feroit voir même, qu'il*
„ *n'y a presque pas un seul de ces défauts, dont*
„ *ils se plaignent, qui n'ait été autrefois en-*
„ *vogue, qui ne le puisse être de nouveau, &*
„ *qui ne le soit peut-être aujourd'hui dans*
„ *quelque Endroit du Monde. Madame* Am-
„ ple *s'est rendue la plus miserable de toutes*
„ *les Femmes: elle se plaint le manger & le-*
„ *boire, de peur de trop engraisser, & vous*
„ *l'entendez s'écrier à toute heure:* Dans
„ trois Mois, je serai toute ronde, & je
„ n'aurai plus de taille! *Du reste, il me*
„ *semble, que tout le malheur de cette Dame*
„ *consiste à être plantée dans un mauvais ter-*
„ *roir; puis que de l'autre côté de la Mer,*
„ *par exemple à* Harlem, *une des moindres*
„ *Tailles y est de* 150 ℔ *pesant. Ces habiles*
„ *Négocians reglent leurs Beautez à la* ℔,
„ *comme le Beurre; & lors que Mademoisel-*
„ *le* Cross *fut dans les* Provinces-Unies,
„ *on ne la trouva pas si belle, que Madame*
„ van Brisket, *d'environ un demi-Tonneau.*
„ *D'ailleurs nous avons Mr.* Lath, *qui est un*
„ *Gentilhomme bien fait, d'une vie sans repro-*
„ *che, & qui à quinze cens Livres Sterling*
„ *par an; avec tout cela, je ne voudrois pas*
„ *être à sa place pour la moitié de ce revenu,*
„ *puis qu'il en donneroit le double, s'il l'a-*
„ *voit, pour une paire de Jambes tournées à*
„ *sa fantaisie. On n'étoit pas si délicat sous*
„ *le regne d'*Edouard I, *de glorieuse memoi-*
„ *re; il n'y avoit rien alors qui fut plus à la*
„ *mode que les Jambes minces, & Sa Ma-*

„ *jesté,*

„ *jesté, qui gouvernoit, en Paix & en Guer-*
„ *re, auſſi bien que le plus habile de ſes An-*
„ *cêtres, n'étoit pas moins redoutable à ſes*
„ *Voiſins, ſous le nom de* Jambes de fuſeau,
„ *que* Cœur de Lion *l'avoit été aux* Sarra-
„ ſins *avant lui. Si l'on remonte plus haut*
„ *dans l'Histoire, on trouvera qu'*Alexandre
„ le Grand *panchoit un peu la tête ſur l'épau-*
„ *le gauche; qu'il n'y avoit pas un ſeul Homme*
„ *qui ſortit alors de ſa Maiſon qu'après avoir*
„ *ajusté la nuque de ſon coû ſur ce modèle; que*
„ *tous les Nobles parloient au Prince & s'entre-*
„ *tenoient eux-mêmes obliquement, & que*
„ *toutes les affaires d'importance ſe traitoient*
„ *à la Cour de* Macedoine *avec la tête pan-*
„ *chée d'un côté. Ce n'eſt pas tout, environ*
„ *le premier Siècle du Christianisme, les Nez*
„ Romains *étoient en grande vogue; mais*
„ *on n'en parla plus enſuite juſqu'à ce que la*
„ *mode s'en renouvella en quatre vingt-huit.*
„ *Il n'y a pas même fort long-tems que* Ri-
„ chard III. *releva le dos de la moitié de nos*
„ *Ancêtres, & que les groſſes Epaules, de*
„ *même que les Nez aquilins, faiſoient une*
„ *bonne partie de leur gloire. Mais pour en*
„ *venir à nous, Meſſieurs, il me ſemble,*
„ *après avoir fait des obſervations continuelles*
„ *depuis cinq ans, qu'il nous ſeroit difficile de*
„ *trouver un aſſez grand nombre de nos Da-*
„ *mes, pour en former une double Societé, &*
„ *que nous réüſſirions mieux à cet égard chez*
„ *quelques-uns de nos Alliez. Qu'en dites-*
„ *vous, ſi notre Bureau ſe déclaroit en faveur*
„ *des* Hollandoiſes? *Vous en penſerez tout*

„ *ce*

„ *ce qu'il vous plaira; mais, quelque laids*
„ *que nous paroissions en chair & en os, je*
„ *croi que ce mélange n'iroit pas tant mal.*
„ *Du reste, ce n'est qu'un Projet, qui peut*
„ *demeurer au croc jusqu'a ce que notre As-*
„ *semblée soit complete; il s'agit ce soir de l'é-*
„ *lection d'un Membre, & permetez que je*
„ *vous propose M. le* SPECTATEUR: *Vous*
„ *savez déja ce qu'il tient, & il pourroit bien*
„ *être que nous n'avons pas son pareil.*

„ J'observai à cette occasion ce qui ar-
„ rive d'ordinaire en tels cas, c'est que la
„ plûpart des Membres étoient gagnez d'a-
„ vance; mais un des plus venérables, que
„ Mr. le Président avoit tâché d'ébranler,
„ par le beau Discours, que vous venez de
„ lire, se releva le menton, qu'il mit à
„ niveau de son nez, & déclara d'un air
„ grave: *Que si vous lui étiez suffisamment*
„ *connu, il n'y auroit personne au Monde plus*
„ *disposé que lui à vous rendre service; mais*
„ *qu'il avoit toûjours eu égard à sa conscien-*
„ *ce & au mérite des Gens; qu'il ignoroit au*
„ *fonds, si vous étiez bel-Homme, ou non,*
„ *& que votre témoignage là-dessus ne signi-*
„ *fioit rien, puis que chacun incline à parler*
„ *en sa faveur. S'il est bel Homme!* repliqua
„ Mr. le Président, *Et ne savez-vous pas*
„ *qu'il est bel Esprit? Avez-vous donc ou-*
„ *blié le Proverbe?* Afin même de lever
„ tous les scrupules de ce Vieillard, il
„ ajouta, *Que le Mérite n'étoit pas si essen-*
„ *tiel, & que vous pourriez mettre un Mas-*
„ *que.* Ceci obligea le bon Homme à fai-

„ re

„ re une pauſe, & à demander trois jours
„ pour y reflechir; mais Mr. le Préſident
„ continua ſa pointe, & lui ſoutint, *Que*
„ *les beaux Esprits de tous les Siècles avoient*
„ *eu le privilége de ſe masquer comme ils vou-*
„ *loient, & que la Couronne destinée à leurs*
„ *travaux avoit toûjours été un Masque, qu'un*
„ *Satire leur préſentoit, ou quelquefois* Apol-
„ lon *lui-même*. Pour confirmer ſa Théſe,
„ il en apella d'abord au Frontiſpice de
„ pluſieurs Livres, en particulier, à la Tra-
„ duction *Angloiſe* de *Juvenal*, à laquelle il
„ le renvoïa, & dit de plus, *que ces Auteurs*
„ *étoient les* Larvati, *ou* Larvâ donati *des*
„ *Anciens*, leurs *Masquez*, ou *ceux qu'ils ho-*
„ *noroient d'un Masque*. Ce trait de Litte-
„ rature diſſipa toutes les objections, & il
„ fut conclu que vous ſeriez choiſi pour un
„ de nos Eleves. Là-deſſus, Mr. le Préſi-
„ dent fit boire votre ſanté à la ronde, &
„ potesta, *Que, malgré ce qu'il avoit dit d'un*
„ *Masque, il ne croioit pas que vous en euſſiez*
„ *plus de beſoin que le Chat-pard*: de ſorte
„ que vous n'avez autre choſe à faire qu'à
„ païer les droits, qui ſont ici fort médio-
„ cres, pourvû que l'on ne vous en impoſe
„ pas, & vous pouvez à l'avenir prendre le
„ titre d'*Aſſocié de la Societé diforme*. C'eſt
„ ce qu'on m'a ordonné de vous écrire, &
„ je vous prie de vouloir accepter en même
„ tems la félicitation de celui qui eſt, *&c.*

A. C.

R.

XXVI.

XXVI. DISCOURS.

Fervidus tecum Puer, & ſolutis
Gratiæ zonis, properéntque Nymphæ;
Et parum comis ſine te Juventas,
Mercuriúsque.
HOR. L. I. Od. XXX. 5, *&c.*

Amenez avec vous le folâtre Cupidon : *que les* Graces *vous y accompagnent dans leur air négligé : que les* Nymphes *ſoient à votre ſuite avec* Mercure *& la* Jeuneſſe, *qui, ſans vous, a ſi peu d'agrément.*

UN de mes Amis a deux Filles, que je nommerai *Lætitia* & *Daphné*; La premiere eſt une des plus grandes Beautez du Siècle où nous vivons, & l'autre n'a point de charmes qui la faſſent remarquer. Leur bonne & leur mauvaiſe fortune dans cette vie ſemblent dépendre de cette unique circonſtance exterieure. *Lætitia*, qui, dès le berceau, n'a jamais entendu que des éloges de ſes traits & de ſon teint, eſt ainſi demeurée telle que la Nature l'a faite, c'eſt-à-dire un très bel Objet pour les yeux. Convaincue de ſes charmes, elle eſt d'un orgueil & d'une inſolence, inſuportables à tous ceux qui l'aprochent. *Daphné*, qui avoit près de vingt ans avant qu'on lui eut fait la moindre civilité, ſe vit obligée à per-

perfectionner ſes talens naturels, pour ſupléer au défaut de ces atraits qu'elle voïoit dans ſa Sœur. La pauvre Fille ne gagnoit presque jamais ſa cauſe dans les Disputes où elle ſe trouvoit intéreſſée; on n'avoit aucun égard à ſes discours, quoi que le bon ſens y dominât, reduite à bien peſer ce qu'elle avoit à dire avant que d'ouvrir la bouche. Il n'en étoit pas de même de *Lætitia*; on l'écoutoit toûjours favorablement, & on l'aprouvoit, de la mine & du geste, avant qu'elle eut dît un ſeul mot. Ces différentes manieres d'agir ont produit des effets proportionnez à leurs cauſes; *Lætitia* eſt d'une converſation inſipide, & celle de *Daphné* eſt fort agréable. *Lætitia*, aſſûrée de la faveur des autres, n'a point étudié l'art de plaire; *Daphné*, très-incertaine du même avantage, n'a compté que ſur ſon Mérite. On voit toûjours quelque choſe de grave, de chagrin & de triste dans la mine de *Lætitia*; au lieu que *Daphné* a un air gai, ouvert & tranquille. L'Hiver dernier, un jeune Gentilhomme vit *Lætitia* à la Comédie, & auſſitôt il fut ſon Eſclave. Il étoit aſſez riche, pour n'avoir pas beſoin d'Introducteur auprès du Pere de ſa Belle. En effet, il ne lui eut pas plûtôt parlé, qu'on l'admit dans la Maiſon avec toute la liberté poſſible; mais des airs gênez, des regards ſeveres & des civilitez reſpectueuſes, étoient les plus hautes faveurs qu'il pouvoit obtenir de ſa Maîtreſſe. *Daphné* le recevoit au contraire avec l'enjoû-

joûment, & l'innocente familiarité d'une Sœur; ce qui l'obligeoit à s'écrier bien des fois, *Oh, ma chere* Daphné, *ſi tu étois auſſi belle que* Lætitia! — Elle prenoit cette apostrophe avec la gaieté ingenue & ordinaire d'une Fille, qui agit ſans aucun deſſein particulier. Cependant il ſoupiroit toûjours en vain pour ſa Belle, & il ne manquoit jamais de conſolation auprès de l'agréable *Daphné*. Ennuïé à la fin de la ſote fierté de l'une, & charmé de la bonne humeur qu'il avoit obſervée en l'autre, il dit un jour à celle-ci, qu'il avoit quelque choſe à lui communiquer qui ne lui déplairoit peut-être pas. *De bonne foi*, ajouta-t-il, Daphné, *je ſuis amoureux de toi, & j'ai un ſouverain mépris pour ta Sœur*. La maniere dont il fit cette Déclaration donna ſujet à ſa nouvelle Maîtreſſe de rire à gorge déploïée. *Oh, Oh*, repliqua-t-il, *je ſavois bien que vous vous moqueriez de moi, mais je vous demanderai à votre Pere*. Il n'y manqua pas, & le Pere, charmé de n'avoir d'autre ſoin à prendre que pour ſa *Beauté*, dont il croïoit pouvoir ſe défaire quand il voudroit, reçut ſa demande avec autant de joie que de ſurpriſe. Pour moi, je n'ai rien trouvé de ſi divertiſſant que la Conquête de mon Amie *Daphné*. Toutes ſes Connoiſſances la félicitent de ſon Bonheur imprévû, & ſe moquent de l'Affectation meurtriere de ſa Sœur. Si c'eſt une petiteſſe d'Eſprit, de nous déſoler pour quelques défauts que nous tenons de la Nature, il n'eſt pas moins

moins indigne de nous enorgueillir pour des avantages que nous recevons de ſa liberalité. Il ſemble que les Femmes, s'il m'eſt premis de le dire, ſont presque incorrigibles à cet égard. Quoi qu'il en ſoit, je vais inſerer ici, en leur faveur, l'Extrait d'une Lettre qu'un de mes Amis a écrite ſur les Beautez de profeſſion, qui ne ſont guère plus ſuportables que les Hommes qui ſe piquent de bel Esprit.

„ Mr. de St. *Evremond* avance, à la fin
„ d'un de ſes Mêlanges, que les derniers
„ ſoupirs d'une belle Femme ne regardent
„ pas tant la perte de ſa Vie, que celle de
„ ſa Beauté. Peut-être qu'il pouſſe cette
„ raillerie un peu trop loin; mais elle eſt
„ fondée ſur une remarque incontestable,
„ c'eſt que la plus violente paſſion du Sexe
„ a pour objet la Beauté, & qu'il en fait
„ ſa diſtinction favorite. De là vient que
„ tous les artifices, qui prétendent la re-
„ hauſſer ou l'entretenir, ſont reçus, en
„ genéral, à bras ouverts. Pour ne rien
„ dire de toutes les charlataneries & de tou-
„ tes les marchandiſes de contrebande,
„ qu'on y emploie, & qui ſe débitent tous
„ les jours dans cette grande Ville, il n'y
„ a pas une Demoiſelle de bonne Famil-
„ le, dans toute l'*Angleterre*, qui n'ait en-
„ tendu parler des vertus de la roſée du
„ Mois de *Mai*, & qui ne ſoit munie de
„ quelque Recette pour ſe conſerver le
„ teint. J'ai connu moi-même un habile
„ Medecin, Homme de bon ſens, qui,

„ après

„ après avoir demeuré huit années à l'U-
„ niverſité, & voïagé dans pluſieurs Etats
„ de l'*Europe*, ſe mit en vogue, par le
„ moïen d'une de ces Eaux artificielles,
„ qu'on croit embellir le viſage.

„ Ce penchant presque univerſel des
„ Femmes, qui naît du louable motif, ou
„ de l'envie qu'elles ont de plaire, & qui
„ eſt fondé ſur une opinion aſſez juste,
„ que l'Art peut aider la Nature, m'a don-
„ né occaſion de reflechir ſur les moïens
„ qu'il y auroit de le tourner à leur avan-
„ tage. Il me ſemble donc qu'on leur ren-
„ droit un ſervice fort agréable, ſi, pour
„ les tirer des mains des Charlatans & des
„ Empiriques, & les empêcher d'en être
„ les Dupes, on leur découvroit le véri-
„ table ſecret d'entretenir leur Beauté, ou
„ d'en relever l'éclat.

„ Mais avant que de toucher directe-
„ ment à cet article, il eſt bon de poſer
„ un petit nombre de Maximes fondamen-
„ tales.

I. „ Qu'il n'eſt non plus au pouvoir des
„ ſeuls traits d'embellir une Femme, qu'à
„ celui de la ſimple parole de lui donner
„ de l'esprit.

II. „ Que l'Orgueil détruit toute la
„ ſymmétrie & la bonne grace, & que
„ l'Affectation eſt plus dangereuſe pour
„ les beaux Viſages, que la petite Vérole.

III. „ Qu'une Femme ne ſauroit être
„ belle, ſi elle n'eſt incapable d'être per-
„ fide.

IV.

IV. „Que ce qui seroit odieux dans une
„ Amie, est diforme dans une Maîtresse.

„De ces Principes ainsi posez, il est fa-
„ cile de prouver, que le vrai moïen d'ai-
„ der à la Beauté, consiste à orner toute
„ la Personne de tout ce qu'il y a de ver-
„ tueux & digne de nos Eloges. Par cet
„ endroit seul, celles qui sont l'ouvrage
„ favori de la Nature, ou, pour m'expri-
„ mer avec Mr. *Dryden*, celles qui sont
„ pétries de la plus fine porcelaine du Gen-
„ re Humain, deviennent animées, & se
„ trouvent en état de faire éclater leurs
„ charmes. C'est aussi par-là, que les au-
„ tres, que la Nature semble avoir négli-
„ gées, comme des ébauches faites à la
„ hâte, peuvent remedier, en grande par-
„ tie, à ce qui leur manque.

„D'ailleurs, les Femmes n'ont-elles
„ par été créées, pour épurer les joies &
„ adoucir les amertumes de la Vie Hu-
„ maine? Et n'est ce pas en avoir une idée
„ basse & indigne, que de les regarder
„ comme de simples Objets propres à sa-
„ tisfaire les yeux? On les dépouille ainsi
„ de l'étendue naturelle de leur pouvoir,
„ & on les met à niveau de leurs Figures
„ peintes. La Beauté relevée par la Ver-
„ tu, qui captive l'esprit & le cœur, ne
„ forme-t-elle pas un Objet infiniment plus
„ noble? Que les charmes d'une Coquet-
„ te sont fades & insipides, si on les com-
„ pare avec les agrémens réels de l'inno-
„ cence, de la pieté, de la bonne humeur

„ &

„ & de la ſincerité de *Sophronie* ! Ces Vertus
„ ajoutent une nouvelle douceur à celle de
„ ſon Sexe, & embelliſſent, pour ainſi dire,
„ ſa Beauté. Cette bonne grace, qui n'au-
„ roit pû qu'abandonner à la fin la Vierge
„ modeste, ſe conſerve aujourd'hui dans la
„ tendre Mere, l'Amie prudente, & la Fem-
„ me fidèle. Des couleurs répandues avec
„ art ſur du canevas peuvent divertir les
„ yeux, ſans toucher le cœur; & celle qui
„ ne prend aucun ſoin d'ajouter les bonnes
„ qualitez de l'ame aux graces naturelles de
„ ſa Perſonne, peut bien amuſer les Specta-
„ teurs, comme un Tableau; mais elle n'en
„ triomphera jamais comme une Beauté.

„ Lors qu'*Adam*, que * *Milton* introduit
„ ſur la Scène, eſt occupé à décrire *Eve*
„ dans le Paradis, & qu'il raconte à l'Ange
„ les impreſſions qu'il ſentit à la premiere
„ vûë de ſa Femme, il ne la dépeint pas ſous
„ l'idée d'une *Venus Gréque*; il ne louë ni ſa
„ taille, ni les traits de ſon viſage; mais il in-
„ ſiſte ſur le brillant éclat de ſon Esprit, qui
„ lui donnoit le pouvoir de charmer.

„ Il faut ainſi que la plus fiere de toutes
„ les Beautez ſâche que, malgré tout ce que
„ ſon Miroir lui peut dire, ſes traits les plus
„ reguliers n'auroient ni force ni vie, s'ils
„ n'étoient animez pas ce puiſſant & divin
„ raïon. R. B.

R.

* Dans ſon Poëme intitulé, le *Paradis perdu.* Il en a fait un autre, ſous le titre du *Paradis recouvré*, que les Connoiſſeurs n'eſtiment pas tant que le premier; ce qui les a portez à dire qu'on trouve bien *Milton* dans celui-là, mais non pas dans celui-ci.

XXVII. DISCOURS.

Riſu inepto res ineptior nulla eſt.

* MART.

Il n'y a rien de plus ſot que de rire mal-à-propos.

ENtre tous les Ouvrages d'esprit, il n'y en a point où les Auteurs échouent plûtôt, ni où ils ſe piquent plus d'exceller, que dans ceux où regne la Plaiſanterie. Ce n'eſt pas une Imagination qui nourrit des monstres, ni un Cerveau plein d'idées extravagantes, qui peut divertir le monde; avec tout cela, ſi nous jettons les yeux ſur les Productions de quantité d'Ecrivains, qui afectent d'être agréables, quels écarts, quelles irregularitez, combien de fauſſes penſées n'y trouvons-nous pas? S'ils nous débitent du galimatias, ils s'imaginent de plaiſanter; & après avoir recueilli un amas confus d'idées abſurdes, ils ne peuvent le revoir en particulier ſans éclater de rire. Ces pauvres Hommes tâchent de s'aquerir la reputation de beaux Esprits & d'agréables Railleurs, par des extravagances qui les rendent presque dignes des petites Maiſons; au lieu de conſiderer que la bonne Plaiſanterie doit être toûjours ſous la conduite de la Raiſon, & qu'elle demande un Jugement d'autant plus exact, qu'el-

* J'ai cherché inutilement cette Sentence dans *Martial*; de ſorte que l'Auteur *Anglois* pourroit bien avoir mis ce Nom pour un autre.

qu'elle ſe donne des libertez fort dangereuſes. Il y a quelque choſe de particulier à la nature de cette ſorte de Compoſitions, de même qu'à celle de toutes les autres, & une certaine regularité de penſées, qu'un Auteur doit toûjours obſerver, & qui nous découvrent qu'il eſt Homme de bon ſens, lors même qu'il paroît abandonné à ſon caprice. Pour moi, ſi je lis quelquefois les Discours enjouëz d'un Auteur qui extravague, je n'ai pas la cruauté de m'en divertir, & je me trouve plus diſpoſé à le plaindre, qu'à rire de ce qu'il écrit.

Feu Mr. *Shadwell*, qui avoit beaucoup de ce talent, dont il s'agit ici, nous repréſente, dans une de ſes Comédies, un Débauché, peu ſpirituel d'ailleurs, fort étonné d'entendre dire, qu'il n'y avoit ni plaiſanterie ni belle humeur à caſſer des vitres. Je ne doute pas non plus qu'il n'y aît bien des *Anglois* ſurpris de me voir ſoutenir, que la plûpart de ces Pièces abſurdes & ridicules, qui ont cours dans le Roïaume, ſous des titres auſſi bizarres que chimeriques, ſont plûtôt le fruit d'un Cerveau malade, que des productions de l'Enjoûment.

Au reſte, il eſt plus aiſé de dire ce que la bonne Plaiſanterie n'eſt pas, que d'exprimer ce qu'elle eſt ; & l'on ne ſauroit guère mieux la définir que par des termes négatifs, de la même maniere à peu près que *Cowley* a défini l'Esprit. Pour moi, ſi je voulois en donner une idée, je ſuivrois la méthode allégorique de *Platon*, j'en fe-

rois une Perſonne, & j'inſinuerois toutes les qualitez qui lui conviennent, ſous l'envelope de cette Genéalogie. Je dirois donc que la VERITE' eſt la Mere, & le BON SENS le Pere de la Famille ; que l'ESPRIT eſt leur Fils légitime ; que celui-ci épouſa une Dame d'une Ligne collatérale nommée la GAIETE', & que la PLAISANTERIE nâquit de ce Mariage. Celle-ci, la plus jeune de toute la Famille, iſſue d'un Pere & d'une Mere d'une conſtitution ſi diſtérente, eſt auſſi d'un temperament fort inégal : Vous la voïez quelquefois paroître, d'un air grave, en Habit de cerémonie, & quelquefois d'un air enjoué, vêtue d'une maniere grotesque ; c'eſt-à-dire, que vous la prendriez tantôt pour un Juge, & tantôt pour un Scaramouche. Mais comme elle tient beaucoup du naturel de ſa Mere, dans quelque diſpoſition qu'elle ſoit, elle ne manque jamais de divertir la compagnie.

D'ailleurs, il y a une Enchantereſſe, qui a pris le nom de cette jeune Dame, & qui voudroit paſſer pour elle dans le Monde ; mais afin que les honêtes Gens n'en ſoient pas les dupes, je prie tous ceux qui la rencontreront d'examiner à la rigueur, quel eſt ſon Parentage, ſi elle eſt alliée de près ou de loin avec la VERITE', & ſi elle eſt deſcendue en droite ligne du BON SENS ; puis qu'à moins de cela, ils doivent la regarder comme une Trompeuſe. Ils pourront auſſi la distinguer, par ſes grands éclats

de

de rire, qui ne ſont presque jamais ſuivis du reste de la Compagnie, ou plûtôt qui rendent tout le monde ſerieux, au lieu que la BONNE PLAISANTERIE a presque toûjours l'air grave, pendant que tout le monde rit autour d'elle. Enfin, ſi elle n'a pas un mêlange du Pere & de la Mere, & qu'elle veuille paſſer pour une Production de l'ESPRIT ſans avoir aucune GAIETE', ou pour être Fille de la GAIETE' ſans aucun ESPRIT, vous pouvez conclure d'abord que c'eſt une Bâtarde & une franche diſſimulée.

Ce Monstre, dont je parle, doit ſon origine au MENSONGE, qui eſt le Pere du GALIMATIAS. Celui-ci eut une Fille, nommée la FRENESIE, qui épouſa un des Fils de la FOLIE, connu ſous le nom de RIS IMMODERE', & c'eſt de leur mariage qu'eſt venue notre Enchantereſſe. Je vai mettre ici ſa Table Genéalogique, & placer au deſſous celle de la BONNE PLAISANTERIE, afin qu'on puiſſe voir d'un coup d'œuil les différentes rélations de l'une & de l'autre.

LE MENSONGE.
LE GALIMATIAS.
LA FRENESIE.——LE RIS IMMODERE'.
LA FAUSSE PLAISANTERIE.

LA VERITE'.
LE BON SENS.
L'ESPRIT.——LA GAIETE'.
LA BONNE PLAISANTERIE.

Je pourrois allégoriſer fort au long ſur tous les Deſcendans de la FAUSSE PLAISANTERIE, qui ſurpaſſent en nombre le ſable de la Mer, & vous entretenir, en particulier, d'un Eſſain de Fils & de Filles qu'elle a eus dans cette Iſle. Mais la tâche ſeroit trop odieuſe ; j'aime donc mieux remarquer en genéral, qu'elle eſt auſſi différente de la VÉRITABLE, qu'un Singe l'eſt d'un Homme, & vous donner, en peu de mots, quelques-uns de ſes principaux caractères.

1. Elle eſt extrêmément encline aux petits tours de Singe & à la Bouffonnerie.

2. Elle goûte tant de plaiſir à répandre du ridicule par tout, qu'il lui eſt indifférent s'il tombe ſur le Desordre & la Folie, le Luxe & l'Avarice, ou ſur la Vertu & la Sageſſe, la Miſere & la Pauvreté.

3. Elle eſt ſi mal-faiſante, qu'elle mord la main qui la nourrit, & qu'elle tourne en ridicule Ennemis & Amis, ſans aucune diſtinction. D'ailleurs, elle a ſi peu de genie, qu'elle eſt reduite à badiner de tout ce qu'elle peut, & non pas de ce qu'elle devroit.

4. Denuée de toute raiſon, elle ne ſe propoſe aucun but qui tende à corriger les mœurs, ou à inſtruire ; mais elle eſt burlesque pour le ſeul plaiſir de l'être.

5. Enfin, ne ſâchant que badiner à tort & à travers, ſes reflexions tombent toûjours ſur les Perſonnes ; elle attaque le Vi-

Vicieux & non pas le Vice, l'Ecrivain & non pas ſes Ouvrages.

Pour moi, je n'ai ici en vûë que l'Espèce entiere des mauvais Plaiſans; mais puis qu'un des principaux deſſeins de mes DISCOURS eſt d'étoufer cet Esprit malin, qui regne dans les Ecrits du Siècle où nous vivons, je ne ferai pas difficulté, à l'avenir, d'attaquer l'un ou l'autre de ces petits Genies, qui rempliſſent le Monde de Pièces chargées de traits ſatiriques, de ſentimens relâchez, & d'idées abſurdes. C'eſt le ſeul Cas que j'excepte de la Régle genérale que je me ſuis preſcrite, d'attaquer les Vices & les Vicieux en Corps: Tout honête Homme doit ſe regarder comme dans un état naturel de guerre avec les Faiſeurs de Libelles & de Satires, & les harceler par tout où il les trouve ſur ſon chemin. On ne fait que ſuivre en ceci la loi du Talion, & agir avec eux de la même maniere dont ils en uſent avec les autres.

C.

XXVIII. DISCOURS.

—— Cupias non placuiſſe nimis.
MART. Lib. VI. Epig. 29.

N'affectez pas trop de vous rendre agréable.

UNe Viſite, où je me trouvai en dernier lieu, me fournit l'occaſion d'ob-

ſerver qu'une grande beauté, dans une Femme, ſe convertiſſoit en laideur, & que beaucoup d'esprit, dans un Homme, le rendoit ridicule, par la ſeule force de l'Affectation. La belle Dame avoit certains agrémens, qui lui tenoient au cœur, & qu'elle tâchoit de produire avec avantage dans tous ſes regards, dans chaque mot qu'elle prononçoit, & dans toutes ſes manieres. Le Gentilhomme n'étoit pas moins actif à rendre justice à ſes beaux talens: Vous auriez pû voir ſon Imagination à la torture pour inventer quelque choſe de nouveau, & briller auprès de la Dame, pendant que celle-ci ſe donnoit mille contorſions pour l'engager. Lors qu'elle rioit, ſes lèvres s'éloignoient l'une de l'autre plus que de coutume, afin qu'on vît mieux la blancheur de ſes dents: Son Eventail lui ſervoit à montrer un Objet, à quelque distance d'elle, afin que l'extenſion de ſon bras en découvrît la rondeur; enſuite elle avoua ſa mépriſe à l'égard de ce même Objet, elle fit quelques pas en arriere, ſourît de ſa bévuë, & ſe trouva ſi déconcertée, qu'il lui falut rajuster ſon Fichu, expoſer ſa belle gorge aux yeux de toute la compagnie, & ſe donner ainſi de nouveaux airs & de nouvelles graces. Pendant qu'elle s'amuſoit à tout ce petit manége, le Galant avoit le loiſir de lui préparer des douceurs, de lui dire quelque choſe d'agréable, & de flater ſon orgueil, par des obſervations desobligeantes ſur l'une ou l'autre Dame de ſa con-

connoiſſance. De ſi malheureux effets de l'Envie qu'on a de plaire, me porterent naturellement à examiner cet étrange tour d'esprit qui répand un ridicule presque univerſel ſur la conduite de la plûpart des gens que nous voïons.

Le ſavant Dr. *Th. Burnet* remarque, dans ſa *Théorie de la Terre*, que chaque penſée eſt accompagnée d'un ſentiment interieur, qui nous fait aprouver ou desaprouver d'abord ce qu'elle offre à l'Esprit. Si l'on agit là-deſſus, on obſerve les regles de la droiture & de la bienſéance; mais lors qu'on ſe plait à cette impreſſion, qu'on s'y arrête, & qu'on l'admire, c'eſt ce qui produit l'Affectation.

Le deſir qu'on a de s'attirer des éloges, eſt un Principe que la Nature à mis dans le cœur de tous les Hommes, pour les animer à la Vertu, mais il eſt difficile de le vaincre à l'égard même des choſes tout-à-fait indifferentes. Les Femmes, attachées au plaiſir qu'elles prennent à ſentir qu'elles ſont les objets de l'Amour & de l'Admiration, changent à toute heure de contenance, & alterent l'attitude de leurs corps, pour fraper ceux qui les regardent d'un nouveau ſentiment de leur beauté. Les Hommes, qui ſe piquent d'ajustemens, & qui ont le même tour d'esprit que les plus petits Genies de l'autre Sexe, ſont ſi occupez d'une Cravate bien nouée, d'un Chapeau retrouſſé d'une maniere galante, d'un Habit de bon goût, & de toutes ces

belles preuves de leur mérite, qu'ils ne peuvent ſoufrir qu'on n'y ait aucun égard.

Si cette Affectation, qui vient d'un ſentiment interieur mal reglé, ne ſe trouvoit que dans les Perſonnes d'un esprit médiocre & d'une baſſe origine, on ne s'en étonneroit pas; mais qui n'auroit du chagrin, ou plûtôt un véritable dépit, de la voir regner dans celles du premier rang & d'un mérite fort au-deſſus du commun? Elle ſe gliſſe dans le cœur du Sage, auſſi bien que dans la tête du Sot. Lors qu'on voit un habile Homme, avide pour les aplaudiſſemens, les chercher & les mendier, même de la part de ceux dont il mépriſe le goût en toute autre choſe, n'a-t-on pas ſujet de s'écrier, Qui peut ſe garantir de cette foibleſſe, & ſavoir s'il en eſt coupable ou non? Le plus ſûr moïen de s'en délivrer ſeroit, ſi je ne me trompe, de renoncer à tous les éloges qu'on donne à ce qui nous eſt exterieur ou qui ne dépend pas de nous, comme ſont les Habits, les talens de l'Esprit, & la tournure du corps, qui nous rendent naturellement agréables ſi nous n'en tirons aucune vanité; mais qui perdent toute leur force ſi nous cherchons à les faire valoir.

Lors que notre ſentiment interieur regarde le but principal de la Vie, & que nos Esprits s'occupent de ce qu'il y a de plus ſolide dans le Monde, l'Affectation n'eſt pas à craindre, & il nous ſeroit impoſſible d'y tomber: Mais ſi nous lâchons la bride au deſir que nous avons pour les Louanges,

ges, notre plaisir se borne à des bagatelles, & nous prive des éloges que méritent les grandes Vertus & les Qualitez distinguées. Combien d'excellens Discours & de belles Actions ne suprime-t-on pas, pour manquer d'indifférence là où il en faudroit? Les Hommes ne s'embarrassent que de la maniere de parler & d'agir, au lieu d'avoir leur Esprit bandé à ce qu'ils doivent dire ou faire; de sorte qu'ils ensevelissent le talent qu'ils auroient pour les grandes choses, par la crainte de se tromper dans celles qui sont indifférentes. Peut-être qu'on ne sauroit les accuser en ceci d'Affectation; mais il y en a du moins quelque teinture, en ce que leur timidité, dans un article de nulle conséquence, prouve qu'ils seroient trop sensibles au plaisir de s'en aquiter à la rigueur.

Il n'y a qu'un entier renoncement à soi-même en pareil cas, qui puisse mettre un Homme en état d'agir d'une maniere louable: S'il n'a qu'un seul but en vûë, il ne comptera jamais pour des Erreurs tout ce qui ne l'en éloigne pas.

De quelque côté qu'on tourne les yeux, on voit de cruelles marques de l'Affectation, qui ravage même les Endroits, où la politesse devroit toûjours regner: Elle porte les Hommes, non seulement à dire des impertinences dans le Discours familier, mais aussi dans ceux qu'ils méditent avec le plus de soin. Elle obséde les Tribunaux des Juges, dont le devoir est de

retrancher tout ce qu'il y a de ſuperflu dans les Plaidoïez des Avocats, de même que diverſes petites Injustices qui naiſſent des Loix priſes au pié de la lettre. J'ai vû ce mauvais tour d'Esprit faire écarter un Avocat de ſon ſujet, en préſence d'un Juge, qui, lors qu'il avoit plaidé lui-même, étoit ſi exact & ſi concis, que, malgré toute la pompe de ſon Eloquence, il ne diſoit jamais un mot d'inutile.

Avec tout cela, on pourroit le ſoufrir dans le Barreau; mais il monte ſouvent ſur la Chaire de Verité. Le Déclamateur y fait le ſpirituel à tort & à travers; il y parle du dernier Jour en des termes ſi fleuris & ſi agréables, qu'il n'y a pas un ſeul Homme, accoutumé à la raillerie, qui ne forme le deſſein de ne pécher plus: Ce n'eſt pas tout, vous le voïez quelquefois emploïer, dans ſa Priere, des périodes ſi bien cadancées, & parler de ſon indignité d'une maniere ſi polie, qu'il conſerve l'air de joli Homme, avec l'humiliation du Prédicateur.

Je finirai ce Discours par une Lettre que j'écrivis l'autre jour à un Homme fort ſpirituel, qui eſt entaché du Défaut que je viens de combatre.

MONSIEUR,

„ Nous paſſames l'autre jour quelque
„ tems à raiſonner enſemble, & je prens
„ la liberté de vous dire, en Ami, que
„ vous

„ vous êtes d'une Affectation insuportable
„ a tous égards. Lors que je vous en in-
„ sinuai quelque chose, vous me deman-
„ dâtes, si l'on doit être indifferent sur
„ ce que nos Amis pensent de nous? Je
„ vous dis que non; mais il ne faut pas
„ s'entretenir, à toute heure & à tout mo-
„ ment, de nos bonnes qualitez : Celui
„ qui cherche des louanges, ne doit s'at-
„ tendre à les recevoir qu'en certains pé-
„ riodes de sa vie, ou même à sa Mort.
„ Si vous n'aimez mieux les Eloges que le
„ Mérite, aïez du rebut pour tout ce qui
„ est commun, & ne soufrez jamais qu'un
„ Homme ait la hardiesse de vous louer
„ en votre présence. Vous surmonterez
„ par-là votre Vanité, qui n'aura plus de
„ nourriture, & vous obtiendrez plûtôt
„ cette Reputation, dont vous êtes si avi-
„ de; au lieu d'un Compliment qu'on vous
„ fait aujourd'hui, vous recevrez alors mil-
„ le civilitez. A moins de cela, ne vous
„ attendez jamais à recevoir autre chose
„ qu'un simple, *Je suis, Monsieur, votre ser-*
„ *viteur.*

R.

XXIX. DISCOURS.

— —— Tu non inventa repertâ
Luctus eras levior. —— ——
OVID. Metam. I. 654.

J'aurois été moins affligé de vous avoir perduë, que de vous retrouver dans l'état où vous êtes.

LA compaſſion que j'ai pour l'honête Homme, qui m'a écrit la Lettre ſuivante, ne m'engageroit pas à blâmer les Femmes, ſi je ne les trouvois ſouvent plus belles qu'elles ne devroient l'être. Il eſt certain qu'on ne doit pas ſoufrir de telles impoſtures dans la Societé civile; & je croi qu'on doit rendre ſon malheur public, pour ſervir d'avertiſſement aux autres, afin qu'ils examinent de près ce qu'ils admirent tant.

MONSIEUR,

„ Appuïé ſur l'étendue de votre ſavoir,
„ je m'adreſſe à vous pour la ſolution d'un
„ Cas fort ſingulier. J'ai bonne envie de
„ me délivrer de ma Femme, & je compte
„ que vous n'en aurez pas plûtôt apris le
„ ſujet, qu'il vous paroîtra légitime pour
„ en venir à une Séparation. Je ſuis un
„ ſimple Bourgeois de la Ville, qui n'ai
„ eu presque d'autre moïen de cultiver
„ mon Esprit, que par la lecture des Co-
„ médies. Dans celle qui a pour titre, *La*
„ *Fem-*

„ *Femme qui n'eſt point cauſeuſe*, le ſavant
„ Dr. *Cutberd*, ou Dr. *Otter*, (il n'importe
„ lequel des deux) prétend qu'une des cau-
„ ſes de la Séparation eſt ce qu'on apelle
„ *Error Perſonæ*, lors qu'un Homme ſe-
„ marie avec une Femme, qu'il ne trou-
„ ve pas être enſuite la même qu'il avoit
„ eu deſſein d'épouſer. Si l'on admet cet-
„ te Loi, j'ai gagné mon Procès. Car il
„ faut que vous ſâchiez, Monſieur, qu'il
„ y a des Filles qui ne permettent pas à
„ leurs Amans de les voir jusqu'à ce qu'ils
„ ſoient devenus leurs Maris.

„ En un mot, pour ne vous tenir plus
„ l'esprit en ſuspens, je veux parler de ces
„ Demoiſelles qui ſe fardent. Il y en a
„ quelques unes de ſi adroites en ceci,
„ qu'il leur ſufit d'avoir reçu de la Natu-
„ re des yeux paſſables, pour ſe donner
„ enſuite, par leur propre industrie, un
„ beau ſein, des lèvres vermeilles, des
„ jouës d'un teint de lis & de roſes, &
„ des ſourcils tirez au pinceau. Pour ce
„ qui regarde ma chere Epouſe, jamais
„ Homme n'a été ſi amoureux que je l'é-
„ tois de ſon beau front, de ſon coû d'al-
„ bâtre, & de ſes bras faits au tour, auſſi
„ bien que du noir éclatant de ſes che-
„ veux; mais j'ai été fort ſurpris de trou-
„ ver que tout ceci ne venoit que de l'Art:
„ Sa peau eſt ſi fletrie, par l'uſage du blanc
„ & du rouge, que, le matin à ſon reveil,
„ à peine la croiroit-on aſſez jeune pour
„ être la Mere de cet Enfant, que je ve-

„ nois

„ nois de porter au lit. Ainſi j'ai reſolu
„ de m'en ſéparer à la premiere occaſion,
„ à moins que ſon Pere ne lui faſſe une
„ Dot proportionnée à la réalité de ſon
„ corps, & non pas à ce qu'il y a d'artifi-
„ ciel. C'eſt ce dont j'ai cru les devoir
„ avertir l'un & l'autre par votre moïen.
„ Je ſuis, *&c.*

Je ne ſai ce que nos Loix, ou le Pere & la Mere de la Demoiſelle, décideront à l'égard de cet honête Homme; mais il faut avouër que ſes plaintes ſont très-juſtes. Il y a long-tems que je me ſuis aperçu de ce Mal, & que j'ai distingué nos Femmes qui conſervent leur viſage naturel, de celles qui n'en ont que d'emprunt, par les Noms de *Pictes* & de *Brétonnes*. On n'a pas beſoin d'une grande penétration pour déviner à qui conviennent ces titres. Les *Brétonnes* ont l'air vif & animé, les *Pictes* l'ont morne & ſans action, quelque beauté qu'elles aient d'ailleurs. Les muscles d'un viſage naturel s'enflent quelquefois à l'aproche d'une douce paſſion, ou d'une ſurpriſe ſubite, & ſe couvrent d'un agréable vermeil, ſuivant que les objets qui ſe préſentent aux yeux, ou que les idées qui s'offrent à l'Esprit, frapent l'imagination. Mais les *Pictes* regardent tout du même œuil, ſoit que la joie, ou que la triſteſſe les occupe; la même inſenſibilité paroit toûjours dans leurs manieres. Quoi qu'elles ſe donnent beaucoup de ſoins pour s'attirer des Amans, elles ſont obligées de les

faire

faire tenir à quelque distance; un ſoupir d'un Amant langoureux pourroit diſſoudre quelcun de leurs traits; un baiſer dérobé, par un autre plus hardi, pourroit transferer le teint de la Maîtreſſe ſur le viſage de l'Admirateur. Il eſt difficile de parler de ces Beautez artificielles, ſans en dire quelque choſe de peu obligeant; mais je les prie d'être perſuadées que ſi elles ne peuvent ſoufrir une Chambre nouvellement peinte, l'abord d'une Dame qui ſe farde cauſe infiniment plus de rebut.

Je raconterai à cette occaſion une avanture que mon Ami HONEYCOMB eut autrefois avec une de ces *Picles*, & que je tiens de ſa propre bouche. La Demoiſelle avoit de l'esprit, & ne manquoit pas de beauté, quand elle en vouloit; ſon unique étude ſe bornoit à gagner des cœurs; elle faiſoit même de grandes avances pour attirer les Hommes dans ſes piéges; mais ils n'y étoient pas plûtôt, qu'elle ſe moquoit d'eux, & les abandonnoit ſans le moindre ſcrupule. Sa malice & ſa vanité ſembloient mettre mon Ami à couvert des charmes de ſon Esprit & de ſa converſation; mais bien loin que ſa perfidie & ſon inconſtance diminuaſſent la force de ſa beauté, elle faiſoit tous les jours des progrès dans ſon cœur, & il ne la voïoit jamais, qu'il ne lui trouvât de nouveaux agrémens. Lors qu'elle s'aperçut qu'il étoit devenu ſon Eſclave, & qu'il ne pouvoit plus ſe dégager, elle ſe mit à le traiter de haut en bas,

&

& après lui avoir fait eſſuïer mille duretez, elle lui donna ſon congé. Il eut beau ſe plaindre & lui ecrire les Lettres du monde les plus ſoumiſes; tout cela ne ſervit de rien, & il ne pût jamais obtenir la revocation de cette cruelle Sentence. Reduit enfin au deſeſpoir, il eut ſon recours à la Fille de Chambre, qu'il gagna, par la vertu ſecrette d'une bonne ſomme d'argent, & qui l'introduiſit un jour de grand matin dans la Chambre de ſa Maîtreſſe. Il y fut poſté derriere la Tapiſſerie, d'où il pouvoit tout découvrir, ſans être vû lui-même. La *Prête* ſe leve & commence à former le viſage, qu'elle avoit reſolu d'avoir ce jour-là. Mon Ami l'obſervoit de près, & il m'a proteſté, qu'elle avoit déja travaillé une groſſe demi heure, avant qu'il la pût reconnoitre. Quoi qu'il en ſoit, il ne vit pas plûtôt les premiers traits de ce beau teint, pour lequel il avoit ſoupiré ſi long-tems, qu'il ſortit de ſon cachot, & qu'il lui recita ces quatre Vers de *Cowley:*

Th' adorning thee with ſo much Art,
Is but a barb'rous skill;
'Tis like the pois'ning of a Dart,
Too apt before to kill.

On peut les traduire ainſi en *François:*

„ C'eſt une ruſe très-barbare,
„ De vous orner avec tant d'art;
„ C'eſt en agir comme un Tartare,
„ Et joindre le poiſon à la force du Dart.

La

La *Picte* ſe trouva dans la derniere confuſion, avec l'air du monde le plus riant, du côté de ſon viſage qui étoit fini, & le plus morne, de l'autre où elle n'avoit pas touché. Mon Ami ſe ſaiſit d'abord de toutes ſes Drogues & Pomades, & lui enleva un plein Mouchoir de petites broſſes, & de flocons de laine de *Segovie*. La Demoiſelle, honteuſe de paroitre en Ville, ſe retira bientôt après à la Campagne, & l'Amant fut guéri de ſa paſſion.

Il eſt certain qu'on ne doit pas tenir parole à des Trompeuſes publiques, ni avoir commerce avec elles, & qu'un ſerment fait à une *Picte* eſt nul de lui-même. Je conſeillerois donc aux véritables *Brétonnes* de s'en éloigner, & je ne ſâche que la ſeule *Lindamire*, qu'on auroit de la peine à découvrir, parce que ſon teint eſt ſi beau, qu'il lui doit être permis de l'incruster de fard, comme une punition dûë à ſon mauvais goût, qui l'engage à préferer l'artifice le plus indigne, à un chef d'œuvre de la Nature. Pour moi, qui n'atens aucune faveur des Dames, & qui les regarde ſur le pié d'une ſimple partie de notre Espèce, je crains plus de choquer une Femme de bon ſens, qu'une Belle : Ainſi j'emploïerai tous mes éforts pour les guérir de cette malheureuſe habitude, & je vai produire quantité de Viſages, qui ont été en public, depuis bien des années, ſans y avoir jamais paru : Ne ſera-ce pas un joli divertiſſement de voir à la Comédie un nombre

bre infini de Dames, qui s'y trouver ont d'abord incognito avec leur visage naturel?

Quoi qu'il en soit, si elles veulent augmenter leurs charmes, qu'elles imitent l'agréable *Statire*, & qu'elles suivent toutes ses démarches. Les traits de son visage sont animez par la gaieté de son Esprit, & sa bonne humeur donne de la vivacité à ses yeux. Elle est gracieuse sans affectation, & indifférente sans aucun dédain. Exemte de tout artifice dans l'interieur, elle ne sauroit en avoir besoin au dehors.

R.

XXX. DISCOURS.

Garganum mugire putes nemus, aut mare Tuscum,
Tanto cum strepitu ludi spectantur, & artes,
Divitiæque peregrinæ, quibus oblitus Actor
Cùm stetit in scenâ, concurrit dextera lævæ:
Dixit adhuc aliquid? Nil sanè. Quid placet ergo?
Lana Tarentino violas imitata veneno.
HOR. L. II. Ep. I. 202, – 207.

Je m'imagine entendre les mugissemens du Mont Gargan *& de la Mer* Toscane, *tant sont éfroiables les clameurs, qui s'élevent à la vûë de cette pompe étrangere & de ces habits magnifiques qu'étalent nos Comédiens. A peine paroissent-ils superbement vétus, qu'on*

qu'on ſe récrie auſſi-tôt, & qu'on frape des mains. Hé quoi? a-t-on dit quelque choſe? Pas un mot. D'où viennent donc ces aplaudiſſemens? C'eſt que l'Acteur à un bel habit de pourpre.

ARISTOTE a remarqué, que les Ecrivains ordinaires de la Tragédie ne tâchent pas d'exciter la terreur & la compaſſion dans l'esprit de leurs Auditeurs, par la nobleſſe des ſentimens & la force des expreſſions, mais par la ſolemnité des Habits & les Décorations du Théatre. Il y a quelque choſe de cette espèce & de fort ridicule dans le Théatre *Anglois*. Si le Poëte a deſſein de nous éfraïer, il fait gronder le tonnerre, & lors qu'il veut nous rendre mélancholiques, le Théatre eſt obscurci. Mais de tous les artifices de la Tragédie, il n'y en a point qui me choquent tant que ceux qu'on emploie pour nous donner une haute idée des Perſonnes qui parlent. La méthode qu'on ſuit pour faire un Heros, ſe borne à lui charger la tête d'un Panache, qui s'éleve ſi haut, que ſouvent il y a plus loin du ſommet de cette parure à ſon menton, que du menton à la plante de ſes piez. On croiroit presque là-deſſus, que nous n'entendons autre choſe par un grand Homme que celui qui a la taille avantageuſe. Quoi qu'il en ſoit, ce fardeau embarraſſe l'Acteur d'une ſi étrange maniere, qu'il eſt forcé de tenir le cou roide tout le tems qu'il parle; & malgré tou-

toute l'inquietude qu'il témoigne pour ſa Maîtreſſe, ſa Patrie, ou ſes Amis, on peut voir par ſon Action, que le ſoin qui l'occupe le plus eſt de prévenir que ſon Panache ne lui tombe de la tête. Pour moi, lors que je vois un Homme, accablé ſous un monceau de plumes, faire ſes lamentations, je ſuis diſpoſé à le prendre plûtôt pour un malheureux Lunatique, que pour un Heros infortuné. Mais s'il tire ſa grandeur de ce qu'il y a de ſuperflu dans cet ornement, une Princeſſe ne doit la ſienne en genéral qu'à cette queuë large & traînante qui la ſuit par tout, & qui donne de l'exercice à un Page, occupé de l'unique ſoin de la bien étaler. Je ne ſai quel effet cela produit ſur les autres; mais je n'ai des yeux que pour l'action du Page, & je ne ſuis pas ſi atentif au discours de la Princeſſe, qu'à l'ajustement de ſa queuë, dans la crainte que ſes piez n'y ſoient enlacez, & qu'elle ne faſſe la culbute, lors qu'elle va & vient ſur le Théatre. Il me ſemble du moins que c'eſt un ſpectacle fort grotesque, de voir une Princeſſe toute émue de la paſſion qui l'anime, avec un petit Garçon à ſes trouſſes qui prend garde qu'on ne chifonne la queuë de ſa Robe. Quel contraste n'y a t-il pas entre ces deux Perſonnes, la Princeſſe, qui craint d'encourir l'indignation du Roi ſon Pere, ou de ſe voir privée du Heros ſon Amant, & le Page, qui ne veille qu'à la garantir du mauvais tour que ſa Jupe lui pourroit jouer?

On dit, qu'un ancien Poëte Tragique, pour exciter la compaſſion en faveur de ſes Rois bannis & de ſes Heros disgraciez, les faiſoit repréſenter par des Acteurs couverts de méchans Habits, qui montroient la corde. Cet artifice me paroit auſſi mal-imaginé que le précedent, & je ſouhaiterois qu'on nous remuât par la ſublimité des penſées & de l'expreſſion, plûtôt que par une Queuë traînante ou la groſſeur d'un Panache.

Ce n'eſt pas tout, pour relever l'éclat des Heros, de même que la dignité des Rois & des Reines, on s'aviſe de les accompagner de Halebardes & de Haches d'armes. Deux ou trois Hommes emploïez à changer les Décorations, avec deux Moucheurs de chandelles, font un Corps de Garde complet ſur le Théatre *Anglois*; & ſi l'on y joint quelques Crocheteurs habillez de rouge, ils peuvent repréſenter plus de douze Legions. J'ai vû quelquefois deux Armées rangées en bataille ſur le Théatre, lorsque le Poëte a voulu faire honeur à ſes Genéraux. Cependant, il eſt impoſſible que vingt Hommes offrent à l'Eſprit l'idée de pluſieurs milliers, ou de s'imaginer que deux ou trois cens mille Soldats ſe batent dans un espace de quarante ou cinquante verges en quarré. Il vaut mieux raconter que repréſenter des actions de cette nature.* *Horace* nous l'enſeigne lors qu'il dit,

* *De Arte Poët. V.* 182, - - 184.

—— —— —— —— Non tamen intus
Digna geri, promes in Scenam: multáque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præſens.

dit, „ Ne produiſez pas ſur la Scène ce „ qui ſe doit paſſer dans un autre lieu ; le „ recit de certaines choſes afreuſes, vaut „ mieux que la repréſentation qu'on en fe- „ roit.

Je ſouhaiterois donc que mes Compatriotes ſuiviſſent à cet égard l'uſage du Théatre *François*, où les Rois & les Reines paroiſſent toûjours ſans ſuite, & laiſſent leurs Gardes derriere la Tapiſſerie. Je voudrois auſſi qu'ils banniſſent, à ſon exemple, le bruit des Tambours, des Trompettes & des cris de joie, qu'ils font quelquefois retentir ſi haut, qu'on peut les entendre de *Charing-Croſs*, lors qu'on repréſente une Bataille ſur le Théatre de *Hay-Market*.

Je n'ai parlé jusques-ici que des artifices qu'on emploie pour relever la grandeur & la dignité des Perſonnages de la Tragédie, mais je détaillerai dans un autre Discours les expédiens que certains Esprits vulgaires mettent en œuvre pour exciter la pitié, la terreur, ou l'admiration.

Il arrive ſouvent que le Peintre & le Tailleur contribuent plus au ſuccès d'une Tragédie que le Poëte. Les Décorations frapent autant les Esprits du commun que les Discours ; & nos Acteurs ont ſenti plus d'une fois que la pompe exterieure d'une Pièce leur a procuré une aſſemblée auſſi nombreuſe, que la beauté réelle d'une autre. Les *Italiens* s'expriment fort juste, lors qu'ils appellent cet Art d'en impoſer aux

aux Spectateurs *la Furberia della Scena.* Mais quelque effet que ce dehors produiſe ſur le Vulgaire, les plus habiles Auditeurs ne manquent pas de voir d'abord tout au travers, & de le mépriſer.

Un bon Poëte donnera une idée plus vive d'une Armée ou d'une Bataille dans une Deſcription, que ſi on les avoit actuellement ſous les yeux. Ce que l'Acteur dit devroit nous inſpirer de grandes idées, & nous enflamer de nobles ſentimens, plûtôt que ce qu'il paroît lui-même. Eſt-ce que toute la magnificence, ou l'équipage d'un Roi ou d'un Heros, peut donner à *Brutus* la moitié de la pompe & de la majeſté qu'il reçoit de quelques lignes dans *Shakeſpear*?

C.

XXXI. DISCOURS.

Hæ tibi erunt artes; pacisque imponere morem,
Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.

VIRG. Æneïd. L. VI. 854, 855.

Souvenez-vous de ſuivre toutes ces maximes; d'accorder la Paix à des conditions aiſées; de faire grace à ceux qui la demandent avec ſoumiſſion, & d'abatre les mutins & les ſuperbes.

IL y a une infinité d'Hommes, qui auroient beſoin d'être toûjours occupez à quelque ouvrage méchanique, & dont le plus grand malheur conſiſte à n'avoir pas

apris quelque Métier. Ce ſont ceux que nous apellons des Esprits lourds, gens incapables de reflechir, & qui ſe mêlent de tout ce qu'ils n'entendent pas, plûtôt parce qu'ils n'ont rien à faire, que par un principe de curioſité. Je ne ſaurois vous en donner une idée plus exacte que celle qui ſe trouve dans une Lettre, que j'ai reçuë d'*Oxford*, & qui me vient de la part d'un Homme, qui eſt Membre d'une Societé compoſée de gens de cette espèce. La voici mot pour mot.

MONSIEUR,

„J'ai vû, dans quelques-uns de vos derniers DISCOURS, les ébauches que vous „ y donnez pour former une Histoire des „ Coteries; mais il me ſemble que vous „ les expoſez dans un faux jour, & que „ vous en parlez d'une maniere un peu „ trop badine. Après avoir reflechi mûrement là-deſſus, je ne doute pas qu'on „ ne puiſſe traiter, dans ces petites Aſſemblées, beaucoup mieux qu'aucune autre „ part, des Négociations les plus importantes. Je vous entretiendrai donc en „ peu de mots, pour ſervir d'Exemple, & „ pour le bien du Public, que nous avons „ tous deux en vûë, à ce que je croi, d'un „ Etabliſſement de cette nature, que nous „ avons fait ici.

„ J'avouë d'abord qu'il n'y a que trop „ de ces Coteries, dont le but & tout ce „ qu'on y agite n'eſt d'aucune conſéquen-

„ce

„ ce pour l'avantage du Public ou la pros-
„ perité de la Nation. Auſſi je vous les
„ abandonne de bon cœur. Mais il faut
„ en meme tems que vous m'accordiez,
„ qu'il n'y a rien de plus utile ni de plus
„ méritoire, que le Plan que nous ſuivons.
„ Pour ne pas nous attirer des ſobriquets
„ & des coups de langue, nous avons pris
„ le titre d'*Aſſemblée hebdomadaire:* Notre
„ Préſident doit ſervir, en cette qualité, du
„ moins une année, & quelquefois même
„ quatre ou cinq: Nous ſommes tous des
„ Gens graves, ſerieux, & qui roulons de
„ nobles deſſeins dans la tête: Nous croïons
„ qu'il eſt de notre devoir d'empêcher, au-
„ tant qu'il dépend de nous, que l'Etat
„ ne ſoufre aucun domage, *Ne quid detri-*
„ *menti res capiat publica*; de cenſurer les
„ dogmes & les actions, les Perſonnes ou
„ les choſes, que nous n'aprouvons pas;
„ de regler les affaires de la Nation au de-
„ dans, & de pouſſer la Guerre au dehors,
„ par tout où nous le jugeons à propos,
„ & de la maniere qui nous paroit la plus
„ convenable. Si les autres ne ſont pas de
„ notre avis, nous ne ſaurions l'empê-
„ cher; mais il vaudroit mieux qu'ils en
„ fuſſent. D'ailleurs, nous avons de tems
„ en tems la complaiſance de diriger, à
„ quelques égards, les petites affaires de
„ notre Univerſité.

„ Sans mentir, Mr. le SPECTATEUR,
„ nous ſommes fort choquez de l'Acte,
„ qui permet l'entrée des Vins de *France:*

„ Une ou deux Bouteilles d'excellent Vin
„ de *Portugal*, moîleux & corroboratif,
„ que nous bûmes l'autre ſoir chez l'ho-
„ nête *George*, nous mit tous de belle hu-
„ meur & bannît toute ſorte de reſerve.
„ Mais ce maudit Vin rouge de *France*
„ nous coûtera plus d'argent, & nous ſe-
„ ra moins ſalutaire : Si nous avions été
„ informez du Projet de cet Acte, avant
„ qu'on l'eut pouſſé trop loin, ſoïez aſſû-
„ ré, que nous aurions préſenté Requête,
„ pour demander qu'on nous admît à y fai-
„ re nos oppoſitions. Mais il n'en faut plus
„ parler, puis qu'il n'y a point de remede.

„ Je vous avertirai en même tems, mon
„ cher Monſieur, que nous ne ſaurions
„ aprouver la marche d'un certain Prince
„ du Nord, de concert avec les Troupes
„ des Infidelles ; que c'eſt une innovation
„ très-dangereuſe, quoi qu'en diſe Mr.
„ *Palmquiſt*, & que nous ne ſommes pas
„ encore trop ſûrs, qu'il n'y aît au fond
„ de tout ceci quelque intrigue ſecrete de
„ certaines Gens. Du moins, les avis par-
„ ticuliers, que j'ai là-deſſus, d'un de mes
„ Amis qui a beaucoup de penétration,
„ donnent lieu à un Politique, bien verſé
„ dans les affaires de cette nature, à le
„ ſoupçonner.

„ Nous croïons avoir enfin reduit les
„ Mécontens de *Hongrie*, & en venir bien-
„ tôt à une Paix avec eux.

„ Nous n'avons pas déterminé jusques
„ ici entre nous, quelles ſeront les ope-

„ ra-

„ rations de l'Armée qui doit maintenir
„ la Neutralité du Nord, ni de celle qui
„ eſt en *Flandres*, non plus que la manœu-
„ vre de deux ou trois Princes ; mais nous
„ attendons avec impatience l'arrivée du
„ Manuſcrit de * Mr. *Dyer*, qui eſt, afin
„ que vous le ſâchiez, notre Oracle en
„ fait de Nouvelles, & notre *Ariſtote* en
„ Politique. Auſſi faut-il bien qu'il y ait
„ un dernier reſſort, & un Juge abſolu de
„ toutes les Controverſes.

„ Nous aprimes en dernier lieu que la
„ brave Milice de *Londres* avoit fait la pa-
„ trouille toute la nuit dans les ruës de
„ cette grande Ville : Nous ne pouvions
„ pas à la verité en concevoir le ſujet,
„ nous n'en avions pas eu le moindre
„ ſoupçon d'avance, & nous n'étions en
„ rien du ſecret ; il nous paroiſſoit même
„ abſolument impoſſible que les Bourgeois
„ de cette Ville & leurs Aprentifs travail-
„ laſſent ou qu'ils fiſſent aucun devoir les
„ jours de Fête. Mais le Manuſcrit de
„ Mr. *Dyer* étoit ſi poſitif là-deſſus, &
„ s'accordoit ſi bien avec les Lettres de
„ quelques autres Perſonnes, qui diſoient
„ tenir la nouvelle de quelques-uns qui l'a-
„ voient apriſe de ceux qui en pouvoient
„ être informez, que le Préſident du Co-
„ mité, que nous avions établi pour exa-
„ miner cette affaire, nous raporta, Qu'il
„ étoit poſſible qu'il y en eut quelque cho-
„ ſe. J'aurois bien d'autres particularitez

* Fameux Nouvelliſte de *Londres*.

„ à vous communiquer ; mais *Duminique* „ & *Slyboots*, deux de mes bons Amis & „ voisins, viennent d'arriver dans ma „ Chambre, où le Caffé nous atend. Je „ suis, *&c.*

ABRAHAM * FROTH.

Vous voïez, par cette Lettre, que les Gens, dont il s'agit, ne cherchent que la nouveauté, sans se mettre en peine de ce qu'il y a de vrai ou de faux. Ils seroient au desespoir, s'ils en venoient à quelque certitude, parce que leurs recherches discontinueroient alors, & qu'ils ne les font pas tant pour s'instruire, que pour se donner de l'exercice. Je ne sai si ce n'est pas la véritable raison de ce qu'on voit souvent, que de tels Esprits lourds & flegmatiques se rendent à la fin capables de quelque chose. Les affaires, qui leur donnent de l'occupation, les déchargent, pour ainsi dire, de leur pesanteur naturelle ; au lieu qu'elles interrompent le bonheur & les plaisirs de ceux qui ont du feu & de la vivacité. Quoi que les amusemens des premiers soient fort innocens, il seroit à souhaiter qu'ils n'eussent jamais de loisir, parce qu'ils l'emploient d'ordinaire à des choses qui servent à découvrir leur foible. Vous ne voïez guères un Homme de cette trempe, s'il a de l'éducation & du loisir, qui ne se tourne

* Ce mot signifie de l'*Ecume*, & c'est le Personnage d'un impertinent Faquin dans une Comédie de Mr. *Congreve*, intitulée *the Double-Dealer*, c'est-à-dire le *Trompeur*, ou le *Fourbe*.

ne du côté de la Politique ou de la Poësie, deux amuſemens aſſez ordinaires pour les Fous les plus distinguez. La premiere occupe tous les Stupides en général; mais lors que cette ſtupidité ſe trouve dans une Perſonne d'un temperament robuste & vigoureux, elle éclate par les rimes. On pourroit nommer ici quelques Ecrivains militaires, qui ſervent à divertir le monde, par cela même que la ſtupidité de leur Genie eſt animée par l'allégreſſe de leur courage. C'eſt ce qui donne de la force au Galimatias, & qui fait bouillonner l'eau du Bourbier, qui ſans cela ſeroit dormante. Le *Prince Bréton*, ce fameux Poëme, qui parut ſous le regne de *Charles* II. & que les beaux Eſprits de ſa Cour apelloient à juſte titre *incomparable*, devoit ſa naiſſance à un Genie auſſi heureux que celui dont nous parlons. Entre pluſieurs Endroits que j'en pourrois alléguer & qui nous en fourniroient de bonnes preuves, je n'en raporterai qu'un ſeul, où le Poëte nous dit, *Que le Prince* Voltager *étoit orné d'une Veſte bigarrée, dont ſon grand-Pere avoit dépouillé un* Picte *qui alloit tout nud.*

Si l'Auteur n'avoit pas été auſſi vif que ſtupide, il n'auroit jamais oublié, malgré l'ardeur & la fougue de ſon galimatias, que le Prince *Voltager*, ni ſon Grand-Pere ne pouvoient ôter un Pourpoint à un Homme nud; mais un autre Fou, d'une conſtitution plus froide, auroit eu la patience d'écorcher le *Picte*, & de faire un

Buffle de ſa peau pour en couvrir le victorieux.

Quoi qu'il en ſoit, je ſouhaiterois qu'on conclût de toutes ces remarques, que nous devrions ſuivre l'exemple de ces ſages Nations, où chaque Homme aprend un Métier. Ne ſeroit-ce pas un fort joli exercice pour un Damoiſeau, ſi, au lieu de badiner éternellement avec ſa Tabatiere, il emploïoit quelques heures de ſon loiſir à en faire une? Cette pratique ſeroit très-avantageuſe pour le Public, en ce qu'elle rendroit tous les Hommes bons à quelque choſe; alors il n'y auroit pas un ſeul Membre de la Societé civile, qui n'eut quelque eſpèce de droit à y tenir un certain grade; comme celui qui vint l'autre jour au * Caffé de *Guillaume*, pour avoir fait la déviſe d'une Bague.

R.

* Le rendez-vous des beaux Esprits.

XXXII. DISCOURS.

Tu, quid ego, & populus mecum deſideret, audi.
HOR. A. P. ℣. 153.

Poëtes, qui écrivez des Pièces de Théatre, voici ce que le Peuple & moi ſouhaiterions de vous.

ENtre tous les artifices, que les Poëtes mettent en uſage, pour remplir l'eſprit de leurs Auditeurs d'épouvante & d'é-

froi,

froi, le Tonnerre & les Eclairs doivent tenir la premiere place : Ils les emploient ſouvent à la deſcente d'un Dieu, à l'apparition d'un Esprit, à l'exorcisme d'un Diable, ou à la mort d'un Tyran. J'ai vû, dans pluſieurs de nos Tragedies, introduire une Cloche avec un effet ſi merveilleux, que toute l'Aſſemblée en étoit en allarme pendant qu'elle ſonnoit. Mais il n'y a rien qui cauſe tant de plaiſir & de fraïeur à notre Parterre *Anglois* que l'apparition d'un Esprit, ſur tout s'il eſt couvert d'une chemiſe enſanglantée. Un Spectre, qui n'a fait que traverſer le Théatre, ou ſortir d'une fente, & s'évanouïr tout d'un coup, ſans dire un ſeul mot, a bien des fois ſauvé l'honeur d'une Pièce. Il y peut avoir de certaines occaſions, où il eſt à propos d'exciter ces mouvemens; & lors qu'ils ne viennent que pour aider le Poëte, on ne doit pas ſeulement les excuſer, mais y aplaudir. C'eſt ainſi que le ſon d'une Cloche, dans la Pièce, qui a pour titre, * *Veniſe ſauvée*, fait trembler le cœur de tous les aſſistans, & qu'il imprime plus de terreur à l'Esprit, que les paroles n'en ſauroient cauſer. L'apparition d'un Fantôme, dans la Tragédie intitulée † HAMLET, *Prince de* DANEMARC, ſoutenu de toutes les circonstances qui peuvent exciter l'atention on l'horreur, eſt un coup de Maître en ſon genre. L'Esprit du Lecteur y eſt merveilleuſement bien diſpoſé à le rece-

* Ecrite par *Otway*. † Tragedie écrite par *Shakeſpear*.

voir par tous les discours qui le précedent : Le silence, qu'il garde à son entrée, frape vivement l'imagination, & toutes les fois qu'il paroit, il devient plus terrible. Qui peut lire sans être ému le discours que le jeune *Hamlet* lui adresse en ces termes ?

HOR. * „ Le voila, Monseigneur, sur le point de paroitre !

HAM. „ Oh ! Ministres du Ciel, daignez nous proteger,
„ Et nous mettre à couvert d'un funeste danger !
„ Que tu sois un bon Ange, ou bien un Spectre afreux,
„ Que tu sortes du Ciel, ou de l'Abîme creux,
„ Qu'au travers d'un Zephir, ou d'un Soufle infernal,
„ Tu viennes anoncer du bonheur ou du mal ;
„ Ta forme en moi rapelle un souvenir si net,
„ Que je te parlerai comme au grand *Hammelet* :
„ Oh ! mon Pere, oh ! mon Roi, daignez donc me répondre ;
„ Instruisez-moi de tout, sans me laisser morfondre ;
„ Et

* On sait bien que la rime de la plûpart de ces vers n'est pas exacte, mais on a cru qu'il valoit mieux en aprocher, pour s'accommoder aux oreilles *Françoises*, que de ne point rimer du tout, à la maniere de ce que les *Anglois* apellent *blank Verse*, tels que sont ici ceux de l'Original. On a préferé d'ailleurs l'exactitude de la Traduction à celle de la rime.

„ Et dites-moi d'abord, pourquoi vos Os ſacrez

„ Ont rompu leurs liens, & ſe ſont relevez?

„ Pourquoi ce Marbre noir, ce riche Mauſolée,

„ A t-il ouvert ſes flancs, & rendu ſa curée?

„ Pourquoi revoir le jour? Que veut dire ceci?

„ Qu'un Corps, autrefois mort, ſoit vivant aujourd'hui!

„ Qu'armé de pié en cap, & qu'au clair de la Lune,

„ Il rempliſſe ces Lieux d'horreur & d'infortune!

Je ne desaprouve donc pas les artifices dont je viens de parler, lors qu'ils ſont placez à propos, & que la nobleſſe des ſentimens & des expreſſions y répond.

Le principal reſſort que nous mettons en uſage, pour exciter la pitié, eſt un Mouchoir, & j'avouë de bonne foi que dans nos Tragedies communes, nous ne devinerions presque jamais qui ſont les Perſonnes affligées, ſi de tems en tems elles ne tiroient le Mouchoir pour eſſuïer leurs larmes. Je ſuis fort éloigné de vouloir bannir du Théatre cette marque d'affliction; La Tragedie ne ſauroit s'en paſſer; mais je ſouhaiterois qu'on n'en fît pas un mauvais uſage, ou plûtôt que la Langue de l'Acteur ſympatiſât avec ſes yeux.

Une Mere desolée, qui mène un petit Enfant par la main, a souvent attiré la compassion de tous les Spectateurs, & c'est pour cela même qu'on la voit dans plusieurs de nos Tragedies. Un Ecrivain moderne, sensible au bon effet que ce spectacle avoit accoutumé de produire resolut d'augmenter l'affliction du double, & d'arracher de son Auditore deux fois plus de larmes, que ses Prédecesseurs n'en avoient obtenu. Dans cette vûë, il a introduit une Princesse sur la Scène, avec un petit Garçon d'un côté, & une petite Fille de l'autre. Cet expédient lui a fort bien réussi. Il y a quelques années qu'un troisième Poëte voulut encherir par dessus tout cela, & qu'il introduisit trois Enfans, avec un heureux succès. J'ai même ouï dire qu'un jeune Auteur, resolu d'atendrir les cœurs les plus insensibles, a une Tragedie toute prête, où le premier Personnage, qui paroit sur la Scène, est une Veuve affligée, couverte de ses habits de deuil, & suivie d'une demi-douzaine d'Enfans, comme ceux qu'on nous peint d'ordinaire autour de la Charité. C'est ainsi que divers incidens, qui paroissent très-beaux, lors qu'ils sont ménagez par un habile Homme, deviennent ridicules lors qu'ils tombent entre les mains d'un miserable Poëte.

Mais entre tous les artifices que nous emploïons pour exciter la pitié ou la terreur, il n'y en a point de si absurde ni de si barbare, & qui nous expose plus au mépris

pris & à la raillerie de nos Voisins, que cet éfroïable carnage, qu'on voit presque toûjours dans nos Tragedies. De se plaire à voir des Hommes poignardez, empalez, mis à la torture, ou empoisonnez, est sans contredit la marque d'un temperament cruel & farouche: Et comme tout cela est souvent représenté sous nos yeux, les Critiques *François*, qui s'imaginent que ces Spectacles nous divertissent, en prennent occasion de nous dépeindre comme un Peuple sanguinaire. Il est a la vérité fort étrange, de voir le Théatre *Anglois* jonché de Cadavres à la fin d'une Tragedie; & de trouver, dans la Garderobe de nos Acteurs, nombre de Dagues, de Poignards, de Rouës, de Tasses pour administrer le Poison, avec quantité d'autres instrumens de la Mort. Il n'en est pas de même dans les Tragedies *Françoises*, où les Executions & les Meurtres se font toûjours derriere la Tapisserie; ce qui, en genéral, s'accorde parfaitement bien avec les mœurs d'une Nation polie & civilisée: Mais comme les *François* n'admettent aucune exception à cette Régle, ils tombent par-là dans des absurditez presque aussi ridicules que celle qui fait ici le sujet de notre critique. Je me souviens de la fameuse Pièce, que *Corneille* a écrite sur les *Horaces* & les *Curiaces*, où le jeune Heros, tout fier d'avoir vaincu les derniers, l'un après l'autre, poignarde sa Sœur, qui, au lieu de le féliciter de sa victoire, lui reprochoit d'avoir tué son

Amant. Si quelque choſe pouvoit extenuer la noirceur d'une action ſi brutale, ce ſeroit de l'avoir commiſe à la chaude, avant que les ſentimens de la Nature, la Raiſon, ou l'Humanité pûſſent agir en lui, & desarmer ſa colere. Cependant, pour éviter l'éfuſion du ſang, aux yeux du public, lors que ſa rage eſt arrivée au comble, il eſt aſſez retenu pour ſuivre ſa Sœur d'un bout de Théatre à l'autre, & ne la poignarder que derriere la Tapiſſerie. J'avouë que, s'il l'avoit tuée devant tout le monde, l'action auroit été beaucoup plus indécente; mais telle qu'on la voit ici, elle paroit fort oppoſée à la Nature, & aproche bien d'un aſſaſſinat commis de ſang froid. Pour en dire mon avis, je croi qu'on auroit pû raporter le Fait, ſi on le jugeoit convenable, mais qu'il ne faloit pas le repréſenter.

Peut-être qu'on ſera bien aiſe de voir, de quelle maniere *Sophocle* a menagé une circonſtance auſſi délicate dans une de ſes Tragedies. *Oreſte* ſe voïoit reduit au même état que *Hamlet*, puis que ſa Mere, après avoir fait aſſaſſiner ſon Epoux, s'étoit renduë maîtreſſe du Roïaume, de concert avec ſon Complice & ſon Favori. Le jeune Prince, reſolu de vanger la mort du défunt ſur ſes meurtriers, ſe gliſſe, par un admirable ſtratagême, dans l'apartement de ſa cruelle Mere, pour lui ôter la vie. Mais comme ce ſpectacle auroit trop choqué l'Aſſemblée, l'execution d'un ſi tragique

que deſſein ſe fait hors de leur vûë. On entend la Mere demander grace à ſon Fils, & le Fils lui répondre, qu'elle n'avoit pas eu pitié de ſon Pere: Bientôt après, elle jette les hauts cris, pour ſe plaindre qu'elle eſt bleſſée, & nous voïons par la ſuite, qu'elle avoit reçu le coup de Mort. Je ne ſâche point qu'il y ait des Dialogues derriere la Tapiſſerie dans aucune de nos Piéces, quoi qu'il s'en trouve divers Exemples dans celles des Anciens: Et je croi d'ailleurs qu'on tombera d'accord avec moi, qu'il y a quelque choſe d'infiniment plus capable d'émouvoir dans ce terrible Dialogue entre la Mere & le Fils, qui ne paroiſſent pas, que dans tout ce qu'on auroit pû repréſenter ſur la Scène. Quoi qu'il en ſoit, *Oreste* n'a pas plûtôt frapé ce coup, qu'il revient, & qu'il trouve l'Uſurpateur à l'entrée de ſon Palais. C'eſt ici que, par une heureuſe invention du Poëte, il ne veut pas le tuer devant l'Aſſemblée; qu'il lui permet de vivre encore quelque tems, afin de l'expoſer à tous les remors de ſon ame, & qu'il lui ordonne de ſe retirer au Quartier du Palais où il avoit tué ſon Pere, dont il vouloit vanger le meurtre dans le même endroit où il avoit été commis. De cette maniere, le Poëte obſerve la bienſéance, qui ne ſoufre pas qu'on commette des parricides, ni des meurtres inhumains devant les Spectateurs; & c'eſt cela même, dont * *Horace* fit enſuite une regle, lors qu'il dit: „ *Mé-*

* *In Arte Poët. V.* 185. - - 189.

„ *Médée*, par exemple, ne doit pas égor-
„ ger ſes enfans aux yeux du Peuple: ce
„ ſeroit une choſe horrible, qu'*Atrée* fit
„ bouillir ſur le Théatre les entrailles de
„ ſes neveux: il ſeroit ridicule d'y voir
„ *Progné* changée en hirondèle, & *Cadmus*
„ en ſerpent. Dès que vous mettez tout
„ cela devant les yeux, j'en ai horreur,
„ je ſuis déterminé à ne le pas croire.

On peut dire là-deſſus que les *François* ont trop encheri ſur la maxime d'*Horace*, qui ne prétendoit pas bannir du Théatre toute ſorte de ſuplices; mais ceux-là ſeuls qui paroiſſoient trop horribles, & qui executez derriere la Tapiſſerie, feroient plus d'impreſſion ſur les Auditeurs. Je ſouhaiterois donc que mes Compatriotes vouluſſent imiter les anciens Poëtes, qui étoient fort retenus à cet égard, & qui cachoient toûjours ces ſpectacles tragiques aux yeux de l'Aſſemblée, s'ils pouvoient en fraper ſes oreilles avec le même effet. D'ailleurs, quoi qu'on n'executât guères en public les Perſonnes de la Tragedie qui étoient condamnées à mourir, ce qui renferme toûjours quelque choſe de ridicule en ſoi, leurs Cadavres étoient ſouvent expoſez à la vûë après leur mort, ce qui a toûjours quelque choſe de mélancholique & d'afreux; de ſorte que les Anciens paroiſſent avoir évité le premier, non ſeulement comme une indécence, mais auſſi comme une action peu vraiſemblable.

J'ai parcouru les différentes Inventions dra-

dramatiques, dont les Poëtes ignorans ſe ſervent pour tenir la place de la Tragédie, & que les habiles tournent à ſon avantage; mais il ſeroit à ſouhaiter qu'on en bannît tout-à-fait quelques-unes, & qu'on emploïât les autres avec beaucoup de précaution. Si je voulois examiner la Comédie dans la même vûë, & relever tous les artifices què les petits Esprits mettent en uſage pour exciter à rire, ma tâche ne finiroit pas. **Bullock* avec un Habit court, & **Norris* avec un long, ne manquent presque jamais de produire cet effet. Dans la plûpart de ces Pièces, un Chapeau à large bord & un qui l'a étroit ſont des Caractères distincts. Quelquefois tout l'esprit d'une Scène eſt caché ſous un Baudrier, ou dans une paire de Moustaches. Un Amoureux qui court ſur le Théatre, & qui paroit dans une Barrique, d'où il montre le nez, paſſoit, du tems de *Charles* II, pour une Plaiſanterie fort agréable, qu'on devoit à l'invention d'un des plus beaux Esprits de ce ſiècle-là. Mais parce que la Joie n'eſt pas ſi délicate que la Compaſſion, & que les Objets qui nous font rire ſont en beaucoup plus grand nombre que ceux qui nous font pleurer, le champ eſt infiniment plus vaste pour les artifices comiques que pour les tragiques, & par conſéquent ils méritent plus d'indulgence.

C.

* * Deux Acteurs *Anglois*.

XXXIII. DISCOURS.

Natio Comœda eſt. —— —— ——
Juv. Sat. III. 100.

Les Grecs *ſont naturellement de grands Comédiens.*

IL n'y a rien que je ſouhaite avec plus d'ardeur qu'une Paix ſûre & honorable; quoi que je craigne en même tems les conſéquences fâcheuſes qui la peuvent ſuivre, non pas à l'égard de nos affaires Politiques, mais de nos mœurs. Quelle inondation de Rubans & de Brocards ne verra-t-on pas fondre ſur nous? A quels éclats de rire, & à combien d'impertinences ne ſerons-nous pas alors expoſez? Je ſouhaiterois de tout mon cœur, que, pour prévenir tous ces maux, il y eut un Acte du Parlement qui défendit l'entrée des Galanteries de *France*.

Les Femmes qui habitent notre Iſle ont déja reçu de fortes impreſſions de ce Peuple badin, quoi que, par la longueur de la Guerre, (comme il n'y a point de mal qui ne ſoit accompagné de quelque bien) ces traces ſont presque éfacées & bannies de l'eſprit. Je me ſouviens du tems auquel nos Dames Campagnardes, les mieux élevées, ſe piquoient d'avoir leur Valet de chambre, parce qu'elles trouvoient, ne

vous

vous en déplaiſe, qu'un Homme étoit beaucoup plus adroit & plus propre à les ſervir qu'une Fille. J'ai vû moi même un de ces Amphibies Mâles troter dans une Chambre avec un Miroir à la main, & peigner la tête de ſa Dame une matinée entiere. Je ne ſai ſi le bruit qui a couru, à l'égard d'une Dame rendue enceinte par un de ces Amphibies, étoit fondé; mais je croi qu'à préſent toute la race en eſt détruite chez nous.

A peu près vers le tems que pluſieurs Individus de notre Sexe étoient emploïez à cette ſorte de ſervice, les Dames introduiſirent la mode de recevoir des Viſites au Lit. On auroit pris alors pour une grande incivilité, ſi une Dame eut refuſé d'admettre la compagnie d'un Homme, parce qu'elle n'étoit pas encore levée; & ſi un Portier eut allegué une excuſe auſſi frivole, on l'auroit cru incapable d'exercer les fonctions de ſa charge. Comme j'aime à voir tout ce qui eſt nouveau, je priai un jour mon Ami Mr. HONEYCOMB de me conduire chez une de ces Dames du bel air, & de me préſenter à elle ſur le pié d'un Etranger qui ne parloit pas *Anglois*, pour n'être pas obligé de tenir mon rôle dans la converſation. Quoi que la Dame voulût bien paroître en deshabillé dans ſon Lit, elle avoit mis ſes plus beaux atours, & s'étoit même fardée pour nous recevoir. Ses cheveux paroiſſoient dans un desordre fort étudié, & ſa robe de chambre, qui ſem-

fembloit jetté négligemment ſur ſes épaules, étoit pliſſée avec beaucoup de ſoin. Pour moi, je ſuis ſi choqué de tout ce qui aproche de l'immodestie dans le beau Sexe, que je ne pûs m'empêcher de tourner la vûë d'un autre côté lors qu'elle ſe remuoit, & que j'étois dans la plus grande confuſion du monde toutes les fois qu'elle étendoit un bras ou une jambe. Quoi qu'il en ſoit, les Coquetes, qui avoient introduit cette coutume, y renoncerent peu à peu, à meſure qu'elles vieilliſſoient, bien perſuadées qu'une Femme de ſoixante ans ne feroit jamais aucune impreſſion, quand elle ſe donneroit la torture & l'estrapade.

SEMPRONIA eſt aujourd'hui la plus grande admiratrice qu'il y ait de la Nation *Françoiſe*; mais elle eſt ſi modeste qu'elle ne reçoit les Meſſieurs qui la viſitent qu'à ſa toilette. C'eſt un contraste fort grotesque, de voir cette belle créature parler de Politique, avec ſes cheveux flotans ſur les épaules, & examiner dans un Miroir ce viſage, qui fait une ſi terrible execution ſur tous les Spectateurs qui l'environnent. Qu'y a-t-il de plus joli & de plus agréable, que de l'entendre raiſonner tantôt avec ſa Femme de chambre, & tantôt avec ceux qui lui font Viſite? Quelles charmantes Tranſitions ne fait-elle pas d'un Opera ou d'un Sermon, à un Peigne d'Yvoire ou à une Pelote? Quel plaiſir n'ai-je pas eu à lui voir interrompre un recit de ſes Voïages,

ges, pour donner une comiſſion à ſon Valet, & s'arrêter au milieu d'une reflexion morale, pour apliquer le bout de ſa langue ſur une mouche?

Il n'y a rien qui expoſe une Femme à de ſi grands dangers, que cet air gai & cet enjoûment, qui ſont naturels à la plûpart du Sexe. Il eſt ainſi de l'intérêt de toute Femme ſage & vertueuſe, d'empêcher que cette vivacité ne dégenére en inconſtance. Mais tous les discours & toutes les manieres des *François* ne tendent qu'à rendre le Sexe plus capricieux, ou, comme il leur plait de s'exprimer eux-mêmes, *plus éveillé*, que la Vertu & la Discretion ne le permettent. De parler fort haut dans les Aſſemblées publiques, & de faire entendre à tout le monde que vous parlez de certaines choſes que vous ne devriez dire qu'en particulier, ou à l'oreille, tout cela marque une belle Education; pendant que de l'autre côté, la Pudeur qui fait rougir n'eſt point à la mode, & que le Silence eſt plus incivil que tout ce qu'on pourroit dire de mal-à-propos. En un mot, la Discretion & la Modestie, qui ont paſſé de tout tems & dans tous les Païs pour les plus dignes ornemens du beau Sexe, ne ſont regardées aujourd'hui que comme les ingrédiens d'une Converſation genée, & des qualitez Bourgeoiſes, qui ne doivent paroitre que dans le domestique.

Je me trouvai, il y a quelques années, à la Tragedie de* *Macbeth*, & je fus placé,

* Ecrite par *Shakeſpear.*

cé, pour mon malheur, ſous la Loge d'une Dame de qualité, qui eſt morte depuis, & qui étoit alors nouvellement revenue de *France*, comme je m'en doutai bien par le bruit qu'elle faiſoit. Un peu avant qu'on ouvrît la Scène, elle ſe mit à dire à haute voix, *Quand eſt-ce que ces aimables Enchanteurs paroîtront?* & ils ne furent pas plûtôt ſur le Théatre, qu'elle demanda à une Dame, aſſiſe à trois Loges d'elle, à ſa main droite, ſi ces Enchanteurs n'étoient pas de charmantes Créatures? Un peu après, lors que * *Betterton* prononçoit une des plus belles Harangues de toute la Pièce, elle fit ſigne de ſon Eventail à une autre Dame, qui étoit à ſa gauche, auſſi loin d'elle que la premiere, & lui dit a voix baſſe, qui fut entendue de tout le Parterre, *Nous n'aurons pas* † Baron *ce ſoir.* Au bout de quelques momens, elle apella, par ſon nom, un jeune Baronet, aſſis à trois Bancs de moi, pour lui demander ſi la Femme de *Macbeth* étoit encore en vie, & avant qu'il pût lui répondre, elle ſe mit à parler du Fantôme de *Banquo.* Elle avoit ramaſſé déja un petit cercle d'Auditeurs, & fixé l'atention de tous ceux qui l'environnoient. Mais reſolu d'entendre la Pièce, je ſortis de la ſphere de ſon Impertinence, & je m'allai planter dans un des Coins les plus reculez du Parterre.

Cette jolie maniere d'agir enfantine eſt un

* Le nom d'un des Acteurs. † Fameux Acteur *François.*

un des plus beaux traits de la Coqueterie, & il n'y a que les Dames qui ont voïagé pour ſe former l'Esprit, qui puiſſent arriver à cette perfection. Des manieres aiſées & naturelles ont quelque choſe de ſi agréable, qu'on ne doit pas s'étonner de voir que tout le monde y aspire. Mais il eſt en même tems ſi difficile de les atraper, à moins qu'on n'y aît beaucoup de diſpoſition, que pluſieurs en ſont devenus ridicules, pour y avoir voulu prétendre.

Un Auteur *François* fort ingenieux nous dit, que, de ſon tems, les Dames de la Cour de *France* auroient cru tomber dans une incivilité, & une espèce de Pédanterie Féminine, ſi elles avoient bien prononcé un mot difficile; & qu'elles cherchoient ſouvent l'occaſion d'emploïer des termes de l'Art, pour avoir le plaiſir de les estropier, & de faire ainſi paroître leur politeſſe. Il ajoute qu'une Dame de qualité s'étant ſervie une fois à la Cour d'un de ces mots ſcabreux, & l'aïant apliqué & prononcé avec beaucoup d'exactitude, toute l'Aſſemblée en rougit de honte pour elle.

Quoi qu'il en ſoit, il faut reconnoître qu'il y a bien de nos Dames qui ont voïagé pluſieurs centaines de Milles ſans avoir empiré, & qui ſont revenues chez elles avec toute la modeſtie, la discretion, & le bon ſens, qu'elles avoient à leur départ. D'un autre côté, il y a un nombre infini de nos Dames du bel air, qui paroiſſent avoir voïagé, & qui ont demeuré toute

leur

leur vie dans le Tourbillon de la fumée de *Londres*. J'ai connu moi-même une Femme, qui n'étoit jamais sortie de la Paroisse de S. *Jaques*, & qui, malgré tout cela, étoit aussi pleine d'impertinences & de minauderies étrangeres, qu'elle en auroit pû glaner dans la moitié des Païs de l'*Europe*.

C.

XXXIV. DISCOURS.

Non bene junctarum discordia semina rerum.

OVID. Metam. L. I. 9.

Il n'y avoit que les sémences discordantes des choses qui n'étoient pas bien unies ensemble.

LOrs que j'ai besoin de materiaux pour ces DISCOURS, je bats la Campagne, & m'en vais à la quête de mon Gibier : Si je trouve quelque chose qui m'accommode, je me sers de la premiere occasion, pour en écrire un mot sur un morceau de papier. D'ailleurs, j'examine les Lettres de mes Correspondans, & s'il y a quelque insinuation qui me puisse fournir dequoi spéculer, je ne manque pas non plus de l'enregistrer dans mon petit Recueil. De cette maniere, j'ai presque toûjours sur moi un Feüillet plein de Pensées détachées, que tout autre que moi prendroit pour une Rapsodie de Galimatias : En effet, il n'y a qu'obscurité & confusion, que revéries

&

& incompatibilitez. En un mot, ce ſont mes Spéculations dans leurs premiers principes, où l'on ne voit, non plus que dans l'ancien Chaos, ni lumiere, ni ordre, ni diſtinction; tout y eſt ſens deſſus deſſous.

Il y a une ſemaine ou environ qu'il m'arriva une plaiſante avanture, à l'occaſion d'un de ces Mémoires, que je laiſſai tomber par haſard dans le Caffé de *LLoyd*, où ſe font d'ordinaire les Ventes publiques. Il y eut d'abord une foule de gens autour de ceux qui l'avoient trouvé, & qui s'en divertiſſoient à l'un des bouts de la Chambre: La riſée y étoit ſi grande, avant que je m'aperçuſſe de ce qui la cauſoit, que je n'oſai pas le reconnoitre pour mien. Le Garçon du Caffé le prit enſuite, & alla demander, de l'un à l'autre, ſi quelcun avoit perdu ce Papier; mais comme il n'y eut perſonne qui le reclamât, les Rieurs, qui l'avoient déja lû, ordonnerent au Garçon de monter à la place du Crieur, & de le lire à toute l'aſſemblée, afin que le Proprietaire le pût recouvrer. Le Garçon obéït, monta ſur le banc, & lut à haute voix ce qui ſuit.

MEMOIRE.

Maiſon de campagne du Chevalier ROGER DE COVERLY — Cela eſt certain, car je hais les longs discours — Savoir, ſi un bon Chrétien peut être Magicien — La Fête des *Saints Innocens*, Saliere, Chien

du Logis, Hibou, Grillon — Mr. *Thomas Inkle* de *Londres*, à bord du Vaisseau l'*Achille*. *Tarico — Ægrescitque medendo*, c'est-à-dire, il empire à force de remédes — Apparitions — Bibliothéque d'une Dame — Lion, Tailleur de son Métier — Dromadaire apellé *Bucephale* —. Equipage, le souverain Bien des Dames — Quelques reflexions sur *Charles Lillie* — Visage court met à l'abri de l'Envie — Superfluitez dans les trois grandes Professions — Le Roi *Latinus* enrôlé pour simple Soldat — *Juif* qui dévore un Jambon — Abbaïe de *Westminster* — *Grand Caire* — Délai — * Dupes du Mois d'*Avril* — Sangliers bleus, Lions rouges, Cochons cuirassez — Un Roi & deux Violons entrent *solus* — Reception dans la Coterie des Laids — Moïen d'augmenter l'éclat de la Beauté — Genéalogie de la bonne & de la mauvaise Plaisanterie — Maîtresse d'Ecole des Perroquets — Visage moitié *Picte* & moitié *Breton* — Que tout Heros d'une Tragedie ne doit pas avoir moins de six piez de taille — Coterie de Soupirans — Lettres écrites par des Pots de fleurs, des Chaises à bras, des Personnages de Tapisserie, le Lion, le Tonnerre — La Cloche sonne pour les Marionettes — Une vieille Femme barbue épouse un jeune Garçon, qui n'a que du poil folet — Le premier Habit

* Cette expression est fondée sur ce qu'en *Angleterre* on donne des baies le 1. d'*Avril*. Voi. p. 226.

bit que je ferai ſera doublé de bleu — Fable des Pincettes & du Gril — Teinturiers de Fleurs — La Priere du Soldat — Je n'ai aucun ſujet de vous remercier, dit le Pot de Fayence — *Pactole* en Bas de ſoie, avec des grelots d'or — Cannes, Tricots, Baguettes de Tambour — Retraite de la Fille aînée de mon Hôteſſe — L'Enſeigne du Barbier — Poche du Juste-au-corps de GUILL. HONEYCOMB — La conduite de *Ceſar* & la mienne en pareil cas — Poëme fait de pièces de raport — *Nulli gravis eſt percuſſus Achilles* — La Femme Presbyterienne — Le Maître qui enſeigne à lorgner les Belles.

La lecture de ce Papier mit tout le Caffé de bonne humeur; les uns conclurent qu'il étoit écrit par un Fou, & les autres par quelcun qui vouloit faire des Extraits du SPECTATEUR. Mais un des aſſistans, qui avoit la mine d'un Citoïen fort riche, nous dit, avec bien des ſignes de la tête & des coups d'œuil politiques, „qu'il ſou-„ haitoit que ce Papier ne renfermât pas „ autre choſe que ce qu'il ſembloit expri-„ mer; que pour lui, il croïoit que le Dro-„ madaire, le Gril, & l'Enſeigne du Bar-„ bier, emportoient quelque choſe de plus „ que la ſignification naturelle de ces mots; „ & qu'il ſeroit d'avis que le Maître du „ Caffé le remît au plûtôt entre les mains „ d'un des Secretaires d'Etat." Il ajouta, „ que le Nom de cet Etranger, avec des „ grelots d'or autour de ſes Bas, ne lui

„ plaiſoit pas trop.“ Là-deſſus, un jeune Etudiant d'*Oxford*, qui ſe trouva par haſard au Caffé avec ſon Oncle, nous découvrit qui étoit ce *Paſtole*, & renverſa de cette maniere tout le Plan de ce digne Citoïen. Pendant que chacun s'amuſoit à reflechir ſur ce pauvre Ecrit, je tendis la main au Garçon du Caffé, qui deſcendoit de ſa Tribune, afin qu'il me le donnât. Je ne l'eus pas plûtôt, que cela m'attira les yeux de toute la compagnie; mais, après l'avoir parcouru & ſecoué deux ou trois fois la tête en le liſant, je le tordis en forme de méche, & je m'en ſervis pour allumer ma Pipe. Mon air tranquille & grave, durant tout ce manége, & mon profond ſilence exciterent de grands éclats de rire de toutes parts; mais ravi qu'on ne me ſoupçonnât pas d'être l'Auteur de cet Ecrit, je m'attachai à ma Pipe & à la lecture du * *Postman*, ſans prendre plus garde à ce qui ſe paſſoit autour de moi.

Mes Lecteurs verront bien que je me ſuis déja ſervi de plus de la moitié de ce qui eſt contenu dans le Mémoire, & que les autres Articles, que je n'ai pas touchez, devoient me fournir dequoi les entretenir dans la ſuite. Mais prévenu par ce malheureux accident, je ne leur donnerai que deux Lettres, qui ſe raportent aux deux derniers Articles. Je ne publierois pas la pre-

* C'eſt à-dire, le *Postillon*, espèce de Gazette, qui paroit à *Londres* trois fois la ſemaine.

premiere, si je ne savois qu'il y a bien des Maris qui sont exposez à une dépense ruïneuse, & qui soufrent beaucoup dans leur domestique, par le zèle indiscret des Femmes du caractère de celle qui nous y est dépeinte, & à qui l'on peut apliquer l'Inscription que l'Evêque de *Salisbury* a citée dans ses voïages; * *En faisant trop la pieuse, elle est devenue impie.*

MONSIEUR,

„ Je suis du nombre de ces malheureux „ qui sont tourmentez par une de ces Dé„ votes, si communes entre les Presby„ teriens, sur tout ceux qui se traitent d'A„ mis. Des Leçons en Théologie le ma„ tin, des Prieres à midi, & des Sermons „ de préparation le soir, lui enlevent une „ si bonne partie de son tems, qu'elle ne „ sait presque jamais ce que nous aurons „ a dîner, à moins que le Prédicateur ne „ s'y trouve. Le saint Homine amène avec „ lui une Tribu entiere de Gens, qui s'a„ pellent Freres & Sœurs, quoi qu'ils ne „ croient pas tels ceux qui le sont au pié „ de la lettre. S'il m'arrive quelquefois „ de l'avoir seule à ma compagnie, c'est „ un Echo perpétuel des Sermons qu'elle „ a entendus; elle me décharge de si fu„ rieuses volées de Textes, de Preuves, „ & d'Aplications, que, malgré toute ma „ lassitude le soir lors que je vais me cou„ cher,

* *Dum nimis pia est, facta est impia.*

„ cher, le bruit qui m'en reste dans la tê-
„ te ne me permet de dormir que vers le
„ matin. Le déplorable état où je me trou-
„ ve, avec plusieurs de mes Confreres,
„ est digne de toute votre compassion &
„ d'un promt secours: Si vous ne me le
„ donnez au plûtôt, je risque de me voir
„ reduit à la besace par tant de Sermons,
„ de Prieres & d'Exercices publics, à moins
„ qu'une heureuse Mort ne le prévienne,
„ & que ma Femme ne me tue à force de
„ repétitions. Je suis *&c.*

R. G.

La seconde Lettre, qui regarde le Maître Lorgneur, est conçue en ces termes.

MONSIEUR,

„ Je suis un Gentilhomme *Irlandois*,
„ qui ai voïagé plusieurs années pour me
„ perfectionner; & je me suis rendu très-
„ habile dans l'Art de donner des œuilla-
„ des, tel qu'il se pratique aujourd'hui dans
„ toutes les Nations polies de l'*Europe*.
„ Avec ce talent & le conseil de mes amis,
„ j'ai resolu de m'ériger en Maître Lor-
„ gneur. J'enseignerai le matin les œuil-
„ lades pour l'Eglise, & le soir à la chan-
„ dèle, celles qui doivent servir à la Co-
„ médie. J'ai aussi un coup d'œuil tout
„ nouveau, d'une legereté merveilleuse,
„ pour la Proménade; je le montrerai sur
„ la brune, ou à toute heure du jour dans
„ une Chambre obscurcie à dessein. J'ai

„ un

„ un Manuſcrit intitulé, *Le parfait Lor-*
„ *gneur*, que je ſuis prêt à vous commu-
„ niquer lors qu'il vous plairra. Cepen-
„ dant, daignez avertir le Public de la
„ ſubſtance de cette Lettre, & vous obli-
„ gerez beaucoup celui qui eſt, *&c.*

C.

XXXV. DISCOURS.

Ride ſi ſapis. —— —— —— ——

MART. L. II. Epig. XLI. ℣. 1.

Riez, ſi vous êtes ſage.

Mr. *Hobbes*, dans ſon Discours ſur la Nature Humaine, qui eſt, ſi je ne me trompe, le meilleur de tous ſes Ouvrages, après avoir fait quelques obſervations fort curieuſes à l'égard du Rire, le décrit en ces termes: „ La paſſion, *dit-il*, „ qui excite à rire n'eſt autre choſe qu'une „ vaine gloire, fondée ſur la conception „ ſubite de quelque excellence qui ſe trou- „ ve en nous, par oppoſition à l'infirmité „ des autres, ou à celle que nous avons „ eu autrefois: Car on rit de ſes folies paſ- „ ſées, lors qu'elles viennent tout d'un „ coup dans l'Eſprit, a moins qu'il n'y aît „ du deshoneur attaché.

A ſuivre donc les idées de cet Auteur, lors qu'un Homme rit exceſſivement, au lieu de dire qu'il eſt fort gai, nous devrions dire qu'il eſt bien orgueilleux. En

effet, ſi nous épluchons cette matiere avec ſoin, il ſe trouvera de puiſſantes raiſons pour nous engager à être de ſon avis. Chacun ſe moque d'un autre qui eſt dans un degré de folie ſuperieur au ſien. C'étoit autrefois la coutume dans toutes les grandes Maiſons d'*Angleterre* d'y avoir un Fou aprivoiſé & ridiculement vêtu, afin que l'Héritier de la Famille eût occaſion de le railler, & de ſe divertir de ſes bévûës. C'eſt pour cela même que les Fous ſont en vogue dans la plûpart des Cours d'*Allemagne*, où il n'y a pas un ſeul Prince du grand air, qui n'ait deux ou trois de ces Fous dans ſon Equipage, reconnus pour tels, distinguez par leurs habits, & qui ſervent de jouet à tous les autres Courtiſans.

Les *Hollandois*, plus célèbres pour leur industrie & leur aplication, que pour l'esprit & la belle humeur, ont, en divers endroits de leurs ruës, l'Enſeigne du *Badaut*, qui eſt la Tête d'un Fou couverte d'un Bonnet où il y a des grelots, avec la gueule béante d'une prodigieuſe maniere: C'eſt une des Enſeignes les plus communes d'*Amsterdam*, & qui donne occaſion à divertir le monde.

On voit par-là que chacun ſe moque d'un autre, qui eſt au deſſous de lui à l'égard de l'esprit, & qu'il triomphe par la ſuperiorité de ſon genie, lors qu'il a de ces objets ridicules devant les yeux. C'eſt ce que Mr. *Boileau* a très-bien exprimé au commencement de ſa IV. Satire, où il dit:

„ D'où

„ D'où vient, cher *Le Vayer*, que l'Homme le moins ſage
„ Croit toûjours ſeul avoir la Sageſſe en partage;
„ Et qu'il n'eſt point de Fou, qui, par bonnes raiſons,
„ Ne loge ſon Voiſin aux Petites Maiſons?

La remarque de Mr. *Hobbes* nous donne la raiſon pourquoi les Fous, dont nous venons de parler, excitent à rire les Perſonnes de mauvais goût. Mais comme les meilleurs Esprits ne ſont pas frapez de ces objets, il ne ſera pas indigne de notre recherche d'examiner les différentes cauſes qui les provoquent à rire.

Il faut obſerver d'abord qu'il y a une eſpèce de Boufons, dont le commun Peuple de tous les Païs eſt grand admirateur, & qu'il aime tant, *qu'il les mangeroit*, pour me ſervir de l'ancien Proverbe: Je veux parler de ces Goguenars qui courent le Païs, & que chaque Nation apelle du nom du Plat qu'elle aime le mieux. C'eſt ainſi qu'en *Hollande*, on les nomme des *Harengs pecs*; en *France*, de *Jean Potages*; en *Italie*, *Maccaronis*; & dans la *Grande Bretagne*, de *Jack Puddings*. Ces Badins, de quelque mêts qu'ils tirent leur Nom, pour exciter leurs Auditeurs à rire, paroiſſent toûjours en Habit groteſque, & commettent de ſi lourdes bévûës à chaque pas qu'ils font, & à chaque mot qu'ils prononcent, que ceux qui les écoutent auroient honte d'y tomber eux-mêmes.

Mais ce petit triomphe de l'Eſprit, ſous prétexte de rire, n'eſt plus viſible aucune part que dans la coutume établie chez nous le premier du Mois d'*Avril*, où chacun ſe met en tête de donner le plus de baies qu'il peut. Auſſi rit-on plus ce jour-là qu'en tout autre de l'année, à proportion du plus grand nombre de ſotiſes qu'on y découvre. Un Chapelier de mes Voiſins, Homme d'un très-petit cerveau, mais qui a grande opinion de lui-même, ſe vante que, depuis dix années conſécutives, il n'a pas eu moins d'une centaine de Perſonnes, à chaque fois, pour ſes Dupes du Mois d'*Avril*. Mon Hôteſſe eut une groſſe quérelle avec lui, il y a quinze jours ou environ, pour avoir emploïé tous ſes Enfans à des *meſſages bourgnes*, comme elle s'exprime. Son Fils aîné fut envoïé chez un Cordonnier pour y acheter un demi-ſou de ruban de fil; ſa Fille ainée courut un demi-mille pour voir un Monſtre; en un mot, tous ces pauvres innocens furent ſes Dupes du Mois d'*Avril*. Ce n'eſt pas tout, mon Hôteſſe elle-même ne pût en échaper; & ce miſerable Cancre n'en a fait que rire depuis ce tems-là.

Quoi qu'il en ſoit, cette ſorte de badinage ſeroit pardonnable, s'il ſe bornoit à un ſeul jour de l'année, mais il vient de s'élever une race de Gens, qui ſe piquent d'eſprit, & qui voudroient avoir tous les jours leurs Dupes du Mois d'*Avril*. Ce ſont des Railleurs de profeſſion, qui ne cher-

cherchent qu'à faire donner quelcun dans le paneau, & qui rient ſans ceſſe des ſotiſes qu'ils inventent eux-mêmes & qu'ils attribuent enſuite aux autres.

C'eſt ainſi qu'un Homme choiſit ſa Dupe d'un rang plus haut ou plus bas, à proportion de l'esprit qu'il a ; ou, pour me ſervir d'un Langage plus Philoſophe, c'eſt ainſi que l'orgueil ſecret du cœur, qui excite à rire, vient de ce qu'un Homme ſe compare à un autre qu'il croit au deſſous de lui, ſoit qu'il le prenne pour un véritable Fou, ou pour un Plaiſant qui en jouë le rôle. Il eſt très-poſſible à la vérité, que ceux dont nous nous moquons, ſoient dans l'eſſentiel plus ſages que nous ; mais s'ils veulent nous divertir, il faut qu'ils deviennent nos inferieurs à cet égard ; il n'y a point de milieu.

Je crains que mes idées ne paroiſſent un peu trop abstraites, ſi j'avance qu'un Homme d'esprit ne nous fait rire, que parce qu'il nous découvre quelque endroit foible ou ridicule dans ſon caractère, ou dans les Perſonnes qu'il nous repréſente, & que ſi nous rions d'une Bête brute, ou même d'une choſe inanimée, c'eſt à cauſe de quelque action ou de quelque trait qui a un raport éloigné avec quelcune des ſotiſes ou des abſurditez qui ſe trouvent dans les Créatures raiſonnables.

Mais ſans revenir à ces impertinens Boufons de Théatre, qui peuvent remuer toute une Aſſemblée, il y a une espèce d'Hom-

mes, ſi propres à divertir les compagnies, qu'on ne ſauroit ſe paſſer d'eux. Ce ſont de bonnes Gens, toûjours expoſez à la raillerie des autres; Hommes, Femmes, Enfans, Ennemis & Amis, tout le monde les attaque; & ils ſervent de Plaſtron, à qui veut leur porter quelque coup. Avec tout cela, j'en connois pluſieurs qui ont de l'eſprit & du bon ſens, quoi que, par quelque étrange bizarrerie de leur mauvais goût, ou quelque défaut corporel, ou des manieres choquantes, ils aient toûjours le malheur de ſervir de jouët à la Compagnie. Il eſt certain, qu'un Homme ne ſauroit être ainſi en bute à tous les aſſauts qu'on veut lui donner, à moins qu'il n'aît beaucoup d'eſprit, & qu'il ne ſoit même agréable par ſon endroit ridicule. Un Stupide ne peut ſervir de Plaſtron qu'aux Gens du commun; mais les Perſonnes diſtinguées veulent un Homme qui leur faſſe tête, & qui ſe remue lors qu'on touche à ſon foible. Un Plaſtron de cet ordre a ſouvent les rieurs de ſon côté, & il tourne en ridicule celui qui l'attaque. * Le Chevalier *Jean Falſtaff* étoit un Heros de cette eſpèce, & il ſe dépeint lui même ſous cette idée d'une maniere fort jolie: *Toute ſorte de Gens*, dit-il, *ſe font un honeur de me railler. Il n'y a point de cerveau capable d'imaginer*

* C'eſt un Perſonnage d'une Tragi-Comedie de *Shakeſpear*, intitulée, *le Roi* Henri IV, *avec les boutades du Chev.* Jean Falſtaff.

giner plus de choſes divertiſſantes que j'en ai trouvé moi-même, ou qu'on a inventées à mon occaſion. Je ne ſuis pas ſeulement ſpirituel en mon particulier, mais la ſource de l'eſprit qui eſt dans les autres.

C.

XXXVI. DISCOURS.

—— Per multas aditum ſibi ſæpe figuras
Repperit. —— —— —— —— ——

OVID. Metam. L. XIV. 652.

Il ſe fait jour, & ſouvent il arrive à ſon but, par le moien de toutes les figures, dont il ſe revêt.

MEs Correſpondans ſe fâchent, ſi je ne les avertis de tems en tems que j'ai reçu leurs Lettres. Mais afin qu'ils n'aient pas ſujet de ſe plaindre, j'en vai publier quelques unes des plus importantes, qui ſeront précedées d'une de ma façon, que j'écrivis, il y a quinze jours, à certains Meſſieurs, qui ont bien voulu me choiſir pour Membre honoraire de leur Societé.

Au Préſident & aux Membres de la *Cotérie des Laids.*

MESSIEURS,

J'ai eu avis de l'honeur que vous m'avez fait, de me recevoir dans votre Societé,

& je vous en ai d'autant plus d'obligation, que je reconnois mon peu de mérite. C'eſt pour cela même que je travaillerai toûjours à y ſupléer par quelque autre endroit, & à vous procurer des Membres mieux qualifiez que moi à tous égards. Je prendrai le Coche la ſemaine prochaine pour vous aller voir, & occuper la place qui m'eſt destinée dans vos Conférences. Je vous préſenterai en même tems pour Candidats, un vieux Damoiſeau & une *Picte* moderne. S'ils ne poſſedent pas à un ſi haut point tous les dons naturels que notre Societé requiert, permetez-moi de vous dire que leur laideur artificielle ſurpaſſe de beaucoup tout ce que vous en avez jamais vû. Le Damoiſeau a changé de parure tous les jours de ſa vie, depuis plus de trente ans, & il ne discontinue pas d'ajouter de nouveaux ornemens à ſa diformité naturelle. La *Picte* eſt infiniment plus digne de nous; car depuis qu'elle eſt arrivée à l'âge de discretion, elle a renoncé à la Beauté, & a pris tous les ſoins poſſibles, pour aquérir le Viſage que vous lui verrez, & qui doit la recommander à vos bonnes graces. Je ſuis,

MESSIEURS,

Votre très humble & très-obligé ſerviteur.

LE SPECTATEUR.

P. S.

P. S. Je voudrois bien ſavoir ſi vous admettez dans votre Corps des Perſonnes de qualité.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Pour vous faire voir que dans notre „ Sexe, tout vain & foible qu'il eſt, il y „ a des Perſonnes qui ont aſſez de courage & de vertu pour oſer être laides, & „ vouloir même qu'on les croie telles, je „ m'adreſſe à vous, afin que vous daigniez „ emploïer votre credit en ma faveur auprès de la *Coterie des Laids*. J'ai toutes „ les qualitez requiſes pour entrer dans „ leur Societé, & s'ils ne veulent pas m'en „ croire ſur ma parole, (quoi qu'une Femme ſoit bien digne de foi en cette occaſion,) je ſuis en état de leur produire „ de fidèles Témoins, ſoit qu'on ait égard „ aux Cheveux, au Front, aux Yeux, aux „ Jouës, ou au Menton; à quoi j'ajouterai, qu'il m'eſt plus aiſé de me pancher „ du côté gauche, que du droit. Ainſi je „ me flate d'être agréable à tous égards; „ Et pour ce qui eſt de la bonne humeur, „ je ferai tête au Préſident lui-même. Toute la grace que je demande, en qualité „ de la premiere Femme qui a recherché „ leur bonne compagnie, c'eſt d'avoir le „ haut bout à table; puis que je ne doute „ pas d'ailleurs qu'ils n'aient beſoin d'un „ Ecuïer tranchant, & qu'il n'y a Perſonne au Monde qui ſe puiſſe aquitter de

„ cette

„ cette fonction d'une maniere plus mal-
„ adroite que moi. Je vous prie de me
„ dire votre avis là-dessus le plûtôt qu'il
„ vous sera possible. Du reste, souvenez-
„ vous de joindre à mes traits la longueur
„ de mon visage, qui est d'une bonne de-
„ mi-aune; quoi que je n'en sûsse la raison
„ que depuis que vous avez rendu compte
„ de la petitesse du vôtre. Si je pouvois in-
„ venter un Nom assez expressif pour mar-
„ quer toute ma laideur, je l'adopterois
„ avec plaisir; mais, à mon grand regret,
„ le Nom que je porte est la seule beauté
„ discordante qu'il y ait autour de ma Per-
„ sonne. Je vous prie donc d'en frabriquer
„ un pour moi, qui désigne tout ce qu'il y
„ peut avoir de plus laid au Monde: Mais
„ soit que vous le tiriez du *Latin*, ou de
„ toute autre Langue, n'oubliez pas de fai-
„ re préceder que je suis du fond du cœur,

MONSIEUR,

Votre épouvantable Admiratrice & servante,

HECATISSA.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Après avoir lû votre DISCOURS sur l'Af-
„ fectation, & m'être examiné là-dessus, je
„ croïois avoir si bien dévelopé tous les
„ foibles de mon cœur, que je n'y retom-
„ berois plus à l'avenir. Mais helas! je

„ trou-

„ trouve, à mon grand regret, qu'il me
„ reste encore bien des folies, dont la sour-
„ ce m'est inconnue. Je suis déja vieux,
„ & fort tracassé de la Goute; mais ani-
„ mé toûjours de la sote vanité de vouloir
„ plaire aux yeux des Belles, je n'ai pas
„ plûtôt un moment de relâche, que je
„ monte sur mes ergos, avec des souliers
„ bien cirez & à talon haut. Deux jours
„ après une rude attaque de Goute, je fus
„ prié en Ville chez un de mes Amis, où
„ je crus qu'il y auroit compagnie de Da-
„ mes; & par un effet de ma politesse or-
„ dinaire, je m'estropiai pour les aller voir:
„ La magnificence de la table, la bonne
„ compagnie, & la reception obligeante,
„ ne servoient qu'à rendre ma douleur
„ plus aigue. Un Gentilhomme de la Mai-
„ son, qui s'aperçut de mon état, n'eut
„ pas plûtôt bû la santé de la Reine, qu'il
„ vint me déchausser lui-même, en pré-
„ sence de tout le monde, & me donner
„ une paire de ses vieux souliers. Pour
„ moi, qui ne suis qu'un vrai Fat, je sou-
„ fris cette operation, devant de belles
„ Dames, avec la même repugnance qu'el-
„ les admettent le secours des Hommes à
„ la derniere extremité. Quoi qu'il en soit,
„ l'aise qui m'en revint fit que je pardon-
„ nai l'incivilité grossiere d'un pareil ser-
„ vice, qui délivra, sur le champ, mon
„ corps de la gêne, & qui guérira mon
„ Esprit à l'avenir d'une énorme Folie.
„ J'ai tant de reconnoissance pour l'Au-

„ teu

„ teur de cette bonne œuvre, que je me „ ſers de votre voie pour l'en remercier „ en public. Je ſuis, *&c.*

MONSIEUR,

„ Nous recevons † ici vos DISCOURS le „ matin même qu'ils paroiſſent à *Londres*, „ & nous nous ſommes bien divertis à la „ lecture de celui où vous déclamez con- „ tre les faux ornemens de ceux qui repré- „ ſentent les Heros dans une Tragédie. „ Votre Speculation là-deſſus ne pouvoit „ jamais venir plus à propos, puis que nous „ avons actuellement une Troupe de Co- „ médiens, qui ne ſauroient choquer par „ la magnificence ridicule des Habits. Ils „ ſont ſi éloignez de ce faux éclat, que „ leur Théatre n'eſt qu'un ſimple Chariot, „ ſuivant ſa premiere origine. *Alexandre* le „ Grand fut repréſenté l'autre jour par un „ Acteur qui portoit une Cravate de papier. „ Le lendemain nous eumes le Comte „ d'*Eſſex*, qui ne ſembloit touché que de „ ſa miſere. Le même jour, * Mylord *Fop- „ pington* ne pût nous donner des marques „ de ſa Galanterie, qu'en mettant une pai- „ re de Bas de différentes couleurs. En un „ mot, quoi qu'ils aient eu, pluſieurs jours „ de ſuite, une Grange pleine de monde, „ ils

† Cette Lettre eſt écrite d'*Epping*, Ville de la Province d'*Eſſex*.

* C'eſt un des Perſonnages d'une Comédie de Mr. *Cibber*, intitulée *The careleſs Husband*, ou *Le Mari négligent* & peu ſoigneux.

„ ils ſont ſi miſerables, qu'à moins de leur
„ envoïer les ornemens que vous voudriez
„ bannir de votre Comédie, leurs Heros
„ reſſembleront toûjours à de vigoureux
„ Mendians, & leurs Heroïnes à des Bohe-
„ miennes. Nous n'avons eu qu'un ſeul
„ Rôle qui ait été bien joué & en Habit
„ décent, je veux dire celui du Juge * *Clod-*
„ *pate*. La repréſentation fut ſi bonne, que
„ Mr. le Juge *Overdo* s'en choqua, & qu'il
„ leur dit, au milieu de toute l'Aſſemblée,
„ (comme Don *Quixote* à la Farce des Ma-
„ rionettes) que s'ils vouloient exciter la
„ compaſſion, ce devoit être en leurs pro-
„ pres Perſonnes, & non pas ſous l'idée
„ des Princes ou des Rois malheureux Il
„ ajouta que, s'ils étoient ſi habiles à é-
„ mouvoir les cœurs, ils devoient le faire
„ au bout des Ponts & à l'entrée des Egli-
„ ſes, leur Poste naturel, en qualité de Men-
„ dians. C'eſt à quoi ils peuvent s'atten-
„ dre, au raport de Mr. le Juge, puis que
„ non contens de repréſenter les anciens
„ Guerriers, & tous ces Etourdis de la
„ trempe d'*Alexandre*, ils ont eu la hardieſ-
„ ſe de ſe moquer d'un des Juges, qui eſt
„ Ajoint, en vertu d'une Patente de la
„ Reine. Je ſuis, *&c.*

R.

* Ce mot *Anglois* ſignifie *Tête dure*, un Esprit lourd & peſant.

XXXVII.

XXXVII. DISCOURS.

Nunquam aliud Natura, aliud Sapientia dixit.
Juv. Sat. XIV. 321.

La Nature & la Sageſſe nous diſent toûjours la même choſe.

GRand Admirateur de tout ce qui eſt nouveau ou extraordinaire, lors que les quatre Rois *Indiens* étoient ici, il y a environ une année, je me joignois ſouvent à la Populace qui couroit après eux, & je les ſuivois des jours entiers. Depuis leur départ, j'ai emploïé un de mes Amis, pour s'informer exactement du Tapiſſier, chez qui ils logeoient, de leur vie & mœurs, & des obſervations qu'ils ont faites ſur le Païs: Car je n'aurois pas plûtôt une juste idée de pareils Etrangers, que je voudrois ſavoir ce qu'ils penſent de nous.

Sur ce que le Tapiſſier trouva que mon Ami étoit fort curieux d'aprendre tout ce qui regardoit ces Princes, il y a quelque tems qu'il lui remit un paquet de Papiers, qu'il l'aſſûra être écrits de la main du Roi *Sa Ga Yean Qua Rash Tow*, & qu'il compte avoir été laiſſez par mégarde. J'en ai vû la Traduction, & j'avouë qu'il y a des remarques bien ſingulieres, que cette petite Fraternité de Rois fit durant ſon ſejour dans l'Iſle de la *Grande Bretagne*. J'en donnerai ici

ici quelques-unes pour ſervir d'Eſſai, & peut-être que j'en publierai davantage une autre fois. Quoi qu'il en ſoit, on y trouve les Articles ſuivans, & il n'y a nul doute que la deſcription de l'Edifice ne regarde l'Egliſe de S. *Paul.*

„ Sur le terrain le plus haut de la Vil-
„ le, on voit un prodigieux Bâtiment, aſ-
„ ſez vaste pour contenir toute la Nation
„ dont je ſuis Roi. Notre bon Frere *E*
„ *Tow O Koam*, Roi des Rivieres, s'ima-
„ gine qu'il a été fait par les mains de ce
„ grand Dieu, auquel il eſt conſacré. Les
„ Rois de *Granajah* & des *ſix Nations* pen-
„ ſent qu'il fut créé avec la Terre, & pro-
„ duit le même jour que le Soleil & la
„ Lune. Pour moi, après tout ce que mes
„ recherches les plus exactes m'en ont pû
„ découvrir, je ſuis diſpoſé à croire que
„ cette lourde Maſſe a été reduite à la for-
„ me où nous la voïons, par un nombre
„ infini d'outils & d'inſtrumens qu'on a
„ dans ce Païs. Il y a grande apparence
„ que ce n'étoit d'abord qu'un afreux Ro-
„ cher, qui s'éleva ſur le haut de la Mon-
„ tagne, & que les Naturels du Païs, après
„ l'avoir taillé dans une eſpèce de figure
„ aſſez reguliere, avoient percé & creuſé
„ avec des peines & des ſoins incroïables,
„ jusqu'à ce qu'ils y euſſent formé toutes
„ ces belles Voutes & ces merveilleuſes
„ Cavernes que l'on y voit aujourd'hui.
„ Dès qu'ils eurent ainſi façonné l'inte-
„ rieur avec beaucoup d'art, on y emploïa

„ ſans

„ ſans doute une infinité de mains pour
„ en racler le dehors, qui eſt auſſi uni que
„ la ſurface des petits caillous de nos Ri-
„ vieres, & où s'élevent divers Pilastres,
„ comme autant de Troncs d'Arbre, en-
„ vironnez au ſommet de Guirlandes de
„ feuilles. Il eſt aſſez probable, que lors
„ qu'ils entreprirent cet Ouvrage, il y a
„ déja pluſieurs centaines d'années, ils
„ avoient quelque espèce de Culte reli-
„ gieux; puis qu'il porte le nom de Tem-
„ ple, qu'il étoit deſtiné aux exercices de
„ Pieté, s'il en faut croire la Tradition,
„ & que le ſeptième jour de la Semaine
„ eſt conſacré au ſervice de leur Dieu.
„ Cependant, je fus un de ces mêmes
„ jours à un de leurs Temples, & je n'y
„ vis paroitre aucune marque d'une Dévo-
„ tion ſincere: Il eſt vrai qu'il y avoit un
„ Homme vêtu de noir, qui étoit monté
„ plus haut que les autres, & qui ſembloit
„ reciter quelque choſe avec beaucoup de
„ véhemence; mais ceux qui étoient deſ-
„ ſous, au lieu de rendre leur Culte à la
„ Divinité qu'on y adore, s'amuſoient la
„ plûpart à ſe ſaluer les uns les autres, &
„ il y en avoit bon nombre qui dormoient
„ profondement.

„ La Reine du Païs nomma deux Hom-
„ mes pour avoir ſoin de nous, & nous
„ accompagner par tout où nous vou-
„ drions. Ils entendoient aſſez de notre
„ Langue, pour s'exprimer ſur certaines
„ choſes; de ſorte que nous nous aperçu-

„ mes

„ mes bientôt qu'ils étoient grands Enne-
„ mis entr'eux, & qu'ils ne s'accordoient
„ pas toûjours dans les raports qu'ils nous
„ faiſoient. Nous recueillimes auſſi, par
„ les discours de l'un de ces Meſſieurs,
„ que cette Iſle étoit cruellement infestée
„ d'une espèce d'Animaux monstrueux,
„ ſous la Figure Humaine, qu'on apelle
„ *Whigs*; & il nous diſoit même ſouvent,
„ qu'il esperoit que nous n'en trouverions
„ aucun en chemin, puis que ſi ce mal-
„ heur nous arrivoit, ils pourroient bien
„ nous caſſer la tête pour cela ſeul que
„ nous étions Rois.

„ L'autre Interpréte nous parloit beau-
„ coup d'une espèce d'Animal, nommé
„ *Tory*, qui étoit auſſi farouche que le *Whig*,
„ & qui nous inſulteroit avec la même au-
„ dace, par cela ſeul que nous étions Etran-
„ gers. Il ſemble que ces deux Animaux
„ aient une ſi grande antipathie l'un pour
„ l'autre, qu'ils ſe batent toutes les fois
„ qu'ils ſe rencontrent, à peu près com-
„ me l'Eléfant & le Rhinocerot. Mais nous
„ n'en vimes point ni de l'une ni de l'au-
„ tre espèce; de ſorte que nos Guides
„ pourroient bien nous avoir débité des
„ Fictions, & nous avoir entretenus de
„ Monstres qui ne viennent pas dans leur
„ Païs.

„ Quoi qu'il en ſoit, incapables d'en-
„ tendre tout ce que nos Interprétes nous
„ diſoient, nous en remarquions ici un
„ mot & là un autre; & lors que nous

„ étions

„ étions enſuite en notre particulier, nous
„ le rapellions du mieux qu'il nous étoit
„ poſſible, & c'eſt-là tout ce que nous en
„ avons pû recueillir. Du reste, les Na-
„ turels du Païs ſont fort adroits dans tous
„ les Arts méchaniques; mais avec tout cela
„ ſi pareſſeux, que nous voiyons ſouvent de
„ jeunes Hommes legers & robustes em-
„ ploïer deux Porteurs à gages pour les
„ promener à travers les rues dans de pe-
„ tites Chambres couvertes. Ils ſe met-
„ tent auſſi d'une maniere tout-à fait bar-
„ bare; puis qu'ils ſont presque ſur le point
„ de s'étrangler avec leurs Cravates, &
„ qu'ils s'envelopent le corps de tant de
„ ligatures, que cela ſeul peut cauſer la
„ plûpart des Maladies qui regnent ici, &
„ qu'on ne connoit pas chez nous. Au lieu
„ de ces belles Plumes qui nous ornent la
„ tête, ils ſe couvrent d'un tas énorme
„ de cheveux empruntez, qui leur pendent
„ jusqu'à la ceinture, & avec lesquels ils
„ marchent dans les rues d'un air triom-
„ fant, ni plus ni moins que s'ils étoient
„ de leur propre crû.

„ Nous fumez invitez à un de leurs Di-
„ vertiſſemens publics, où nous esperions
„ que les grands Seigneurs du Païs s'exer-
„ ceroient à pourſuivre un Cerf ou à jet-
„ ter une barre, & que nous verrions par
„ là qui étoient les plus adroits ou les plus
„ forts d'entre eux; mais au lieu de nous
„ mèner en plate campagne, on nous con-
„ duiſit dans une grande Chambre illumi-

„ née

„ née d'un nombre infini de Chandelles,
„ où quantité de ces pareſſeux demeure-
„ rent aſſis plus de trois heures, pour voir
„ les actions & les grimaces de quelques
„ autres qui étoient païez pour les diver-
„ tir.

„ A l'égard des Femmes du Païs, hors
„ d'état de cauſer avec elles, nous ne pû-
„ mes les obſerver que de loin. Elles ont,
„ à ce qu'on dit, de très-belles & longues
„ chevelures; mais au lieu que les Hom-
„ mes font parade de celle qu'ils emprun-
„ tent, les Femmes nouent leurs cheveux
„ derriere la tête, & les couvrent, afin
„ qu'ils ne ſoient pas expoſez à la vûë du
„ monde. Elles reſſemblent à des Anges,
„ & ſeroient plus belles que le Soleil, ſi
„ elles n'avoient ſur le viſage de petites
„ taches noires, qui forment quelquefois
„ des figures aſſez grotesques. J'ai remar-
„ qué d'ailleurs que ces petites excreſcen-
„ ces s'évanouïſſent bientôt; mais il arri-
„ ve ſouvent qu'elles paſſent d'un endroit
„ à l'autre; en ſorte que j'ai vû l'après-
„ midi ſur le front la même tache, qui
„ étoit le matin ſous la lèvre inferieure.

L'Auteur *Indien* parle enſuite de l'embarras des Jupes & des Culottes, & fait diverſes remarques curieuſes, que je garderai pour une autre occaſion. Cependant, je ne ſaurois finir ce Discours ſans avertir le Public, qu'entre toutes ces obſervations à boulevûë, il y a de tems en tems quelque choſe de fort raiſonnable. Il faut

avouër auſſi que nous ſommes tous coupables en quelque ſorte de la même petiteſſe d'Esprit, qui paroit dans ce Journal *Indien*, lors que nous nous imaginons que les parures, les coutumes & les manieres des autres Païs ſont extravagantes & ridicules, ſi elles ne s'accordent pas avec celles du nôtre.

C.

XXXVIII. DISCOURS.

Torquet ab obſcœnis jam nunc ſermonibus aurem.

HOR. L. II. Ep. I. 127.

Il les exhorte à ne prêter jamais l'oreille aux diſcours trop libres.

Mr. le SPECTATEUR,

„ JE ſuis d'un rang & d'une tournure, „ ſans parler de mon Bien, qui me ren- „ dent auſſi remarquable qu'aucune au- „ tre jeune Dame de la Ville. Il eſt en „ mon pouvoir de jouïr de toutes les va- „ nitez du Siècle; mais, par les ſoins qu'on „ a pris de mon éducation, j'ai du rebut „ pour ces airs éfrontez & les manieres li- „ bres qu'on voit dans tous les Lieux & „ les Rendez-vous publics. Il me ſemble „ qu'une des plus grandes ſources de ce „ mal vient du ſtile & du libertinage de „ nos Comédies. Je me trouvai hier au

„ ſoir

„ ſoir à celle qui a pour titre * les *Fune-*
„ *railles*, où un Amant a le front de s'é-
„ crier, en parlant de ſa Maîtreſſe, *Oh*
„ *cette charmante* Harriot! *Que ne puis-je*
„ *la tenir entre mes bras, & la voir ſuccom-*
„ *ber à la fin, après avoir fait quelque re-*
„ *ſiſtance!* Un trait de cette nature ne de-
„ vroit jamais s'offrir à l'imagination d'un
„ Auditoire chaste & de mœurs reglées. Je
„ vous prie de me dire votre avis là-deſ-
„ ſus, & d'examiner, en qualité du SPEC-
„ TATEUR, ou du SOCRATE *moder-*
„ *ne*, le Stile de nos Poëtes Comiques, à
„ l'égard de la Chasteté & de la Modestie.
„ Je ſuis, *&c.*

La plainte de cette jeune Dame eſt ſi juste, que l'endroit qui l'a choquée eſt aſſez groſſier pour avoir déplu à des Perſonnez qui ne ſauroient prétendre à ſa délicateſſe ni à ſa modestie. Mais il y auroit bien des choſes à dire pour la défenſe des Auteurs: Si l'on conſideroit la difficulté qu'il y a de ſoutenir un Dialogue vif & animé durant cinq Actes de ſuite, l'on permettroit à un Ecrivain, qui a épuiſé tout ſon feu, d'avoir recours à quelque petite gaillardiſe, puis qu'il ne ſauroit plaire autrement. J'oſe cautionner pour tous les Poëtes en genéral, qu'il n'y en a pas un ſeul qui ait écrit des ſaletez que parce qu'il étoit à bout de ſon Invention. Lors qu'un Auteur ne peut fournir plus rien de ce talent

* Ou, *Le Deuil à la mode*, écrite par Mr. *Rich. Steele.*

lent qui le met au-dessus du gros de son Auditoire, il faut qu'il en vienne à ce qu'il a de commun avec eux, & qu'il flate quelque apétit sensuel, puis qu'il n'a pas dequoi chatouiller une Imagination épurée. C'est à ce défaut que nous devons attribuer l'écart, dont il s'agit, avec tous les autres de la même espèce, qui se trouvent dans nos Comédies, & qui passent d'ordinaire sous le titre d'Expressions vives.

La plûpart des Auteurs qui ont réüssi dans les Pièces de Théatre, ont mis cet expédient en usage, pour supléer au défaut de l'Esprit; quoi que je ne connoisse que le poli Chevalier *George Etherege*, qui ait écrit à dessein une Comédie fondée sur le desir que nous avons de multiplier notre Espèce; si j'entens du moins ce que la Dame souhaite, dans la Comédie intitulée, *Elle le voudroit bien si elle le pouvoit.* D'autres Poëtes ont insinué, par-ci par-là, que c'est toûjours le but, malgré tous les déguisemens & toutes les ruses dont une Femme sait cacher son jeu; mais il n'y a que ce Chevalier, qui, sans garder aucunes mesures, aît tourné l'imagination de ses Auditeurs sur cet unique objet, depuis le commencement jusques à la fin de la Pièce. Du reste, elle est toûjours bien reçue, soit que toutes les Femmes qui la voient représenter le voulussent si elles pouvoient, ou que les Innocentes y aillent pour conjecturer ce que signifient ces mots, *Elle le voudroit bien si elle le pouvoit.*

Un

Un Discours languissant, où il n'y a ni rime ni raison, est soutenu par une Posture lascive; & lors qu'il est trop bas pour être relevé par ce moïen, l'insipidité en est assaisonnée par des Equivoques. Les Ecrivains, qui n'ont pas de genie, ne manquent jamais d'emploïer ce petit Corps de reserve, pour exciter à rire, ou obtenir un Aplaudissement. Pour moi, qui ne connois les Femmes que par la vûë des Comédies, lors que je suis placé d'une maniere fort innocente dans le Parterre, & que je me vois insulté par les Jupes des Danseuses, dont la jolie tournure est d'un grand secours à une miserable Pièce, je puis presque deviner la situation où se trouve tout le beau Sexe. Lors qu'un Poëte se relâche & qu'il manque d'expressions vives, une jolie Comédienne se donne des mouvemens lascifs; ce qui produit un aussi bon effet pour l'Auteur. Les Poëtes sans vivacité en agissent avec leurs Auditeurs, à peu près comme de sots Parasites en usent envers leurs Patrons; lors qu'ils ne peuvent plus les divertir par des traits d'Esprit ou un enjoûment agréable, ils les repaissent de quelque basse flaterie qui s'acorde avec leur humeur, quoi qu'ils la desaprouvent dans le fond. *Apicius* goûte un plaisir extrême, dès que vous l'entretenez d'un repas où il y avoit des mêts exquis; & *Clodius* est tout en feu, lors que vous lui décrivez une Beauté impudique: Cependant il n'y a pas de meilleurs Juges de la déli-

cateſſe & des agrémens de la Converſation, ſi vous ne touchez point aux deux foibles qui les dominent. Mais, comme je l'ai déja inſinué, il eſt plus facile de parler à l'Homme, qu'à l'Homme de bon ſens.

Il eſt digne de remarque, que les Auteurs, qui ont le moins de ſavoir, ſont les plus experts dans les discours trop libres. Les Femmes qui ſe mêlent de Poëſie ont fait merveilles en ce genre, & nous ſommes redevables à celle qui nous a donné *Ibrahim* d'avoir introduit une Scène, qui ſert de préparatif à l'Acte même, lors que l'Empereur jette ſon mouchoir à ſa Maîtreſſe, & l'engage à le ſuivre dans l'endroit le plus reculé du Serrail. Il faut avouër que Sa Majesté *Turque* ſe retire de bonne grace; mais il me ſemble que ceux qui l'attendent dehors font une ſote figure. Cette ingenieuſe Perſonne a rafiné, dans cette Pièce fort indécente, ſur une autre Demoiſelle, qui nous a donné le *Corſaire*, où un Gentilhomme Campagnard ſe deshabille jusques à ſes Caleçons de toile de Hollande. Du moins *Blunt* eſt frustré de ſon atente; mais on ſent bien que l'Empereur pouſſe jusques au bout. La plaiſanterie de ſe dépouiller presque tout nud a été pratiquée depuis, avec beaucoup de ſuccès, là où elle auroit dû commencer, je veux dire à * la Foire de S. *Barthelemi*.

Il

* Elle ſe tient à *Londres* dans la Place, qu'on apelle *Smithfield*, où les Charlatans jouënt des Farces ſur les Théatres qu'ils y dreſſent.

Il ne faut pas oublier ici que le *Corsaire* est envoïé, plus d'une fois, dans chaque Acte, si je ne me trompe, pour s'aquiter du même-Message. Cela n'est pas tout-à-fait opposé à la Nature: Puis que les Hommes se dépeignent eux-mêmes, à ce qu'on dit, dans le caractère qu'ils nous donnent des autres, n'est-il pas juste que les Femmes, qui se mêlent d'écrire, aient la même liberté? Ainsi, comme l'Esprit Mâle donne une riche Heritiere à son Heros, à la fin de la Comédie, l'Esprit Femelle donne un bon Galant à son Heroïne. Mais il n'y a presque pas une seule Pièce, dont le Heros, ou le Cavalier du bel air, ne sorte du Théatre pour un pareil dessein, & ne laisse les Auditeurs occupez à refléchir sur l'honête emploi qu'il leur donne, ou sur tout ce qu'il leur plait. En un mot, tout Homme qui fréquente les Comédies ne pourroit qu'avoir une haute idée de sa Personne, s'il se rapelloit combien de fois il y a servi à garder, pour ainsi dire, les manteaux de Tyrans Ravisseurs, ou d'heureux Scelérats. Lors que les Acteurs s'esquivent pour cette bonne occasion, le Parterre ne manque pas d'examiner la contenance des Dames, pour voir quel goût elles trouvent à ce qui se passe; & il y a toûjours quelques Débauchez étourdis, grands Physionomistes, qui prétendent le découvrir à leur mine. Quoi qu'il en soit, certaines Dames ne vont jamais à la Comédie à cause de ces incidens; & d'autres n'y manquent point la premie-

re fois qu'on joüe une Pièce, afin de ne retourner plus à la même, s'il y a trop d'ordures.

Si les Gens d'esprit, qui se mêlent d'écrire pour le Théatre, au lieu de chercher à divertir de cette maniere lâche & indigne, vouloient tourner leurs éforts à exciter ces bons mouvemens naturels qui sont dans les Auditeurs, quoi qu'étoufez par le vice & la débauche, non seulement ils nous plairroient, mais ils nous traiteroient en amis, & nous leur en aurions une obligation éternelle. Qu'est-ce qui empêcheroit un Poëte de se signaler, en donnant un nouveau tour à la Comédie? Est-ce, par exemple, que ce Galant, qu'on nous représente aujourd'hui comme le Centre de la politesse & du bel air, quoi qu'il deshonore le lit de son Voisin & de son Ami, & qu'il couche avec la moitié des Femmes qui paroissent sur la Scène; Est-ce, dis-je, qu'il ne divertiroit pas aussi bien les Auditeurs, si, au lieu d'obtenir à la fin celle de toutes qui a le plus de mérite, il étoit reconnu pour un Perfide, & traité avec le dernier mépris? Il n'y a presque Personne qui ait plus d'un Vice dominant à la fois; de sorte que tous les cœurs sont accessibles par quelque endroit, & qu'on pourroit leur inspirer des sentimens nobles & avantageux, si les Poëtes vouloient s'y appliquer, avec toute la candeur qui sied à leur Caractère.

En effet, où est l'Homme qui aime sa Bou-

Bouteille ou ſa Maîtreſſe jusques au point de n'avoir aucun goût pour le mérite bien touché d'une Perſonne illustre, qui n'eſt esclave ni de l'une ni de l'autre de ces Paſſions? Un Homme qui eſt ſobre, généreux, vaillant, chaste, fidèle & vertueux, peut avoir en même tems de l'esprit, de la gaieté, de la politeſſe, & des manieres civiles & agréables. Pendant qu'il met ces dernieres qualitez en uſage, il peut trouver cent occaſions pour faire voir qu'il poſſède les autres. C'eſt ainſi que le Portrait bien caractériſé d'un honête Homme fraperoit le cœur de celui qui a du bon ſens & qui eſt plongé dans la débauche. Revenu à lui-même, il avouëroit ſes fautes paſſées, & ſeroit convaincu que la ſanté du corps, jointe à la pureté du cœur, eſt le véritable moïen de jouïr de la vie. Toutes les Perſonnes de bon goût traiteroient un Homme d'eſprit, qui tourneroit ſon ambition de ce côté-là, d'Ami & de Bienfaicteur de ſa Patrie; mais je ne ſai quel nom elles donneroient à celui qui emploie ſes talens d'une maniere indigne & contraire à la bienſéance.

R.

XXXIX. DISCOURS.

Omnes ut tecum meritis pro talibus annos
Exigat, & pulchrâ faciat te prole parentem.
VIRG. Æneïd. L. I. 76,77.

Je ſouhaite, en reconnoiſſance de tous les bienfaits dont vous m'avez comblé, que cette Dame paſſe le reſte de ſes jours avec vous, & qu'elle vous donne de beaux Enfans!

UN Correſpondant ſpirituel reſſemble à une Femme opiniâtre & violente, qui veut toûjours avoir le dernier. Je ne croïois pas avec tout cela, que ma derniere Lettre à la *Societé diforme* m'attirât une Réponſe, puis ſur tout que je leur avois promis de les aller voir au plûtôt: mais ils ont tant de vénération pour moi, qu'ils n'ont pas voulu manquer à ce devoir. Quoi qu'il en ſoit, à l'égard du Mariage qu'ils me propoſent avec l'incomparable *Hecatiſſa*, je l'accepterois de bon cœur, ſi je ne craignois que toute la Societé voudra faire connoiſſance avec elle: Et qui pourroit s'aſſûrer de garder long-tems le cœur d'une Femme, expoſée à de ſi grandes tentations, au milieu d'une troupe de ſi terribles objets? J'en ſuis même d'autant plus allarmé, qu'elle paroit avoir du foible pour les Hommes de leur tournure.

Malgré tout cela, j'ai deſſein de lui donner

ner mon cœur, & je n'en aurai pas plus mauvaiſe opinion, quoi qu'un de ces Eſprits ſatiriques aît écrit une Epigramme contre elle, ſans avertir qu'il l'a pillée de *Martial*. En voici la traduction :

„ * A te toucher tu plais, à t'ouïr tu nous charmes ;
„ On ne peut que t'aimer quand on ne te voit pas ;
„ Mais dès que tu parois, auſſitôt tu nous armes
„ Contre l'enchantement de l'un & l'autre apas.

Venons à la Réponſe de mes illustres Aſſociez, qui eſt conçuë en ces termes :

MONSIEUR,

„ Nous avons reçu la Lettre, dont vous „ nous avez honorez, comme une mar- „ que ſignalée de votre bienveillance & de „ votre amitié fraternelle. Nous ſerons „ tous charmez de voir votre viſage ra- „ courci à *Oxford* : Et puis que la ſageſſe „ de nos Reglemens a été immortaliſée „ dans vos DISCOURS, & qu'il ne tiendra „ pas à vous que nos Diformitez perſon- „ nelles ne paſſent jusques à la Postérité „ la plus éloignée, nous croïons que la „ re-

* Tacta places, audita places, ſi non videare
Tota places, neutro, ſi videare, places.
Epig. L. VII, Ep. C.

„ reconnoissance nous oblige de recevoir,
„ avec un profond respect, toutes les Per-
„ sonnes que vous jugerez à propos de
„ nous recommander, de tems en tems,
„ pour leur mérite extraordinaire. A l'égard
„ de la Demoiselle *Picte*, nous lui avons
„ déja préparé un Fauteuil au haut bout de
„ notre Table; nous ne doutons pas que
„ son aspect afreux n'en relève bien l'é-
„ clat, & qu'elle n'y soit mieux placée
„ dans toute sa laideur naturelle, qu'avec
„ tous les traits superficiels du Pinceau,
„ qui, comme vous l'avez fort judicieuse-
„ ment remarqué, s'évanouïssent au moin-
„ dre soufle. Il est certain que le plus in-
„ nocent Adorateur de ces Réliques en
„ peut défigurer la Chasse, en les saluant,
„ y graver ses baisers enbaumez, & dévo-
„ rer les tendres lèvres de sa Maîtresse,
„ pour me servir des métaphores de nos
„ Poëtes prises au pié de la lettre: En un
„ mot, les seuls visages des *Pictes* à l'é-
„ preuve du mauvais tems, doivent être
„ de la teinture du Docteur *Ecarboucle*;
„ quoi que l'enluminûre du sien lui coûte
„ fort cher; mais il se vante aussi, avec
„ le fameux *Zeuxis*, * de peindre pour l'é-
„ ternité; & il dit souvent aux Belles, que
„ si elles ont envie de se faire un teint ca-
„ pable de resister aux baisers, elles doi-
„ vent renoncer au Fard & s'adonner au
„ bon Vin: Medecine, qui est heureuse-
„ ment pratiquée de nos jours, & qui a
„ pro-

* *In æternitatem pingo.*

„ produit d'auſſi merveilleux effets, que-
„ cette Eau charmante, dont le *Postillon*
„ nous parle, & dont notre célèbre *Hip-*
„ *pocrate* du Pilon & du Mortier eſt l'In-
„ venteur; c'eſt-à-dire, qu'après en avoir
„ uſé quelque tems, elle donne de l'em-
„ bonpoint, un air vif & un teint de roſe,
„ & qu'il n'y a pas un meilleur Specifi-
„ que au Monde pour guérir la fièvre des
„ Esprits. Mais pour revenir à notre Can-
„ didat Fémelle, qui, à ce que j'aprens,
„ eſt revenuë à elle-même, & ne veut plus
„ ſe parer de couleurs empruntées; puis-
„ qu'elle eſt la premiere de ſon Sexe qui
„ nous a fait un ſi grand honeur, je vous
„ cautionne qu'elle ſera bientôt célèbrée,
„ en Proſe & en Vers, comme la plus di-
„ forme de toutes les Dames, & qu'il ne
„ lui manquera jamais ici d'Admirateurs
„ auſſi éfroïables qu'elle. Du reſte, ſon
„ viſage long me fait ſoupçonner qu'elle
„ porte ſes vûës plus loin que vous ne
„ croïez, & qu'elle s'accommoderoit peut-
„ être mieux du SPECTATEUR pour ſon
„ Amant que d'aucun de ſes Confreres,
„ ou de toute autre Perſonne au Monde.
„ Si cela eſt, je ne puis qu'aprouver ſon
„ choix, & je ſerois fort aiſe, s'il étoit
„ en mon pouvoir, d'établir une bonne
„ correſpondance entre deux viſages ſi op-
„ poſez, comme l'unique moïen qu'il y
„ auroit de redreſſer l'air de Famille, de
„ l'un & de l'autre côté. D'ailleurs, vous
„ ſavez qu'elle a une grande volubilité de

„ Langue ; ainſi vous ne devez pas crain-
„ dre que votre premier Enfant ſoit muet,
„ ce que vous auriez quelque ſujet d'ap-
„ préhender ſans cela. Je ne voi pas non
„ plus, s'il m'eſt permis de vous dire ma
„ penſée, qu'il y aît en ceci rien de cho-
„ quant pour vous ; car quoi que ſon vi-
„ ſage n'aît pas la fraicheur d'une Pom-
„ me S. *Jean*, elle peut raiſonner à peu
„ près comme un de mes Amis défunt,
„ qui, à l'âge de ſoixante-cinq ans, épou-
„ ſa un jeune tendron de quinze, & qui
„ m'a dit pluſieurs fois, durant les autres
„ cinq années de ſa vie, que, tout vieux
„ qu'il paroiſſoit, lors qu'il ſe maria, lui
„ & ſon Epouſe n'avoient enſemble que
„ quatre vingts ans. Mademoiſelle *Heca-*
„ *tiſſa* ne pourroit-elle pas avancer tout de
„ même, que, malgré la longueur de ſon
„ viſage, après avoir épouſé Mr. le SPEC-
„ TATEUR, il ne leur en restera qu'une
„ demi-aune à eux deux ? ce qui eſt la
„ juſte proportion ovale entre un Mari &
„ ſa Femme, à ce que Mr. **Chin*, Doc-
„ teur en Droit, & mon illustre Prédé-
„ ceſſeur, a toûjours ſoutenu. Mais com-
„ me ceci peut être nouveau pour vous,
„ qui n'avez rien atendu jusques-ici de la
„ faveur des Dames, je vous donnerai le
„ tems qu'il vous plairra pour vous déter-
„ miner là-deſſus, dans l'esperance que
„ vos penſées s'accorderont à la fin avec
„ les

* Ce mot ſignifie le *Menton*.

„ les miennes ; ce qui feroit beaucoup d'ho-
„ neur à celui qui eſt, *&c.*

HUGUES*GOBLIN, Préſident.

La Lettre ſuivante ne contient pas grand' choſe ; mais je ne puis me reſoudre à la ſupprimer, parce qu'elle eſt écrite à mon honeur & gloire.

MONSIEUR,

„ Vous avez propoſé, dans un de vos
„ derniers DISCOURS, l'Hypothéſe de Mr.
„ *Hobbes*, pour expliquer l'étrange Phe-
„ nomene du Rire. S'il n'y avoit que cet
„ Auteur qui l'eut débitée, Perſonne n'y
„ auroit pris garde ; mais l'aprobation que
„ vous y donnez, la rend estimable.
„ Quoi qu'il en ſoit, voici un Cas fort
„ embrouillé, qui en reſulte : A la lectu-
„ re de ce même Discours, dont il s'a-
„ git, certaines Gens, avec qui je me
„ trouvai, en rirent de tout leur cœur, &
„ je vous avouë qu'il auroit falu être du
„ dernier flegme, pour avoir pû s'en abs-
„ tenir à une pareille Comédie. De ſor-
„ te qu'il y a quelques Perſonnes au
„ Monde aſſez dépourvûës de ſens, pour
„ s'imaginer que vous êtes un Homme
„ dans un état de folie *inferieur à lui-mê-*
„ *me*. Je vous prie donc de me dire com-
„ ment

* Ce mot ſignifie un *Spectre*.

„ ment vous pouvez justifier votre Hypo-
„ théſe à cet égard. Je ſuis, &c.

Q. R.

MONSIEUR,

Pour répondre en peu de mots à votre Lettre, je vous prie de rapeller vos idées, & vous trouverez, que lors que vous m'avez fait l'honeur de vous égaïer a la lecture de mon Discours, vous avez ri du véritable Fou, qui ſert de Jouët aux Princes d'*Alemagne*, du Badaut, du Boufon, du Chapelier, du Goguenar, qui ſe pique de faire donner les autres dans le paneau, du Plastron, qui eſt en bute aux railleries de tout le monde, & non pas de celui qui eſt, &c.

LE SPECTATEUR.

R.

XL. DISCOURS.

—— Quandóque bonus dormitat Homerus.
HOR. A.P. v. 359.

L'incomparable Homere *s'endort quelquefois.*

J'Ai reçu depuis peu tant de Lettres de mes Correspondans, que je ne ſaurois éviter d'en publier ici quelques unes, pour leur ſatisfaction & la mienne, ſans me

me piquer néanmoins de les joindre enſemble par des Tranſitions recherchées.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je ſuis ravi de pouvoir vous aprendre, que vos éforts pour orner le Sexe, „ qui fait la plus belle partie des Créatures viſibles, ſont très bien reçus, & qu'ils „ ne manqueront pas de ſuccès, ſuivant „ toutes les apparences. Le triomphe de „ *Daphné* ſur *Lætitia* a ſervi de matiere à „ la converſation dans les Cercles de pluſieurs Dames, aux heures qu'elles boivent le Thé. Je m'y ſuis trouvé moi-„ méme, & j'ai pris garde qu'elles ſe faiſoient un grand plaiſir de voir que vous „ les traitez en Perſonnes raiſonnables, & „ que vous tâchez de bannir la Coutume „ *Mahometane*, qui n'a que trop prévalu „ dans cette Iſle, d'en agir avec leur Sexe, „ comme s'il n'avoit point d'Ame. La „ juſtice qui leur eſt dûë m'engage à dire, „ que, pour finir ces aimables Chefs-d'œuvres de la Nature Humaine, il ſemble „ ne manquer autre choſe qu'à tourner „ leur ambition vers des objets propres, „ & leur faire ſentir en quoi conſiſte leur „ véritable mérite. *Epictete*, ce ſage & vertueux Philoſophe, malgré ſon peu de „ galanterie, paroit les avoir estimées leur „ juſte prix, auſſi bien que le poli Mr. de „ *St. Evremond*, & a touché fort heureuſement cet article. **Lors que les jeunes*

„ *Fil-*

* Voïez ſon *Enchiridion* Sect. 62.

„ *Filles*, dit-il, *arrivent à un certain âge*, „ *on leur donne le titre flateur de* Maîtreſ- „ ſes, & *on leur perſuade que leur unique* „ *ſoin doit ſe borner à plaire aux Hommes*, „ *Là-deſſus, elles commencent à s'ajuster, &* „ *font dépendre toutes leurs esperances de l'or-* „ *nement de leurs Perſonnes. Il eſt ainſi digne* „ *de nous*, continue-t-il, *de ne rien oublier* „ *pour les convaincre, que toutes les civili-* „ *tez qu'on leur fait ne regardent que le vrai* „ *Mérite, la Vertu, la Modestie & la Diſ-* „ *cretion.*

„ Mais pour me ſervir de cette idée, „ & rendre les ſoins que vous prenez de „ perfectionner le beau Sexe plus efficaces, je voudrois propoſer une nouvelle méthode, qui agiroit par la même „ vertu qu'on attribue à la poudre de ſympathie; c'eſt-à-dire que, pour embellir „ la Maîtreſſe, il faudroit donner une „ meilleure Education à l'Amant, & aprendre aux Hommes à ne ſe laiſſer plus „ éblouïr par de faux charmes & une beauté ſuperficielle. Je ne doute pas que ſi „ notre Sexe ſavoit toûjours bien placer „ ſon estime, l'autre ne prît de plus justes „ meſures pour la mériter. Car de même „ qu'un Homme, qui eſt amoureux d'une Fille ſpirituelle & vertueuſe, en devient plus poli & plus ſage; ainſi de l'autre côté une Fille, qui ſe rend aimable „ à un Homme d'esprit & d'une probité „ distinguée, s'aquiert un nouveau degré „ de mérite & de perfection. Je conclus

„ de

„ de tout ceci, que le moïen de rendre „ les Femmes plus agréables, eſt de ren- „ dre les Hommes plus vertueux. Je ſuis, „ *&c.*

R. B.

MONSIEUR,

„ J'ai lû, avec quelque eſpèce de cha- „ grin, celui de vos *DISCOURS, où vous „ ſemblez craindre que, ſi la Paix vient à „ ſe faire, notre Iſle ſera inondée d'une „ flote de Rubans, de Brocars, & de nou- „ velles Modes de *France*, qui ne ſervi- „ ront qu'à redoubler la vanité des *Anglois- „ ſes*. Mais je m'imagine que vous n'en- „ tendez parler que des plus extravagantes „ de notre Sexe, que rien n'eſt capable „ d'amèner à la Raiſon.

„ Quoi qu'il en ſoit, il y en a quantité „ d'autres, à qui vos Inſtructions ſeroient „ d'un grand ſecours, & qui, après avoir „ emploïé tous leurs éforts, pour ſe met- „ tre à couvert de la Critique du Siècle, „ ne ſavent plus quelquefois de quel côté „ ſe tourner, pour la prévenir. Cepen- „ dant, je ne croi pas que vous desaprou- „ viez tout commerce, honête & discret, „ entre les Dames & les Meſſieurs, puis „ que par tout où lon s'y oppoſe, on „ trouve que les Femmes perdent leur es- „ prit, & les Hommes leurs bonnes mœurs. „ Il eſt certain, qu'à l'occaſion de ces „ ma-

* C'eſt le XXXIII. p. 210.

„ manieres trop libres, que vous avez blâ-
„ mées, il y a des Dames, ſans aucun
„ diſcernement, qui banniront de leurs
„ anti-chambres les Hommes les plus po-
„ lis du monde, & qui condamneront cel-
„ les qui ne ſuivront pas leur exemple. Si
„ vous preniez la peine d'éclaircir un peu
„ mieux cet article, & de le mettre dans
„ tout ſon jour, je croi que vous rendriez
„ un bon ſervice au Public, & vous obli-
„ geriez en particulier celle qui eſt, &c.

ANNA BELLA.

Point de Réponſe à l'Interrogatoire, jusqu'à ce qu'*Anna Bella* ait expliqué un peu au long ce qu'elle entend par *les Hommes les plus polis du monde.*

Mr. le SPECTATEUR,

„ Tous ceux qui me connoiſſent ſavent
„ que je ſuis attaqué du mal de rate, de-
„ puis bien des années, & que ce mal m'eſt
„ venu de la lecture des meilleurs Livres,
„ & de la fréquentation des plus beaux
„ Esprits: J'ai contracté par-là une ſi gran-
„ de délicateſſe, que je ne puis ſoufrir la
„ moindre inexactitude dans le Discours, ni
„ la moindre groſſiereté dans les manieres.
„ D'ailleurs, j'avois toûjours cru que cet-
„ te Maladie ne regardoit que les Gens
„ d'esprit; mais j'ai obſervé depuis quel-
„ que tems, qu'il n'y a pas un ſeul miſe-

„ rable

„ rable Cancre, qui ne ſe plaigne de la ra-
„ te, & ne l'accuſe de la peſanteur de ſon
„ cerveau, quoi qu'il n'aît jamais un mot
„ à dire. Ce n'eſt pas tout, je vis, l'autre
„ jour, dans la cuiſine d'un Cabaret, deux
„ Estafiers, qui prétendoient être attaquez
„ de ce mal, faire venir chopine de vin,
„ avec des Pipes, avaler cette Liqueur, à
„ la ſanté l'un de l'autre, & ſe pouſſer la
„ fumée au nez, dans l'esperance de ſe
„ guérir ainſi de la rate. J'en apelle à vo-
„ tre témoignage, ſi l'on doit deshonorer
„ jusques à ce point la Maladie des Per-
„ ſonnes les plus distinguées & les plus
„ polies. Je vous conjure donc, Monſieur,
„ de vouloir avertir ces Estafiers qu'ils ne
„ peuvent être ſujets à ce Mal, puis qu'ils
„ ne ſauroient dire un mot ſans avoir le
„ verre à la bouche, ni ſe communiquer
„ leurs penſées ſans l'interpoſition d'un
„ nuage épais qui leur créve les yeux. Pour
„ moi, je vous déclare, franc & net, que
„ ſi vous ne remediez au plûtôt à ce deſor-
„ dre, je vai renoncer à la Maladie, &
„ être toûjours de bonne humeur avec le
„ Vulgaire. Je ſuis, *&c.*

MONSIEUR,

„ J'ai conçu tant d'averſion pour le mê-
„ tier de Lorgneur, * ſur ce que vous en
„ avez écrit, que j'y ai abſolument renon-
„ cé.

* Voiez le XV. Discours p. 97. *&c.*

„ cé. Mais puis que votre Mercuriale a
„ été si rude à l'égard des Hommes, qui
„ le pratiquent dans les Egliſes, au mi-
„ lieu du Service Divin, je me flate que
„ votre indulgence pour les Femmes n'i-
„ ra pas jusques à les laiſſer tout-à-fait im-
„ punies. Si elles mettent tout en œuvre
„ pour attirer nos yeux, ſommes-nous plus
„ coupables qu'elles, lors que nous les re-
„ gardons? Dimanche dernier, je me trou-
„ vai dans un Banc, plein de jeunes De-
„ moiſelles, qui étoient à la fleur de leur
„ âge & de la Beauté. Lors que le Minis-
„ tre eut commencé le Service, & qu'il
„ prononça la Confeſſion des Péchez, je
„ voulus incliner le genou, mais il n'y
„ eut pas moien, faute de place; ainſi je
„ me tins debout, & je ne tournai les yeux,
„ ni à droite ni à gauche, autant qu'il me
„ fut poſſible, jusqu'à ce qu'une de ces
„ Beautez, du nombre de celles qui jouënt
„ du coin de l'œuil, & que j'apellerai *de-*
„ *mi-Lorgneuſes*, ſi vous me pardonnez
„ cette expreſſion, reſolut d'attirer mes
„ regards, & de fixer ma dévotion ſur el-
„ le. Il faut que vous ſâchiez de plus qu'u-
„ ne *demi-Lorgneuſe* a toûjours les mains,
„ les yeux, ou ſon éventail, en mouve-
„ ment, jusqu'à ce qu'elle ſe croit admi-
„ rée par quelque Lorgneur. Environné
„ de tous côtez, je ne ſavois quelle pos-
„ ture prendre, lors que cette jeune Da-
„ me ſe mit à genoux tout devant moi.
„ Elle étaloit le plus beau ſein du mon-

„ de,

„ de, qui s'élevoit & s'abaiſſoit à diverſes
„ repriſes; elle avoit la main potelée & le
„ bras fait au tour, & ſe couvroit le viſa-
„ ge avec un Eventail magnifique. En un
„ mot, il étoit impoſſible de n'être pas
„ frapé de cet objet, ou de s'en interdire
„ la vûë; & je ne pûs m'empêcher d'ail-
„ leurs d'examiner ſon Eventail, enrichi
„ de figures, qui n'étoient guères conve-
„ nables au Lieu, ni à la Bienſéance. On
„ y voïoit, dans le corps de la Pièce, une
„ *Venus*, ſous un Dais, orné d'une Dra-
„ perie couleur de pourpre, enjolivée de
„ guirlandes, où elle paroiſſoit à moitié
„ nuë, & accompagnée d'une troupe d'A-
„ mours, occupez à rafraichir l'air avec
„ des Eventails, pendant qu'elle dormoit.
„ Un Satire montroit le nez à côté du
„ chevet, au-deſſus d'un rideau de taf-
„ fetas, & ſembloit menacer de fran-
„ chir cette mince barriere. J'eſſaïai plu-
„ ſieurs fois de tourner la vûë d'un autre
„ côté; mais il n'y eut pas moïen d'en
„ venir à bout, retenu par les enchante-
„ mens de cette demi-Lorgneuſe, ſtilée
„ de longue main à ce petit manége, &
„ qui ſavoit rapeller les yeux de ſes Spec-
„ tateurs. Voilà, Monſieur, en quoi con-
„ ſiſte mon grief; c'eſt à vous, s'il vous
„ plait, d'y remédier; & je me flate, qu'a-
„ près avoir examiné le Cas, vous trou-
„ verez qu'une demi-Lorgneuſe eſt beau-
„ coup plus mal-faiſante & plus redouta-
„ ble qu'un Lorgneur, pour la méme rai-

„ ſon

„ ſon qu'une embuſcade eſt plus à crain-
„ dre qu'une Attaque ouverte. Je ſuis,
„ *&c.*

RÉPONSE.

Puis que cette *demi-Lorgneuſe* emploie l'Eventail & les yeux pour faire des conquêtes, on doit la regarder comme une *Picte*, & la traiter à l'avenir ſur ce pié-là.

R.

XLI. DISCOURS.

Strenua nos exercet inertia! —— ——

HOR. L. I. Ep. XI. 28.

Il faut avouër que nous ſommes bien lâches!

JE n'avois eu jusqu'à préſent aucune correſpondance avec la ſavante Univerſité de *Cambrige*; mais je viens d'en recevoir une Lettre: & c'eſt pour m'en faire honeur que je la publie aujourd'hui. On m'y parle d'une nouvelle Secte de Philoſophes qui s'eſt élevée dans ce fameux ſejour des Muſes, & qui eſt, peut-être, la ſeule de cette espèce que notre Siècle produira, s'il en faut croire du moins les apparences. Quoi qu'il en ſoit, voici de quelle maniere on m'en écrit.

Mr.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Persuadé que vous êtes un Promo-
„ teur universel des Arts liberaux & des
„ Sciences, & que vous êtes bien aise d'ê-
„ tre informé de tout ce qui se passe dans
„ la République des Lettres, j'ai cru que
„ la description d'une Secte de Philoso-
„ phes, très-commune parmi nous, mais
„ dont je ne sâche pas qu'aucun Auteur,
„ ancien ou moderne, ait jamais pris con-
„ noissance, ne vous seroit pas desagréa-
„ ble. On nomme ces Philosophes, en
„ Stile de notre Université, des * *Loun-*
„ *gers.* Si les Anciens n'en ont point par-
„ lé, non plus que de bien d'autres cho-
„ ses, pour moi, je l'attribue au défaut de
„ leurs lumieres. Il est vrai que certains
„ Savans prétendent que nos Philosophes
„ sont une espèce de *Péripateticiens*, par-
„ ce qu'on les voit toûjours se promèner
„ d'un côté & d'autre. Mais je voudrois
„ que ces Messieurs se ressouvinssent, que
„ si les Anciens de la Secte se promenoient
„ beaucoup, ils écrivoient aussi de gros
„ Volumes; Témoin *Aristote* & ses Con-
„ freres, au grand regret de nos Moder-
„ nes: au lieu qu'il est de notorieté publi-
„ que

* Ce mot paroit composé de l'Anglois *Lown*, qui signifie, un *Ventre pareſſeux*, un *Fainéant*, & du Latin *Gerro*, qui veut dire un *Badin*, un *Conteur de ſotiſes* & de bagatelles. *Gers* est ici l'abréviation du Pluriel *Gerrones*.

„ que, que ceux-ci ne dépenſent jamais
„ un liard pour des Plumes, de l'Encre
„ ou du Papier. Il y en a d'autres qui les
„ font venir de *Diogene*, parce que plu-
„ ſieurs de leurs Chefs abondent en hu-
„ meur cynique, & qu'ils aiment beaucoup
„ à s'expoſer aux raïons du Soleil. Mais
„ on peut dire auſſi, que *Diogene* vivoit
„ heureux & à ſon aiſe, dans un miſera-
„ ble Tonneau fort étroit, au lieu que
„ nos Philoſophes ſont ſi éloignez de ſui-
„ vre cet exemple, qu'ils ſe croiroient en
„ danger de mourir s'ils reſtoient enfer-
„ mez une demi-heure dans une jolie
„ Chambre, bonne & commode. Il y en
„ a d'autres enfin, qui, à cauſe de la net-
„ teté d'eſprit qu'ils trouvent à nos *Lown-*
„ *gers*, les font deſcendre de ce grand Per-
„ ſonnage de l'Antiquité, ſoit *Platon* ou
„ *Socrate*, qui, après avoir emploïé toute
„ ſa vie à l'Etude, diſoit, *Que tout ce qu'il*
„ *ſavoit étoit, qu'il ne ſavoit rien.* Cet Ar-
„ gument eſt ſi foible, qu'il ne mérite pas
„ qu'on le refute.

„ Quoi qu'il en ſoit, j'ai fait, depuis
„ long-tems, avec des ſoins & des peines
„ incroïables, quantité d'obſervations à
„ l'égard de ces Philoſophes, & j'ai déja
„ tous les materiaux prêts, pour en com-
„ poſer un Traité, où je parlerai de l'ori-
„ gine & du progrès de cette fameuſe Sec-
„ te, de leurs Maximes, de leurs auſtéri-
„ tez, de leur maniere de vivre, *&c.* J'ai
„ même obtenu, d'un de mes Amis, qui

„ doit

„ doit publier bientôt une nouvelle Edi-
„ tion de *Diogene Laërce*, la permiſſion d'y
„ joindre ce Traité, en forme de Supplé-
„ ment : Et afin que le monde ſâche ce
„ qu'il doit attendre de moi là-deſſus, j'en
„ toucherai ici quelques Articles, en peu
„ de mots : Vous aurez la bonté, s'il vous
„ plait, de les donner au public ; après
„ quoi je me dirai votre très humble ſer-
„ viteur. Voici deux ou trois de leurs Ma-
„ ximes : La principale, ſur laquelle tout
„ leur Syſtême roule, nous enſeigne, *Que*
„ *le Tems eſt l'Ennemi irreconciliable & le*
„ *Deſtructeur de toutes choſes ; qu'on doit ainſi*
„ *le paier de la même monnoie, le perdre &*
„ *le tuer, ſans aucune miſericorde, par tou-*
„ *tes les voies qu'on peut s'imaginer.* Un au-
„ tre de leurs Préceptes favoris eſt, *Que*
„ *le Travail n'eſt que pour la Canaille, &*
„ *l'Etude pour les Sots.* Un troiſième, qui
„ paroit burlesque, mais qui a beaucoup
„ d'influence ſur leur conduite, poſe, *Que*
„ *le Diable eſt toûjours à la Maiſon.* Pour
„ ce qui regarde leur maniere de vivre,
„ elle me fournit un vaſte champ, où il y
„ aura dequoi s'étendre ; mais je ne rapor-
„ terai ici que deux ou trois de leurs prin-
„ cipaux Exercices. Les plus âgez d'entre
„ eux s'appliquent à examiner les mœurs
„ des Hommes, & à connoitre toutes les
„ Enſeignes & les Maiſons de la Ville.
„ Quelques-uns ſont arrivez à un ſi haut
„ degré de perfection, qu'ils vous peuvent
„ dire toutes les fois que l'un ou l'autre

„ Boucher tue un Veau, ou que la Chate
„ de la moindre vieille Femme eſt ſur le
„ point de faire ſes petits, & mille autres
„ nouvelles de cette importance. Il y a
„ un de ces vieux Philoſophes qui contem-
„ ple un Cadran deux ou trois heures par
„ jour, & qui manque auſſi peu au Cadran,

„ Que le Cadran manque au Soleil,
„ Soit au coucher, ſoit au réveil.

„ Les jeunes Etudians n'ont porté jusques-
„ ici leurs ſpeculations que ſur les Boulin-
„ grins, le Billard, & tels autres Exerci-
„ ces. Du reste, cela doit ſufire pour vous
„ donner une idée de mon Deſſein. Je
„ vous prie de le vouloir favoriſer, & de
„ me croire, *&c.*

La justice m'engage à reconnoitre que j'ai vû autrefois de ces Philoſophes à l'Univerſité d'*Oxford*; quoi qu'ils n'y fuſſent pas honorez du même titre qu'on leur donne à *Cambrige*, au raport du ſavant Historien, qui m'en a écrit la Lettre précedente. On les a toûjours regardez comme des Perſonnes qui s'afoibliſſent beaucoup plus, par une exacte obſervation des Régles de leur Ordre, qu'aucun des autres Etudians. Ceux-ci n'attrapent guère que du mal aux yeux, & quelquefois des douleurs de tête; mais ces Philoſophes tombent dans une indolence, une laſſitude & une léthargie presque univerſelle jointe à une certaine impatience de ſortir du Lieu où ils ſont, pour aller peſamment à un autre.

Les

Les *Lowngers* ſe contentent de faire partie du Genre Humain, ſans vouloir ſe distinguer de la foule par aucun endroit. On peut dire qu'ils laiſſent plûtôt couler le tems, qu'ils ne le perdent, ſans reflechir ſur le paſſé, ni s'inquieter de l'avenir. Toute leur vie ſe borne à jouïr du préſent, qu'ils ne goûtent même pas. Lors qu'un Homme de cet ordre ſe trouve poſſeder de grands biens, l'emploi de ſon tems eſt transferé à ſon Caroſſe & à ſes Chevaux, & l'on doit meſurer ſa vie par leur mouvement, non point par ſes plaiſirs ou ſes peines. Le plus agréable Entretien qu'un de ces Philoſophes puiſſe avoir, eſt de prendre quelque goût à la parure & aux Habits. Cela ſeul pourroit le déguiſer à lui-même & le desennuïer de ſa chere Perſonne. J'ai connu autrefois un de ces Philoſophes, à qui ces deux Amuſemens donnoient quelque eſpèce de relief dans le Monde ; à la faveur de la diverſité des Habits, avec leſquels il paroiſſoit aux Aſſemblées publiques, & de la legereté de ſes Chevaux, qui le traînoient tantôt à *Bath*, tantôt à *Tunbridge*, enſuite à *New-Market* & après à *Londres*, il eut enfin le bonheur de faire parler de ſon Caroſſe & de ſes Chevaux dans tous ces Endroits-là. Dès que nos riches *Lowngers* ſortent de l'Academie, & qu'au lieu d'aller vivre dans le beau Monde, ils ſe retirent à leurs Maiſons de Campagne, ils ne manquent presque jamais de ſe joindre à une Meute de Chiens, & d'em-

ploier le tems à défendre leur Volaille contre les insultes des Renards. Je ne sâche pas qu'aucun Gentilhomme de cet Ordre ait jamais pris une autre voie pour se distinguer, mais je rechercherai avec soin tous ceux que nous avons ici en Ville, qui sont arrivez à la dignité de ces Philosophes, par la seule force de leurs talens naturels, sans avoir vû nos Academies; & pour embellir le Traité, que mon Correspondant de *Cambrige* nous promet là-dessus, je lui envoïerai les Noms & l'Histoire de ceux qui passent leur vie sans le moindre incident, & qui vont toute la journée d'un Caffé à l'autre, pour se délivrer du pénible embarras qu'il y a de n'avoir rien à faire.

R.

XLII. DISCOURS.

—— —— Intus & in jecore ægro
Nascuntur Domini. —— ——

PERS. Sat. V. 129.

Vos Maîtres naissent au fond de votre cœur, & ils y exercent leur tyrannie.

LA plûpart des Métiers, des Professions, & des Moïens qui servent à gagner la vie, entre les Hommes, tirent leur origine ou de l'amour du Plaisir, ou de la crainte de la Misere. Lors que ces Passions devien-

viennent trop violentes, elles degenérent, l'une en *Moleſſe*, & l'autre en *Avarice*. Comme ces deux Principes de tout le mouvement qu'on ſe donne dans le Monde ſuivent des routes oppoſées, **Perſe* nous les repréſente, d'une maniere fort agréable, ſous l'idée d'un jeune Homme, que l'*Avarice* veut arracher du Lit, pour lui faire entreprendre un long & pénible Voïage; mais que la *Moleſſe* diſſuade & retient à la Maiſon. L'endroit eſt ſi beau & ſi vif, que je ne ſaurois m'empêcher de le raporter ici d'un bout à l'autre. †„ Vous dormez à „ votre aiſe tout la matinée: Allons, vî„ te, debout, dit l'Avarice: Quoi! vous „ ne branlez pas? Debout, vous dis je. „ Ah! je ne puis. Il n'importe, debout. „ Je ſuis ſi bien; pourquoi me lever? Com„ ment, pourquoi? Mettez vous ſur Mer, „ montez ce Vaiſſeau, ramenez-le chargé „ de Poiſſons, de Peaux de Caſtor, d'É„ bène, d'Etoupes, d'Encens, de Vins „ exquis & délicats, de l'Iſle de *Co*. Dé„ chargez le premier ces grands Chameaux „ du Poivre qu'ils portent. Faites des é„ changes: parjurez-vous, n'héſitez pas. „ Mais *Jupiter*.... Bon! *Jupiter*! Que tu „ es ſot! Si tu ne veux plaire qu'à *Jupiter*, „ tu ne ſeras jamais qu'un gueux & un mi„ ſerable. Là deſſus, vous ſautez en bas „ du lit, vous pliez bagage; vous montez „ ce

* Sat. V. *v.* 132, -- 155. † Voïez la Sat. VIII. de *Boileau*, qui a heureuſement imité ce paſſage.

„ ce Vaiſſeau ; non pas ſans y faire porter
„ quelque Pièce de Vin & les proviſions
„ néceſſaires : rien ne vous empêche de
„ vous jetter en pleine Mer, vous allez
„ partir. Helas ! que dis-je ? Une brutale
„ Paſſion plus forte que l'Avarice, vous
„ arrête & vous tient ce langage : Inſenſé,
„ que fais tu ? Où vas-tu ? Te voilà tout
„ en feu, rien n'eſt capable de l'éteindre ;
„ & tu prétens paſſer les Mers ? Quoi ! tu
„ t'en iras, revêtu d'un ſac de gros cane-
„ vas, te planter là ſur un banc avec les
„ Matelots, pour y manger un mèchant
„ morceau ; y boire du vin détestable,
„ qu'on te préſentera dans un pot qui ſen-
„ tira la poix & le goudron ? Prétens-tu
„ que tes écus, qui, ſans que tu coures
„ aucun risque, te produiſent ici cinq pour
„ cent, t'en produiſent onze ſur Mer ? Va,
„ va, crois-moi, prens du bon tems & di-
„ vertis toi. Tu ne dois compter de jours
„ que ceux que tu donnes au plaiſir : tu
„ deviendras un peu de pouſſière, une om-
„ bre ; on parlera de toi comme d'une fa-
„ ble : la mort approche, penſes-y ; le tems
„ s'écoule ; le moment auquel je parle,
„ n'eſt déja plus. Hé bien malheureux !
„ quel parti prendre ? que faire ? L'Amour
„ & l'Avarice tâchent à vous entraîner
„ chacune de ſon côté, à laquelle de ces
„ deux Paſſions vous rendrez-vous ?

Lors qu'un Etat fleurit par ſes Conquêtes, & qu'il n'a rien à craindre de ſes Voiſins, il tombe naturellement dans tous les plai-

plaiſirs de la moleſſe: mais la dépenſe, où ces plaiſirs engagent, va ſi loin, que, pour y ſubvenir, on met en œuvre tous les moïens que l'Avidité & la Corruption peuvant inſpirer: de ſorte que l'Avarice & la Moleſſe deviennent tout à la fois un principe compliqué du mouvement que ſe donnent ceux qui ne cherchent que l'aiſe, la magnificence & le plaiſir. *Salluste*, le plus exact & le plus poli de tous les Historiens *Latins*, raporte que, de ſon tems, lors que les Etats les plus formidables du Monde ſe voïoient ſoumis à l'empire de *Rome*, cette République ſe plongea dans les deux extremitez oppoſées du Luxe & de l'Avarice. Il ajoute que *Catilina* convoitoit le bien des autres, pendant qu'il prodiguoit ſes tréſors, ſans aucune retenue. On peut dire que ſa remarque ſe vérifie à l'égard de tous les Etats qui jouïſſent de l'aiſe & de l'abondance. Les Sujets tâchent alors de ſe ſurpaſſer, les uns les autres, en pompe & en ſplendeur, & à l'abri des Invaſions étrangeres, ils s'abandonnent à tous les plaiſirs que les ſens leur ofrent, ce qui, par une ſuite naturelle, produit l'Avarice, & un deſir inſatiable d'accumuler des richeſſes.

Entraîné par le goût que je prenois à méditer ſur ces deux grands Reſſorts qui remuent les Hommes, je ne pûs m'empêcher de former là-deſſus une eſpèce d'Allegorie ou de Fable, que je préſenterai ici à mes Lecteurs.

Il y avoit deux Puiſſances tyranniques engagées dans une Guerre continuelle l'une avec l'autre: Le nom de la premiere étoit la *Moleſſe*, & celui de la ſeconde l'*Avarice*. Leurs vûës ne ſe bornoient pas à moins qu'à exercer un empire abſolu ſur les Hommes. La *Moleſſe* avoit, ſous elle, divers Genéraux, tels que le *Plaiſir*, l'*Enjoûment*, la *Pompe* & la *Mode*, qui lui rendoient de grands ſervices. L'*Avarice* ne manquoit pas non plus de bons & fidèles Officiers, tels que la *Faim*, l'*Induſtrie*, le *Souci* & la *Vigilance:* Elle avoit d'ailleurs une Conſeillere privée, pendue à ſa manche, qui lui ſoufloit toûjours quelque choſe à l'oreille, & qui ſe nommoit la *Pauvreté*, dont elle ſuivoit presque aveuglément tous les avis. La *Moleſſe*, ſon Antagoniſte, étoit auſſi gouvernée par l'*Abondance*, ſa principale Conſeillere & Directrice en Chef, qui regloit toutes ſes démarches, & ne la perdoit jamais de vûë. Pendant que ces deux puiſſantes Rivales diſputoient ainſi de l'empire, leurs ſuccès étoient à peu près égaux. Si la *Moleſſe* gagnoit un Cœur, l'*Avarice* en poſſedoit un autre. Si un Chef de famille ſe rangeoit ſous les Enſeignes de l'*Avarice*, ſon Fils prenoit le parti de la *Moleſſe*. Le Mari & la Femme ſe contrecarroient ſouvent là-deſſus; que dis je? La même Perſonne ſuivoit un Parti dans la fleur de ſon âge, & ſe déclaroit pour l'autre vers la fin de ſes jours. Il eſt vrai que les Hommes raiſonnables ob-

obſervoient une exacte neutralité; mais helas! qu'ils étoient en petit nombre! Enfin, ces deux Puiſſances, laſſées de la Guerre, convinrent d'une Entrevûë, & de n'y pas admettre leurs deux Conſeilleres. On ajoute que la *Moleſſe* entama la Négociation, & qu'après avoir repréſenté le danger où elles étoient de ne finir jamais cette Guerre, elle dit à ſon Ennemie, avec cette franchiſe de cœur qui lui eſt ſi naturelle, qu'elle ne doutoit pas qu'elles ne fuſſent très-bonnes Amies, ſans les avis de la *Pauvreté*, cette pernicieuſe Conſeillere, qui abuſoit de ſon crédit auprès de ſa Perſonne, & qui la rempliſſoit de craintes chimeriques & de préjugez ridicules. L'*Avarice* repliqua là-deſſus, que l'*Abondance* étoit une Conſeillere beaucoup plus à craindre que la *Pauvreté*, parce qu'elle ſuggeroit toûjours de nouveaux Plaiſirs, qu'elle excluoit toute ſorte de précautions contre la Miſére, & qu'elle renverſoit ainſi les Principes ſur leſquels ſon Gouvernement étoit fondé. Après un long débat, il fut convenu que chacune d'elles renvoïeroit d'abord ſa Conſeillere. Tous les autres Articles furent enſuite bientôt vuidez; en ſorte qu'elles reſolurent de vivre à l'avenir en bonnes Amies & Alliées, & de partager entre elles toutes les Conquêtes qui ſe feroient de l'un ou de l'autre côté. C'eſt pour cela, que nous voïons aujourd'hui la *Moleſſe* & l'*Avarice* occuper le même cœur, & le maîtriſer tour à tour. J'ajou-

terai ſeulement que, depuis la rejection des deux Conſeilleres, l'*Avarice* fournit aux beſoins de la *Moleſſe* au lieu de l'*Abondance*, & que la *Moleſſe* excite l'*Avarice* au lieu de la *Pauvreté*.

C.

XLIII. DISCOURS.

Felices errore ſuo ——— ——— ———

LUCAN. Lib. I. 459.

L'erreur, où il ſont engagez, les rend heureux.

LEs *Americains* s'imaginent que toutes les Créatures, animées ou inanimées, les Bêtes brutes, les Végétaux, les Troncs & les Pierres, ont des ames, auſſi bien que les Hommes. Ils ont une pareille idée de tous les Ouvrages de l'Art, des Couteaux, des Miroirs, des Canots, & de tout ce qui ſe fabrique; & ils croient que leurs ames, lors que ces choſes viennent à déperir, où à ſe caſſer, vont dans un autre monde, où habitent les Eſprits des Hommes & des Femmes. C'eſt pour cela qu'ils mettent toûjours, auprès des Cadavres de leurs Amis qu'ils enterrent, un Arc & des Flèches, afin qu'ils ſe ſervent, dans l'autre Monde, des ames de ces inſtrumens, comme ils s'étoient ſervis, dans celui-ci, de leurs corps materiels. Quelque

que abſurde que paroiſſe cette Opinion, nos Philoſophes *Européans* ont eu diverſes Notions auſſi peu probables à tous égards. Certains Diſciples de *Platon* en particulier, lors qu'ils raiſonnent ſur le Monde des Idées, nous entretiennent de Subſtances qui ne ſont pas moins extravagantes & chimeriques. Pluſieurs *Ariſtoteliciens* ont parlé d'une maniere auſſi peu intelligible de leurs Formes ſubſtantielles. Je ne citerai là-deſſus qu'*Albert le Grand*, qui, après avoir obſervé, dans ſa Diſſertation ſur l'Aiman, que le Feu détruit ſa vertu magnetique, ajoute qu'il avoit examiné, avec beaucoup de ſoin, une de ces pierres, lors qu'elle brûloit ſous un tas de Charbons vifs; qu'il aperçut une certaine vapeur bleuë qui en ſortoit, & que cela pouvoit bien être ſa *Forme ſubſtantielle*, c'eſt-à dire, en Stile de nos *Indiens* Occidentaux, l'*ame* de cette Pierre d'Aiman.

D'ailleurs, les *Americains* prétendent, & c'eſt une Tradition conſtante parmi eux, qu'un des Naturels du Païs eut une Viſion, durant laquelle il deſcendit jusques au grand Reſervoir des Ames, ou bien à l'autre Monde, comme nous l'apellons ici, & qu'à ſon retour il rendit un compte exact à ſes Amis de tout ce qu'il avoit vû dans ces Regions des Morts. Un de mes Amis, *dont j'ai déja parlé, & qui connoiſſoit un des Interprétes des Rois *Indiens* que

* Voïez le XXXVII. Discours p. 236.

que nous avions ici, le pria de s'informer, autant qu'il pourroit, de ce qu'ils disoient eux-mêmes de cette Tradition. Voici tout ce qu'il pût recueillir, des reponses qu'ils firent à ses demandes.

L'*Indien*, dont il s'agit, qui s'apelloit *Marraton*, après avoir fait une longue corvée sous une Montagne creuse, arriva enfin dans le voisinage de ce Monde d'Esprits; mais il ne pût y entrer à cause d'une Forêt épaisse de Buissons, de Ronces & d'Epines, si embarrassées les unes avec les autres, qu'il n'y avoit pas moïen de s'y faire jour. Pendant qu'il cherchoit de tous côtez quelque sentier batu, il vit un gros Lion, qui avoit l'œuil sur lui, & qui étoit couché dans la même posture où il se tient lors qu'il guéte sa proie. L'*Indien* n'eut pas plûtôt reculé quelques pas, que le Lion lui sauta sur le corps. Destitué de toute autre arme, il voulut se munir d'une pierre; mais il fut bien surpris de n'avoir empoigné que du vent, ou la simple apparence d'un caillou. Si la peur le saisit à cette occasion, quelle joie n'eut-il pas de voir que le Lion, qui le tenoit à l'épaule gauche, ne lui faisoit aucun mal, & que ce n'étoit que l'Esprit de cette Créature feroce? Il ne fut pas plûtôt délivré de son impuissant Ennemi, qu'il s'avança vers le Bois, & après l'avoir examiné quelque tems, il tâcha de penétrer dans un endroit qui lui parut moins épais que le reste; lors qu'à son grand étonnement, il trouva que les Buissons ne fai-

faiſoient aucune reſistance, qu'il marchoit, à travers les Ronces & les Epines, avec la même facilité que s'il n'y avoit eu que de l'air entre deux, & qu'en un mot, tout le Bois n'étoit qu'une Forêt d'Ombres. Il conclut d'abord, que cette Vaste étendue d'Epines & de Broſſailles ne ſervoit que d'une espèce de Barriere ou de Haie vive, pour retenir les Esprits qu'il y avoit, & dont la ſubſtance délicate pouvoit bien être déchirée par ces piquans ſubtils, quoi qu'ils ne fiſſent aucune impreſſion ſur la chair & le ſang. Prévenu de cette idée, & reſolu de traverſer tout ce Bois, il ſentit un air parfumé, dont l'odeur devenoit plus forte & plus agréable à meſure qu'il avançoit chemin. Il ne tarda pas enſuite à découvrir que les Ronces & les Epines faiſoient place à des milliers d'Arbres, couverts de fleurs d'une grande beauté & d'une odeur la plus ſuave du monde, qui formoient un Déſert de Parfums, & ſervoient de bornes à cette épouvantable Bruiere qu'il venoit de paſſer. A l'iſſue de ce charmant Quartier du Bois, & à ſon entrée dans la Plaine qu'il enclavoit, il vit pluſieurs Cavaliers courir au grand galop, & bientôt après il entendit les cris d'une Meute de Chiens. Il aperçut, entr'autres, un Courſier, dont le poil étoit blanc de lait, avec un jeune Homme monté deſſus, qui avançoit à toutes jambes après les ames d'une centaine de Baſſets acharnez à pourſuivre l'Esprit d'un Liévre, qui fuïoit d'une viteſſe incroïa-

croïable. Lors que ce Cavalier paſſa devant lui, il le regarda fixement, & il reconnut que c'étoit le jeune Prince *Nicharagua*, que la Mort avoit enlevé depuis environ ſix Mois, & pour lequel toute l'*Amerique* Occidentale ſe trouvoit alors en deuil, à cauſe de ſes grandes Vertus.

Il ne fut pas plûtôt ſorti du Bois, qu'il vit un Païſage enchanté de Plaines émaillées de fleurs, de Prairies verdoïantes, de Ruiſſeaux de crystal, de Collines expoſées au Soleil, & de Vallons, où regnoient l'ombre & la fraïcheur. Tout cela étoit ſi fort au deſſus de ce que l'on voit dans ce Monde, qu'il manquoit de paroles pour l'exprimer; & que les autres, à ce qu'il diſoit, ne le pouvoient concevoir. Cette heureuſe Region étoit peuplée d'une infinité d'Esprits, qui ſe divertiſſoient de différentes manieres, chacun ſuivant ſon humeur. Les uns jouoient au Palet, avec ſa figure; les autres à la Barre, avec ſon ombre: quelques-uns s'exerçoient à rompre l'apparition d'un Cheval au trot; & il y en avoit pluſieurs qui s'occupoient à de jolis Ouvrages avec les ames d'*Uſtenciles défuntes*; car c'eſt le nom que les *Indiens* donnent à leurs inſtrumens lors qu'ils ſont brûlez ou rompus. Au milieu de cette agréable Campagne, & de cette abondante varieté de fleurs, qui l'ornoient de toutes parts; dont il y en avoit même pluſieurs que *Marraton* n'avoit jamais vûës dans ſon Païs, l'envie le prenoit ſouvent d'en cueil-

lir

lir quelques-unes : mais il éprouva bientôt qu'elles échapoient à ſes doigts, quoi qu'elles fuſſent l'objet de ſes yeux. Enfin il ſe rendit à une grande Riviere, & comme il aimoit beaucoup la Pêche, il s'arrêta quelque tems à examiner un Pêcheur à la Ligne qui avoit pris quantité de Figures de Poiſſons, qui ſautilloient ſur le bord autour de lui.

Au reste, cet *Indien* avoit perdu ſa Femme, qui étoit une des plus grandes Beautez de ſon Païs, & dont il avoit eu pluſieurs Enfans. La tendreſſe, qu'ils avoient l'un pour l'autre, étoit ſi extraordinaire, que, jusques à ce jour, lors que les *Indiens* félicitent de nouveaux Mariez, ils leur ſouhaitent de vivre enſemble auſſi heureux & contens que *Marraton* & *Yaratilda*. Quoi qu'il en ſoit, ce fidèle Epoux, atentif à regarder le Pêcheur, vit tout d'un coup l'Ombre de ſa bien aimée *Yaratilda*, qui avoit déja fixé la vûë ſur lui, avant qu'il s'en aperçût. Elle lui tendoit les bras, & des torrens de larmes couloient de ſes yeux; ſes regards, ſes mains, ſa voix l'invitoient à l'aller joindre, & ſembloient lui dire en même tems qu'il n'y avoit pas moïen de paſſer la Riviere. Qui pourroit décrire la joie, la douleur, l'amour, le deſir & l'étonnement, qui s'éleverent dans le cœur de *Marraton*, à la vûë de ſa chere *Yaratilda*? Il ne pût exprimer ces différentes paſſions qui l'agitoient que par ſes larmes, qui couloient à flots le long de ſes joues pen-

pendant qu'il la regardoit. Impatient de l'embraſſer, il ſe plongea dans la Riviere, qui n'en étoit que le Phantôme, & il arriva de l'autre côté à pié ſec. A ſon aproche, *Yaratilda* vint ſe jetter entre ſes bras, & *Marraton* auroit bien voulu être dépouillé de ce corps qui la privoit de ſes careſſes. Après bien des questions & de tendres amitiez qu'ils ſe firent l'un à l'autre, elle le conduiſit à un Cabinet de verdure qu'elle avoit fait de ſes propres mains, & orné de tout ce que ces Regions fleuries pouvoient fournir de plus agréable. Elle y ajoutoit tous les jours quelque nouvelle décoration, & l'avoit rendu l'Endroit le plus gai que l'on puiſſe jamais concevoir. Pendant que *Marraton* en extaſe admiroit la beauté inexprimable de ſa Demeure, & qu'il étoit embaumé de l'odeur qui en exhaloit de toutes parts, *Yaratilda* lui dit qu'elle avoit préparé ce Cabinet pour le recevoir, très-perſuadée que ſa Pieté envers ſon Dieu, & ſa bonne foi envers les Hommes, ne manqueroient pas de l'amèner dans cet heureux ſejour, lors qu'il viendroit à mourir. Elle fit aprocher enſuite deux de ſes Enfans, qui étoient morts depuis quelques années, & qui demeuroient avec elle ſous ce charmant Berceau; elle exhorta d'ailleurs ſon Epoux à élever ceux qui lui restoient d'une telle maniere, qu'ils puſſent enfin ſe revoir tous enſemble dans ce Païs enchanté, où l'on ne goûte que des plaiſirs innocens & tranquilles.

La

La même Tradition ajoute, que cet *Indien* vit auſſi les éfroïables & tristes Demeures où habitent les Méchans après leur mort, & qu'il y a pluſieurs Lacs d'Or fondu, où ſont plongées les Ames de ces barbares *Européans*, qui avoient maſſacré tant de milliers de pauvres *Indiens*, pour aſſouvir leur injuste & ſordide Avarice. Mais outre que j'ai touché les principaux articles de cette Tradition, les bornes que je me ſuis preſcrites dans ces DISCOURS, ne me permettent pas d'en dire davantage.

C.

XLIV. DISCOURS.

Quem præſtare poteſt mulier galeata pudorem,
Quæ fugit à Sexu? —— —— —— ——

Juv. Sat. VI. 152.

Où eſt la pudeur & la modestie d'une Femme qui a le casque en tête, & qui renonce, en quelque maniere, à ſon Sexe?

LOrs que, dans l'Iliade d'*Homere*, la Femme d'*Hector* s'entretient, avec ſon Epoux, ſur le Combat où il alloit s'engager, ce Heros la prie de lui en laiſſer la conduite, de ſe retirer avec ſes Femmes de chambre, & d'avoir ſoin de ſa Quenouille. Le Poëte inſinue par-là que les Hommes & les Femmes doivent ſe mêler de ce qui eſt

eſt de leur reſſort, & de ce qui convient à leur Sexe reſpectif.

Je connois à préſent un jeune Gentilhomme, qui a paſſé une bonne partie de ſes jours dans la Chambre de ſa Nourrice, & qui peut, en cas de beſoin, faire un * *Caudle* ou un † *Sack-Poſſet* mieux qu'aucune Perſonne qu'il y ait en *Angleterre.* Il eſt auſſi très-habile Connoiſſeur en fait de Batistes & de Mouſſelines, & il vous parlera une heure d'arrache-pié ſur une ſorte de Confitures. Il entretient ſa Mere tous les ſoirs de ce qu'il a remarqué à la Ville ou à la Cour: par exemple, il lui dit quelle Dame paroît avoir le goût le plus délicat dans ſes Habits; quel Seigneur porte la Perruque la plus blonde; qui a le plus beau Linge, ou la plus jolie Tabatiere, avec cent autres obſervations auſſi curieuſes qu'on peut débiter en bonne Compagnie.

D'un autre côté j'ai ſouvent occaſion de voir une *Andromaque* Campagnarde, qui fut ici l'Hiver dernier, & qui eſt une des plus expertes à la chaſſe du Renard. Elle parle toûjours de Chiens ou de Chevaux, & ne ſe fait aucune peine de ſauter par deſſus une Barriere de cinq ou ſix treillis. Si quel-

* C'eſt une Boiſſon, que les *Hollandois* apellent *Kandeel*, & qui eſt compoſée de Vin, d'Oeufs, de Sucre & de quelques Epices.

† C'eſt à peu près le même Breuvage, compoſé de Vin ſec, de Crême, de Muscade, d'Oeufs bien battus & de Sucre.

quelque Homme lui raconte une Avanture gaillarde, elle en ſourit, lui donne une pouſſade, & le traite de Chien; & ſi ſon Valet manque à ſon devoir, elle le menace d'abord de le chaſſer du Logis à coups de pié. Je l'ai vûë en colere une fois contre un bon Artiſan, qu'elle traita de miſerable pouilleux; & je me ſouviens qu'un jour, dans une Compagnie nombreuſe de Dames & de Meſſieurs, où nous étions enſemble, ſur ce qu'elle ne pût ſe rapeller le Nom d'un Homme, elle nous le déſigna par le titre de cet Eſtafier aux larges épaules.

Si certaines actions, & certaines paroles paſſent pour ridicules dans l'un des Sexes, quoi qu'elles ſoient indifférentes de leur nature; les fautes & les imperfections de l'un transportées dans l'autre, deviennent abominables & monstrueuſes. Pour ce qui regarde les Hommes, je ne leur dirai plus rien dans la ſuite de ce Discours; mais ambitieux de rendre les Femmes aimables en tout, & de contribuer à les dégager de ces petits foibles qui obscurciſſent les charmes que la Nature a répandus ſur elles à pleines mains, je leur destinerai tout le papier qui me reste. Le foible dont je voudrois les guérir, eſt l'esprit de Parti, qui s'eſt gliſſé, depuis quelques années, dans leur converſation. Ce Vice, formé d'un nombre infini de Paſſions cruelles & violentes, oppoſées à la douceur, à la modestie, & à ces autres aimables qualitez qui ſont na-

tu-

turelles au beau Sexe, ne devroit jamais entacher que le nôtre. Les Femmes paroiſſent destinées à moderer la ferocité des Hommes, & à leur inſpirer la compaſſion & la tendreſſe; non pas à les aigrir, ni à leur enflammer l'Esprit de ces paſſions qui ne s'y élevent que trop d'elles-mêmes. Lors que j'ai vû quelquefois une jolie bouche prononcer des calomnies & des invectives, que n'aurois-je pas donné pour la retenir? Quel chagrin n'ai-je pas eſſuïé de voir quelques-uns des plus beaux viſages du monde pâlir & trembler, parce qu'ils étoient animez de cette rage de Parti? *Camille* eſt une des plus grandes Beautez du Roïaume, & cependant elle s'estime plus de ce qu'elle eſt l'Heroïne d'un Parti, que de ce qu'elle fait l'Admiration de l'un & de l'autre. Il y a huit jours ou environ que cette charmante Perſonne eut un rude aſſaut, avec la belle & fiere *Penthesilée*, autour d'une Table à Thé, où elles buvoient; mais, au milieu de la dispute & au fort de ſa colere, le bras vint à lui trembler; de ſorte qu'elle renverſa une Taſſe pleine de Thé ſur ſa Jupe, & qu'elle s'échauda les doigts. Si cet accident n'eut interrompu le débat, qui ſait jusqu'où il ſeroit allé?

Une autre conſideration, à laquelle je ſouhaiterois que les Dames vouluſſent reflechir, & qui doit être, ſi je ne me trompe, de quelque poids auprès d'elles, c'eſt qu'il n'y a rien de ſi pernicieux au Viſage

que

que le zèle de Parti. Il donne un regard malin aux yeux & une mine refrognée; outre qu'il groſſit beaucoup les traits, & qu'il échaufe plus que l'eau de vie. J'ai vû le viſage d'une Dame ſe couvrir de boutons, lors qu'elle parloit contre un grand Seigneur, qu'elle ne connoiſſoit pas même de vûë, & il eſt certain qu'une Femme qui épouſe les intérêts d'un Parti ne conſerve jamais ſa beauté une année de ſuite. Je prie donc toutes les jeunes Perſonnes de ce Sexe qui liſent mes DISCOURS, & qui ont quelque égard pour leur teint, de renoncer à toutes ces vaines Disputes; mais je laiſſe d'ailleurs une pleine liberté à toutes les Vieilles decrepites de s'échaufer là-deſſus tant qu'il leur plaira; puis qu'on ne doit pas craindre qu'elles gâtent leur viſage, ni qu'elles faſſent des Proſelytes.

Pour moi, il me ſemble qu'un Homme trop attaché à un Parti fait une vilaine figure; mais une Femme eſt trop ſincere pour adoucir la violence de ſes Principes, & l'accompagner de toute la discretion & la retenue qu'on exige de nous. Lors qu'un zèle aveugle anime le beau Sexe, il le plonge dans mille extravagances; leur généroſité naturelle ne met aucunes bornes à leur Amour, ni à leur Haine, & ſoit qu'un *Whig* ou un *Tory*, un Chien de *Boulogne* ou un Galant, un Opera ou les Marionettes, faſſent l'objet de l'une ou de l'autre de ces Paſſions, celle qui domine les occupe tout entieres.

Lors

Lors que le Dr. *Titus Oates* jouïſſoit en paix de ſon triomphe, il me ſouvient que j'allai rendre viſite à une Dame de ſa connoiſſance, avec mon Ami Mr. *Honeycomb*: Nous ne fumes pas plûtôt aſſis, qu'en jettant les yeux autour de la chambre, je vis presque dans tous les coins une Estampe qui repréſentoit ce Docteur, en grand ou en petit. Comme j'examinois enſuite la Dame, qui entretenoit mon Ami, avec ſa Tabatiere à la main, qui aurois-je vû ſur le couvercle de cette jolie pièce que le venérable Docteur? Un peu après, elle tira ſon Mouchoir de la poche, & nous y découvrimes, entre les plis, la figure de cet illustre Perſonnage. Là-deſſus mon Ami, qui ſe plait à la raillerie, lui dit, que s'il étoit à la place de Mr.* *True-love*, ſon Epoux, la vûë d'un Mouchoir lui donneroit autant d'inquietude† qu'*Othello* en avoit jamais eu. *J'appréhende*, repliqua-t-elle, *Mr.* Honeycomb, *que vous ne ſoiez* Tory; *parlez-moi franchement, êtes-vous Ami du Docteur ou non*? Mon Ami, ſans lui répondre, lui ſourit d'un air gracieux, (car elle étoit fort jolie,) & l'avertit en même tems qu'une de ſes mouches alloit tomber. Elle ne manqua pas de l'afermir d'abord, & devenue tout d'un coup plus ſerieuſe, *Eh bien*, s'écria-t-elle, *je gage que vous & votre Ami, qui eſt là taciturne, ſoïez contre le Docteur, dans le fond de l'ame; je m'en étois bien*

* C'eſt-à-dire, *véritable Amour.* † C'eſt le principal Perſonnage & le titre d'une Tragedie de *Shakeſpear*,

bien aperçue à ſon ſilence morne. Elle ouvrit enſuite ſon Eventail, où nous vimes paroitre de nouveau la figure du Docteur, placé d'un air fort grave entre les bâtons. En un mot, je trouvai que le Docteur s'étoit emparé de ſes penſées, de ſon discours & de presque tous ſes meubles; mais ſerré de trop près par ſa derniere ſaillie, je fis ſigne à mon Ami de nous retirer; ce que nous executames ſur le champ.

C.

XLV. DISCOURS.

Ut Pictura, Poëſis erit, —— —— —

HOR. A.P. ℣. 361.

La Poëſie & la Peinture ont beaucoup de rapport.

IL n'y a rien qu'on admire tant, & que l'on connoiſſe ſi peu, que l'Esprit. Je ne ſâche pas qu'aucun Auteur en ait écrit de propos deliberé; & pour ceux qui en diſent quelque choſe, ce n'eſt qu'en paſſant & par occaſion; ils n'y emploient que de petites reflexions courtes, & des generalitez, exprimées en termes fleuris; mais ils n'entrent pas dans le fond de la matiere. Ainſi je croi que mes Compatriotes ſeront bien aiſes de voir que j'en traite un peu au long, & que je tâche en même tems de n'encourir pas le reproche qu'un fameux

Critique a fait à un Auteur qui s'eſt aviſé d'écrire du Sublime en ſtile bas & rampant. J'emploïerai une ſemaine entiere à l'execution de mon deſſein, pour ne pas interrompre le fil de mes penſées; & j'oſe me flater, que, ſi mes Lecteurs m'accordent une atention favorable, cette grande Ville aura de meilleures idées à cet égard au bout du terme que je viens de marquer. J'eſſaïerai d'ailleurs de me rendre intelligible à tout le monde; mais ſi l'on trouve, dans l'un ou l'autre de mes DISCOURS, quelques endroits un peu au-deſſus de la portée des Esprits ordinaires, cela ne doit pas les décourager, puis que le ſuivant ne manquera jamais de les éclaircir.

Comme le principal & l'unique but que je me propoſe eſt de bannir le Vice & l'Ignorance de tout le territoire de la *Grande Bretagne*, je ne plaindrai pas mes éforts pour y établir le bon goût & la politeſſe dans les Ouvrages d'esprit. C'eſt dans cette vûë que j'ai relevé déja pluſieurs défauts à l'égard de l'Opera & de la Tragedie; & que je publierai à l'avenir mes idées ſur la Comédie, & les moïens qu'il y auroit de la perfectionner. Je vois même, par ce que mon Libraire m'a dit de ces DISCOURS de Critique,* & de celui que j'ai donné ſur la Vivacité d'esprit & l'Enjoûment, qu'ils ont eu plus de ſuccès que je n'en pouvois atendre de ſujets de cette nature;

* Voïez Discours XXVII. p. 170, &c.

ture; ce qui n'eſt pas un foible motif pour m'animer à l'execution de ce nouveau deſſein.

Dans ce DISCOURS & les deux ſuivans, je parcourrai l'histoire de l'Esprit de mauvais aloi, & j'en marquerai les différentes espèces à meſure qu'elles ont prévalu dans le Monde. Ceci me paroit d'autant plus néceſſaire, qu'on fit, l'hiver dernier, des tentatives pour rapeller quelques-unes de ces antiques ſortes d'Esprit qui ont été bannies depuis long-tems de la République des Lettres. On fit courir pluſieurs Satires & Panegyriques en vers acroſtiches; ce qui donna l'occaſion à quelques-uns de nos plus miſerables Genies d'entretenir des penſées ambitieuſes, & de s'ériger en Auteurs polis. Ainſi je décrirai un peu au long tous ces artifices de l'Esprit de mauvais aloi, qui font plûtôt paroitre l'aplication d'un Ecrivain que la beauté de ſon genie.

La premiere espèce que je trouve de cet Esprit eſt fort venérable par ſon antiquité, puis qu'elle a produit divers Ouvrages qui ont vêcu presque auſſi long-tems que l'*Iliade* même: je veux dire ces Poëmes en mignature qu'on a imprimez avec les petits Poëtes *Grecs*, & qui reſſemblent à un Oeuf, à une paire d'Ailes, à une Hache, à un Autel, & au Chalumeau d'un Berger.

A l'égard du premier, c'eſt un petit Poëme ovale, qu'on pourroit apeller, avec quelque raiſon, l'Oeuf d'un jeune Ecolier.

Je voudrois bien eſſaïer de l'éclorre, ou, pour me ſervir de termes plus intelligibles, de le traduire en *Anglois*, ſi l'explication ne m'en paroiſſoit trop difficile, puis que l'Auteur paroit avoir été plus atentif à la figure de ſon Poëme, qu'à y mettre du ſens.

La paire d'Ailes eſt formée de douze vers, ou plûtôt de douze plumes, dont la longueur diminue peu-à-peu, ſuivant la place où chacune ſe trouve. Le ſujet de ce Poëme, auſſi bien que de tous les autres de cette espèce, a quelque raport éloigné avec ſa Figure; car il nous décrit un Cupidon, qu'on repréſente toûjours ailé.

La Hache auroit pû ſervir, à ce que je croi, de bonne figure pour un Libelle, ſi les parties les plus ſatiriques de la Pièce en avoient compoſé le tranchant; mais telle qu'on la voit dans ſon origine, il ſemble que ce n'étoit autre choſe que la Deviſe de la Hache conſacrée à *Minerve*, & qu'on croïoit être la même que celle dont *Epeus* s'étoit ſervi à la ſtructure du Cheval de *Troie*. C'eſt un ſoupçon du moins qui m'eſt venu dans l'esprit, & que j'abandonne à l'exàmen des Critiques. Je m'imagine d'ailleurs que la Deviſe étoit autrefois gravée ſur la Hache, comme celles que nos Ouvriers mettent aujourd'hui ſur les Couteaux qu'ils font; & qu'ainſi la Deviſe retient encore ſon ancienne figure, quoi que la Hache ſoit perdue.

L'Inſ-

L'Inſcription, qui paroit ſur l'Autel, eſt l'Epitaphe de *Troilus* Fils d'*Hecube*; ce qui, pour le dire en paſſant, m'engage à ſoupçonner, que ces prétendues Pièces d'Eſprit ſont plus anciennes que les Auteurs auxquels on les attribue d'ordinaire; du moins je ne me perſuaderai jamais, qu'un Ecrivain auſſi délicat que *Théocrite* puiſſe avoir donné le jour à un Poëme ſi ridicule.

Pour le Chalumeau du Berger, on peut dire qu'il eſt plein de Muſique, puis qu'il eſt compoſé de neuf ſortes de Vers, qui, par leurs différentes longueurs, reſſemblent aux neuf tuïaux de cet ancien Inſtrument, qui eſt auſſi le ſujet du Poëme.

Il étoit presque impoſſible qu'un Homme réuſsît dans cette ſorte d'Ouvrages, s'il ne ſavoit un peu peindre, ou du moins deſſiner: Il faloit qu'il traçât d'abord le contour du ſujet ſur lequel il prétendoit écrire, & qu'il y ajustât enſuite ſa Compoſition, c'eſt-à-dire, qu'il devoit alonger ou acourcir ſes Vers, les étendre ou les estropier, ſuivant la figure du Moule, où il les jettoit; à peu près comme le Tyran *Procrustes* en agiſſoit avec ces Malheureux qu'il faiſoit mettre dans ſon Lit de fer; s'ils étoient trop longs, il leur coupoit les jambes, & s'ils étoient trop courts, il les apliquoit à la torture, jusqu'à ce qu'ils fuſſent d'une longueur proportionnée à celle de ſon Lit.

Mr. *Dryden* fait alluſion à cette ſorte

d'esprit dans quelques Vers d'un de ſes Poëmes, intitulé **Mac Fleckno*; mais un *Anglois* auroit de la peine à les entendre, s'il ne ſavoit qu'il y a de ces petits Poëmes, dont je viens de parler, qui forment une paire d'Ailes, ou un Autel. Quoi qu'il en ſoit, voici la Traduction de ces Vers:

„ Mais ſi tu m'en croïois, tu prendrois, pour ta Niche,
„ Quelque paiſible Coin du Domaine Acroſtiche;
„ C'eſt-là que tu pourrois, malgré tous les Mortels,
„ Voler à tire d'*Aile*, ou dreſſer des *Autels*,
„ Et mettre un pauvre Mot cent fois à la torture,
„ En dépit du bon Sens, & contre la Nature.

Pluſieurs Poëtes du dernier Siècle s'aviſerent de renouveller ce mauvais Goût, qui regne en particulier dans quelques-unes des Poëſies de Mr. *Herbert*, & ſi je ne me trompe, dans la Traduction de *Du Bartas*. Je ne ſâche point au reſte qu'il y ait aucun Ouvrage, entre les Modernes, qui reſſemble mieux à ces Pièces d'eſprit, que la fameuſe Estampe du Roi *Charles* I, qui a tout le Pſautier écrit dans les traits du Vi-

* C'eſt le nom que *Dryden* donne au Poëte *Shadwel*, contre lequel il a écrit cette Satire.

Visage & les cheveux de la Tête. La derniere fois que je me trouvai à *Oxford*, je lûs un des côtez de la Moustache, & j'avois entamé l'autre, lors que l'impatience de quelques Amis, avec qui je voïageois, & qui s'empressoient tous de voir cette Curiosité, m'empêcha de passer outre. J'ai ouï dire depuis que nous avons un célèbre Ecrivain en Ville, qui a rangé tout le Vieux Testament sous la forme d'une Perruque longue; & qui promet d'y joindre tous les Apocryphes, par l'addition de deux ou trois nouvelles tresses, en cas que les grosses Perruques, qui étoient en vogue il y a peu d'années, reviennent à la mode. Il avoit destiné celle-ci pour le Roi *Guillaume*, & disposé les deux Livres des Rois aux deux côtez du devant; mais il ne l'avoit pas encore achevée lors que ce glorieux Prince mourut; il y reste ainsi le vuide qu'il faut pour placer le visage de toute Personne qui voudra en païer la façon.

Mais pour revenir à nos anciens Poëmes en mignature, j'aurois quelque envie de proposer à nos petits Versificateurs modernes, qu'ils voulussent imiter les Anciens, leurs Confreres, dans ces Inventions ingenieuses. J'ai communiqué cette pensée à un jeune Amoureux de ma connoissance, qui se mêle de versifier, & qui a resolu de présenter à sa Maîtresse un Poëme sous la figure d'un Eventail, dont il a déja fini les trois premiers bâtons, à ce qu'il dit. Il a même dessein d'avoir la mesure

de ſon quatrième doigt, où nos Femmes portent l'anneau de mariage, & de faire une Deviſe qui ait tout juste la même circonference. D'ailleurs, il eſt ſi aiſé d'encherir ſur une bonne idée, que je ne doute pas que nos beaux Esprits n'appliquent ce que je viens de dire à quantité d'autres ſujets, & que nous ne voïions bientôt la Ville pleine de Fichus Poëtiques, de Tabatieres, de Palatines, & de tous les Ornemens du beau Sexe figurez en rimes. Pour concluſion, je donnerai un mot d'avis à ces admirables Ecrivains *Anglois* qui ſe diſent les Imitateurs de *Pindare*, c'eſt qu'ils devroient s'attacher inceſſamment à publier de ces Pièces galantes & ſpirituelles, puis qu'ils ſont mieux pourvûs, qu'aucun des autres Poëtes, de Vers de toutes les tailles & de tous les ordres.

C.

XLVI. DISCOURS.

Operoſè nihil agunt.

SEN. de Brevit. Vitæ cap. 13.

Ils ſe donnent beaucoup de peine, pour ne rien avancer.

IL eſt certain que tous les Hommes voudroient avoir de l'esprit s'ils pouvoient, & quoi que les Pédans, qui ſe vantent d'un Savoir profond & ſolide, cherchent à décrier

crier les Ouvrages d'un Auteur poli, comme s'il n'y avoit que du clinquant & de la crême fouëtée, ils n'épargnent ni ſoins ni travaux pour ateindre à l'élevation de celui qu'ils ſemblent mépriſer. C'eſt pour cela qu'ils s'apliquent ſouvent à des Ouvrages qui demandent du feu & de la vivacité, & qui leur coûtent des douleurs infinies à produire. Il faut avouër auſſi qu'il vaudroit mieux être Esclave ſur les Galeres que bel Esprit, ſi l'on ne pouvoit obtenir ce titre qu'à la faveur de ces pénibles Bagatelles inventées par des Auteurs, qui avoient d'ordinaire plus de Savoir que de Genie.

J'ai produit, dans mon dernier DISCOURS, quelques Espèces de ce mauvais Goût entre les Anciens, & j'en raporterai dans celui-ci deux ou trois autres, qui étoient en vogue à peu près vers le même tems. L'une de celles-ci ſe trouvoit chez les *Lipogrammatiſtes* de l'Antiquité, ou *Escamoteurs de Lettres*, qui, ſans rime ni raiſon, concevoient une ſi grande antipathie pour une certaine Lettre de l'Alphabet, qu'ils ne l'admettoient pas une ſeule fois dans tout un Poëme. Un certain *Tryphiodorus* étoit habiliſſime en ce genre. Il écrivit une *Odyſſée* ſur les avantures d'*Ulyſſe*, & partagea ce Poëme Epique en vingt-quatre Livres. Il nomma le premier *Alpha*, par la raiſon des contraires, parce que cette premiere Lettre de l'Alphabet *Grec* en étoit abſolument bannie, de même que le mot

Lucus, qui veut dire *un Bois*, vient *à non lucendo*, de ce que l'on n'y voit pas fort clair. Il donna le titre de *Beta* au ſecond Livre, pour la même raiſon. En un mot, il exclût les vingt-quatre Lettres, chacune à ſon tour, & leur fit voir à toutes, une à une, qu'il pouvoit ſe paſſer d'elles.

Cela devoit être quelque choſe de fort plaiſant de voir ce Poëte éviter la Lettre excommuniée, avec autant de ſoin qu'un autre en auroit eu pour obſerver la Quantité, & s'échaper, à la faveur de toutes les Dialectes *Gréques*, lors qu'il étoit preſſé de cette malheureuſe Lettre dans quelque ſyllabe particuliere. Il n'y avoit point de remede, il falloit bannir l'expreſſion la plus juſte & la plus élegante, comme on rejette un Diamant croiſé d'une paille, ſi la Lettre proſcrite s'y trouvoit engagée. Quoi qu'il en ſoit, ſi l'*Odyſſée* de *Tryphiodorus* ſubſiſtoit aujourd'hui, il y a grande apparence que nos habiles Pédans la citeroient avec plus d'oſtentation, que l'*Odyſſée* d'*Homere*. Quel fonds inépuiſable ne ſeroit-ce pas de mots & de phraſes hors d'uſage, de barbariſmes & d'expreſſions ruſtiques, de manieres d'orthographier abſurdes & de Dialectes compliquées ? Je ne doute pas même qu'elle ne paſſât pour un des plus riches Tréſors de la Langue *Gréque*.

Les Anciens eſtimoient encore une autre Invention fort ſpirituelle, que les Modernes apellent un *Rebus*, qui conſiſtoit à faire éclipſer, non pas une Lettre, mais

un

un Mot entier, à la place duquel on mettoit une Image. Lors que *Cesar* devint un des Maîtres de l'Hôtel de la Monnoie à *Rome*, il fit placer la figure d'un Elephant sur le revers de la Monnoie, parce que le mot de *Cesar* signifioit un Elephant en Langage *Punique*. Il emploïa ce stratagême, pour ne pas s'exposer à la rigueur des Loix, qui défendoient à un Particulier de mettre son effigie sur la Monnoie de l'Etat. *Ciceron*, ainsi nommé du Fondateur de sa Famille, qui avoit une petite Verrue sur le Nez, de la figure à peu près d'un Poischiche, qu'on apelle *Cicer* en *Latin*, ordonna qu'au lieu de *Marcus Tullius Cicero*, l'on gravât, sur un Monument public, *Marcus Tullius*, avec la figure d'un Poischiche au bout. Peut-être qu'il en usa de cette maniere pour insinuer qu'il n'avoit pas honte de son Nom ni de sa Famille, malgré tous les reproches que ses Envieux & ses Compétiteurs lui faisoient souvent à l'égard de l'un & de l'autre. L'Histoire *Gréque* nous parle aussi d'un célèbre Edifice, où l'on voïoit les figures d'une Grenouille & d'un Lézard marquées en divers endroits : Ces Mots en *Gret* étoient les Noms des Architectes, qui avoient pris ce tour, parce que les Loix du Païs leur défendoient de mettre leurs Noms sur aucun de leurs Ouvrages. On croit que c'est à cause de cela même, que les crins qui tombent sur le front du Cheval, dans l'antique Statue Equestre de *Marc Aurele*, re-

préſentent de loin la figure d'une Chouette, pour donner à connoître le Païs du Sculpteur, qui, ſelon toutes les apparences, étoit *Athenien*. Il y a un ou deux Siècles que ce mauvais Goût regnoit chez nos Ancêtres, ſans aucune de ces raiſons cachées que les Anciens avoient, mais dans la ſeule vûë de paroitre ſpirituels. D'une infinité d'Exemples qu'on pourroit en alléguer, je ne produirai que l'Invention d'un certain Mr. * *Newberry*, telle qu'on la trouve raportée dans les Oeuvres postumes de notre ſavant *Camden*. Cet Homme ſpirituel, afin de repréſenter ſon Nom en peinture, mit au deſſus de ſa porte l'Enſeigne d'un † If, chargé de quantité de baies, au milieu desquelles il y avoit une grande *N* d'or; de ſorte qu'avec le ſecours d'un peu de fauſſe orthographe, tout cela formoit enſemble le mot de *N-ew berry*.

Je finirai cet Article des *Rebus*, par une espèce de Hieroglyphe, qu'on vient de tailler, en beau relief, ſur deux grandes Portes du Palais de *Blenheim*, où l'on voit un gros Lion, qui met en piéces un petit Coq. Pour penétrer le ſens de l'Enigme, il faut ſavoir qu'un Coq a le malheur de porter en *Latin* le même Nom qu'un *François*, & que le Lion eſt le ſymbole de la Nation *Angloiſe*. Il me ſemble qu'un Ornement de cette nature, à la façade d'un ſi ſuperbe Edifice, aproche beaucoup d'un Quolibet dans

* C'eſt-à-dire, *Nouvelle baie*, † En *Anglois*, Yew,

dans un Poëme Heroïque ; & j'ai du regret que l'habile Architecte ait permis au Sculpteur de deshonorer la beauté de ſon Plan par une Pièce de ſi mauvais goût. Quoi qu'il en ſoit, je me flate que ma remarque engagera les intéreſſez à faire quartier au Coq, & à le délivrer de la grife du Lion.

Je trouve auſſi que les Anciens avoient l'art de lier converſation avec un Echo, & d'en obtenir des réponſes exactes & ſuivies. Si cela pouvoit être pardonnable à quelque Auteur, on le paſſeroit ſans doute à *Ovide*, lors qu'il introduit l'Echo en forme de Nymphe, avant qu'elle fût changée & qu'il ne lui restât plus que la voix. Le ſavant *Erasme*, quoi qu'Homme d'eſprit & beau Genie, a compoſé un Dialogue dans ce mauvais goût, où ſon Echo paroit ſi habile, qu'il répond en *Latin*, en *Grec* & en *Hébreu*, ſelon qu'il trouvoit les ſyllabes qu'il devoit repéter dans l'une ou l'autre de ces Langues mortes. *Hudibras*, pour tourner ce mauvais goût en ridicule, décrit *Bruin* ſe plaignant de la perte de ſon Ours à un Echo, qui eſt d'un grand uſage au Poëte, en ce qu'il ne ſe borne pas à repéter les dernieres ſyllabes après lui, mais qu'il l'aide à finir le vers, & qu'il lui fournit des rimes.

C.

XLVII. DISCOURS.

Hoc eſt, quod palles? cur quis non prandeat, hoc eſt?

PERS. Sat. III. 85.

Cela vaut-il la peine que vous ruiniez votre ſanté, & que vous en perdiez le manger & le boire?

LE mauvais goût, en fait d'Ouvrages d'Esprit, qui avoit disparu dans les Siècles polis, ſe renouvella ſous l'empire de l'Ignorance Monastique.

Comme le peu de ſavoir qui ſe trouvoit alors au Monde étoit renfermé dans les Cloitres, & que les Moines étoient dégagez de tous les embarras de la Vie, il ne faut pas s'étonner ſi pluſieurs de ceux qui manquoient de genie pour les plus hautes Entrepriſes, s'amuſoient à de miſerables Jeux d'esprit qui demandoient plus de loiſir que de capacité. J'ai vû la moitié de l'*Enéide* refondue en Vers *Latins* rimez, par un des beaux Esprits de ce Siècle tenébreux, qui dit, dans ſa Préface, que ce Poëme n'avoit beſoin que de la douceur des rimes pour le rendre l'Ouvrage le plus parfait qu'il y eut en ſon genre. J'ai vû auſſi une Hymne, en Vers héxametres, à l'honeur de la bien-heureuſe Vierge, qui rempliſſoit un Livre entier, quoi qu'elle ne fût compoſée que de ces huit mots;

Tot

Tot tibi ſunt, Virgo, dotes, quot ſidera Cœlo ;

C'eſt-à-dire, *O* bien-heureuſe *Vierge*, *vous poſſédez autant de Vertus, qu'il y a d'Etoiles au Ciel.* Par la différente combinaiſon de ces mots, le nombre des Vers, que le Poëte en forme, égale presque celui des Vertus & des Etoiles qu'il y célèbre. Quoi qu'il en ſoit, les Moines avoient tant de loiſir, qu'ils ne rapellerent pas ſeulement toutes les Pièces ſurannées de ce mauvais goût, mais qu'ils enrichirent le Monde de leurs propres Inventions. C'eſt à la malheureuſe fecondité de ce Siècle que nous devons la naiſſance des Anagrammes, qui conſiſtent à changer un Mot en un autre, ou à diſpoſer les mêmes Lettres de différentes manieres pour en fabriquer divers Mots; ce qui peut convertir le jour en la nuit, & le blanc en noir, ſi le Haſard, qui préſide à ces ſortes de Compoſitions, le demande ainſi. Je me ſouviens là-deſſus qu'un Auteur fort ſpirituel apelle ſon Rival, qui étoit un peu disgracié de la Nature, & dont toutes les parties n'étoient pas dans leur juſte place, l'*Anagramme d'un Homme* par alluſion à cette eſpèce d'Ouvrage diſloqué.

Tors que l'Anagrammatiſte travaille ſur un Nom, il le regarde comme une Mine toute neuve, qui ne découvre ſes tréſors qu'après qu'il y a fouillé long-tems : Car ſon affaire eſt de trouver un Mot qui ſe ca-

cache dans un autre, & d'examiner chaque Lettre dans toutes les ſituations où il eſt poſſible de la ranger. J'ai entendu parler d'un Gentilhomme qui, lors que cette ſorte d'esprit étoit à la mode, tâcha de gagner le cœur de ſa Maîtreſſe par un badinage de cette nature. La Dame étoit une des plus grandes Beautez de ſon Siècle, & connue ſous le nom de Lady *Marie Boun*. L'Amant, incapable de former aucun autre mot de celui de *Marie*, par une licence aſſez ordinaire dans cette ſorte de Tours ingenieux, le convertit en *Moll*, qui en eſt le Diminutif; & après avoir ſué ſang & eau, l'espace de ſix Mois, produiſit enfin une Anagramme. Mais lors qu'il voulut en regaler ſa Maîtreſſe, * un peu choquée de ſe voir dégrader en *Moll Boun*, il fut bien ſurpris de lui entendre dire qu'il avoit estropié le Nom de ſa Famille, qui n'étoit pas *Boun*, mais *Bohun*.

—— —— Ibi omnis
Effuſus labor. —— ——

Le pauvre Amant vit alors que *toute ſa peine étoit perdue*, & frapé de ce coup de foudre, il ne tarda pas long-tems à perdre ce qui lui reſtoit d'esprit, afoibli déja par la grande aplication qu'il avoit aportée à cette merveilleuſe recherche.

Il

* Parce qu'on n'emploie ces Diminutifs qu'à l'égard des petites Filles, ou des Gens du Commun. D'ailleurs, les *Anglois* prononcent *Bohun*, comme s'il y avoit *Boun*, qu'ils écrivent *Boon*.

Il y a quelque apparence que * l'Acrostiche & l'Anagramme naquirent à peu près dans le même Siècle, quoi que l'on ne puisse pas décider lequel des deux Inventeurs de ces pénibles Niaiseries étoit le plus grand Sot. L'Acrostiche *simple* n'est que le Nom ou le Titre d'une Personne ou d'une Chose, formé des Lettres initiales de plusieurs Vers, & qui par ce moïen se trouve écrit en ligne perpendiculaire, à la maniere des *Chinois*. Mais le *composé* est bien un autre Ouvrage, puis qu'il y a deux ou trois rangs de ces Lettres capitales, qui jointes ensemble produisent des merveilles. J'en ai vû quelques-uns, dont les Vers n'étoient pas seulement bordez d'un Nom à l'une & à l'autre extremité; mais où le même Nom passoit de haut en bas comme une coûture à travers le milieu du Poëme.

On voit une autre Pièce curieuse, qui est alliée de fort près avec les Anagrammes & les Acrostiches, & qu'on apelle communément un Chronogramme. Cette sorte d'esprit paroit sur quantité de Médailles modernes, & consiste à exprimer le Millésime dans la Légende. On peut dire que les *Allemans* l'emportent à cet égard sur toutes les autres Nations. Quoi qu'il en soit, sur une Medaille de *Gustave Adolphe*, on trouve ces mots, CHRISTVS DUX ERGO

* Cependant *Ciceron* parle de l'Acrostiche Liv. II. de la Divination §. 54. où il dit qu'*Ennius* avoit fait de ces Vers, aussi bien que les Sibylles.

ERGO TRIVMPHVS. Si vous prenez la peine d'en tirer les plus groſſes Capitales, & de les ranger enſuite dans l'ordre qu'il faut, vous verrez qu'elles forment enſemble l'An MDCXVVVII, ou 1627, qui eſt le Millésime de cette Medaille. Car, afin que vous le ſâchiez, ces Caractères qui ſe distinguent des autres, & qui les ſurpaſſent en grandeur, doivent ſervir ici à un double uſage, en qualité de Caractères & de Chifres. Il y a de ces *Allemans* laborieux qui vous feuilleteront un Dictionaire entier pour venir à bout d'une de ces jolies Inventions. Vous croiriez qu'ils cherchent un Terme propre & de la bonne Latinité; mais ce n'eſt pas cela; ils vont à la chaſſe d'un Mot où il y aît une L, une M, ou un D. Ainſi lors qu'il nous tombe quelcune de ces Legendes entre les mains, nous ne devons pas tant y chercher la Penſée, que le Millésime.

Les Bouts-Rimez ont été les Favoris de la Nation *Françoiſe*, * l'espace d'un Siècle entier, quoi qu'il y eût alors nombre de beaux Esprits, & que le Savoir y fleurît. On donnoit une Liste de Rimes à un Poëte, qui devoit les remplir dans le même or-

* La Preface, qui eſt à la tête du Poëme de Mr. *Saraſin*, dont l'Auteur parle un peu plus bas, ne donne pas aux Bouts-Rimez une durée à beaucoup près ſi longue. Cette Preface eſt intitulée, *Sujet du Poëme*; & je ne ſai ſi Mr. *Menage*, qui a fait le Recueil des Oeuvres de Mr. *Saraſin*, en eſt l'Auteur, ou ſi Mr. *Pelliſſon*, qui a mis un long Discours à la tête de ces mêmes Oeuvres, l'a compoſée.

ordre où il les trouvoit; & plus ces Rimes étoient bizarres, plus le genie de celui qui savoit y ajuster ses Vers passoit pour extraordinaire. L'envie que les *François* témoignent pour retablir ce mauvais goût, me paroit une des marques les plus sensibles de la décadence de l'Esprit & du Savoir, qui accompagne presque toûjours celle de l'empire. Si quelcun de mes Lecteurs *Anglois* n'a jamais vû de ces jolies Pièces, il n'a qu'à ouvrir le nouveau *Mercure Galant*, où l'Auteur donne tous les Mois une Liste de Rimes, que les Poëtes s'exercent à remplir, & il ne manque pas de publier leurs belles Productions dans le *Mercure* du Mois suivant. Voici les Bouts rimez du Mois de * *Novembre* dernier, qui me tombe sous la main:

—— —— —— Lauriers
—— —— —— Guerriers
—— —— —— Musette
—— —— —— Lisette

—— —— —— Cesars
—— —— —— Etendars
—— —— —— Houlette
—— —— —— Folette.

Qui ne s'étonneroit d'entendre un Homme du Savoir de feu Mr. *Menage* parler de ces Bagatelles aussi serieusement qu'il le fait dans le Recueil de ses *bons Mots*, &c. Quoi qu'il en soit, on y trouve cet Arti-

* De l'année 1710.

ticle couché tout du long:

„ * Mr. *de la Chambre* disoit que la Plu-
„ me inspire, que souvent il ne savoit ce
„ qu'il alloit écrire quand il la prenoit, &
„ qu'une période produisoit une autre pé-
„ riode. Je ne savois de même ce que
„ j'allois faire quand je faisois des Vers.
„ J'assemblois premierement mes rimes;
„ & j'étois quelquefois trois ou quatre mois
„ à les remplir. J'en montrai un jour à
„ Mr. *de Gombaud*, où j'avois fait entrer
„ *Amaryllis* & *Phillis*, *Marne* & *Arne*, &
„ le priai de m'en dire son sentiment. *Ces*
„ *Vers ne valent rien*, me dit-il. Pour quel-
„ le raison, lui repartis-je? *Ne voyez-vous*
„ *pas*, me dit-il, *que ces rimes sont trop com-*
„ *munes? cela est trop aisé.* Me voilà, lui
„ dis-je, bien récompensé de mon travail.
„ Cependant, nonobstant sa critique ri-
„ goureuse, les Vers étoient bons.

Ce qui fournît la premiere occasion à ces Bouts-Rimez les rendoit en quelque maniere excusables, puis que c'étoit une Tâche que les Dames *Françoises* donnoient à leurs Amans. Mais lors qu'un Auteur aussi grave, que celui que je viens de nommer, s'imposoit à lui-même une pareille tâche, pouvoit-il y avoir quelque chose de plus ridicule? Ou ne seroit-on pas tenté de croire que l'Auteur faisoit quelque petite supercherie, & qu'il ne donnoit sa liste de rimes qu'après avoir achevé sa Pièce? Quoi

* Voïez *Menagiana* Tom. I. p. 174, &c. de l'Edition d'*Amsterdam* chez *P. de Coup*, 1713.

Quoi qu'il en ſoit, Mr. *Saraſin* s'eſt moqué fort agréablement de ce mauvais goût, dans un Poëme intitulé, DULOT *vaincu*, ou *La Défaite des Bouts-Rimez.*

Il faut joindre à cette ſorte d'esprit celui qui veut que* les deux dernieres ſyllabes de chaque Distique ſoient toûjours les mêmes; ce que l'on obſerve dans nos Balades, ou nos Vaudevilles, & que les Ignorans admirent. Mais ſi la penſée du Couplet eſt bonne, la rime y ajoute peu de choſe; & ſi elle ne vaut rien, la rime ne ſauroit la faire aprouver. Du reſte, je crains que pluſieurs de ceux qui admirent *Hudibras*, n'aient plus d'égard à ces méchantes rimes, qu'aux plus beaux endroits de cet excellent Poëme. C.

XLVIII. DISCOURS.

Non equidem hoc ſtudeo, bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat, dare pondus idonea fumo.
PERS. Sat. V. 19.

Vous avez raiſon, mon deſſein ne fut jamais de faire de ces beaux vers qui ne ſignifient rien; ni de faire valoir des bagatelles, & de leur donner du poids.

IL n'y a point de mauvais Goût qui ait tant prévalu dans tous les Siècles, que ce-

* Les *Anglois* appellent ces rimes *doubles*, comme on peut le voir p. 331. Leurs meilleurs Poëtes les mépriſent, quoi que nous les croïions les plus exactes, & ils n'en obſervent point du tout dans leurs Poëmes Heroïques.

celui qui regarde le Jeu de mots, & qui eſt compris ſous le nom genéral du *Quolibetisme*. J'avouë qu'il eſt impoſſible d'extirper une méchante Herbe, que le terroir a une ſi grande diſpoſition à produire. Les ſemences du Quolibetisme naiſſent dans l'Esprit de tous les Hommes, & quoi que la Raiſon, la Reflexion & le bon Sens les puiſſent amortir, elles éclatent quelquefois dans le plus grand Genie, s'il n'eſt pas cultivé avec beaucoup de ſoin. L'Imitation nous eſt fort naturelle, & lors qu'elle n'excite pas l'Esprit à la Poëſie, à la Peinture, à la Muſique, ou à de plus nobles Arts, elle s'échape en Jeux de mots & en Quolibets.

Aristote, dans l'onzième Chapitre de ſa Rhetorique, décrit, entre les beautez du Discours, deux ou trois ſortes de Quolibets, qu'il nomme *Paragrammes*, & dont il produit des exemples tirez de quelques-uns des plus habiles Auteurs *Grecs*. *Ciceron* a parſemé presque tous ſes Ouvrages de Quolibets, & dans ſon Livre, où il poſe les regles de l'Art Oratoire, il cite un nombre infini de Proverbes, ou de bons Mots, comme des traits d'esprit, qui ne ſont au bout du compte que de véritables Pagnoteries. Mais pour s'aprocher de nous, ces Pointes d'esprit étoient ici le plus en vogue, ſous le regne de *Jaques* I. Ce ſavant Monarque étoit lui-même un aſſez-bon *Quolibeteur*, & il ne faiſoit guère d'Evêques ou de Membres de ſon Conſeil privé,

vé, qui ne ſe fuſſent ſignalez par quelque bon Mot ou quelque Plaiſanterie. C'étoit alors que les Quolibets paroiſſoient avec éclat, & qu'ils ſe voïoient ſur le trône. On les avoit admis autrefois dans les Discours enjouëz, & les Ecrits burlesques; mais ſous le Roi *Jaques*, on les débitoit gravement ſur la Chaire, ou on les prononçoit dans le Conſeil, avec toute la ſolemnité poſſible. Les Auteurs les plus célèbres les emploïoient ſouvent dans leurs Ouvrages les plus ſerieux. Les Sermons de l'Evêque *André*, & les Tragédies de *Shakeſpear*, en fourmilloient. Le premier exhortoit le Pécheur à la repentance par des Quolibets, & il n'eſt rien du plus ordinaire dans l'autre que d'y voir un Heros fondre en larmes & les accompagner de Quolibets pendant une douzaine de lignes de ſuite.

A ces grandes Autoritez, qui ſemblent avoir conſacré ce mauvais tour d'Esprit, on peut joindre les Rhétoriciens qui ont traité du Jeu des mots avec beaucoup de reſpect, & distingué ſes différentes espèces par des Noms ſcabreux, qu'ils mettent au rang des Figures, & qui ſervent d'ornement au Discours. Je me ſouviens que le Maître d'une Ecôle *Latine*, avec qui j'avois quelque liaiſon à la Campagne, me dit une fois, qu'il avoit vû le plus habile *Paragrammatiſte* qu'il y eut entre les Modernes. Je voulus ſavoir qui c'étoit, & j'apris qu'il avoit dîné ce jour-là même avec Mr. *Swan*, le fameux *Quolibeteur*;

Alors

Alors je le priai de me dire ce qui s'étoit paſſé dans leur Converſation, & il me répondit que Mr. *Swan* s'étoit presque toûjours ſervi de la *Paronomaſe*, qu'il avoit donné quelquefois dans le *Plocè*, mais que, s'il lui étoit permis de dire ſa penſée, il avoit brillé ſur tout dans l'*Antanaclaſe*.

Je ne dois pas oublier ici, qu'une de nos célèbres Univerſitez étoit autrefois cruellement infestée de la ſote manie des Quolibets; mais ſavoir ſi cela venoit ou non des Maréçages qui l'environnoient alors, & que l'on a deſſechez depuis, c'eſt ce que j'abandonne à la deciſion de plus habiles Naturaliſtes que moi.

Après ce petit detail historique du Quolibetisme, il eſt étonnant qu'il ne paroiſſe plus aujourd'hui dans la République des Lettres, puis ſur tout qu'on le trouve dans les Ecrits des Anciens, qui avoient le plus de politeſſe. Toute la raiſon qu'on peut en alléguer, eſt fondée ſur ce que les premiers Auteurs, les grands Heros dans l'Art d'écrire, n'avoient aucune regle de bonne Critique. C'eſt pour cela même qu'ils n'aprochent pas de l'exactitude & de la juſteſſe de ceux qui les ont ſuivis, quoi qu'ils les ſurpaſſent dans l'élevation de Genie. Les Modernes ne ſauroient ateindre à leurs beautez, mais ils peuvent éviter leurs imperfections. Lors que ces Auteurs du premier ordre étoient en vogue, il s'éleva une nouvelle race d'Ecrivains, qui ſe rendirent célèbres par les remarques qu'ils faiſoient

ſur

ſur les Ouvrages de ceux qui les avoient précedez. Une de leurs principales occupations ſe bornoit à distinguer les différentes ſortes d'Esprit par des termes de l'Art, & à les évaluer plus ou moins, ſuivant qu'elles ſe trouvoient fondées ſur la vérité des choſes. Il ne faut donc pas s'étonner, qu'un *Iſocrate*, un *Platon* & un *Ciceron* aient de ces petits foibles qu'on ne rencontre pas dans des Auteurs d'un mérite fort au deſſous du leur, mais qui ont écrit depuis la découverte de ces taches. Quoi qu'il en ſoit, je ne vois pas qu'aucun des anciens Critiques, à la reſerve de *Quintilien* & de *Longin*, ait mis une exacte ſéparation entre les Quolibets & les bonnes Pointes d'esprit; mais on ne l'eut pas plûtôt fixée, que tous les Gens de bon ſens en convinrent. Les Jeux de mots furent ramenez à peu près vers le rétabliſſement des belles Lettres; mais on ne tarda guères à les bannir. Il eſt certain que ce mauvais Goût a paru & s'eſt éclipſé à pluſieurs repriſes, & il n'y a nul doute qu'il ne revienne à la longue, toutes les fois que la Pédanterie & l'Ignorance prendront le deſſus. Il eſt même à craindre, par quelques Productions de l'Hiver dernier, que nos Enfans ne degenérent bientôt en *Quolibeteurs*: Du moins ma crainte doit être fort excuſable, puis qui j'ai vû aplaudir à des Acroſtiches qui couroient la Ville, & à une petite Epigramme, qu'on nommoit *la Priere des Sorciers*, dont toute la magie revenoit à être

conçue en Vers, ſoit qu'on la lût en avant ou au rebours, avec cette différence qu'elle maudiſſoit d'un côté & qu'elle béniſſoit de l'autre. Lors qu'on voit de ces Esprits laborieux parmi nous, qui peut deviner quelle en ſera l'iſſue? Si nous devons nous critiquer les uns les autres, que ce ſoit par de beaux traits d'une Satire fine & délicate; car pour moi je ſuis du goût de cet ancien Philoſophe, qui aimoit mieux tomber ſous la griffe du Lion, que ſous le pié de l'Ane, s'il devoit être la victime de l'un ou de l'autre. Ce n'eſt point l'esprit de Parti qui m'engage à raiſonner de la ſorte. Il y a une ſechereſſe efroïable des deux côtez. J'ai vû des *Acroſtiches* de la main des *Torys*, & des *Anagrammes* de la tournure des *Whigs*; & je n'y trouve pas à redire, parce qu'ils viennent des *Whigs* ou des *Torys*, mais parce que ce ſont des *Anagrammes* & des *Acroſtiches*.

Après avoir fait l'histoire du Jeu de mots, depuis ſa naiſſance jusques à ſa chute, je le définirai ici une Pointe d'esprit fondée ſur l'uſage de deux mots qui s'accordent pour le ſon, mais qui diferent à l'égard du ſens. L'unique moïen pour découvrir, ſi une Pointe eſt bonne ou fauſſe, c'eſt de la tourner dans une autre Langue: Si elle ſoutient cette épreuve, vous pouvez dire à coup ſûr qu'elle eſt de bon alloi; mais ſi elle s'évanouït dans l'operation, prononcez hardiment que ce n'étoit qu'une miſerable Pagnoterie. En un mot, on peut dire

re de celle-ci ce qu'un Païſan diſoit de ſon Roſſignol, que c'eſt *vox & prætereà nihil*, un ſon, & pas autre choſe. D'ailleurs, on pourroit apliquer à la véritable Pointe d'esprit l'éloge qu'*Aristenete* faiſoit d'une belle Femme, qu'il trouvoit toûjours belle, ſoit qu'elle fût habillée, ou non, & dont il diſoit, pour me ſervir de la traduction de *Mercerus*, qui eſt beaucoup plus emphatique, *Induitur, formoſa eſt; exuitur, ipſa Forma eſt*; „ Couverte de ſes Habits, „ elle étoit belle; mais nuë, c'étoit la „ Bèauté même.

C.

XLIX. DISCOURS.

Scribendi rectè, ſapere eſt & principium & fons.
HOR. A. P. *v.* 309.

Un fond de belles connoiſſances eſt la premiere choſe néceſſaire pour bien écrire.

Mr. *Locke* fait une remarque très-ſolide ſur la difference qu'il y a entre l'Esprit & le Jugement, & tâche de montrer la raiſon pour laquelle ils ne ſont pas toûjours le partage de la même Perſonne. Voici de quelle maniere il s'exprime là-deſſus: „ * Peut-être, *dit-il*, qu'on pour-
„ roit

* Voïez *Eſſai Philoſophique concernant l'Entendement Humain*, p. 165. §. 2. de la Traduction de Mr. *Coſte*, Imprimé à *Amſterdam* chez *H. Schelte*.

„ roit rendre raiſon par-là de ce qu'on ob-
„ ſerve communément, Que les Perſon-
„ nes qui ont le plus d'esprit, & la me-
„ moire la plus heureuſe, n'ont pas toû-
„ jours le jugement le plus net & le plus
„ profond. Car au lieu que ce qu'on appel-
„ le Esprit conſiſte pour l'ordinaire à aſ-
„ sembler des idées, & à joindre promte-
„ ment & avec une agréable varieté celles
„ en qui l'on peut obſerver quelque reſ-
„ ſemblance ou quelque raport, pour en
„ faire de belles peintures qui divertiſſent
„ & frapent agréablement l'imagination:
„ le Jugement conſiſte, au contraire, à
„ distinguer ſoigneuſement une idée d'a-
„ vec une autre, ſi l'on peut y trouver la
„ moindre différence, afin d'éviter qu'u-
„ ne ſimilitude ou quelque affinité ne nous
„ donne le change en nous faiſant pren-
„ dre une choſe pour l'autre. Cette ma-
„ niere d'agir n'admet ni les Métaphores
„ ni les Alluſions, d'où dépend presque
„ toûjours cet agrément de l'Esprit qui
„ frape ſi vivement l'imagination, & qui
„ à cauſe de cela même eſt ſi bien reçu de
„ tout le monde.

Je croi que c'eſt la plus philoſophique & la plus exacte deſcription, que j'aie lû de ma vie, de ce qu'on apelle Esprit, qui conſiſte d'ordinaire, quoi que ce ne ſoit pas toûjours, dans cette reſſemblance & conformité d'idées, dont Mr. *Locke* nous parle. J'y ajouterai ſeulement, par voie d'explication, que toute reſſemblance d'idées

dées n'eſt pas ce que nous apellons Esprit, à moins qu'elle ne *divertiſſe* & ne *ſurprenne* ceux qui l'entendent: Ces deux qualitez, ſur tout la derniere, paroiſſent lui être eſſentielles. Afin donc que la reſſemblance dans les idées ſoit digne de ce titre, il ne faut pas qu'elles ſoient trop voiſines les unes des autres dans la nature des choſes; puis que ſi leur raport naturel ſautoit aux yeux, il ne ſurprendroit point. Si l'on comparoit le chant d'un Homme à celui d'un autre, ou la blancheur de quelque Objet à celle du Lait & de la Neige, ou la varieté de ſes couleurs à celles de l'Arc-en-ciel, on ne diroit pas qu'il y a de l'esprit là-dedans, à moins qu'on n'aperçût quelque rapôrt plus éloigné entre ces deux idées capable d'exciter la ſurpriſe. Lors donc qu'un Poëte nous chante, que le ſein de ſa Maîtreſſe eſt auſſi blanc que la neige, il n'y a point d'esprit dans cette comparaiſon; mais lors qu'il ajoute, avec un ſoupir, qu'il eſt d'ailleurs auſſi froid, voilà qui eſt ſpirituel. Tout le monde peut ſe rapeller une infinité d'Exemples de cette nature. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt pour cela même, que les Similitudes dans les Poëmes Heroïques, dont les Auteurs cherchent à remplir l'Esprit de grandes idées, plûtôt qu'à le divertir par des penſées nouvelles & ſurprenantes, n'ont presque jamais rien qu'on puiſſe apeller ſpirituel. La deſcription que Mr. *Locke* nous donne de l'Esprit, jointe à ces petites remarques,

comprend la plûpart des traits d'esprit, qu'on voit dans les Métaphores, les Similitudes, les Allégories, les Enigmes, les Déviſes, les Paraboles, les Fables, les Songes, les Viſions, les Poëmes dramatiques, les Ecrits en Stile burlesque, & dans toute ſorte d'Alluſions. Il y a quantité d'autres Pièces d'esprit, qui tout éloignées qu'elles paroiſſent, du premier coup d'œuil, de cette Description, ne laiſſent pas de s'y trouver enfermées, lors qu'on vient à les examiner de près.

Si ce qui eſt *véritablement ſpirituel* conſiste en genéral dans cette reſſemblance & conformité d'idées, ce qui n'a qu'un *faux brillant* & la ſeule apparence d'esprit conſiste dans la reſſemblance & la conformité tantôt de quelques lettres, comme dans les Anagrammes, les Chronogrammes, les Lipogrammes, & les Acroſtiches; tantôt de quelques ſyllabes, comme dans les Echos & les rimes de notre méchante Poëſie; tantôt de mots entiers, comme dans les Equivoques & les Quolibets; tantôt enfin de Pièces entieres, qui paroiſſent ſous la figure d'un *Oeuf*, d'une *Hache* ou d'un *Autel*. Que dis-je? Il y a des Perſonnes qui ſe font une idée ſi étendue de ce qu'on apelle ſpirituel, qu'ils l'attribuent à de ſimples actes exterieurs qui ne regardent que le corps, & qu'ils veulent qu'un Homme ait de l'esprit & du génie, s'il peut imiter le ton de voix, les grimaces & le viſage d'un autre.

Mais

Mais il y a une autre ſorte d'Esprit, qui conſiste en partie dans la reſſemblance des idées, & en partie dans la reſſemblance des mots, que j'apellerai, pour cet effet, *Esprit mixte*. Notre fameux Poëte *Cowley* a plus de cet esprit, qu'aucun Auteur qu'il y ait jamais eu. *Waller* en a beaucoup auſſi. *Dryden* eſt fort reſervé à cet égard. *Milton* avoit un génie infiniment au-deſſus de ce tour d'esprit. On peut mettre *Spencer* dans la même claſſe. Les *Italiens* en ſont ſi remplis, qu'ils ne l'épargnent pas dans leurs Poëmes Epiques. Mr. *Boileau*, qui s'étoit formé le goût ſur les anciens Poëtes, le rejette par tout avec dédain. Si nous cherchons cet Esprit mixte entre les Auteurs *Grecs*, nous ne le trouverons que dans les Epigrammatiſtes. Il y en a quelques traits à la vérité dans le petit Poëme qu'on attribue à *Muſée*; mais cela ſeul, quand il n'y en auroit pas pluſieurs autres indices, fait voir que c'eſt une Compoſition moderne. Si l'on examine les Auteurs *Latins*, on ne voit aucune trace de cet Esprit dans *Virgile*, *Lucréce* ou *Catulle*; il y en a fort peu dans *Horace*; mais *Ovide* en a beaucoup, & l'on ne trouve presque autre choſe dans *Martial*.

D'une infinité d'Exemples qu'on pourroit alléguer de cet *Esprit mixte*, je n'en choiſirai qu'un ſeul, qui paroit dans tous les Ecrivains de cet ordre. On s'eſt imaginé que l'Amour étoit de la nature du Feu, & c'eſt pour cela que les mots de Feu &

de Flamme ſont emploïez pour marquer cette Paſſion. Là-deſſus, les Poëtes ont profité de la ſignification douteuſe de ces mots, pour lâcher des volées de traits d'eſprit. *Cowley*, touché du froid regard des yeux de ſa Maîtreſſe, & convaincu en même tems du pouvoir qu'ils avoient de lui inſpirer de l'amour, les enviſage ſous l'idée de Miroirs ardens faits de glace; mais ſur ce qu'il peut vivre, au milieu des plus grandes ardeurs, dont il eſt embraſé, il en conclut d'abord que la Zone torride eſt habitable. Lors que ſa Maîtreſſe à lû la Lettre qu'il lui avoit écrite avec du jus de Citron, après l'avoir expoſée à la chaleur du Feu, il la ſuplie de vouloir bien la relire à la clarté des flammes de l'Amour. Lors qu'elle pleure, il ſouhaiteroit qu'une douce chaleur excitée par l'Amour fît distiller ces goutes à travers l'Alembic de ſon cœur. Lors qu'elle eſt abſente, il ſe trouve au-delà du quatre-vingtiéme degré de Longitude, c'eſt-à-dire, trente degrez plus proche du Pole que lors qu'elle eſt avec lui. Son Amour ambitieux eſt un Feu qui monte naturellement en haut; ſon Amour accompagné de bonheur reſſemble aux raïons du Soleil, & ſon Amour infortuné aproche des flammes de l'Enfer. Lors qu'il l'empêche de dormir, c'eſt une Flamme, d'où il ne ſort point de fumée; & lors que la Prudence le combat, c'eſt un Feu que le Vent irrite. Sur la mort d'un Arbre, où il avoit gravé les ſentimens de ſa Paſſion,

il

il dit que ſes caractères enflammez l'avoient brûlé jusques à la racine. Lors qu'il veut renoncer à ſon Amour, il ajoute qu'une Perſonne échaudée craint toûjours le Feu. Son cœur eſt un *Etna*, qui, au lieu de la Forge de *Vulcain*, renferme celle de *Cupidon*. S'il tâche de noïer ſon Amour dans le Vin, c'eſt jetter de l'Huile ſur le Feu. Il voudroit inſinuer à ſa Maîtreſſe, que le Feu de l'Amour ne devroit pas ſeulement donner de la chaleur, mais auſſi rendre fertile, à-peu-près comme les raïons du Soleil, qui font éclorre une infinité de Créatures vivantes. Dans un autre endroit, l'Amour fricaſſe les Plaiſirs à ſon feu. Tantôt le cœur du Poëte eſt glacé dans le ſein de toutes les Belles, & tantôt il eſt grillé à l'aproche de leurs yeux. Quelquefois il ſe noie dans les larmes, & il brûle entre les bras de l'Amour, comme un Vaiſſeau où le feu ſe met au milieu de la Mer.

On peut voir, par tous ces traits, que le Poëte joint les qualitez du Feu avec celles de l'Amour, & qu'il en parle, dans la même période, comme d'une Paſſion & d'un Feu réel: Ces reſſemblances apparentes, ou plûtôt ces contradictions ſurprennent le monde, & font tout l'eſprit de cette ſorte d'Ouvrages. Ainſi l'*Eſprit mixte* eſt un mêlange du bon & du mauvais Goût, qui eſt plus ou moins parfait ſuivant que la reſſemblance tombe ſur les idées ou ſur les mots: Il y a du vrai & du faux: La Raiſon en demande la moitié, & l'Extra-

vagance en reclame l'autre. Il ne ſauroit donc étendre ſa jurisdiction que ſur les Epigrammes, ou ſur ces petits Poëmes, qui n'en ſont qu'un tiſſu, & que la moindre occaſion fait naître. Quoi qu'il en ſoit, j'avouë que l'admirable Poëte, d'où j'ai tiré tous ces Exemples, avoit autant de bon Goût & de ſolide qu'aucun Auteur qui ait jamais écrit, & qu'il poſſedoit même toutes les qualitez d'un Genie extraordinaire.

On ne ſera pas fâché ſans doute que je parle ici de la Définition que Mr. *Dryden* a donnée de l'Esprit, & qui, avec tout le reſpect qui eſt dû au jugement d'un ſi habile Homme, regarde plûtôt ce qui conſtitue l'eſſence d'un bon Ouvrage. En effet, il veut que l'Esprit conſiſte dans *la proprieté des mots & des penſées qui conviennent au Sujet.* Si cette Définition eſt bonne, j'oſe avancer qu'*Euclide* a été le plus grand & le plus beau Génie qui ait jamais écrit, puis qu'on ne ſauroit trouver aucune part plus de juſteſſe à l'égard des mots & des penſées, qu'on en voit dans ſes Elemens. Y a-t-il quelcun de mes Lecteurs, qui ait eu de ſa vie une pareille idée de l'Esprit? J'en apelle à leur témoignage. Ce n'eſt pas tout, ſi cette Définition eſt exacte, alors il faut avouër que *Dryden* n'étoit pas ſeulement meilleur Poëte que *Cowley*, mais qu'il avoit auſſi plus de genie; & que *Virgile* eſt beaucoup plus facetieux qu'*Ovide* ou *Martial.*

Le

Le P. *Bouhours*, que je regarde comme celui de tous les Critiques *François* qui a le plus de penétration, n'a rien oublié pour faire voir, qu'une Penſée qui n'eſt pas juste, & qui n'eſt pas fondée ſur la nature des choſes, ne ſauroit jamais être belle : que la baſe de toute Penſée ingenieuſe eſt la Vérité, & qu'on n'en doit estimer aucune, à moins que le bon ſens y domine. *Boileau* a tâché d'inculquer la même idée en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, ſoit en Proſe ou en Vers. C'eſt de là que dépend cette maniere naturelle d'écrire, cette noble ſimplicité, que nous admirons dans les Anciens, & dont pluſieurs ne s'éloignent, que parce qu'ils n'ont pas la force de Genie requiſe pour faire briller une Penſée de ſon propre éclat. Les Poëtes, qui manquent de cette force de Genie, ſe voient reduits à courir après des Ornemens étrangers, & à s'acrocher à toute ſorte de Pointes d'esprit, bonnes ou mauvaiſes. Il me ſemble que ces Ecrivains ſont dans la Poëſie, ce que les *Goths* étoient pour l'Architecture, & qu'incapables d'arriver à la noble ſimplicité des *Grecs* & des *Romains*, ils y ſupléent par toutes les extravagances d'une Imagination déreglée. Lors que Mr. *Dryden* parle de la Fiction de *Virgile* à l'égard de *Didon* & d'*Enée*, & qu'il reflechit ſur la Lettre qu'*Ovide* prête à *Didon*, il fait cette jolie remarque: „*Ovide*, dit il, marche ſur les traces de *Virgile*, dans le même Siècle, & fait une ancienne Heroï-

„ ne de la *Didon* que ce Poëte venoit de
„ *forger*; il ſupoſe qu'elle écrit une Let-
„ tre, un peu avant que de mourir, à ſon
„ ingrat Fugitif; mais, pour ſon malheur,
„ il veut meſurer ſon épée avec un Hom-
„ me d'un genie de beaucoup ſuperieur au
„ ſien. J'ai traduit les Ouvrages de l'un &
„ de l'autre, & cela me donne quelque
„ droit d'en pouvoir décider. Le fameux
„ Auteur de l'*Art d'aimer* n'a rien de ſon
„ propre fonds; il emprunte tout d'un plus
„ habile Maître que lui, & ce qu'il y a de
„ pis, c'eſt qu'il n'y ajoute pas la moindre
„ choſe pour en relever l'éclat: Les for-
„ ces lui manquent, & reduit à ſon ancien
„ artifice, il a recours aux Pointes d'Eſ-
„ prit & au Jeu des mots. Cela n'empê-
„ che pas que ſes complaiſans Admirateurs
„ ne le goûtent, & qu'ils ne lui donnent
„ même la préference ſur *Virgile*.

Si je n'avois l'autorité d'un auſſi habile Homme que Mr. *Dryden*, je n'oſerois avancer, que le Goût de la plûpart de nos *Anglois*, Poëtes ou Lecteurs de Poëſie, eſt fort *Gothique*. Il cite Mr. *de Segrais*, pour avoir distingué ces Lecteurs en trois Ordres, dont le premier renferme ceux qu'il nomme la Populace, non pas tant à cauſe de leur qualité, que pour leur nombre & la groſſiereté de leur Goût. Il auroit bien pû dire la même choſe des Poëtes, s'il avoit voulu. Quoi qu'il en ſoit, voici de quelle maniere notre Compatriote s'exprime: „ Mr. *de Segrais*, dit-il, distingue

„ ceux

„ ceux qui s'attachent à la lecture des Poë-
„ tes en trois Classes, suivant la différen-
„ te capacité qu'ils ont pour en juger. Il
„ met au plus bas Etage ceux qu'il nom-
„ me *les petits Esprits*, qui occupent la plus
„ haute Galerie dans nos Théatres ; qui
„ n'aiment que l'écorce & l'exterieur de
„ l'Esprit, qui préferent une Equivoque,
„ une Boutade, une Epigramme, au bon
„ sens & à l'élegance du Discours : Ceux-
„ ci font la Populace des Lecteurs. Si *Vir-*
„ *gile* & *Martial* se mettoient sur les rangs
„ pour être choisis Membres du Parlement,
„ nous savons déja lequel des deux Partis
„ l'emporteroit. Mais quoi que l'un pa-
„ roisse le plus nombreux, & qu'il crie le
„ plus haut, le bon est qu'il n'est compo-
„ sé que de *François* refugiez, ou de Païs-
„ sans de *Hollande*, qu'on a débarquez ici
„ en foule, mais qui ne sont pas natura-
„ lisez ; outre qu'ils n'ont pas deux Li-
„ vres Sterlin de revenu tous les ans sur
„ les terres du *Parnasse*, & qu'ils n'ont
„ ainsi aucun droit de donner leur voix
„ aux Elections. Les Auteurs qu'ils favo-
„ risent sont de la même étofe, & peu-
„ vent bien les représenter sur un Théa-
„ tre de Charlatan, ou servir de Maîtres
„ de Cerémonies dans le Lieu où les Do-
„ gues se batent avec les Ours; quoi qu'ils
„ aient le plus grand nombre d'Admira-
„ teurs. Mais il leur arrive souvent, qu'u-
„ ne partie de ceux-ci les abandonne, à
„ mesure qu'ils se forment le goût par la

„ lecture des bons Livres & la converſa-
„ tion des Gens d'esprit.

Je ne dois pas quitter le ſujet, ſans avertir, que ſi Mr. *Locke* a découvert la ſource la plus féconde de l'Esprit, dans le paſſage que nous en avons raporté, il ne dit rien d'une autre, qui eſt d'une nature toute differente, & qui ſe ſubdiviſe auſſi en pluſieurs branches. Je veux parler de ces petites Pointes d'Esprit, de ces Tours, & de ces Antitheſes, qui roulent, non pas ſur la *reſſemblance* des idées, mais ſur leur *oppoſition*; ce qui ſervira peut-être dans la ſuite de matiere à quelcun de mes DISCOURS.

C.

L. DISCOURS.

Humano capiti cervicem Pictor Equinam
Jungere ſi velit, & varias inducere plumas
Undique collatis membris; ut turpiter atrum
Deſinat in piſcem mulier formoſa ſupernè;
Spectatum admiſſi riſum teneatis amici?
Credite, Piſones, iſti tabulæ fore librum
Perſimilem, cujus, velut ægri ſomnia, vanæ
Fingentur ſpecies; ut nec pes, nec caput uni
Reddatur formæ. —— —— —— ——

HOR. A. P. ℣. 1,--9.

Mes chers Amis, pouriez-vous vous empêcher de rire d'un Peintre, qui dans un tableau

vous

vous feroit voir une tête de figure humaine ſur le cou d'un cheval; & qui joignant enſemble des membres de diferente espèce d'animaux, les couvriroit de divers plumages, & les termineroit tous, en ſorte que le haut de la figure repréſenteroit une belle femme, & le bas, un monstre marin? Il en eſt de même d'une Pièce, dont les penſées, auſſi peu ſuivies que les ſonges extravagans d'un malade, ſont un tout, dont le commencement & la fin n'ont aucun raport avec le reste.

IL eſt très-difficile que l'Esprit ſe dégage de ces idées qui l'ont occupé long-tems: elles y reviennent d'elles-mêmes, bongré, malgré que nous en aïons, & il en eſt de ceci comme des vagues d'une Mer agitée, qui ne ſe tranquilliſent que bien des heures après que le Vent eſt calmé.

C'eſt à cela que j'attribue le Songe ou la Viſion, que j'eus la nuit derniere, & qui me repréſenta, dans une Allégorie continuée, les differentes ſortes d'Esprit, ſoit le faux, le mixte, ou le véritable, qui ont fait le ſujet de mes derniers DISCOURS.

Il me ſembla d'abord que je fus transporté dans un Païs rempli de Prodiges & d'Enchantemens, qu'on nommoit le *Païs de l'Esprit faux*, & où regnoit le Dieu du MENSONGE. Il n'y avoit rien dans toute la Campagne, les Bois & les Rivieres, qui parut naturel. Quantité d'Arbres étoient couverts d'Or en feuille, au lieu de fleurs; quel-

quelques-uns produiſoient de la Dentelle, & d'autres, des Pierres précieuſes. Les Fontaines murmuroient des Airs d'Opera, & l'on voïoit dans leurs eaux des Cerfs, des Sangliers & des Sirénes; pendant que les Dauphins & pluſieurs autres Poiſſons jouoient ſur leurs bords, ou ſe divertiſſoient dans les Prairies. La plûpart des Oiſeaux avoient le bec d'or, & la voix d'un Homme. Les Fleurs, qui ſentoient l'Encens, l'Ambre gris & la Civette, paroiſſoient ſi entrelaſſées les unes avec les autres, qu'elles formoient des Pièces de broderie. Les Vents étoient remplis de ſoupirs & de Meſſages, qui venoient d'un nombre infini d'Amoureux éloignez. Occupé à courir çà & là dans ces Deſerts enchantez, je ne pûs m'empêcher de rompre le ſilence & de parler tout ſeul à haute voix ſur toutes ces Merveilles qui s'ofroient à mes yeux. Mais quelle ne fut pas ma ſurpriſe, lors que je trouvai, dans toutes les Allées, des Echos artificiels, qui, par la repetition de certains mots que je prononçois, s'accordoient avec moi, ou me contrediſoient, à tout bout de champ? Au milieu de mon Entretien avec ces Compagnes inviſibles, j'aperçus, dans le centre d'un Bocâge fort ſombre, un monſtrueux Edifice bâti à la *Gothique*, où l'on voïoit quantité d'ornemens de cette Sculpture barbare. Je m'en aprochai au plus vite, & je trouvai que c'étoit une eſpèce de Temple Païen conſacré à la Déeſſe de

la *Stupidité*. A mon entrée, je découvris la Divinité du Lieu habillée en Religieuſe, qui tenoit un Livre d'une main, & un Hochet de l'autre. L'*Industrie* paroiſſoit à ſa droite, avec une Lampe qui brûloit en ſa préſence ; & le *Caprice* étoit à ſa gauche, avec un Singe ſur l'épaule. A ſes piez il y avoit un Autel d'une figure bien étrange ; mais on l'avoit taillé de cette maniere, pour s'accommoder à l'Inſcription qui l'environnoit. Les ofrandes, qu'on y voïoit deſſus, conſiſtoient en morceaux de papier, remplis de Poëſie, & qui repréſentoient des *Haches*, des *Ailes* & des *Oeufs*. Le Temple étoit plein d'Adorateurs, qui s'amuſoient à divers Exercices, ſuivant que la Fantaiſie leur en diſoit. Je vis dans un Quartier un Regiment d'*Anagrammes*, qui n'étoient jamais en repos, qui tournoient à droite ou à gauche, qui faiſoient volteface, doubloient leurs rangs, changeoient de Poste, & ſe formoient, après bien des marches & des contre-marches, dans toutes les figures que peut produire l'Exercice le plus compoſé.

A quelque petite distance de-là, il y avoit un Corps d'*Acroſtiches*, formé de Perſonnes qui n'avoient aucune proportion entr'elles. Ils étoient rangez ſur trois Colomnes, dont chacune étoit bordée à la gauche d'une haie d'Officiers. Tous ceux-ci paroiſſoient fort leſtes, & avoient du moins ſix piez de hauteur ; mais les ſimples Soldats étoient ſi petits, ſi boiteux &

ſi miſerables, qu'on ne pouvoit presque pas les regarder ſans rire. On voïoit à leur ſuite deux ou trois Files de *Chronogrammes*, qui ne ſe distinguoient des premiers, que parce que leurs Officiers tenoient, à l'exemple de la Figure qui repréſente le Tems, un Sable d'une main, & une Faux de l'autre, & qu'ils étoient postez pêle-mêle avec leurs Soldats.

Vers le milieu du Temple, & ſous les yeux de la Divinité qu'on y adoroit, il me ſembla que je voïois le Phantôme de *Tryphiodorus* le *Lipogrammatiste*, engagé dans un Bal avec vingt-quatre Perſonnes, qui le pourſuivoient tour à tour au travers de toutes les figures embarraſſées & les labyrintes d'une Contredanſe, ſans qu'elles puſſent jamais l'attraper.

A la vûë de pluſieurs Perſonnes qui me parurent fort occupées à l'extremité du Temple qui regarde à l'Oueſt, j'examinai ce qu'elles faiſoient, & je trouvai que le grand Magaſin des *Rébus* étoit dans ce Quartier-là. Ces Machines, du naturel du monde le plus oppoſé entre elles, formoient divers Paquets, jettez les uns ſur les autres comme des Fagots. Vous y auriez pû voir une Ancre, un Peignoir, & un Cheval de bois liez enſemble. Un des Ouvriers, qui s'aperçût de ma ſurpriſe, vint me dire, qu'il y avoit beaucoup d'esprit dans pluſieurs de ces Paquets, & qu'il me les expliqueroit ſi je voulois: Je le remerciai de ſon offre obligeante, & lui répondis

dis que j'étois alors un peu trop preſſé pour lui donner audience. Sur le point de ſortir du Temple, je vis dans un coin une troupe d'Hommes & de Femmes qui rioient de tout leur cœur, & qui ſe divertiſſoient au *Jeu des rimes*, où celui qui en repéte une, dont un autre s'eſt déja ſervi, commet une faute. En paſſant auprès d'eux, j'entendis quantité de *doubles rimes*, qui ne ſervoient qu'à redoubler leur joie.

Il y avoit, dans leur voiſinage, une autre bande d'Esprits gais & boufons, qui s'escrimoient à un Jeu, dont tout le fin conſiſtoit à faire prendre une Perſonne pour une autre. Pour donner occaſion à ces bévûës grotesques, ils s'étoient partagez en divers Couples, dont chacun étoit couvert depuis la tête jusqu'aux piez de la même ſorte d'Habits, quoi qu'ils n'euſſent peut-être pas un ſeul trait de leurs viſages qui ſe reſſemblât. De cette maniere un Vieillard étoit pris quelquefois pour un jeune Garçon, une Femme pour un Homme, & un Noir pour un *Européan*; ce qui ne manquoit pas de cauſer de grands éclats de rire. Je connus, à leur mine, que c'étoit un Parti d'*Equivoques* ou de *Jeux de mots*. Quoi qu'il en ſoit, impatient de me voir hors de ce Monde enchanté, qui m'avoit presque bouleverſé la Cervelle, je ſortis du Temple, & je traverſai les Champs qui l'environnoient avec toute la diligence poſſible. Mais je n'étois guère avancé, lors que j'entendis le bruit de Trompetes qui ſon-

ſonnoient l'allarme, & qui ſembloient annoncer la marche d'un Ennemi. En effet, je vis paroitre, dans un éloignement conſiderable une lumiere fort éclatante, au milieu de laquelle marchoit une Perſonne d'un regard majestueux, qui ſe nommoit la VERITE'. Elle avoit à ſa main droite un Dieu, qui portoit pluſieurs Carquois ſur le dos, avec une poignée de Flèches à la main, & qui s'apelloit l'ESPRIT. L'aproche de ces deux Ennemis remplit tout le Territoire de l'*Esprit faux* d'une conſternation incroïable; en ſorte que le Dieu du Païs ſe rendit en Perſonne ſur les frontieres, avec pluſieurs Divinitez ſubalternes, & que les différens Corps de troupes, que j'avois vû dans le Temple, ſe rangerent en bataille, pour les recevoir bien chaudement. La marche des Ennemis fut ſi lente, que tous les Voiſins du Païs du MENSONGE eurent le tems d'aſſembler leurs Forces, reſolus de ſe tenir ſur leurs gardes, d'obſerver une exacte Neutralité, & d'attendre l'iſſue du Combat.

Je dois avertir ici mes Lecteurs, que les frontieres du Païs enchanté avoient pour habitans les différentes espèces de l'ESPRIT MIXTE, qui faiſoient une étrange figure lors qu'on vint à les paſſer en revûë. Il y avoit des Hommes, dont le corps étoit percé de Dards, & des Femmes, dont les yeux étoient des Miroirs ardens; on y voïoit auſſi des Hommes qui avoient le cœur de feu, & des Femmes qui avoient le ſein de nei-

neige. On s'ennuïeroit ſi je voulois décrire tous les Monstres qui compoſoient cette grande Armée; qui ſe diviſa d'abord en deux Partis, dont l'un ſe jetta derriere les Drapeaux de la VERITÉ, & l'autre derriere ceux du MENSONGE.

Le Dieu du MENSONGE, qui étoit d'une taille Gigantesque, avança quelques pas à la tête de ſon Armée; mais la lumiere éblouïſſante, qui environnoit la VERITÉ, n'eut pas plûtôt dardé ſes raïons ſur lui, qu'il ſécha peu-à peu, jusques-là qu'il ne parut plus que comme un Phantôme, & qu'il s'évanouït à la fin, à meſure qu'elle aprochoit; en ſorte qu'il ne resta pas la moindre trace de ſa Figure dans l'endroit qu'il avoit occupé.

De même qu'au lever du Soleil les Etoiles disparoiſſent les unes après les autres, jusqu'à ce qu'on n'en voit plus dans tout l'Heminſphere; c'eſt ainſi que le Dieu du MENSONGE s'évanouït avec toute ſon Armée. D'ailleurs, le Temple s'enfonça tout d'un coup, les Poiſſons retournerent dans les eaux & les Bêtes ſauvages dans les Bois: les Fontaines reprirent leur murmure, les Oiſeaux leurs accens, les Arbres leurs feuilles, & les Fleurs leur odeur; en un mot, toute la face de la Nature revint à ſon premier état. A la vûë de cette nouvelle métamorphoſe, il me ſembla, quoi que je continuaſſe à dormir, que je m'éveillois en ſurſaut, après avoir fait un réve.

D'abord que la Scène de tous ces Prodi-

diges, qui avoient fort troublé mon Imagination, eut passé, j'examinai avec beaucoup de soin les allures de l'ESPRIT & de la VERITE'; car il étoit impossible de regarder l'un, sans voir l'autre en même tems. Un gros Corps de Figures, qui avoient l'air robuste & vigoureux, les suivoit. Le Genie du *Poëme Heroïque* y paroissoit couronné de Laurier, & l'Epée à la main. La *Tragédie*, vêtue d'une longue Robe teinte dans le sang, avoit une Couronne de Cyprès. La *Satire*, avec son air riant, cachoit un Poignard dans le sein. La *Rhétorique* se faisoit connoitre par sa Foudre, & la *Comédie* par son Masque. A la suite de plusieurs autres Figures, on voïoit à l'arriere-Garde l'*Epigramme*, qu'on y avoit posté dès le commencement de l'Expédition, parce qu'on le soupçonnoit de favoriser l'Ennemi, & qu'il auroit bien pû le joindre. Le Dieu de l'ESPRIT avoit quelque chose de si aimable & de perçant dans ses regards, qu'il m'inspira tout à la fois l'amour & la crainte. Lors que je goûtois une joie extrême à l'envisager, tout d'un coup il me présenta un de ses Carquois plein de Flèches; mais voulant tendre la main pour le recevoir, je me heurtai contre une Chaise, ce qui m'éveilla, & ce fut ainsi que finît mon Songe.

C.

LI. DISCOURS.

—— —— —— Hîc vivimus ambitioſâ
Paupertate omnes. —— —— —— ——
Juv. Sat. III. 182.

C'eſt ici un foible commun à bien des gens de nourrir une grande ambition dans une grande pauvreté.

LA force de la Coûtume nous engage ſouvent à faire certaines démarches, qui ne ſont point du tout convenables. Je pourrois démontrer, par divers Exemples, qu'elle nous fait agir contre les regles de la Nature, du Droit & du Sens commun; mais je me bornerai ici à examiner l'effet qu'elle produit ſur nous, lors qu'il eſt queſtion de ſe mettre en deuil. La Coûtume, qui nous oblige à marquer, par nos Habits, la douleur que nous cauſe la perte de nos Proches, eſt venue ſans doute de l'affliction ſincere de ceux qui en étoient trop accablez pour avoir ſoin de s'ajuster proprement. Il ſemble que les mêmes Perſonnes prirent dans la ſuite des Habits conformes à leur état, & à la ſituation où elles ſe trouvoient alors, pour ſe juſtifier en quelque maniere de ce qu'elles ne ſe divertiſſoient pas avec les autres, & n'avoir rien autour d'elles de ſi gai ni de ſi voïant, qui pût choquer la triſteſſe de leur ame, ou les rendre

dre ſuspectes d'inſenſibilité. Cette louable coûtume, qui distinguoit les Perſonnes affligées des autres, s'eſt perdue à la longue, & les Habits de Deuil ſervent aujourd'hui de parure aux Heritiers & aux Veuves. On ne voit que magnificence & ſolemnité dans l'Equipage d'une Dame qui eſt privée de ſon Mari, & tout reſpire la joie dans la Pompe d'un Fils que la Mort a délivré du joug d'un Pere qui laiſſe de grands Biens. D'ailleurs, cette espèce d'Affiction eſt devenue une partie eſſentielle du Cerémoniel établi entre les Princes & les Rois, qui ſe traitent de Freres dans le ſtile de toutes les Nations, & qui mettent des Habits couleur de pourpre, auſſitôt qu'un Prince, leur Ami ou Allié, vient à mourir. Les Courtiſans, & tous ceux qui voudroient paſſer pour tels, ne manquent pas d'abord d'être ſaiſis de triſteſſe depuis la tête jusqu'aux piez; & l'on peut même reconnoitre, par les boucles d'un ſimple * Huiſſier de la chambre, quel degré d'amitié ou de liaiſon il y avoit entre le Monarque défunt & celui qu'il ſert. L'Habit & les manieres d'un véritable Courtiſan ſont hieroglyphiques en pareille occaſion : Il ne vous parle presque jamais qu'à l'oreille, & l'on peut voir qu'il n'a pas manqué de prendre langue

* Ce ſont des Officiers de la Cour d'*Angleterre*, qui apartiennent à la *Chambre de préſence*, & qui relevent du grand Chambellan. Il y en a 4, qui ſont toûjours en ſervice, & 8 qui ne ſervent que par Quartier, deux à la fois.

gue pour s'ajuster dans toutes les regles de la Bienſéance.

L'envie, que les Hommes ont en général de paroitre plus qu'ils ne ſont, fait que tout le monde veut imiter la Cour à l'égard des Habits. Telle Dame, qui étoit hier auſſi bigarrée que l'Arc-en-Ciel, paroit aujourd'hui, que la Cour ſe met en deuil, auſſi ſombre que le Nuage le plus épais. Cette marote n'attaque pas ſeulement ceux dont le Bien peut fournir à la dépenſe qu'il faut pour changer leurs Equipages, ni les Perſonnes qui ne ſauroient où emploïer leurs grands revenus, s'il n'y avoit tous les jours de nouvelles Décorations, qui les engloutiſſent; mais elle domine ceux qui ont tout juste de quoi s'habiller. Un de mes anciens Amis, qui a quatre-vingt dix Livres Sterlin de revenu, & qui eſt fort entêté de la Mode, a beaucoup de peine à ſoutenir la mortalité des Princes. Il fit un Habit noir pour le Deuil du Roi d'*Espagne*; il le fit tourner pour celui du Roi de *Portugal*, & il garde aujourd'hui ſa chambre pendant qu'on le décraſſe pour lui ſervir au Deuil de l'Empereur. Il eſt d'une grande économie avec toute ſon extravagance, puis qu'il ſe contente de mettre des Boutons noirs à ſon Habit de drap gris de fer pour les petits Potentats de l'*Europe*; à cela près qu'il ajoute un Crêpe autour de ſon Chapeau, lors qu'il s'agit de la mort d'un Prince, dont il a remarqué les Exploits dans la

Gazette. Mais quelques complimens qui ſe faſſent à cette occaſion, les véritables Affligez, qui mènent le plus grand Deuil, ſont les Merciers, les Marchands d'Etoffes de ſoie, de Dentelles, & de Galanteries. Un Prince, qui ſeroit d'une humeur compatiſſante & d'une genéroſité Roïale, ne pourroit que ſentir une extrême inquietude à la vûë de ſa Mort, s'il penſoit au nombre infini de Perſonnes, que cet accident ſeul va reduire à la mendicité: Il ne croiroit pas indigne de ſes ſoins d'exiger, que tous les Princes, à qui l'on notifieroit la nouvelle de ſa Mort, en vouluſſent borner le Deuil dans l'enceinte de leurs Cours: Il compteroit même qu'un Deuil univerſel n'eſt pas fort éloigné de la Cerémonie qui ſe pratique parmi les Nations barbares, qui tuent leurs Eſclaves pour honorer les obſéques de leurs Rois.

Je m'étois rompu la tête pluſieurs Mois de ſuite, pour deviner le caractère d'un Homme, qui venoit de tems en tems à notre Caffé, & qui, après avoir lû les Nouvelles, concluoit toûjours par ces mots: *Dieu ſoit loué! tous les Princes étrangers ſe portent bien.* Si vous lui demandiez ce qu'il y avoit dans le *Poſtillon* ſur l'article de *Vienne*, il vous répondoit, *Graces à Dieu, tous les Princes d'*Allemagne *ſont en bon état.* Si vous vous informiez de ce qu'il diſoit de *Barcelone*, il vous repliquoit, *Je ne doute pas que la nouvelle Reine ne ſe trouve parfaitement bien de l'air du Pais.* Quoi qu'il

en

en ſoit, après bien des recherches, je découvris que ce Roïaliste univerſel étoit un Marchand groſſier en Soieries & en Rubans: D'ailleurs, toutes les fois qu'il loüe un Ouvrier, il inſere dans ſes Articles, *Que tout ceci ſera bien & dûement executé, pourvû qu'aucun Prince Etranger ne vienne à mourir dans l'intervalle du tems marqué ci-deſſus.* Du reste, à l'occaſion de ces Deuils publics, il arrive que la plûpart des Artiſans, qui vivent de ce qui s'emploie à nos Habits, ſe trouvent expoſez à la miſere, ou craignent d'y tomber, pendant le cours de cette Folie. Tout ce qui peut conſoler de toutes les dépenſes frivoles, qui ſemblent inſulter à la diſette des malheureux, eſt, que les ſuperfluitez des Riches fourniſſent aux beſoins des Pauvres; mais bien loin que la manie de ſe mettre en Deuil, à l'exemple des Cours, produiſe aucun avantage, toute Subordination eſt confondue par-là, & l'honeur, qu'une Cour veut faire à une autre, perd ainſi toute ſon éficace. Lors qu'un Ministre étranger voit la Cour d'une Nation floriſſante quiter toutes les marques de ſplendeur & de gloire, à l'ouïe de la mort de ſon Maître, il concevra une plus haute idée de l'honeur qu'on lui rend, que s'il voïoit le gros du Peuple en Habit de Deuil. Lors qu'on n'oſe pas demander à la Femme d'un Artiſan, quel de ſes Proches elle a perdu, & qu'après quelques inſinuations, l'on veut découvrir le ſujet qui l'afflige, n'eſt-il pas ri-

dicule de lui entendre dire, „ Que nous „ avons perdu un Prince de la Maiſon „ d'*Autriche*?“ Les Princes ſont ſi élevez au-deſſus du reste des Hommes, qu'il y a de la temerité à prendre part aux Honeurs qu'on rend à leur memoire, à moins qu'on n'aît quelque Emploi à la Cour qui leur rend ce devoir, & qui ſemble exprimer, par le Deuil dont elle ſe revêt, au milieu de ſes triomphes & de ſa grandeur, le ſouvenir qu'elle a de l'incertitude & de la fragilité de la Vie Humaine.

R.

LII. DISCOURS.

—— —— Demetri, téque, Tigelli,
Diſcipularum inter jubeo plorare cathedras.
HOR. L. I. Sat. X. 90.

Cela étant, crevez de dépit, Hermogène, *& vous auſſi* Démétrius. *Faites valoir vos vers dans les cercles de ces Femmes ſavantes, qui ſont aſſez ſotes pour vous admirer.*

APrès avoir expliqué au long en quoi conſiste l'Esprit, & fait voir ce qui n'en a que la ſimple apparence, toute cette recherche ſeroit inutile, ſi nous n'appliquions les Régles que nous avons données là-deſſus. Lors qu'on parle en Homme de la Ville & du beau Monde, on croit que la

la Comédie eſt le Centre de l'Esprit, ainſi j'examinerai dans ce DISCOURS l'uſage qu'on y en fait. Il eſt certain que le Goût, qui regne dans nos Pièces Dramatiques, n'influe pas moins ſur les Ecrits de nos Poëtes, que les traits d'Esprit, qu'on y ſeme, influent ſur les mœurs de nos Gentilshommes. Peut-être que je paſſerai pour préſomtueux de blâmer des Pièces qui ont eu depuis long-tems l'aprobation du Public, quoi qu'un SPECTATEUR aît en quelque maniere ce droit; mais je ne fonderai ma Critique ou mes Eloges que ſur la Raiſon, la Verité & la Nature; ſi ces trois bonnes Amies ſe déclarent en ma faveur, l'Opinion genérale n'eſt d'aucune conſéquence pour moi; & ſi elles me condamnent, le Goût du Public ne me ſoutiendroit pas long-tems.

Sans autre préambule, je vais examiner quelques-unes de nos Comédies les plus admirées, & voir ſi elles méritent la haute idée qu'on s'en fait ajourd'hui, on non.

Dans ma Critique de ces Pièces, je ne releverai ſur tout que les Endroits qu'on en estime le plus, & je destinerai ce Discours à celle qui a pour titre, *L'Homme à la Mode*, ou, Le Chevalier* *Fopling Flutter*. On regarde en genéral cette Pièce comme le Modèle de la Politeſſe, en fait de Comédies. Mr. *Dorimant* & Mademoiſelle *Har-*

* C'eſt-à-dire, un Fat, qui ſe donne des airs empreſſez. Le Chev. *George Etherege* eſt l'Auteur de cette Pièce.

riot y ſoutiennent les principaux Caractères; mais ſi l'un & l'autre eſt bas & rampant, l'on m'avouëra ſans doute qu'elle ne mérite pas la réputation, où elle eſt parvenue.

Je ſupoſe d'abord, qu'un Gentilhomme bien fait & poli doit être honête-Homme dans ſes mœurs, & délicat dans ſes expreſſions. Mais le Heros de la Pièce eſt ſi éloigné de ce Caractère, qu'il paroit un véritable Fripon dans ſes deſſeins, & un gros Païſan dans ſon Langage. *Belair* eſt ſon Admirateur & ſon Ami; *Dorimant*, pour lui en témoigner ſa reconnoiſſance, & ſous prétexte qu'il a beaucoup plus d'esprit que *Belair*, lui conſeille de ſe marier à une jeune Dame, dont il croit que la Vertu ne durera que jusqu'à ce qu'elle ſoit devenue Epouſe, & qu'alors elle ne manquera pas de lui tomber en partage, puis qu'il eſt ſi bien fait, qu'aucune Belle ne ſauroit reſiſter à ſes charmes. L'infidelité qu'il commet à l'égard de Mademoiſelle *Loveit*, & l'air barbare dont il triomphe du chagrin qu'elle a de le perdre, eſt une autre preuve de ſa candeur & de la bonté de ſon naturel.

Pour ce qui eſt de ſon Stile, il traite la Vendeuſe d'Oranges, qui avoit quelque penchant à devenir graſſe, de *Cavalle monstrueuſe, dont le ventre enfermoit un plein panier de tripes*; & il l'aborde enſuite, en ces termes polis, *Qu'y a-t-il donc, groſſe Tripiere*? Sur ce qu'on vient à parler d'une Dame de la Campagne, qu'il ne connoit

point

point du tout, on ne voit pas pour quelle raiſon, *il veut gager ſa vie que c'eſt quelque miſerable Campagnarde mal-bâtie & disgraciée de la Nature, qui n'a pas quatre douzaines de cheveux ſur la tête, & qui couvre ſon front chauve d'un grand tour de cheveux blonds, pour ſe donner des airs au premier banc de la Loge Roiale, lors qu'on repréſente une Pièce ſurannée.* Quel ſot mêlange n'y a t-il pas ici de quelques chetifs Lieux communs!

Pour ce qui regarde la generoſité de ſon cœur, il nous en fournit une bonne marque, lors qu'il menace ſon pauvre Valet, *de le mettre tout nud à la rue*, s'il ne s'aquite pas mieux de ſon devoir.

J'en viens à Mademoiſelle *Harriot*, qui ſe moque de l'obéïſſance qu'elle doit à ſa Mere, dont elle eſt aimée ſi tendrement, à ce que la Femme de chambre *Buſy* nous dit, *que cette Mere, contente de revoir ſa Fille, n'a pas le courage de la gronder, quoi qu'elle fût ſortie du Logis, malgré ſes ordres.* Cette Fille ſpirituelle, & bien faite a ſi peu de reſpect pour cette bonne Femme, qu'elle tourne en ridicule la maniere dont elle prend congé de la compagnie, & qu'elle éclate en ces mots: *Dans quels embarras ne vois-je pas ma pauvre Mere? Voïez, je vous prie, ſa tête tremblante, ſes yeux égarez, & le mouvement perpétuel de ſa lèvre inferieure.* Mais tout cela n'eſt rien, & mérite d'être excuſé, parce qu'*elle a plus d'eſprit que le gros de ſon Sexe, quoi qu'elle aît autant de*

malice, & qu'elle ſoit auſſi volage qu'aucune autre, avec ſon air froid & ſerieux, qui la rend presque méconnoiſſable. Le Poëte ne s'arrête pas en ſi beau chemin, & pour donner des preuves qu'elle eſt digne d'être l'Epouſe de ſon Heros, il lui fait dire fort ingenûment ſon opinion du Mariage : *Il me ſemble*, dit-elle, *qu'on pourroit m'amener à le ſoufrir, & c'eſt-là tout ce qu'un Mari doit attendre d'une Femme raiſonnable.* N'y a-t-il pas de la cruauté à nous cacher, par quel miracle, cette jeune Demoiſelle, nourrie ſous les yeux d'une vieille Mere, innocente & dévote, qui ne la perdoit jamais de vûë, avoit aquis tant de politeſſe?

On ne ſauroit nier, que tout ce qui eſt capable de fixer l'atention des Perſonnes de mérite, ne ſoit entierement negligé dans cette Pièce ; mais on nie qu'il ſoit eſſentiel au Caractère d'un Gentilhomme poli, de fouler aux piez toutes les régles de l'Honeur & de la Bienſéance. D'ailleurs, *Dorimant* paroit plus ſot que *Fopling*, lors qu'il dit d'un de ſes Amis, que leur intérêt commun les engage à vivre de bonne amitié enſemble, & à n'être jamais l'un ſans l'autre : *Les Femmes*, ajoute-t-il, *en ont meilleure opinion de ſon Esprit, & jugent plus favorablement des bruits qui courent de moi : Quelques-unes le prennent pour un Homme de très-bon ſens, & d'autres me regardent comme un Cavalier fort civil.*

En un mot, toute cette Pièce eſt contraire aux bonnes mœurs, au bon Sens &

à

à l'Equité naturelle: Il n'y a rien qui ne ſoit fondé ſur les ruïnes de la Vertu & de l'Innocence; de ſorte qu'à ſuivre l'idée, qu'on nous y donne du Mérite, je croirois que le Cordonnier eſt le Gentilhomme le plus accompli de tous ceux qui paroiſſent ſur la Scène; du moins c'eſt un franc Athée, ſi nous en jugeons par ce qu'en dit la Vendeuſe d'Oranges, qui n'eſt pas elle-même un des moindres Perſonnages de la Comédie. Lors qu'il s'agit de l'intime Ami de *Dorimant*, elle nous aſſûre, Que *cet Infidèle n'a pas ſon pareil dans toute la Ville, ſi vous en exceptez le Cordonnier.* D'ailleurs, la maniere dont celui-ci nous raconte qu'il vivoit avec Madame ſon Epouſe, eſt une bonne preuve qu'il doit être le Heros de la Pièce. *Il n'y a pas*, dit-il, *un ſeul Mari en Ville, qui agiſſe plus en Gentilhomme avec ſa Femme que moi; Je ne prens jamais garde à ſes actions, & de ſon côté elle ne s'informe pas des miennes. Nous nous parlons civilement l'un à l'autre, quoi que nous nous haiſſions tous deux de bon cœur; & comme il n'y a rien de plus vulgaire que de coucher enſemble & de s'entrebaiſer, nous avons chacun notre petit Lit à part.* Ce terme de *s'entrebaiſer* eſt auſſi juſte que ſi *Dorimant* l'avoit emploïé lui-même; & puis que Mr. le Cordonnier repréſente ici la Nature Humaine ſous une idée auſſi afreuſe que le Sujet le peut permettre, & qu'il eſt avec cela un Mécréant achevé, il me ſemble qu'on lui fait grand tort de ne lui avoir pas don-

né quelque part à la bonne Fortune, qui se trouve dans le dernier Acte.

Quoi qu'il en soit, je croi qu'il faut avoir perdu tout sentiment d'Innocence & d'Honeur pour voir cette Comédie, sans être plus porté au chagrin & à l'indignation, qu'au plaisir & à la joie. Enfin, je tombe d'accord qu'on y voit la Nature toute nuë, mais c'est la Nature dans l'état le plus corrompu & le plus dépravé, où l'on puisse jamais la dépeindre.

R.

LIII. DISCOURS.

Motus doceri gaudet Ionicos
Matura virgo, & fingitur artubus
Jam nunc & incestos amores
De tenero meditatur ungui.

HOR. L. III. Od. VI. 21,-24.

Une fille ne se sent pas plûtôt en âge d'avoir un mari, qu'elle meurt d'envie d'aprendre les danses indécentes des Ioniens ; *elle se donne la torture pour exprimer dans sa personne leurs postures immodestes ; & dès sa tendre jeunesse, elle a en tête des amours incestueux.*

LEs deux Lettres, que je vais inserer ici roulent sur un sujet de la derniere importance, quoi qu'elles soient écrites d'un Stile qui ne paroit pas fort grave.

Mr.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je prens la liberté de vous demander
„ vos bons avis en faveur d'une jeune De-
„ moiſelle de mes Parentes qui vient d'ar-
„ river ici de la Campagne, & dont l'E-
„ ducation eſt confiée à mes ſoins. Elle
„ eſt fort jolie, mais auſſi neuve que vous
„ puiſſiez vous l'imaginer. Elle eſt dans
„ le même état où la Nature l'a miſe, à
„ moitié formée, & ſans aucune Educa-
„ tion. Lors que je la regarde, ſon air me
„ fait presque toûjours ſouvenir de cette
„ *Belle Sauvage*, * dont vous avez parlé
„ dans un de vos DISCOURS. Je vous prie
„ donc, mon cher Monſieur, de m'aider
„ à la rendre ſenſible aux graces de la Con-
„ verſation, & à l'éloquence muette des
„ manieres d'agir, qui lui ſont tout-à-fait
„ inconnues. Elle n'a que ſa Langue pour
„ s'exprimer, & dit toûjours ce qu'elle
„ penſe. Elle n'emploie ſes yeux qu'à voir,
„ & n'a pas la moindre idée de leur lan-
„ gage. Il me ſemble que vous pourriez
„ l'inſtruire en ceci mieux que toute autre
„ Perſonne. Il y a deux Mois que je l'exer-
„ ce à ſoupirer quoi qu'elle n'en aît aucun
„ ſujet, & à ſourire lors même qu'elle
„ n'eſt pas de bonne humeur; mais j'ai
„ honte d'avouër qu'elle n'y a fait jusques
„ ici que peu ou point de progrès. D'ail-
„ leurs,

* Voïez le XXII. Discours p. 147.

„ leurs, elle n'eſt pas mieux diſpoſée à
„ marcher aujourd'hui, qu'elle l'étoit à
„ l'âge d'un an. Vous voïez bien que je
„ veux parler de cette maniere aiſée & regu-
„ liere de ſe mouvoir, qui forme une eſpè-
„ ce de cadence, nous donne un air gra-
„ cieux & dégagé, & ſemble être pour la
„ démarche, ce que la récitation eſt à l'é-
„ gard du Discours. Je ne ſaurois la blâ-
„ mer de ce défaut, puis qu'elle n'a point
„ d'oreille, & que ſa marche ne tend qu'à
„ changer de place. Je pourrois auſſi l'ex-
„ cuſer de ce qu'elle rougit en compagnie,
„ ſi elle ſavoit alors prendre ſon parti, &
„ ſi cet accident ne lui raviſſoit la beauté
„ de ſon teint.

„ J'ai ouï dire, Monſieur, que vous
„ avez vû le Monde, & que vous êtes Ju-
„ ge expert en tout ce qui regarde la bel-
„ le Education. C'eſt pour cela que je ſou-
„ haite quelques-uns de vos avis, en fa-
„ veur de ma jeune Parente; & ſi vous
„ nous accordez cette grace, je pourrai
„ bien vous conſulter lors qu'il s'agira de
„ lui donner un Mari: mais je ne vous
„ cacherai pas que ſa bonne Mine & ſon
„ Education doivent faire toute ſa Dot.
„ Je ſuis, *&c.*

CELIMÉNE.

MONSIEUR,

„ Puis que *Celiméne* m'emploie à cache-
„ ter ſa Lettre & à vous l'envoïer, j'oſe
„ bien vous prier de vouloir reflechir ſur

„ le

„ le Cas, dont elle vous parle ; d'autant „ plus que nos idées paroiſſent un peu dif- „ férentes ſur cet article. Pour moi, qui „ ſuis un Homme groſſier, je crains que „ cette jeune Fille ne risque beaucoup d'ê- „ tre gâtée : Aïez donc la bonté, mon cher „ Monſieur, de nous dire quelle opinion „ vous avez de cette jolie choſe, qu'on „ nomme *belle Education* ; du moins j'ap- „ préhende qu'elle ne différe trop de cet- „ te choſe toute ſimple qu'on apelle *bonne* „ *Education*. Je ſuis, *&c.*

La faute où l'on tombe ici en genéral ſur le chapitre de l'Education, eſt, Qu'on a grand ſoin de l'exterieur des Filles & qu'on néglige leur Esprit ; au lieu qu'on eſt ſi atentif à cultiver l'Esprit des Garçons, qu'on néglige tout-à-fait leur Corps. De là vient qu'une jeune Demoiſelle ſera l'admiration de toutes les Aſſemblées, où elle ſe troûve ; pendant que ſon Frere aîné craint de ſe produire en Compagnie. De là vient auſſi qu'un Homme a déja paſſé la moitié de ſa vie avant qu'il ſoit connu dans le Monde, & qu'une Femme n'eſt plus à la mode ni recherchée à la fleur de ſon âge. Ce DISCOURS ne roulera que ſur les Filles, & je reſerverai les Garçons pour une autre occaſion ; d'autant plus que les Dames ſe plaignent de mon ſilence à leur égard. Presque auſſitôt qu'une Fille eſt ſevrée, avant qu'elle ſoit capable de ſe former aucune idée de la moindre choſe, elle eſt miſe, avec un Collier de fer autour du

coû, entre les mains d'un Maître de Danſe, qui lui enſeigne une gravité ridicule, la force à porter la tête d'une certaine maniere, à ſe gonfler le ſein, & à ſe mouvoir tout d'une pièce, & la menace qu'elle n'aura jamais un Mari, ſupoſé qu'elle marche, regarde, ou ſe meuve de travers. Tout ceci met l'Esprit de cette jeune Fille à la torture, pour découvrir ce qui doit ſe paſſer entre elle & ce Mari, dont on lui parle tant, & pour lequel il ſemble qu'on l'éleve. Là-deſſus, ſon Imagination eſt engagée à tourner tous ſes éforts du côté des Ornemens exterieurs, puis qu'ils doivent décider de ſa bonne ou de ſa mauvaiſe Fortune dans ce Monde: Elle ſe flate même, que, ſi elle peut avoir une taille fine & avantageuſe, elle eſt aſſez propre pour tout ce à quoi ſon Education lui fait croire qu'elle eſt destinée. L'unique but de ſes Parens eſt de la rendre une Perſonne agréable; toute leur dépenſe, tous leurs ſoins ſe terminent là; & c'eſt à cette Folie presque univerſelle des Peres & des Meres que nous devons la nombreuſe Engeance de nos Coquettes. D'ailleurs, ces reflexions me cauſent de l'embarras, lors que je penſe à donner mes avis ſur la conduite qu'il faut tenir à l'égard de cette jeune Demoiſelle, dont il s'agit dans les deux Lettres qu'on vient de lire. Mais il y a ſans doute un milieu à prendre; on ne doit pas négliger l'air & la tournure de ſa Perſonne; mais on doit ſur tout avoir ſoin de lui cul-

cultiver l'Esprit. Suivant qu'on donne la préference à l'un ou à l'autre, vous voïez que l'Esprit eſt entraîné par les cupiditez du Corps, ou que le Corps exprime les Vertus de l'Esprit.

Cléomire danſe avec toute la bonne grace qu'il eſt poſſible d'avoir; mais la pureté de ſes penſées anime ſes yeux d'un air ſi chaste, que les Spectateurs l'aiment & l'admirent, ſans qu'elle excite aucun mauvais deſir, ni la moindre esperance frivole, dans les Imaginations les plus dereglées. Le véritable ſecret en cette occaſion eſt de travailler en même tems à perfectionner l'Esprit & le Corps; & de faire en ſorte, s'il y a moïen, que les gestes du Corps ſuivent la penſée de l'Esprit, & non pas que l'Esprit ſoit occupé des gestes.

R.

LIV. DISCOURS.

Saltare elegantiùs, quàm neceſſe eſt probæ.
SAL. Bell. Catil. §. 25.

SEMPRONIA *danſoit beaucoup mieux qu'il ne faloit pour une Femme ſage & modeſte.*

LUcien, dans un de ſes Dialogues, introduit un Philoſophe, qui gronde un de ſes Amis, de ce qu'il aimoit la Danſe, &

& qu'il fréquentoit les Bals. Celui-ci, pour justifier ſon Divertiſſement favori, allégue d'abord qu'il fut inventé par la Déeſſe *Rhée*, & qu'il ſauva *Jupiter* de la cruauté de ſon Pere *Saturne*. Il montre enſuite, que les plus grands Hommes de tous les Siècles l'avoient aprouvé; qu'*Homere* apelle *Merion* un *beau Danſeur*, & dit de lui, que ſa bonne mine & la grande agilité qu'il avoit aquiſe par cet exercice, le diſtinguoient de tous les Cavaliers qui ſe trouvoient dans l'Armée des *Grecs* ou des *Troïens*.

Il ajoute, que *Pyrrhus* ſe rendit plus célèbre par l'invention de la Danſe qui porte ſon Nom, que par toutes ſes autres Actions enſemble: Que les *Lacédemoniens*, qui étoient les plus braves de tous les *Grecs*, encourageoïent beaucoup ce Divertiſſement, & que leur Danſe, apellée *Hormus*, (qui, pour le dire en paſſant, aprochoit fort du *Branle* des *François*,) étoit en vogue dans toute l'*Aſie*: Qu'on voïoit encore quelques Statues *Theſſaliennes* élevées à l'honeur de leurs plus habiles Danſeurs: Et qu'il s'étonnoit que ſon Confrere le Philoſophe ſe trouvât d'un avis oppoſé à celui de ces deux grands Genies, qu'il admiroit tant, *Homere* & *Heſiode*; dont le dernier joint la Valeur avec la Danſe, lors qu'il dit, Que *les Dieux avoient donné la bravoure aux uns, & la diſpoſition pour danſer à d'autres.*

Enfin, il lui met devant les yeux l'exemple de *Socrate*, le plus ſage de tous les Hommes,

mes, à ce qu'*Apollon* en avoit decidé, qui, non content d'admirer cet Exercice dans les autres, l'aprit lui-même, lors qu'il étoit déja vieux.

Le Philoſophe Miſanthrope, ébranlé par ces Autoritez & quelques autres de la même nature, ſe range à l'opinion de ſon Ami, & ſouhaite qu'il le prenne avec lui la premiere fois qu'il iroit au Bal.

C'eſt ainſi que j'aime à me couvrir de l'Exemple des grands Hommes. D'ailleurs, je ne croi pas qu'il ſoit indigne de mes Spéculations d'inſerer ici la Lettre ſuivante, qui m'eſt venue, ſi je ne me trompe, de quelque riche Artiſan logé du côté de la *Bourſe*.

MONSIEUR,

„ Je ſuis un Homme avancé en âge, & „ qui, par une honête induſtrie dans le „ Monde, ai gagné aſſez de bien pour don- „ ner à mes Enfans une bonne Education, „ que je n'avois pas eu moi-même. Ma Fille „ aînée, qui a ſeize ans, eſt depuis quel- „ que tems ſous la conduite de Mr. *Ri- „ gaudon*, un de nos Maîtres de Danſe; „ & hier au ſoir elle m'engagea, de con- „ cert avec ſa Mere, d'aller à un de ſes „ Bals. Je vous avouë, Monſieur, que „ je n'avois été de ma vie à un pareil Spec- „ tacle, & que je fus agréablement ſurpris „ d'y voir ce qu'on apelloit *danſer à la „ Françoiſe*. Il y avoit quantité de jeunes

„ Meſ-

„ Meſſieurs & de jeunes Demoiſelles, dont „ les Corps ne ſembloient avoir d'autre „ mouvement, que celui que le Violon „ leur inſpiroit. Après qu'on eut fini ces „ Gambades, l'on en vint aux *Contredanſes*, où il y avoit auſſi quelque choſe qui „ ne déplaiſoit pas, & diverſes *Figures emblêmatiques*, compoſées ſans doute par „ d'habiles Gens, pour ſervir à l'inſtruction de la Jeuneſſe.

„ J'y en obſervai une, entre autres, „ qu'on nomme, ſi je ne me trompe, *la Chaſſe de l'Ecureuil*, où le Cavalier donne chaſſe à la Demoiſelle qui le fuit; „ mais lors qu'elle ſe tourne vers lui, il „ prend chaſſe lui-même, & la Demoiſelle court après. Il me ſemble que la Moralité de cette Danſe eſt fort propre à „ inculquer la Modestie & la Discretion „ au Sexe Feminin.

„ Mais comme les meilleurs Etabliſſemens ſont ſujets à ſe corrompre, je dois „ vous avertir, Monſieur, qu'il s'eſt gliſſé „ de terribles abus dans cet Exercice. Je „ tombai de mon haut de voir ma Fille „ donner la main à ces jeunes Garçons, ou „ les prendre elle-même, avec tant de familiarité; & je ne l'aurois jamais cruë capable d'en venir jusques-là. Ce n'eſt pas tout, „ ils s'émancipoient ſouvent à ſe mettre „ dans une attitude la plus impudente & la „ plus laſcive qu'on ſe puiſſe imaginer, „ qu'ils apelloient une *Pauſe*, & que je n'oſerois vous décrire, qu'en vous diſant que

„ c'eſt

„ c'eſt le revers de ce que nous appellons „ *Dos à Dos.* Enfin un jeune Efronté dit „ aux Violons de jouër l'Air de *Marion* „ *Pately*, & après avoir fait deux ou trois „ cabrioles, il courut à ſon Aſſociée, la „ prit ſous les bras, & la fit tourner en „ l'air d'une telle maniere, que moi, qui „ étois aſſis ſur un des Bancs les plus bas „ de la Chambre, je vis plus haut au-deſ- „ ſus du Soulier de la Demoiſelle qu'il „ n'eſt à propos de vous le dire ici. Quoi „ qu'il en ſoit, choqué de toutes ces é- „ normitez, & ſur le point de voir pirouet- „ ter ma Fille, j'y accourus, la pris par „ la main, & la ramènai au Logis.

„ Monſieur, je ne ſuis pas encore aſſez „ vieux pour avoir perdu l'Esprit. Je veux „ bien croire que ce Divertiſſement ne fut „ inventé d'abord que pour entretenir une „ bonne & honête correſpondance entre „ les jeunes Garçons & les jeunes Filles; „ jusques-là je n'y vois point de mal; mais „ je ne ſaurois aprouver les excès qui s'y „ commettent. Vous en penſerez tout ce „ qu'il vous plaira; mais ſi vous aviez été „ à ce Bal, je ſuis très-perſuadé que vous „ y auriez trouvé ample matiere à ſpecu- „ ler. Je ſuis, *&c.*

Je crains que mon Correſpondant n'eut que trop ſujet d'être un peu fâché de la maniere indécente dont on traita ſa Fille; mais il l'auroit bien été davantage, s'il ſe fut trouvé à une de ces *Danſes aux baiſers*, où mon Ami, Mr. HONEYCOMB, m'aſ-

ſûre

ſûre que les Hommes ſont obligez de ſe tenir collez presque une minute ſur la bouche de leurs Belles, s'ils veulent du moins ſuivre les Violons, & ne danſer pas à contretems.

Malgré tout cela, je ne puis me reſoudre à condamner abſolument cet Exercice, & je croirois plûtôt, avec Mr. *Cowley*, qu'il eſt bon de s'y attacher un peu, quand ce ne ſeroit que pour ſavoir porter ſon corps & ſaluer d'une maniere aiſée & polie.

Dès la premiere fois qu'on voit quelcun, on s'en forme de certaines idées, dont il n'eſt pas facile de revenir dans la ſuite: C'eſt pour cela même qu'on devroit ſe piquer d'avoir un abord, qui ne fut ni desagréable ni choquant, & de pouvoir entrer de bonne grace dans une Chambre où il y a Compagnie.

Je pourrois ajouter qu'une teinture médiocre des petites Régles de la Civilité donne quelque aſſûrance à un Homme, & le met en état de paroître ſans ſe gêner en toute ſorte de Compagnies. A faute de ceci, j'ai vû un Profeſſeur Scientifique ne ſavoir de quelle maniere s'y prendre pour ſaluer une Dame, & un très-habile Mathématicien en doute s'il devoit ſe tenir debout ou demeurer aſſis pendant qu'un Seigneur buvoit à ſa ſanté.

C'eſt ce que les Maîtres de Danſe doivent enſeigner; quoi qu'il ſoit à craindre, ſi vous n'y ajoutez, de vous-même, quelque

que autre choſe, abſolument inconnuë à la plûpart de ces beaux Meſſieurs, que vous ne deveniez plûtôt un Fat, qu'un Homme poli.

Pour ce qui regarde les *Contredanſes*, j'avouë que la grande familiarité, qu'on y voit entre les deux Sexes, peut avoir quelquefois des ſuites très-dangereuſes, & qu'il y a peu de jeunes Demoiſelles, dont le cœur ſoit aſſez inſenſible pour n'être pas atendri par les charmes de la Muſique, la force des attitudes, & l'air d'un jeune Homme bien tourné qui frape ſans ceſſe leurs yeux, & leur donne des preuves convaincantes qu'il a un parfait uſage de tous ſes membres.

D'ailleurs, puis que cette Danſe eſt de notre invention, & que nous y ſommes tous plus ou moins ſtilez, je ne voudrois pas la bannir entierement; mais je croirois plûtôt que les autres la peuvent pratiquer ſans aucun mal, auſſi bien que moi-même, qui m'y trouve ſouvent allocié avec la Fille ainée de mon Hôteſſe.

X.

LV. DISCOURS.

Nos duo turba ſumus. —— —— —

OVID. Metam. L. I. 355.

Nous deux faiſons tout le Genre Humain.

QUi ne croiroit, que plus une Compagnie eſt nombreuſe, plus l'Entretien

tien y eſt agréable & varié? Mais l'Experience fait voir que la Converſation n'eſt jamais ſi bornée & ſi languiſſante, que dans les grandes Aſſemblées. Lors que pluſieurs Perſonnes traitent de quelque ſujet, leurs disputes ſe paſſent à des formalitez, ou à des généralitez qui ne décident rien: Si nous venons même dans un petit Cercle d'Hommes & de Femmes, nous trouverons que le discours n'y roule d'ordinaire que ſur le Tems, les Modes, les Nouvelles, & de tels autres Lieux communs. Pour ce qui eſt des Coteries ou du Rendez-vous de quelques Amis, la Converſation y eſt plus libre & plus intéreſſante; on y détaille mieux les choſes; mais elle eſt plus inſtructive & plus franche entre deux bons Amis, qui n'ont rien de caché l'un pour l'autre. Alors un Homme donne l'eſſor à tout ce qui lui vient dans l'Esprit, il découvre ſes penſées les plus ſecretes à l'égard des Perſonnes ou des choſes, & ſoumet, pour ainſi dire, ſon cœur à l'examen de ſon Ami.

Ciceron eſt le premier qui ait obſervé, que l'Amitié augmente le bonheur & diminue la miſere, en ce qu'elle redouble notre joie & qu'elle partage notre chagrin. Tous ceux qui ont écrit depuis ſur cet article, ont adopté la même penſée. Le Chevalier *François Bacon* à fort joliment dépeint tous les autres avantages, ou, pour me ſervir de ſon expreſſion, tous les fruits de l'Amitié; & j'avouë qu'aucun ſujet de Mo-

Morale n'a été mieux traité ni plus épuiſé que celui-ci. Entre tout ce qu'on a dit de beau là-deſſus, qu'il me ſoit permis de citer quelques Endroits d'un Auteur fort ancien, dont le Livre paſſeroit, dans l'esprit de quelques-uns de nos Modernes, pour le plus excellent Traité de Morale que nous aïons, s'il paroiſſoit ſous le nom d'un *Confucius*, ou de quelque Philoſophe *Grec*. Je veux parler du Livre Apocryphe, qui a pour titre, L'*Eccleſiaſtique de* JESUS, *Fils de* SIRACH. Avec quelle délicateſſe n'a-t-il pas décrit l'art de ſe faire des Amis, par une conduite obligeante & afable? N'eſt-ce pas lui qui a établi pour Maxime, „ Que nous devons avoir beaucoup de per- „ ſonnes qui nous ſouhaitent du bien, mais „ peu d'Amis;" quoi qu'un habile Auteur moderne l'ait avancée comme de ſon cru? Du reſte, voici de quelle maniere le Fils de *Sirach* s'exprime: * *La douceur*, dit-il, *multiplie les Amis, & le diſcours afable attire des ſaluts obligeans. Vis en paix avec tout le monde, mais n'aie pour ton Conſeiller qu'un ſeul entre mille.* Quelle prudence n'exige-t-il pas dans le choix de nos Amis? Avec quelle noble ſimplicité, ou plûtôt quels traits d'Eſprit, ne dépeint-il pas la conduite d'un Ami perfide, qui n'a que ſon intérêt en vûë? † *Si tu veux aquerir un Ami*, ajoute-t-il, *mets-le à l'épreuve, & ne te hâte pas trop de te fier à lui: Car il y a tel Homme*

* Chap. VI. 6, 7. † *Ibid* ℣. 8, -- 13.

me qui eſt Ami pendant qu'il y trouve ſon avantage; mais qui ſe retire au jour de l'adverſité. D'ailleurs, il y a tel Ami, qui deviendra ton Ennemi, & qui, après t'avoir fait quérelle, découvrira ton foible. Il y a tel autre Ami, compagnon de table, qui ne perſeverera point au tems de ton affliction: Quoi que dans ta proſperité ce ſoit un autre toi-même, & qu'il gronde tes Domeſtiques, Si tu viens à déchoir, il ſera contre toi, & ne paroitra plus en ta préſence. Que peut-on dire de plus fort & de plus exact que ce qui ſuit? * *Sépare-toi de tes Ennemis, & ſois en garde avec tes Amis.* Il vient enſuite au détail d'un de ces Fruits, que les deux célèbres Auteurs, que j'ai nommez dès l'entrée de cet Article, décrivent au long, & de là il paſſe à l'Eloge de l'Amitié en général, qui eſt auſſi juſte que ſublime. † *L'Ami fidèle*, dit-il, *eſt une puiſſante Protection, & celui qui l'a trouvé, a découvert un tréſor. Il n'y a rien qu'on puiſſe donner en échange pour un Ami fidèle, & ſon excellence eſt hors de prix. L'Ami fidèle eſt une Medecine qui ſauve la vie; & ceux qui craignent le Seigneur le trouveront. Celui qui craint le Seigneur placera bien ſon amitié; car tel qu'il eſt, tel ſera ſon Prochain*, c'eſt-à-dire, ſon Ami. Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais rencontré une Expreſſion qui m'ait tant plu, que celle qui compare un Ami à *une Medecine qui ſauve la vie*, pour inſinuer que l'Amitié adoucit les

* Ch. VI. 14. † *Ibid.* ℣. 15,--18.

les inquietudes & les chagrins, inſéparables de la Nature Humaine dans ce Monde. Je ne ſuis pas moins frapé de la beauté du dernier Verſet, où l'Auteur nous dit, Que l'Homme de bien trouvera un Ami digne de ſa Vertu. Il y a un autre Paſſage, qu'on ne manqueroit pas d'admirer, s'il étoit dans un Païen. * *N'abandonne pas*, dit-il, *un ancien Ami: car le nouveau ne l'égale pas. L'Ami nouveau eſt comme le Vin nouveau: quand il eſt vieux, tu le bois avec plaiſir.* N'eſt-ce pas une Alluſion bien ſoutenue, & une penſée fort vive, lors qu'il parle dans un autre endroit en ces termes? † *Celui qui jette des pierres contre les Oiſeaux les chaſſe, & celui qui fait des reproches à ſon Ami rompt l'Amitié. Quoi que tu aies dégainé l'épée contre ton Ami, ne perds point esperance: car il y a moien de retourner en grace. Quoi que tu aies ouvert la bouche contre ton Ami, ne crain point; car il y a moien de ſe reconcilier: Si ce n'eſt que tu lui faſſes des reproches*, que tu en agiſſes *avec orgueuil.*, que tu aies *revelé ſon ſecret*, ou que tu lui aies porté *quelque coup en trahiſon: car pour ces choſes-là tout Ami s'enfuit.* On peut remarquer ici & dans pluſieurs autres paſſages du même Auteur ces Comparaiſons familieres & ces Expreſſions naïves qui ſont ſi admirées dans les Moralitez d'*Horace* & d'*Epictete*. Les Chapitres ſuivans nous en fourniſſent de très-beaux Exem-

* Chap. IX. 12, 13. † Chap. XXII. 23,--26.

Exemples ſur le même ſujet: **Celui qui revéle*, dit-il, *les ſecrets* qu'on lui confie *perd ſon crédit, & ne trouvera jamais un Ami ſelon ſon cœur. Aime ton Ami, & ſois lui fidèle; mais ſi tu trahis ſon ſecret, ne va plus après lui: Car comme* on tâche de *perdre ſon Ennemi, ainſi tu as perdu l'amitié de ton prochain: Celui qui laiſſe échaper un Oiſeau de ſa main*, ne le recouvre plus; *ainſi tu as laiſſé échaper ton Ami, & tu ne le ratraperas point: Ne le pourſuis plus; car il s'eſt enfui trop loin, & s'eſt échapé du filé comme un Chevreuil. S'il ne s'agiſſoit que d'une plaie, on peut la bander; & il y a moïen de ſe reconcilier après* avoir dit *des injures; mais il n'y a point d'esperance pour celui qui trahit les ſecrets.*

Entre les différentes qualitez d'un bon Ami, l'Auteur met avec raiſon la Conſtance & la Fidelité pour les principales. Il y en a d'autres qui ajoutent à celles-ci la Vertu, le Savoir, la Discretion, l'Egalité dans l'âge & les biens de la Fortune, & ce que *Ciceron* apelle, *morum Comitas*, la Politeſſe & la Civilité des mœurs. S'il me faloit dire mon avis ſur un ſujet ſi rebatu, je voudrois y joindre une certaine Egalité d'ame & de temperament, qu'il n'eſt pas facile d'aquerir. On contracte ſouvent amitié avec une Perſonne qui a les plus belles apparences du monde, lors que tout d'un coup, après une année ou plus de commerce,

* Chap. XXVII. 16, 21.

merce, quelque mauvaiſe humeur cachée, qu'on n'avoit jamait aperçue & dont on n'avoit eu aucun ſoupçon, vient à éclater, & nous la montre dans tout ſon naturel. Il y a d'ailleurs une infinité de Gens, qui, en certains périodes de leur vie, ſont de l'humeur la plus agréable que l'on puiſſe voir, & qui en d'autres, deviennent odieux au dernier point. *Martial* nous donne un fort joli Portrait d'un Homme de ce caractère dans l'Epigramme ſuivante:

Difficilis, facilis, jucundus, acerbus es idem,
Nec tecum poſſum vivere, nec ſine te.
Lib. XII. Epig. 47.

„ *Vous avez des endroits aimables,
„ Vous en avez d'inſupportables:
„ Je ne puis plus les endurer;
„ Mais ſans vous je ne puis durer.

On eſt fort malheureux d'être lié d'amitié avec une Perſonne, dont l'humeur eſt ſi changeante, qu'elle en devient tantôt aimable & tantôt odieuſe. Mais puis que la plûpart des Hommes ſe trouvent quelquefois dans une diſpoſition d'Eſprit digne d'envie, il ſeroit de la prudence d'emploïer tous nos ſoins pour nous y maintenir, & nous conſerver toûjours dans un état qui nous rend agréables à tout le monde.

C.

* Traduction du Comte de *Buſſi-Rabutin*, dans ſes *Lettres*, T. IV. p. 111. Ed. de 1711.

LVI. DISCOURS.

Hîc ſegetes, illic veniunt feliciùs uvæ:
Arbores fœtus alibi: atque injuſſa virescunt
Gramina, nonne vides, croceos ut Tmolus odores:
India mittit ebur, molles ſua thura Sabæi:
At Chalybes nudi ferrum, viroſáque Pontus
Castorea, Eliadum palmas Epirus equarum?
Continuò has leges, æternáque fœdera certis
Impoſuit Natura locis. —— —— ——

VIRG. Georg. I. 54,--61.

Ne voïez-vous pas que le Blé croît mieux ici, & dans un autre endroit la Vigne; que les Arbres Fruitiers croiſſent mieux ailleurs; que l'Herbe pouſſe d'elle-même dans les Prairies; que le mont Tmolus *eſt couvert de Saffran; que l'Yvoire nous eſt envoié des* Indes, *l'Encens du Pais des* Sabéens, *le Fer de celui des* Chalybes, *le Castor du* Pont, *& que les bonnes Jumens, qui ſervent à remporter le prix de la courſe à* Elide, *nous viennent de l'*Epire? *C'eſt la Nature qui a établi ces Loix éternelles dans les divers Pais du Monde.*

IL n'y a point de Lieu dans la Ville que je fréquente plus volontiers que le *Change*, ou la *Bourſe Roïale*. Je trouve une ſatisfaction ſecrete, en qualité d'*Anglois*, & ma

ma Vanité ſe repaît, en quelque maniere, à voir une ſi nombreuſe Aſſemblée de mes riches Compatriotes & d'Etrangers, qui conſultent entre eux des affaires particulieres du Genre Humain, & qui font de cette Metropole une eſpèce de Marché public pour toute la Terre habitable. J'avouë que la Bourſe, dans ſon fort, me paroît être un grand Conſeil, où toutes les Nations un peu distinguées ont leurs Repréſentans. Les Facteurs ſont dans le Commerce la même choſe que les Ambaſſadeurs à l'égard de la Politique; ils négocient des affaires, concluent des Traitez, & maintiennent une bonne correspondance entre ces riches Societez d'Hommes, que les Mers ſéparent les unes des autres, ou qui habitent aux quatre Coins oppoſez du même Continent. J'ai pris ſouvent plaiſir à voir terminer un démêlé entre un Habitant du *Japon* & un Echevin de *Londres*, ou former une Ligue entre un Sujet du *Grand Mogol* & un autre du *Czar* de *Moscovie*. C'eſt une joie incroïable pour moi de me trouver avec tous ces Ministres du Commerce, auſſi distinguez par leur Langage, que par les differens Quartiers où ils ſe placent: Tantôt on me pouſſe au milieu d'une troupe d'*Armeniens*: Tantôt je me perds dans une foule de *Juifs*; & quelquefois je ſuis embarraſſé dans un Gros de *Hollandois*. Je ſuis *Danois*, *Suedois* ou *François* tour à tour; ou plûtôt je m'imagine être de toutes les Nations, à l'exemple de

cet ancien Philoſophe, qui, ſur la demande qu'on lui fit de quel Païs il étoit, repliqua, Qu'il étoit *Citoien du Monde.*

Quoi que je viſite ſouvent cette multitude d'Hommes occupez de leurs affaires, je n'y ſuis connu que de mon Ami le Chevalier *Freeport*, qui ſourit quelquefois de me voir coudoïer dans la foule; mais qui a la discretion de ne me dire mot. Il y a d'ailleurs un Marchand d'*Egypte*, qui ne me connoit que de vûë, pour m'avoir remis quelque argent au *Grand Caire*; mais je ne ſuis point du tout verſé dans le *Coptique* moderne; ainſi nos entrevûës n'aboutiſſent qu'à nous ſaluer & à faire une grimace.

Une ſi vaste Scène d'action & de mouvement me fournit une grande varieté de penſées ſolides & agréables. Bon Ami de tout le Genre Humain, je me ſens ſi pénetré, à la vûë d'un nombre conſiderable de Perſonnes heureuſes & floriſſantes, que, dans pluſieurs Solemnitez publiques, je ne ſaurois m'empêcher de pleurer de joie. C'eſt pour cela que je goûte un plaiſir merveilleux à voir cette foule de Négocians qui s'enrichiſſent eux-mêmes, & qui travaillent à groſſir le Capital de la Nation; ou, pour me ſervir d'autres termes, qui font la fortune de leurs Familles, par l'entrée de tout ce qui nous manque, & la ſortie de tout ce qui nous eſt inutile ou ſuperflu.

Il ſemble que la Nature ait pris un ſoin tout particulier de répandre ſes faveurs en di-

divers Endroits de ce Monde ſublunaire, pour établir ce trafic & cette correspondance mutuelle entre les Hommes, afin qu'ils dépendiſſent, en quelque ſorte, les uns des autres, & qu'ils fuſſent unis par leur intérêt commun. Il n'y a presque pas un ſeul Climat qui ne produiſe quelque choſe, qu'on ne trouve pas ailleurs. Le mêts croît dans un Païs, & la ſauce vient dans un autre. Les Fruits du *Portugal* ſont corrigez par ce qu'on recueille aux *Barbades* : L'infuſion d'une Plante de la *Chine* eſt adoucie avec la moëlle d'une Canne des *Indes*. Les Iſles *Philippines* nous envoient de quoi relever le goût de nos Liqueurs en *Europe*. La ſeule parure d'une Dame de qualité eſt ſouvent le produit d'une centaine de Climats. Le Manchon & l'Eventail viennent enſemble des différens bouts de la Terre. L'Echarpe eſt envoïée de la Zone torride, & la Palatine de celle qui eſt au deſſous du Pole. La Jupe de Brocard ſort des Mines du *Perou*, & le Collier de Perles des entrailles de l'*Indostan*.

Si nous conſiderons notre Païs dans ſon état naturel, ſans aucun des avantages du Commerce, quel miſerable & ſterile morceau de terre n'avons-nous pas eu pour notre Lot? Les Naturaliſtes, qui en ont écrit l'histoire, nous diſent qu'il n'y avoit d'abord que des baies d'Aubépine & des Gratecû, des Glands & des Faines, dont les Cochons ſe nourriſſent, avec de tels

autres Mêts exquis: Que notre Climat ne peut produire de lui-même, ſans le ſecours de l'Art, que des Prunelles & des Pommes ſauvages: Que nos Melons, nos Pèches, nos Figues, nos Abricots, & nos Ceriſes, ſont des Fruits étrangers, qu'on a transplantez, en differens Siècles, dans nos Jardins, & qui ne manqueroient pas de s'abatardir ſi on négligeoit de les cultiver, & ſi on les abandonnoit à la merci de notre Soleil & de notre terroir. Le trafic n'a pas plus enrichi la Pepiniere de nos Vegétaux, qu'il a embelli toute la face de la Nature chez nous. Nos Vaiſſeaux reviennent chargez de la recolte de tous les Climats: Nos Tables ne manquent ni d'Epices, ni d'Huiles, ni de Vins: Nos Chambres ſont garnies de Pyramides de Porcelaine de la *Chine*, & ornées de pluſieurs Ouvrages du *Japon*: La Boiſſon, que nous prenons le matin à dejeuner, vient des extremitez les plus éloignées de la Terre; Nous reparons nos corps avec les drogues de l'*Amerique*, & nous goûtons la douceur du repos ſous des Pavillons qui nous viennent des *Indes*. Mon Ami, le Chevalier *Freeport*, dit que les Vignes de *France* ſont nos Jardins; les Iſles où croiſſent les Epiceries nos Couches; les *Perſans* nos Ouvriers en ſoie, & les *Chinois* nos Potiers. Il eſt vrai que la Nature nous fournit les néceſſitez de la vie; mais le Trafic nous donne un nombre infini de choſes utiles, & nous procure d'ailleurs tout ce qui eſt com-

commode, ou qui ſert à l'ornement. Ce n'eſt pas non plus une des moindres parties de notre Bonheur, de joüir de tous les Fruits du Septentrion & du Midi, ſans être expoſez à la violence du froid ou du chaud qui les produiſent ; & de pouvoir nous recréer les yeux de la verdure de nos Campagnes, pendant que nos bouches ſe regalent des Fruits qui croiſſent entre les deux Tropiques.

C'eſt pour toutes ces raiſons qu'il n'y a pas de Membres plus utiles dans la Societé que les Marchands. Ils uniſſent les Hommes par un trafic mutuel de bons offices, ils diſtribuent les Dons de la Nature, ils occupent les Pauvres, augmentent les Biens des Riches, & ſupléent à la magnificence des Grands. Un *Anglois* qui négocie convertit l'Etain de ſon Païs en Or, & change ſa Laine pour des Rubis. Les *Mahometans* s'habillent de nos Draps, & ceux qui demeurent dans la Zone glacée ſe couvrent de la toiſon de nos Brebis.

Lors que j'ai été à la *Bourſe*, je me ſuis figuré ſouvent un de nos anciens Rois, placé dans la même Niche, où eſt aujourd'hui ſa Statue, & occupé à regarder cette afluence de riches Citoïens qui s'y rendent tous les jours. Quelle ne ſeroit pas ſa ſurpriſe d'entendre parler toutes les Langues de l'*Europe* dans ce petit Quarré de ſon ancien Domaine, & de voir un ſi grand nombre de Particuliers, qui de ſon tems auroient été les Vaſſaux de quelque puiſſant

Baron, négocier pour des Sommes plus conſiderables qu'il n'y en avoit autrefois dans le Thréſor Roïal ! Le Commerce, ſans étendre les bornes de la *Grande-Bretagne*, nous a donné une espèce de nouvel Empire ; Il a multiplié le nombre des Riches, fait hauſſer de beaucoup le prix de nos terres, & joint à celles-ci d'autres Fonds qui les valent bien.

C.

LVII. DISCOURS.

At genus immortale manet, multôsque per annos
Stat fortuna Domûs, & avi numerantur avorum.

VIRG. Georg. IV. 208.

Leur race eſt immortelle, la Famille ſe perpétue durant une longue ſuite d'années, & peut compter un nombre infini de ſes Aïeux.

APrès avoir entretenu mes Lecteurs de différentes Coteries bien ſingulieres, tant anciennes que modernes, je n'avois pas deſſein de les fatiguer par de nouveaux Recits de cette nature ; mais informé depuis peu qu'il y en a une, que je ne ſaurois apeller ni ancienne ni moderne, & qui eſt la plus grande Curioſité qu'on ait jamais vûë en ce genre, je croi que le Public

blic m'aura quelque obligation ſi je lui en fais part, & qu'il n'en ſera pas moins ſurpris, que je l'ai été moi-même.

Au milieu des plaintes qu'un de mes Amis me faiſoit à l'égard d'un Artiſan, qui eſt ſon Allié, après me l'avoir dépeint comme un miſérable & indigne Fainéant, qui négligeoit ſa Famille, & qui paſſoit la meilleure partie de ſon tems à boire bouteille, il ajouta, pour le dernier trait de ſon Caractère, qu'il étoit Membre de la *Coterie éternelle*. Frapé de ce titre, auſſi ronflant que ſuperbe, j'eus la curioſité de lui en demander un petit détail, qu'il me donna de la maniere ſuivante.

„ La *Coterie éternelle* eſt compoſée de
„ cent Membres, qui partagent entre eux
„ les vingt quatre heures du Jour & de la
„ Nuit, en ſorte qu'il y en a toûjours quel-
„ ques-uns enſemble, d'un bout de l'an-
„ née à l'autre ; ſans qu'aucun ait la pré-
„ ſomtion de ſe retirer jusqu'à ce qu'ils
„ ſoient relevez par ceux qui doivent oc-
„ cuper leur place. C'eſt ainſi qu'un Mem-
„ bre de cette Societé ne manque jamais
„ de compagnie, lors que le cœur lui en
„ dit, ſoit qu'il ſe trouve lui-même en
„ faction ou non, qu'il veuille boire un
„ coup le matin, à midi, le ſoir, ou vui-
„ der bouteille après minuit.

„ Le Bourſier de la Coterie, qui ſe met
„ dans une grande Chaiſe à bras au haut
„ bout de la Table, ne meurt jamais, par-
„ ce que chacun d'eux s'y place tour à

„ tour, & que celui qui l'occupe ne doit „ point la quiter, jusqu'à ce que ſon Succeſſeur ſoit prêt à la remplir ; en ſorte „ que le Siege n'a pas été vacant de memoire d'Homme.

„ Cette Coterie fut inſtituée vers la fin, „ ou, ſelon d'autres, vers le milieu de „ nos Guerres civiles, & continua, ſans „ interruption, jusques au tems du grand „ Incendie de *Londres*, qui les diſperſa „ pour quelques ſemaines. Le Bourſier, „ qu'il y avoit alors, garda ſon Poste, „ jusqu'à ce qu'il fut ſur le point de ſauter en l'air avec une Maiſon voiſine, „ qu'on avoit minée & qu'on abatit pour „ arrêter le feu: Il ne voulut abandonner „ ſa Chaiſe, qu'après avoir vuidé toutes „ les Bouteilles qui étoient ſur la Table, „ & reçu des ordres poſitifs & réïterez de „ la part de ſes Confreres. Auſſi tous les „ Membres de cette Societé lui donnent-„ ils de nos jours des Eloges qui le mettent fort au deſſus de ce fameux Capitaine, dont Mylord *Clarendon* parle dans „ ſon Hiſtoire, qui ſe laiſſa brûler avec „ ſon Vaiſſeau, pour ne vouloir pas le „ quitter ſans un Ordre de l'Amiral. On „ dit que vers la fin de l'année du grand „ Jubilé 1700, la Coterie examina, dans „ une Aſſemblée generale de tous ſes „ Membres, ſi elle devoit rompre ou continuer ſes ſéances, & qu'après bien des „ Harangues & des Diſputes, de part & „ d'autre, il y fut reſolu, d'une commu-

„ ne

„ ne voix, *nemine contradicente*, qu'elle „ tiendroit bon durant tout ce nouveau „ Siècle.

„ Ce petit abregé ſufira, ſi je ne me „ trompe, à l'égard de l'établiſſement & „ de la continuation de cette admirable „ Coterie; mais il eſt à propos d'ajouter „ quelque choſe des mœurs & du caractè- „ re de ſes divers Membres, ſuivant les „ plus exactes informations que j'en ai pû „ avoir.

„ On voit en gros, par leurs Registres, „ que depuis leur premiere Institution ils „ ont fumé cinquante Tonneaux de Ta- „ bac, & qu'ils ont bû trente mille * Piè- „ ces d'*Aile*, mille Barriques de Vin rou- „ ge de *Portugal*, deux cens Pipes d'Eau „ de vie, & un † Barril de petite Biere. Il „ paroît auſſi qu'ils ont uſé une infinité „ de Jeux de Cartes. Ils obſervent d'ail- „ leurs la même Loi que la Coterie de „ *Ben. Johnſon* pratiquoit, & qui ordonne „ que le Feu ne s'éteigne jamais, *Focus „ perennis esto*, tant pour la commodité „ d'allumer leurs Pipes, que pour remé- „ dier à l'humidité de la Chambre, où ils „ s'aſſemblent. Ils ont une vieille Femme, „ qui leur ſert de *Veſtale*, pour entretenir „ le

* Le mot Anglois *Butt* ſignifie une Futaille, qui contient 2 Barriques, ou 126 Gallons, dont chacun fait à peu près 4 Pintes de *Paris*. D'ailleurs, l'*Aile*, ou *Ale*, eſt de la Biere douce, & ſans houblon.

† Il y a dans l'Anglois *Kilderkin*, qui eſt un Barril de 64 ou de 72 Pintes.

„ le Feu, & qui a déja vû éteindre & ral-
„ lumer celui de la Verrerie plus de cent
„ fois.

„ Cette Societé regarde toutes les au-
„ tres avec le dernier mépris, & traite de
„ miſerables tombées des nuës celles mê-
„ me du *Kit-Cat* & de la Biere d'*Octobre*.
„ Presque tous les discours de ces dignes
„ Buveurs ne roulent que ſur ce qui s'eſt
„ paſſé dans leurs Aſſemblées, où tels &
„ tels Membres ont bû à leur tour une ſe-
„ maine entiere, ſans quiter la compagnie;
„ où tels autres ont fumé cent Pipes dans
„ une ſéance, & où d'autres n'ont pas
„ manqué d'aller boire leur petit coup à
„ dejeuner depuis vingt années: Quelque-
„ fois ils parlent tout extaſiez de quelques
„ Barrils d'excellente *Aile*, qu'il y eut dans
„ leur Cabaret, ſous le regne de *Charles* II;
„ & quelquefois ils reflechiſſent avec éton-
„ nement ſur certaines Parties au * *Whisk*,
„ qui ont été gagnées par quelques-uns de
„ leurs Membres, lors qu'il n'y avoit pres-
„ que plus d'esperance.

„ Ils ſe plaiſent à chanter à toute heu-
„ re de vieilles Chanſons, pour s'encou-
„ rager les uns les autres à s'humecter le
„ goſier, & à ſe rendre immortels à force
„ de boire: Ils ne s'épargnent pas non plus
„ d'autres Exhortations édifiantes qui vi-
„ ſent au même but.

„ Ils

* C'eſt un Jeu aux Cartes fort commun en *Angleterre*.

„ Ils ont quatre Assemblées genérales
„ tous les ans, pour disposer des Places
„ vacantes, nommer des Gens de servi-
„ ce, confirmer leur Vestale, ou en élire
„ une autre, & regler ce que chacun doit
„ fournir pour le Charbon, les Pipes, le
„ Tabac, & autres besoins.

„ Leur Doïen a survêcu deux fois tou-
„ te la Coterie, & il s'est enyvré avec les
„ Grands-Peres de quelques-uns des Mem-
„ bres qu'on y voit aujourd'hui.

C.

LVIII. DISCOURS.

—— —— —— —— O Dea certè!

VIRG. Æneïd. L. I. 332.

Sans contredit c'est une Déesse!

IL est fort étrange, que l'Homme, qui ne peut que sentir les foiblesses qui l'environnent, soit touché de l'amour de la Gloire: que le Vice & l'Ignorance, l'Imperfection & la Misere prétendent à des Eloges, & cherchent à devenir, autant qu'il leur est possible, les objets de l'Admiration.

Mais quoi que la Perfection essentielle d'un Homme soit très-peu de chose, sa Perfection relative peut aller assez loin. S'il se regarde tel qu'il est en lui-même, il n'a pas trop de quoi se vanter; mais lors qu'il

se

ſe compare avec d'autres, il peut avoir quelque ſujet de ſe glorifier, ſi ce n'eſt pas de ſes propres Vertus, du moins de l'abſence de certains Défauts. C'eſt ce qui donne un tour bien différent aux penſées du Sage & à celles du Fou. Le premier tâche de briller en lui-même, & le dernier d'obſcurcir ou d'éclipſer les autres. Le premier s'humilie par le ſentiment de ſes propres infirmitez, le dernier s'enorgueillit à la vûë de celles qu'il découvre dans les autres. Le Sage fait atention à ce qui lui manque, & le Fou à ce qu'il croit avoir. Le Sage eſt heureux lors que ſa conſcience l'aprouve, & le Fou lors qu'il peut obtenir l'aplaudiſſement de ceux qui l'environnent.

Avec tout cela, quelque déraiſonnable & abſurde que paroiſſe cette ardeur pour la Gloire, on ne doit pas la décourager à tous égards; puis qu'elle produit de très-bons effets, non ſeulement en ce qu'elle détourne de tout ce qui eſt bas & indigne, mais auſſi en ce qu'elle porte à des actions nobles & genéreuſes. Le Principe peut être fautif ou défectueux; mais les conſéquences qu'il produit ſont ſi bonnes & ſi utiles pour le Genre Humain, qu'on ne doit pas chercher à l'éteindre.

Ciceron a déja remarqué, que les plus grands Genies & ceux qui poſſedent les plus beaux talens ſont les plus ſenſibles à l'Ambition; mais ſi l'on compare les deux Sexes à cet égard, on trouvera que les

Fem-

Femmes en ſont plus dominées que les Hommes.

L'Envie de plaire & de s'aquerir l'eſtime du Public eſt ſi violente dans le beau Sexe, qu'elle produit des effets merveilleux ſur les Femmes de bon ſens, qui veulent être admirées pour cela ſeul qui mérite l'admiration. Je croi même qu'on peut dire, ſans les vouloir encenſer, qu'il y en a pluſieurs qui mènent une vie, non ſeulement plus reguliere & plus vertueuſe, mais qui ont auſſi beaucoup plus d'égard à leur honeur, que la genéralité des Hommes. Combien d'Exemples n'avons-nous pas de leur Chasteté, de leur Fidélité & de leur Dévotion ? Combien de Dames n'y a-t-il pas qui ſe distinguent par l'Education de leurs Enfans, le ſoin de leurs Familles, & l'amitié pour leurs Epoux? Ce ſont là les grandes Vertus & les Ornemens de leur Sexe, de même que la conduite de la Guerre, ou du Négoce, & l'administration de la Justice ſervent à rendre les Hommes célèbres.

Mais ſi cette ardeur pour l'Estime, ſoumiſe à l'empire de la Raiſon, enrichit le beau Sexe de tout ce qui eſt digne de nos éloges; de l'autre côté, il n'eſt rien qui leur porte plus de préjudice, lors qu'elle eſt gouvernée par une ſote Vanité. Je n'en veux donc ici qu'aux Orgueilleuſes, & l'on verra bientôt ce qui m'oblige à leur donner le titre d'*Idoles*. Il faut ſavoir qu'une *Idole* eſt uniquement occupée du ſoin de

s'a-

s'ajuster. Dans toutes les attitudes de ſon corps, l'air de ſon viſage & le mouvement de ſa tête, il paroit qu'elle n'a d'autre but que celui de ſe faire des Adorateurs. Auſſi voïons-nous que les *Idoles* ſe rendent à toutes les Aſſemblées publiques & aux Lieux les plus fréquentez, pour y ſeduire les Hommes. La Comédie en eſt ſouvent pleine; *Hyde-Parc* en regorge, elles y vont tous les ſoirs ſe promener en Caroſſe, & les Egliſes en fourmillent. On ne doit les aborder qu'avec de profonds reſpects, comme ſi l'on s'adreſſoit à la Divinité. La Vie & la Mort ſont en leur puiſſance: Elles diſpoſent des joies du Ciel & des tourmens de l'Enfer: Le Paradis eſt entre leurs bras, & chaque moment que vous paſſez avec elles vaut une éternité de Bonheur. Les raviſſemens, les transports & les extaſes ſont les faveurs qu'elles distribuent: Les ſoupirs & les larmes, les prieres & les cœurs enflammez ſont les Victimes qu'on leur ofre. Leur ſimple ſouris eſt capable de rendre les Hommes heureux, & leur froideur les jette dans le desespoir. Au reſte, le Livre qu'*Ovide* a écrit *de l'Art d'aimer* eſt une eſpèce de Rituel Païen, qui contient tous les Cultes qu'on rend à ces *Idoles*.

Je n'aurois pas moins d'embarras à diſtinguer les différentes ſortes de ces *Idoles*, que *Milton* en avoit à compter celles qu'on adoroit dans la Terre de *Canaan*, & les Païs voiſins. Quoi qu'il en ſoit, la plûpart de

de celles dont je parle ſont adorées, à l'exemple de *Moloch*, à travers le feu & les flammes. Quelques-unes, à l'imitation de *Baal*, ſe plaiſent à voir déchiqueter leurs Adorateurs, & répandre leur ſang pour elles. Il y en a d'autres, qui, de même que l'Idole *Bel* dans un des Livres Apocryphes, exigent qu'on leur prépare des Feſtins & des Collations tous les ſoirs. Il eſt vrai que leurs violens Adorateurs les ont quelquefois traitées avec la même ſeverité que les *Chinois* ont pour leurs Idoles, qu'ils fouettent & aſſomment de coups lors qu'elles ne veulent pas exaucer les prieres qu'ils leur adreſſent.

Je ne dois pas oublier ici, que les Idolâtres qui ſe conſacrent au ſervice des *Idoles* dont il s'agit, ſont d'une humeur tout oppoſée à celle des autres. Du moins les derniers ſe disputent entr'eux parce qu'ils adorent différentes Idoles, au lieu que les premiers ſe quérellent parce qu'ils adorent la même.

Ainſi l'intention de l'*Idole* eſt tout-à-fait contraire aux vœux de l'Idolâtre, qui voudroit jouïr tout ſeul de ſon *Idole*, pendant que celle-ci ne cherche qu'à multiplier ſes Adorateurs. **Chaucer* décrit fort joliment, dans un de ſes Contes, cette humeur volage d'une *Idole*; Il nous la repréſente aſſiſe autour d'une Table avec trois de ſes Escla-

* Il s'apelloit *Geofroi*, & vivoit vers le milieu du XV. ſiècle. Les Anglois le regardent comme le Pere de leur Poëſie.

Esclaves, qui n'oublient rien pour gagner ſes bonnes graces, & lui rendre leurs devoirs: Là-deſſus, elle ſourioit à l'un, buvoit à la ſanté de l'autre, & preſſoit le pié du troiſième ſous la Table. *Quel donc de ces trois*, dit le vieux Barde, *croiriez-vous être le véritable Favori? De bonne foi*, ajoute-t-il, *pas un des trois.*

La manœuvre de cette *Idole* me fait ſouvenir de la belle CLARINDE, une des plus grandes *Idoles* qu'il y ait entre les Modernes. Elle eſt adorée une fois la ſemaine à la Chandelle, au milieu d'une troupe de Gens qui ſe donnent le nom d'Aſſemblée. Quelques jeunes Cavaliers, des plus propres de la Nation, tâchent de ſe poster ſous ſes yeux, pendant qu'elle eſt environnée d'un nombre infini de Bougies, & à ſon aiſe ſur un bon Fauteuil. Pour exciter le zèle de ſes Idolâtres, elle ne permet pas qu'aucun ſorte de ſa préſence, ſans lui avoir donné quelque marque de ſa faveur. Elle fait une Queſtion à celui-ci, raconte une avanture à celui-là, jette une œuillade ſur l'autre, prend une pincée de Tabac d'un quatrième, & laiſſe tomber ſon Eventail comme par mégarde, afin qu'un cinquième ait l'occaſion de le relever. En un mot, chacun ſe retire content du ſuccès qu'il a eu, & porté à renouveller ſes Dévotions à la même heure Canoniale au bout de huit jours.

D'ailleurs, une *Idole* peut déchoir de ſa Divinité par bien des accidens. Le Mariage

ge en particulier eſt une espèce d'Anti-Apothéoſe, ou de Canoniſation renverſée. D'abord qu'un Homme devient familier avec ſa Déeſſe, elle retombe bientôt dans l'état d'une Femme.

La Vieilleſſe eſt auſſi une terrible Ennemie des *Idoles :* Il eſt certain qu'il n'y a pas un Etre plus malheureux qu'une *Idole* décrépite, ſur tout lors qu'elle a contracté des airs qui ne ſont agréables qu'en préſence de ſes Adorateurs.

Puis donc que, dans ces Cas & divers autres de la même nature, la *Femme* ſurvit presque toûjours à l'*Idole*, il faut que j'en revienne à la Moralité de mon Discours, & que je prie les Dames de vouloir bien diriger l'Envie qu'elles ont de ſe faire admirer. Pour en venir à bout, elles doivent tâcher de ſe rendre les objets d'une Admiration raiſonnable & de durée. C'eſt ce qu'elles n'obtiendront jamais de la Beauté, des Habits ou de la Mode ; il n'y a que les qualitez interieures de l'Esprit & du Cœur, que le Tems & les Maladies ne ſauroient éfacer, qui puiſſent leur procurer cet avantage, & les rendre plus aimables à meſure qu'elles ſeront mieux connues.

C.

LIX.

LIX. DISCOURS.

Omnis Aristippum decuit color, & ſtatus, & res.

HOR. Lib. I. Ep. XVII. 23.

Aristippe *prenoit toute ſorte de caractères, & ſe faiſoit à tout; il s'accommodoit de toute ſorte d'état, & tout lui convenoit.*

J'Eus quelque mortification de me voir expoſé à la raillerie d'une belle Dame de ma connoiſſance, *pour avoir traité *Dorimant* de vrai Païſan, dans un de mes DISCOURS. Elle fût même aſſez impitoïable pour tirer avantage de mon invincible taciturnité, & pour examiner, d'une maniere fort libre, l'air, la taille, le viſage & les allures de celui qui prétendoit juger, avec tant d'arrogance, de la véritable Galanterie. Cette Dame eſt pleine d'action, vive & gentille dans ſon impertinence, & du nombre de celles qui paſſent, auprès des Ignorans, pour avoir beaucoup d'esprit & de vivacité. Quoi qu'il en ſoit, elle avoit entre les mains la Comédie du Chevalier *Fopling*, & après avoir dit, que c'étoit un bonheur pour elle qu'il ne ſe trouvât pas aujourd'hui un Gentilhomme de la tournure de *Dorimant*, elle ſe mit à lire, d'un air

* Voïez le LII. Discours pag. 342.

air & d'un ton de Comédienne, en croïant triompher de moi, quelques endroits des discours de ce beau Perſonnage. En voici un: *C'eſt elle-même, cette aimable chevelure, cette taille dégagée, ces yeux fripons, avec tous ces charmes atendriſſans qui paroiſſent autour de ſa bouche, & que* Medley *nous a dépeints; Je veux haſarder à cette Loterie, & tenter d'y attraper un bon Lot avec mon Ami* Belair.

„ * En Amour, les Vaincus
„ Triomphent des Vainqueurs;
„ Celui qui bleſſe fuit,
„ Et le mourant pourſuit.

Après avoir tourné quelques feuillets, elle continua à lire & à cauſer tour à tour:

„ Vous & *Lovit* ſaurez, aux dépens de ſes flammes,
„ Que je connois à fond tous les replis des Femmes.

„ Oh, le charmant Perſonnage! Mais,
„ *ajouta-t-elle*, voïci l'Endroit que j'admi-
„ re le plus, lors qu'il commence à tour-
„ menter *Lovit*, & à copier les airs ridi-
„ cules du Chevalier *Fopling*: N'eſt-ce pas
„ une jolie Satire, de vouloir être lui-
„ même un Sot pour ſe rendre agréable,
„ puis

* Il eſt presque inutile de repéter ici, que, dans la traduction de tous ces Vers *Anglois*, on s'attache plus au ſens, qu'à la rime.

„ puis que le bruit & le galimatias ont des
„ charmes ſi puiſſans?

„ Pour obtenir de vous un acueil favorable,
„ J'imiterai l'Amant qui vous paroit aimable.

„ Y a-t-il rien de plus extravagant, de plus
„ enjoué & de plus digne d'un petit Maî-
„ tre, que ce nouveau trait?

„ Les Sages pourront bien distinguer notre ſort,
„ Vous prenez une Femme, & j'épouſe un tréſor.

Il y auroit eu ſans doute de la temerité, pour un Homme de mon humeur, à m'oppoſer à ce torrent de paroles qui ſortoient de la bouche de ma belle Ennemie ; mais ſon Discours me fournit bien de quoi refléchir, après que je l'eus quitée. Je ne pûs m'empêcher de faire atention, en particulier, aux fauſſes idées que la plûpart des gens ont, (ſur tout le beau Sexe,) de ce qu'on apelle un *Gentilhomme bien fait*; de tourner le ſujet de tous les côtez, & de m'en former une idée exacte & préciſe.

Il me ſemble donc qu'un Homme ne devroit jamais avoir l'estime des autres, pour aucune action contraire aux Maximes reçues dans le Païs où il demeure. Tout ce qui eſt oppoſé aux regles éternelles de

la

la Raiſon & du bon Sens doit être banni de la conduite d'un Homme bien né. J'avouë que je ne me ſuis pas expliqué là-deſſus d'une maniere aſſez diſtincte, lors que j'ai appellé *Dorimant* un vrai Païſan, ſur ce qu'il donne à la Vendeuſe d'Oranges l'épithéte de *groſſe Tripiere:* J'aurois dû ſoutenir, que l'Humanité engage un honête Homme à ne faire aucun reproche à qui que ce ſoit, pour des choſes qui peuvent être communes aux Perſonnes qui ont le plus de mérite & de vertu. Lors qu'un Gentilhomme dit des groſſieretez, c'eſt en vain qu'il a des Habits magnifiques: On doit toûjours préferer les ornemens de l'Esprit à ceux du Corps. Les paroles qui ſentent une Imagination dépravée, choquent plus la Politeſſe, que les Habits les plus negligez. Mais on eſt ſi éloigné d'en avoir cette idée, même entre les Perſonnes de qualité, que * VOCIFER paſſe pour un Gentilhomme bien fait & poli. Il parle fort haut, il eſt altier, civil, doucereux, brutal & complaiſant tour à tour, ſuivant que ſon petit Genie & ſon exceſſive Impudence le mènent. Il a d'ailleurs la reputation d'Homme d'esprit, auprès de celles de nos Dames qui n'en ont guères, parce qu'il eſt toûjours en doute, & qu'il ne décide rien. Il hauſſe les épaules pour inſinuer qu'il eſt d'un autre avis, & il refute avec un grand air de ſufiſance, lors même

* C'eſt-à dire, un *Brailleur.*

même qu'il avouë que la choſe dont il s'agit eſt au-deſſus de ſa portée. Son Caractère eſt d'autant plus ſingulier, qu'il ſe vante de corrompre les Femmes; & parce qu'il a l'audace de fouler aux piez, ſans le moindre ſcrupule, tout ce qu'il y a de plus ſacré & de plus inviolable, j'ai ouï dire à une jeune Demoiſelle fort riche, qu'il étoit dommage qu'un Gentilhomme auſſi poli que VOCIFER fût un ſi grand Athée. Il n'y a perſonne qui n'ait remarqué une foule de ces Impertinens dans toutes les Aſſemblées; mais ne ſeroit-il pas digne de notre atention d'examiner quelle influence auroit, dans les Compagnies & tout ce qui regarde la Societé civile, un Homme imbu de tous les principes que l'Honeur, la Bienſéance & la Religion inſpirent?

A peine ai-je trouvé un ſeul Homme qui remplît mieux tous les devoirs de la vie qu' *IGNOTUS. Ses actions cachées & celles qui paroiſſent aux yeux de tout le monde, tirent leur ſource de nobles & de puiſſans Motifs. Il les doit toutes à l'esperance ferme & inébranlable qu'il a d'une Vie à venir; Son bon Naturel, fortifié par le ſentiment de la Vertu, produit le même effet ſur lui, que la négligence de tout ce qui eſt honête & digne de nos ſoins produit ſur quantité d'autres. Fixe & déterminé qu'il eſt ſur toutes les matieres de quelque importance, on remarque dans ſes

* C'eſt-à dire, l'*Inconnu*.

ſes actions cet air noble & aiſé, qui en reléve toûjours l'éclat : Quoi qu'il aît un ſouverain mépris pour toutes les Minuties, il les poſſede à fond. Ce tour d'eſprit le diſpenſe d'étudier ſes manieres, qui, toutes negligées qu'elles paroiſſent, n'ont pas la moindre affectation, & c'eſt ce qui le distingue en particulier.

Celui qui peut enviſager avec plaiſir l'incertitude de ſon existence ici-bas, & ſe promettre que ſa diſſolution lui ſera quelque jour fort avantageuſe, peut tout faire dans ce Monde de bonne grace, d'un air deſintéreſſé, & en galant Homme. Il ne regarde pas ſa vie comme un Etat malheureux, paſſager, de courte durée, mêlé de vains plaiſirs & de peines réelles; mais il la conſidere ſous une toute autre face; ſes chagrins disparoiſſent bientôt, & ſes joies ſont pour l'éternité. Il n'a pas une idée triste & afligeante de la Mort; il eſt prêt à lui reſigner tous ſes plaiſirs, & à paſſer de cette courte Nuit à un Jour qui ne finira jamais. C'eſt-à-dire, que plus un Homme a de Vertu, plus il eſt diſpoſé naturellement à être civil, honête & agréable. Un Homme qui poſſede de grands biens a la mine contente & un air aſſûré, que celui qui eſt reduit à l'étroit & dans la miſere ne ſauroit jamais prendre. Il en eſt de même à l'égard de l'Eſprit; celui qui ſe gouverne, par les regles éternelles du bon Sens & de la Raiſon, ne peut qu'avoir, dans ſes paroles & dans ſes actions, quelque

choſe de ſi gracieux, que tout lui ſied bien, dans quelque état qu'il ſe trouve. Tout peut changer autour de lui, les Perſonnes & les Affaires, ſans qu'il en ſoit alteré lui-même; indifférent pour tout ce qui regarde la Vie & ſes occupations, il paroit inſenſible au milieu de tous les revers qui démontent les autres. En un mot, pour être un Gentilhomme bien fait & poli, il faut être genéreux & honête Homme. Le plus ſûr moïen d'être toûjours de bonne humeur, & de briller, comme on parle, c'eſt d'être ſoutenu par celui qui ne peut jamais nous manquer, & de croire que tout ce qui nous arrive eſt pour le mieux, puis qu'autrement celui de qui nous dépendons ne l'auroit pas permis.

R.

LX. DISCOURS.

Ut tu fortunam, ſic nos te, Celſe, feremus.
HOR. L. I. Ep. VIII. 17.

Celſus, *vos amis ſeront à votre égard ce que vous ſerez au leur dans votre bonne fortune.*

IL n'y a rien de plus ordinaire, que de trouver un Homme, dont la conduite vous a paru toûjours égale, ſujet à des écarts & à des boutades, qui le rendent auſſi différent de lui-même & de ce que vous l'a-

l'aviez cru d'abord, que deux Perſonnes le peuvent être l'une de l'autre. Cette bizarrerie vient de ce qu'on néglige de ſe former des régles certaines pour ſa conduite, ou quelques idées fixes des choſes en genéral, capables de produire en nous de bonnes Habitudes à l'égard de l'Esprit & du Corps. Un pareil defaut ne nous expoſe pas ſeulement à une legereté mal ſéante dans nos manieres, mais auſſi à l'inconstance pour nos Amis, nos intérêts & nos liaiſons. Un Homme, qui eſt ſimple Spectateur de ce qui ſe paſſe autour de lui, ſans avoir presque aucun commerce avec le monde, n'eſt qu'un pauvre Juge des ſecrets mouvemens du cœur, & des reſſorts qui cauſent ces grandes alterations qu'on voit dans la même Perſonne: Mais lors qu'on n'eſt pas ſujet à ces contrarietez qui paroiſſent dans les Hommes du monde, la Spéculation ne peut être que divertiſſante & instructive au ſuprême degré; quoi que, pour en goûter tout le plaiſir, il faille être dans un Poste ſuperieur, & avoir la diſpoſition de leur fortune entre ſes mains. C'eſt en partie à cauſe de cela, que j'ai lû, avec un plaiſir incroïable, les Memoires ſecrets de la Vie de *Pharamond*, Roi de *France*, qu'un Antiquaire, de mes bons Amis, m'avoit prêtez comme une grande Curioſité. Voici le Portrait que mon Auteur nous donne de ce Monarque. „ *Pharamond*, dit-„ il, étoit un Prince auſſi humain que ge-„ nereux, & l'Homme le plus agréable &

„ le plus facetieux qu'il y eut de ſon tems. „ Il avoit un Goût fort ſingulier, qui au- „ roit pû même rendre malheureux un „ Prince d'un tout autre naturel que le „ ſien; il croïoit qu'on ne pouvoit jouïr „ de tous les charmes de la Converſation „ qu'entre des Egaux; & il ſe plaignoit „ quelquefois agréablement de ce qu'il vi- „ voit toûjours dans la foule, & qu'il étoit „ le ſeul Homme en *France* qui n'eut ja- „ mais compagnie. Ce tour d'Esprit l'en- „ gageoit à s'aller divertir d'un côté & „ d'autre à minuit, avec un ſeul Gentil- „ homme de ſa chambre: Dans ces pro- „ menades nocturnes, il faiſoit liaiſon avec „ les Hommes, dont il vouloit éprouver „ l'humeur, & il les recommandoit en par- „ ticulier à la faveur de ſon premier Mi- „ niſtre. Il remarquoit là-deſſus en géné- „ ral, que ſes nouveaux Amis le négli- „ geoient d'abord qu'ils esperoient de s'a- „ vancer à une plus haute fortune; & il „ diſoit à cette occaſion, qu'on avoit tort „ de taxer les Princes de s'oublier dans „ leur élevation, puis qu'il y avoit ſi peu „ de Gens qui puſſent voir d'un œuil tran- „ quille la faveur de leurs Créatures. " Il y a un trait dans mon Auteur qui nous donne une idée fort vive du genie extraor- dinaire de *Pharamond*. Lors que ce Prince eut mis un Homme à toutes les épreuves, par lesquelles il faiſoit paſſer tous ceux qu'il vouloit connoitre à fond, & qu'il l'eut trouvé tel qu'il le cherchoit, il lui fournit

un

un jour l'occaſion de lui dire quel Bien étoit capable de le ſatisfaire. Là-deſſus, il lui en promit le double, & il lui parla en ces termes: Mr., *vous avez le double de ce que vous ſouhaitiez par la genéroſité de* Pharamond; *mais prenez garde au moins d'en être content, puis que c'eſt la derniere faveur que vous aurez de lui. Dès ce moment je vous regarde comme une Perſonne qui m'eſt dévouée, & afin que vous le ſoiez de bonne foi, je vous donne ma parole Roiale que vous ne ſerez jamais ni plus ni moins que ce que vous êtes aujourd'hui. Ne me répondez pas*, ajouta t-il en ſouriant, *mais jouïſſez de la Fortune, où je vous ai élevé, qui eſt au-deſſus de la mienne, puis que vous n'avez plus rien à esperer ni à craindre.*

Après que Sa Majesté eut fait ce choix & acheté de cette maniere la compagnie d'un bon Ami, Elle jouïſſoit tour à tour de tous les plaiſirs d'un Particulier de bonne humeur, & de ceux d'un puiſſant Monarque: Lors qu'il badinoit avec ſon Ami, il s'apelloit quelquefois *l'agréable Tyran*, ſur ce qu'il puniſſoit l'inſolence & la folie de ſes Courtiſans, non par aucune disgrace publique, mais par la gêne & l'embarras où il mettoit leur Esprit. S'il voïoit qu'un Homme fût rude & hautain envers ſes Inferieurs, il cherchoit l'occaſion de lui témoigner quelque bienveillance, & de le rendre par-là inſuportable à ſes Egaux. Il n'ignoroit pas qu'on obſervoit toutes ſes démarches, ſes paroles, ſes actions & ſes re-

regards même, & que chacun les interpretoit à ſa mode. D'ailleurs, ſon Ami, qui s'apelloit *Eucrate*, & qui avoit l'ame noble ſans être ambitieux, lui communiquoit librement toutes ſes penſées, & ne craignoit point qu'il en fît un mauvais uſage. Ainſi lors qu'ils cauſoient en particulier, ce n'étoit pas un petit régal pour eux de reflechir ſur tout ce qui s'étoit paſſé en public.

Pour ſatisfaire quelquefois la ſote vanité d'un Grand, qui avoit du pouvoir dans ſa Province, *Pharamond* lui parloit en pleine Cour, & l'engageoit, par un ſeul mot qu'il lui diſoit à l'oreille, à mépriſer tous ſes anciens Amis. Une longue experience lui avoit fait connoitre les Hommes jusques à ce point, qu'il ſe vantoit de changer toute la maſſe du ſang dans quelques-uns, s'il leur parloit trois fois. Maître de la fortune des autres, il ſe divertiſſoit à menager ſes démarches envers ceux qui la pourſuivoient uniquement, & à les traiter de la maniere qu'ils le méritoient. Avec un coup d'œuil donné à propos & un petit ſourire, il engageoit deux mortels Ennemis à s'embraſſer, & à ſe jetter ſur le coû l'un de l'autre, avec tant d'ardeur, qu'ils paroiſſoient intimes, & prêts à s'étoufer tous deux à force de careſſes. Lors qu'il étoit dans toute ſa belle humeur, & qu'il y avoit le ſoir quelque Aſſemblée extraordinaire à la Cour, il prenoit ſes meſures avec *Eucrate*, pour ſe bien divertir, & il mettoit en jeu les Paſſions de tous ſes Courti-

tisans. Il se plaisoit à voir une fiere Beauté atendre les regards d'un Gentilhomme qu'elle avoit mépriſé depuis long tems, ſur ce qu'il lui donnoit quelques petites marques de distinction; & l'Amant concevoit là-dessus de si hautes esperances, qu'il renonçoit à la Dame, pour laquelle il se mouroit le jour précedent. A la Cour, où l'on emploie les termes les plus forts pour assûrer quelcun de son amitié, & les plus foibles pour lui témoigner sa haine, n'étoit-ce pas un spectacle bien comique de voir les Déguisemens s'évanouir dans un Cas, & augmenter dans un autre, suivant que la Faveur ou la Disgrace accompagnoit les Objets respectifs de l'aprobation ou du mépris des Hommes? Aussi *Pharamond*, touché de la basseſſe du cœur Humain, disoit-il, d'une maniere agréable, „ Qu'il pouvoit ôter les „ cinq Sens de Nature à un Homme, & „ lui en donner une centaine, quand il „ vouloit. Celui qui est en disgrace, *ajoutoit-il*, perd d'abord tous ses talens na„ turels, & celui qui est en faveur aquiert „ les atributs d'un Ange." Il prétendoit même, „ que ce n'étoient pas les seuls „ Officiers subalternes de sa Cour qui en „ avoient cette idée, mais que les Grands „ avoient bonne ou mauvaise opinion „ d'eux-mêmes, selon qu'ils jouïssoient „ des bonnes graces de leur Prince ou „ qu'ils venoient à les perdre.

Un Monarque, de l'esprit & de l'humeur enjouée de *Pharamond*, ne pouvoit

que goûter des plaiſirs, qu'il étoit impoſſible à tout autre de ſe procurer. Il n'élevoit à une haute fortune que ceux qu'il croïoit capables de la recevoir ſans aucun transport: il faiſoit un noble & genéreux uſage de ſes Obſervations ; & il n'estimoit pas tant ſes Ministres parce qu'ils lui plaiſoient, que ſur ce qu'ils ſe rendoient utiles à ſon Roïaume. De cette maniere, tous ſes hauts Officiers le repréſentoient au naturel, & il n'y en avoit pas un ſeul qui eut part à ſon Pouvoir, s'il ne le reſſembloit à l'égard de la Vertu.

R.

LXI. DISCOURS.

Non audire licet, nec Urbe totâ
Quisquam eſt tam propè tam procul que nobis.

MART. L. I. Epig. 87.

Il n'eſt pas poſſible de s'entendre avec Novius, *& il n'y a Perſonne dans toute la Ville qui ſoit plus près ni plus loin de nous, que lui.*

MOn Ami Mr. HONEYCOMB eſt un de ces Hommes réveurs & distraits, qui penſent à toute autre choſe qu'à ce qui ſe dit en leur compagnie. Hier au ſoir, un peu avant l'heure de notre Rendez-vous nocturne nous nous promenames enſemble dans le Jardin du Palais de *Sommerſet*, où il trouva un petit Caillou, d'une figure ſi ex-

extraordinaire, qu'il le prît pour le donner à un Curieux de ſes Amis. Un moment après, je m'arrêtai tout court, & je tournai le viſage à l'Oueſt, qui eſt mon attitude ordinaire, pour demander, l'après-midi, quelle heure il eſt. Là-deſſus mon Ami, qui n'ignoroit pas ce que je voulois, tira ſa Montre, & me dit que nous avions ſept minutes de bon. Nous continuames ainſi notre promenade; mais je fus bien étonné lors qu'il jetta ſa Montre, à tour de bras, dans la *Tamiſe*, & qu'il mit, d'un air fort tranquille, dans ſon Gouſſet, le Caillou qu'il avoit ramaſſé. J'aime ſi peu à parler, ou à donner de mauvaiſes nouvelles, ſur tout lors que l'avis eſt inutile & qu'il arrive trop tard, que je ne voulus pas lui découvrir la mépriſe où il venoit de tomber, & que je me bornai à reflechir ſur ces petites diſtractions de l'Eſprit Humain, reſolu d'en faire le ſujet de mon premier DISCOURS.

Je m'y engageai d'autant plus volontiers, que ces abſences font tort à quantité de Perſonnes d'eſprit, & qu'elles donnent lieu au Proverbe *Latin*, qui aſſûre, * Que *les grands Eſprits ont un grain de folie.*

Je ne doute pas que mes Lecteurs ne s'aperçoivent, que je diſtingue un Homme qui eſt diſtrait, parce qu'il a l'Eſprit occupé de quelque autre choſe, de celui qui eſt diſtrait, parce qu'il ne penſe à rien: Le

* Nullum magnum Ingenium ſine mixturâ dementiæ, *Senec.* de tranq. animi, Cap. XV.

Le dernier eſt trop innocent pour mériter nos reflexions ; mais il me ſemble qu'on peut attribuer en genéral les abſences du premier à l'une ou à l'autre de ces cauſes. Je veux dire que l'Esprit de celui-ci eſt entierement fixé à une Science particuliere, ſoit aux Mathématiques ou à une autre ; ou qu'il eſt agité d'une Paſſion violente, comme de la Crainte, de la Colere, ou de l'Amour, qui l'attache à un Objet éloigné ; ou qu'enfin ſa vivacité naturelle lui fournit tant d'idées, qu'elle ne lui permet pas de s'arrêter ſur aucune. Il n'y a donc rien de plus irregulier que les penſées d'un tel Homme, puis que la Compagnie où il ſe trouve, & les Objets qu'il a devant les yeux, ne les excitent presque jamais. Lors que vous croïez qu'il admire une belle Femme, on pourroit gager à coup ſûr qu'il eſt occupé à reſoudre une Propoſition d'*Euclide* ; & lors qu'il ſemble lire la Gazette de *Paris*, il y a grande apparence qu'il ſonge à renverſer & à rebâtir la façade de ſa Maiſon de Campagne.

Malgré tout le ridicule que je tâche de répandre ſur cette foibleſſe, j'avouërai ingenûment que j'y ai été moi-même ſujet, & que, pour m'en délivrer, je pris une forte reſolution de tirer quelque avantage de tout ce qui me frapoit les yeux ou les oreilles. Si l'on pouvoit s'accoûtumer à reflechir ſur tout ce qui ſe préſente, il n'y a pas un ſeul objet au Monde, dont on ne pût recueillir quelque profit. Par exemple,

ple, ces traits de bon Sens & ces éforts d'une Raiſon mal-cultivée qui éclatent dans le discours d'un Païſan groſſier, me donnent aujourd'hui autant de ſatisfaction que les Périodes les plus brillantes de l'Orateur le plus accompli; & je puis être atentif au Jeu de Marionettes ou à l'Opera, auſſi bien qu'à la repréſentation de HAMLET ou d'OTHELLO. Je tiens toûjours mon rôle dans les Compagnies où je me trouve; car quoi que je n'y parle guères, l'air atentif que j'ai à tout ce que les autres diſent, & ces coups de tête, que je ne donne jamais ſans ſujet pour marquer mon aprobation, ſont aſſez connoitre que je ſuis avec eux. Il n'en eſt pas de même de mon Ami *Honeycomb*, qui, malgré tout ſon Esprit, fait & dit tous les jours cent choſes qu'il avouë enſuite, avec beaucoup de franchiſe, avoir été mal-à-propos & ſans aucun deſſein.

Il m'arriva l'autre jour d'entrer dans un Caffé, où je le vis debout au milieu d'une foule d'Auditeurs qu'il avoit aſſemblez autour de lui, & qu'il entretenoit du caractère de **Marie Hinton*. Ma vûë ne ſervit qu'à lui rapeller mon idée, ſans qu'il s'aperçût de ma préſence actuelle. De ſorte qu'au grand étonnement de ſon Auditoire, avec les yeux attachez ſur moi, il interrompit le fil de ſon discours, & m'apostropha en ces termes: „ En effet, voilà mon Ami „ tel,

* C'eſt une jeune Beauté de *Londres*.

„ tel, c'eſt un Drôle qui penſe beaucoup, „ mais il ne deſſerre jamais les dents; Je „ gage qu'à cette heure il aille fourrer ſon „ petit muſeau dans quelque Caffé autour „ de la Bourſe. Je fus ſa Caution lors que „ le *Complot des Papistes* vint à éclater, ſur „ ce qu'on le prenoit pour un Jeſuite." S'il m'avoit regardé plus long-tems, il n'auroit pas manqué de me dépeindre d'une maniere ſi exacte, ſans penſer à ce qui l'y amenoit, que toute la Compagnie n'auroit pû que me découvrir. Là deſſus je me rapellai par bonheur le vieux Proverbe qui dit, *Hors de la vûë, hors du ſouvenir*, & je m'enfuis au plus vite. Une heure après, nous nous rencontrames, & il me demanda, d'un air fort enjoué, en quel Païs du Monde je me tenois, & qu'il ne m'avoit vû aucune part depuis trois jours.

Mr. *de la Bruyere* nous a donné le caractère d'une de ces Perſonnes distraites, avec autant d'esprit que de vivacité, & il le pouſſe jusqu'à une extravagance fort agréable. En voici quelques-uns des principaux endroits, qui ſerviront de cloture à mon DISCOURS.

* „ MÉNALQUE (dit cet excellent „ Auteur) deſcend ſon Escalier, ouvre ſa „ porte pour ſortir, il la referme; il s'a„ perçoit qu'il eſt en bonnet de nuit; & „ venant à mieux s'examiner, il ſe trouve „ raſé

* On dit que c'eſt le feu Comte de *Brancas*, Voïez *Menagiana*, Tome II. p. 344, &c.

„ raſé à moitié, il voit que ſon épée eſt
„ miſe du côté droit, que ſes bas ſont ra-
„ batus ſur ſes talons, & que ſa chemiſe
„ eſt par deſſus ſes chauſſes. Il entre à l'A-
„ partement, & paſſe ſous un Lustre, où
„ ſa Perruque s'accroche & demeure ſus-
„ pendue; tous les Courtiſans regardent
„ & rient; *Ménalque* regarde auſſi & rit
„ plus haut que les autres; il cherche des
„ yeux dans toute l'aſſemblée où eſt celui
„ qui montre ſes oreilles, & à qui il man-
„ que une Perruque. Il deſcend du Palais,
„ & trouvant au bas du grand Degré un
„ Caroſſe qu'il prend pour le ſien, il ſe
„ met dedans; le Cocher touche & croit
„ remener ſon Maître dans ſa Maiſon:
„ *Ménalque* ſe jette hors de la portiere,
„ traverſe la Cour, monte l'Escalier, par-
„ court l'antichambre, la chambre, le ca-
„ binet; tout lui eſt familier, rien ne lui
„ eſt nouveau; il s'aſſiet, il ſe repoſe, il
„ eſt chez ſoi. Le Maître arrive, *Ménal-*
„ *que* ſe leve pour le recevoir, il le traite
„ fort civilement, le prie de s'aſſeoir, &
„ croit faire les honeurs de ſa chambre; il
„ rêve, il reprend la parole. Le Maître
„ de la Maiſon s'ennuie & demeure éton-
„ né; *Ménalque* ne l'eſt pas moins, & ne
„ dit pas ce qu'il en penſe; il a affaire à
„ un fâcheux, & à un Homme oiſif, qui
„ ſe retirera à la fin, il l'eſpere & il prend
„ patience; la nuit arrive, qu'il eſt à pei-
„ ne détrompé.

„ Lors qu'il joüe au Trictrac, il de-

„ man-

„ mande à boire, on lui en aporte ; c'eſt
„ à lui à jouër, il tient le Cornet d'une
„ main, & un Verre de l'autre; & com-
„ me il a une grande ſoif, il avale les dez
„ & presque le Cornet, jette le Verre d'eau
„ dans le Trictrac, & inonde celui contre
„ qui il jouë. Il écrit une longue Lettre,
„ met de la poudre deſſus à pluſieurs re-
„ priſes, & jette toûjours la poudre dans
„ l'Encrier. Ce n'eſt pas tout, il écrit une
„ ſeconde Lettre, & après les avoir ca-
„ chetées toutes deux, il ſe trompe à l'A-
„ dreſſe; un Duc & Pair reçoit l'une de
„ ces deux Lettres, & en l'ouvrant y lit
„ ces mots: *Maître* Olivier, *ne manquez*,
„ *ſi-tôt la préſente reçuë, de m'envoier ma*
„ *proviſion de foin....* Son Fermier reçoit
„ l'autre, il l'ouvre, & ſe la fait lire; on
„ y trouve, *Monſeigneur, j'ai reçu, avec*
„ *une ſoumiſſion aveugle, les ordres qu'il a*
„ *plû à votre Grandeur....* S'il ſe trouve
„ à un repas, on voit le pain ſe multiplier
„ inſenſiblement ſur ſon aſſiette; il eſt
„ vrai que ſes Voiſins en manquent, auſſi
„ bien que de couteaux & de fourchettes,
„ dont il ne les laiſſe pas jouïr long tems.
„ Il s'aviſe au matin de faire tout hâter
„ dans ſa Cuiſine, il ſe leve avant le fruit,
„ prend congé de la compagnie: on le voit
„ ce jour-là en tous les endroits de la Vil-
„ le, hormis en celui où il a donné un
„ rendez-vous précis pour cette affaire qui
„ l'a empêché de diner, & l'a fait ſortir à
„ pié, de peur que ſon Caroſſe ne le fît

„ at-

„ attendre. Vous le prendriez ſouvent pour
„ tout ce qu'il n'eſt pas ; pour un Stupide,
„ car il n'écoute point, & il parle encore
„ moins ; pour un Fou, car outre qu'il
„ parle tout ſeul, il eſt ſujet à de certai-
„ nes grimaces & à des mouvemens de tê-
„ te involontaires ; pour un Homme fier
„ & incivil, car vous le ſaluez, & il paſſe
„ ſans vous regarder, ou il regarde ſans
„ vous rendre le ſalut. Il revient une fois
„ de la Campagne, ſes Laquais en Livrées
„ entreprenent de le voler & y réuſſiſſent ;
„ ils deſcendent de ſon Caroſſe, lui de-
„ mandent la bourſe, & il la rend : Arri-
„ vé chez ſoi, il raconte ſon avanture à
„ ſes Amis, qui ne manquent pas de l'in-
„ terroger ſur les circonſtances, & il leur
„ dit, *demandez à mes gens, ils y étoient.*

X.

LXII. DISCOURS.

Oderunt peccare boni Virtutis amore.
HOR. L. I. Ep. XVI. 52.

Le ſeul amour de la Vertu porte les gens de bien à fuir le vice.

J'Ai reçu depuis quelque tems diverſes Lettres de Dames qui m'honorent de leur correſpondance, & dont la plûpart ſe fâchent contre moi, de ce que je diminue leurs plaiſirs, ou que je condamne, avec

avec trop de ſeverité, des choſes, qu'elles croient indifférentes de leur nature. Mais il me ſemble qu'elles ſont fort injustes à mon égard, puis que je me borne à ſoutenir qu'elles doivent préferer les qualitez de l'Esprit à celles du Corps, les plus eſſentielles aux moindres. L'Esprit de l'Homme eſt ſouvent la dupe de ſon Cœur, quoi qu'il philoſophe toute ſa vie ſur les moïens de vaincre ſes paſſions; & je ne vois pas pour quelle raiſon le cœur de la Femme ſeroit exemt de cette ſupercherie. Si nous admetons une égalité dans les Facultez de l'un & de l'autre Sexe, on doit convenir, malgré tout cela, que l'Esprit des Femmes eſt moins cultivé que celui des Hommes, & par conſéquent on peut croire, ſans leur faire tort, qu'elles ſont plus ſujettes à l'illuſion en certains Cas, où le penchant naturel ſe trouve oppoſé aux intérêts de la Vertu. Je ne raporterai ici que le Billet d'une de ces Dames, & après l'avoir un peu commenté, je laiſſerai au Public à décider, ſi j'ai eu tort de prétendre que les Belles peuvent tomber dans l'erreur. Quoi qu'il en ſoit, celle-ci ne paroit m'avoir écrit, que pour me dire qu'elle n'en fera ni plus ni moins, malgré tous mes avis. Entendons la raiſonner elle-même.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je ſuis encore fort jeune, & très-
„ diſpoſée à marcher dans les ſentiers de
„ l'In-

„ l'Innocence; mais avec de grands biens
„ & de la qualité, je n'ai pas envie de re-
„ noncer aux plaiſirs distinguez, ni à la
„ petite ſatisfaction de plaire à tout le mon-
„ de, & beaucoup moins à celle d'être ai-
„ mée d'un Gentilhomme, que j'ai reſo-
„ lu d'épouſer. Mais je ne veux m'enga-
„ ger dans ce nouveau lien, qu'après qu'un
„ autre Hiver m'aura paſſé ſur la tête, &
„ que je l'aurai emploïé, quoi que vous
„ en puiſſiez dire, dans votre humeur ſom-
„ bre & chagrine, à entendre des Concerts
„ de Muſique, à la Comédie, en Viſites,
„ & à tous les Divertiſſemens que l'abon-
„ dance & la Jeuneſſe, accompagnées de
„ la Vertu, pourront procurer à celle qui
„ eſt, *&c.*

M. T.

„ *P.S.* Mon Amant ne ſait pas que je
„ l'estime, de ſorte que libre de tout en-
„ gagement, je puis attendre & voir, s'il
„ ne s'en trouveroit pas quelque autre qui
„ m'agréât plus que lui.

J'ai ouï dire à mon Ami HONEYCOMB, Qu'*une Femme qui écrit une Lettre ne découvre guères ſa penſée qu'à la fin, dans une Apoſtille.* Il me ſemble que la jeune Dame n'a pas mal exprimé la ſienne dans celle qu'on vient de lire. J'oſerois presque gager contre elle que ſon Favori ne la poſſedera jamais; qu'elle en aura plus de dix autres avant que de ſe déterminer, & qu'enfin elle choiſira le moindre de tous. L'Amitié

mitié qui ne ſe contracte que par les yeux eſt ſans bornes, & vous pouvez auſſi-tôt les raſſaſier de voir, que retenir la Paſſion qu'ils font naître. C'eſt par-là que tant de Faquins réuſſiſſent auprès des Belles, & qu'un Homme, qui croit avoir trouvé l'Innocence même, épouſe une jeune Coquette, qui s'étoit choiſie un nouvel Amant dans toutes les Aſſemblées où elle avoit brillé une année de ſuite. Il ne s'agit pas de s'abstenir de toute ſorte de Vices; mais on doit rechercher tout ce qui eſt digne de nos Eloges: c'eſt l'amour de la Vertu qui manque aux Femmes, auſſi bien qu'aux Hommes.

Qu'*EUDOSIE eſt éloignée du caractère de la jeune Coquette, dont je viens de parler! Elle poſſède toutes les manieres civiles & honêtes d'une bonne Education à un ſi haut point, que la Vertu paroît en elle un inſtinct naturel, plûtôt qu'un effort de ſon Eſprit. Il lui eſt auſſi facile de juger ſainement des Perſonnes & des choſes, qu'à une autre, qui ſeroit mal élevée, d'avoir les manieres choquantes & l'air embarraſſé. Elle a tourné en Habitude ce qui n'étoit d'abord qu'une ſuite de ſon Education; & il ne lui ſeroit pas moins impoſſible d'entretenir une fauſſe ou indigne Penſée, qu'il le ſeroit à *Flavie*, la belle Danſeuſe, de ſe produire, de mauvaiſe grace, dans un Aſſemblée de Gens de qualité.

Mais

* Ce mot tiré du *Grec* ſignifie, *qui eſt revêtue de beaux dons.*

Mais les fauſſes idées que chacun ſe forme de ſon Esprit, nous ſont dépeintes avec beaucoup de diſcernement dans la Lettre ſuivante, qui n'eſt qu'un abregé de celle que j'ai reçuë de mon aimable Maîtreſſe *Hecatiſſa*. Comme elle eſt au-deſſus de l'orgueil qui peut naître de la Beauté exterieure, elle n'en eſt que plus propre à juger des perfections de l'Esprit. Quoi qu'il en ſoit, voici de quelle maniere elle en raiſonne.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je vous écris cette Lettre pour vous „ avertir, que nous perdons aujourd'hui „ plus de tems à la Toilette que nous n'y „ en destinions autrefois, parce que nous „ n'avons pas la Bibliothéque, dont vous „ nous avez promis un Catalogue. Je me „ flate, Monſieur, que, dans le choix des „ Auteurs qui doivent nous inſtruire, vous „ aurez ſur tout égard aux Livres de Dévotion; puis que c'eſt un ſujet fort délicat, & que les effets en peuvent être „ de grande conſéquence. Je connois moi-„ même quelques-unes de nos Dames, qui „ emploient ſoir & matin une heure dans „ leur Cabinet, qui liſent un certain nombre de Prieres dans ſix ou ſept differens „ Livres de Dévotion, dont le meilleur „ eſt un vrai Galimatias, qui les repétent „ avec quelque ſorte d'ardeur, qu'un Verre de vin ou un trait d'Eau cordiale pourroit exciter, & qui s'imaginent enſuite „ pouvoir lâcher la bride à toutes leurs

„ paſ-

„ paſſions. La belle* PHILAUTIE, que je
„ mets au rang de vos *Idoles*, eſt une de ces
„ Dévotes; elle a un fort joli Cabinet, où
„ elle ſe retire à ſes heures marquées. C'eſt
„ la chambre où elle s'habille & ſon Prié-
„ Dieu; elle a toûjours devant elle un
„ grand Miroir, & l'on voit ſur ſa Table,
„ pour me ſervir des rimes d'un Auteur
„ fort ſpirituel,

„ Et du rouge & du blanc, avec ſa Liturgie,
„ Pour ſe rendre à la fois plus ſainte & plus
jolie.

„ Quel plaiſir n'y auroit-il pas, ſi l'on
„ pouvoit aſſiſter à la Scène, de voir cet-
„ te *Idole* élever tour à tour ſes yeux vers
„ le Ciel, & les abaiſſer enſuite à la déro-
„ bée ſur ſa chere Perſonne? Le groteſ-
„ que conflict qu'il doit y avoir entre ſon
„ Orgueuil & ſon Humilité! Lors que
„ vous nous donnerez un Catalogue de
„ Livres, ſouvenez-vous de choiſir ceux
„ qui élevent l'Eſprit au-deſſus du Mon-
„ de, & qui inſpirent une agréable indif-
„ ference pour toutes les bagatelles qu'on
„ y voit. C'eſt au défaut de ces bonnes
„ Maximes, que nous devons attribuer, ſi
„ je ne me trompe, cette humeur ſombre,
„ chagrine & reveuſe, où tant de Perſon-
„ nes ſe plongent, ſous prétexte de ſe dé-
„ rober aux affaires de la Vie, quoi que
„ leur cœur y ſoit toûjours engagé, qu'el-
„ les ne s'aquitent de leur devoir que com-
„ me

* Ce mot tiré du *Grec* ſignifie, *Qui eſt amoureuſe d'elle-même.*

„ me d'une tâche pénible, & qu'elles ne
„ liſent de bons Livres que par boutades,
„ ou en certaines Saiſons de l'année. Je
„ croi qu'une grande partie de ce mal peut
„ venir des Livres mêmes, dont les titres,
„ bornez à la Préparation pour la ſainte
„ Cène, où à de tels autres Exercices de
„ Pieté, entraînent les petits Genies dans
„ des Erreurs groſſieres, & leur inſuſent
„ une Religion machinale, abſolument
„ diſtincte des bonnes mœurs. Il y a une
„ Dame de ma connoiſſance ſi attachée à
„ cette ſorte de Dévotion, qu'elle ne man-
„ que jamais d'aller prier Dieu, dans ſon
„ Cabinet, à une certaine heure, quoi qu'el-
„ le en paſſe tous les jours ſept ou huit à
„ jouër aux Cartes; mais elle n'a pas plû-
„ tôt donné ſon Jeu à une autre, qu'il lui
„ tarde beaucoup de le reprendre, pour te-
„ nir pié à boule jusques à deux ou trois
„ heures du matin. Tous ces actes d'une
„ Dévotion affectée ne ſont que de vaines
„ apparences, & des complimens qu'on
„ fait, pour ainſi dire, à la Vertu; puis
„ que le cœur n'en eſt presque pas touché.
„ De là vient que tant de Perſonnes ſe
„ croient vertueuſes, par cela ſeul qu'elles
„ n'ont aucun Vice groſſier. DULCIANARE
„ eſt la plus inſolente de toutes les Créatu-
„ res à l'égard de ſes Amis & de ſes Domes-
„ tiques, ſous l'unique prétexte qu'il n'y
„ a pas une Ame qui puiſſe l'accuſer, pour
„ me ſervir de ſon expreſſion ridicule, d'a-
„ voir une tache noire dans les yeux. Si

„ vous

„ vous l'en croïez, elle n'a rien dans le
„ cœur qu'elle ne puiſſe dire à tout le mon-
„ de, & c'eſt pour cela même qu'elle brus-
„ que toutes ſes Amies, & qu'elle eſt in-
„ ſuportable à ſes Inferieurs. Aïez donc
„ la bonté, mon cher Monſieur, de nous
„ indiquer des Livres, capables de rendre
„ notre Vertu plus ſolide, & de nous con-
„ vaincre que, dans une Ame véritable-
„ ment Chrétienne, le mépris du Vice eſt
„ toûjours accompagné de pitié pour les
„ Vicieux. Tout notre Sexe atend avec
„ impatience vos bons avis ſur cet article,
„ & ſur toute autre choſe qu'il vous plair-
„ ra nous enſeigner. Vous obligerez en
„ particulier celle qui eſt, *&c.*

B. D.

R.

LXIII. DISCOURS.

Cœlum, non animum mutant, qui trans mare currunt.

HOR. L. I. Ep. XI. 27.

On a beau paſſer les Mers; on change de Climat & non pas d'humeur.

DEux Filles d'une grande beauté nâquirent dans la Ruë de *Cheapſide*, à *Londres*, le même jour de l'année mille ſix cens quatre-vingt-huit, & nous les apellerons, pour les distinguer, l'une *Liſette*

ſette & l'autre *Philis*. L'union intime, qu'il y avoit entre leurs Peres & leurs Meres, fit qu'elles ſe connurent presque dès leur naiſſance. Accoutumées à jouër, à badiner, à faire leurs Poupées, & à danſer enſemble, elles devinrent inſéparables dans tous les petits amuſemens que l'âge le plus tendre leur inſpiroit. Elles ne pouvoient plus ſe paſſer l'une de l'autre, & ce Bonheur continua jusqu'à ce qu'elles eurent ateint à leur quinzième année. Alors *Philis* mit une Coifure, qui lui ſéïoit ſi bien, que le Voiſinage ne les remarqua plus pour leur Union, mais qu'il les distingua pour la Beauté. Dès ce moment, elles ne jouïrent plus de la tranquillité d'esprit, ni de l'aimable indolence, qui les rendoient autrefois ſi heureuſes; elles donnoient un mauvais tour à leurs paroles & à leurs actions les plus innocentes, & ſi l'une excelloit en quelque choſe, l'autre ne manquoit pas de le regarder d'un œuil d'envie. Ces manieres desobligeantes produiſirent d'abord un air grave & ſerieux, qui degenéra bientôt en froideur, & aboutit enfin à une haine irréconciliable.

Ces deux Rivales ſur le chapitre de la Beauté ſe reſſembloient tant, pour l'air, la mine & la taille, que ſi vous parliez d'elles en leur abſence, le même discours qui ſervoit à décrire l'une ne pouvoit que vous donner une idée de l'autre. Vous auriez cru qu'il étoit presque impoſſible de les

distinguer, ſi vous les aviez vûës chacune à part, quoi qu'elles fûſſent très-différentes à les examiner toutes deux à la fois. Le beau Sexe ſe divertiſſoit d'autant plus de leur inimitié, que l'une ne pouvoit dire aucun mal de l'autre, qu'il ne rejaillît ſur elle-même. Elles paſſoient les nuits entieres ſans dormir, occupées à chercher de nouvelles parures afin de l'emporter l'une ſur l'autre ; & à inventer de nouveaux ſtratagêmes pour rapeller les Admirateurs, qui avoient préferé les charmes de l'une à ceux de l'autre dans la derniere Aſſemblée ou elles s'étoient vûës. Chacune, ravie d'entendre blâmer ſa Rivale, & au deſeſpoir à l'ouïe de ſes éloges, elles ne ſe rencontroient jamais, que leur teint n'en ſoufrît. Les bienſéances que les Femmes obſervent engageoient ces deux jeunes Filles à étoufer leur reſſentiment, & à ne permettre pas qu'il éclatât en une Guerre ouverte, quoi qu'elles enduraſſent toutes les douleurs de la Haine. Les Meres, comme il ne manque jamais d'arriver, prirent parti dans la Querelle, & appuïerent les differentes prétentions de leurs Filles avec toute la dépenſe mal entendue que des Gens riches, qui n'ont pas le goût trop bon, peuvent ſoutenir. Ces jeunes Beautez, miſes comme des Reines du Mois de *Mai*, avec des Habits de toute ſorte de couleurs voïantes, & ſuivies de leurs Meres, alloient tous les Dimanches à l'Egliſe, pour expoſer leurs traits au Jugement de tout l'Auditoire.

Au

Au milieu de leurs éforts mutuels, il arriva qu'un jour, aux Prieres publiques, *Philis* toucha le cœur d'un de nos *Indiens* Occidentaux, qui paroiſſoit dans toute la magnificence capable d'éblouïr une Perſonne qui ne ſait pas distinguer la propreté des Habits d'un éclat ridicule. *Philis* ne pût ſe défendre contre le brillant de cet *Americain*, vêtu d'un Habit d'Eté qu'on porte dans les Iſles; & lui-même trop atentif aux charmes de ſa Belle, ne pût jamais en être detourné, par tous les airs étudiez & les minauderies de *Liſette*. Bientôt après, celle-ci eut la mortification de voir ſa Rivale épouſer ce riche *Indien*, pendant que tous les Hommes, qui lui faiſoient la Cour, ſe bornoient à l'admirer, ſans qu'aucun la demandât en mariage. Quoi qu'il en ſoit, *Philis* fut transportée aux *Barbades* avec ſon Epoux : *Liſette*, qui ne perdoit aucune occaſion de s'informer de ſon état, eut le chagrin d'aprendre qu'elle étoit ſervie par un nombreux cortége d'Esclaves, qui rafraichiſſoient l'air autour de ſa Perſonne, avec des Eventails, lors qu'elle vouloit dormir, & qui la charrioient de Lieu en Lieu, dans toute la magnificence barbare de ce Païs-là. *Liſette*, incapable de ſoutenir ces avis réïterez, emploïa tous ſes artifices & ſes charmes pour tendre des piéges à quelque riche Habitant de la même Iſle, dans la ſeule vûë de s'oppoſer encore une fois à ſa Rivale avant que de mourir. Elle réuſſit dans ſon deſſein, & fut ma-

riée à un Gentilhomme, dont les terres étoient contigues à celles de l'Epoux de ſon Ennemie. Ces deux Beautez, redevenues Voiſines & toûjours irreconciliables, chercherent toutes les occaſions de l'emporter l'une ſur l'autre; & mon discours ne finiroit pas, ſi je voulois entrer dans ce détail; mais à la longue il arriva qu'un Vaiſſeau Marchand fut adreſſé à un Ami de *Philis*, avec ordre de lui donner la crême de toutes les Etoffes qu'il y auroit, avant que *Liſette* pût être avertie de leur arrivée. Cet Ami s'aquita de ſa commiſſion, & *Philis* ſe vit en peu de jours vêtue du plus beau & du plus riche Brocard qui eut jamais paru dans ces Quartiers-là. *Liſette*, hors d'état de parvenir à la magnificence de ſon Antagoniste, devint languiſſante & chagrine à la vûë de ce ſpectacle. Elle communiqua ſa douleur à une fidèle Amie, qui, par la liaiſon où elle étoit avec la Femme du Marchand de *Philis*, lui procura un reste du même Brocard que celle-ci avoit eu. *Philis* ne manquoit jamais de paroître dans tous les Lieux publics, où elle étoit aſſûrée de trouver *Liſette*; qui, aujourd'hui en état de ſoutenir l'afront, ſe rendit à un Bal avec un Manteau noir tout uni d'une Etoffe de ſoie, accompagnée d'une jolie Négre qui avoit une Jupe de ce riche Brocard, dont *Philis* étoit revêtue. Cet objet attira les yeux de tout le monde; la malheureuſe *Philis* s'évanouît de chagrin, & fut emportée chez elle à demi-

morte:

morte. Auſſitôt qu'elle eut repris ſes forces, elle abandonna ſon Mari, pour s'embarquer ſur un Vaiſſeau qui étoit à la Rade, & il n'y a que peu de jours qu'elle eſt arrivée à *Plymouth*, inconſolable & au deſeſpoir.

R.

LXIV. DISCOURS.

Qualis ubi audito venantum murmure Tigris
Horruit in maculas. —— —— —— ——

STAT. Theb. L. II. 128.

Elles reſſemblent à une Tigreſſe, qui, à l'ouïe du bruit que font les Chaſſeurs, frémit de rage, & dont la peau ſe couvre de nouvelles taches.

L'Hiver dernier j'allai voir un Opera qu'on jouoit ſur le Théatre du *Marché au Foin*, où je ne pûs éviter de prendre garde à deux Partis de très-belles Dames, placées dans les Loges des deux côtez, à l'oppoſite les unes des autres, & qui ſembloient rangées en bataille pour en venir aux mains. Après les avoir un peu obſervées, je m'aperçus qu'elles diféroient dans la ſituation de leurs mouches; puis que les unes les avoient au côté droit, & les autres au côté gauche du front. Je remarquai d'ailleurs qu'elles ſe lançoient des regards ménaçans, & que leurs mouches

étoient un Signal, qui ſervoit à distinguer les Partis, les Amies des Ennemies. Dans les Loges du milieu, entre ces deux Corps oppoſez, il y avoit pluſieurs Dames, dont les mouches étoient ſemées indiféremment de l'un & de l'autre côté du viſage, & qui ſembloient n'avoir aucun autre deſſein que celui de voir l'Opera. Je trouvai au bout du compte que les *Amazones* placées à ma droite, étoient du Parti des *Whigs*; que celles, qu'il y avoit à ma gauche, appuïoient la Cauſe des *Torys*; & que les autres, qui occupoient les Loges du milieu, obſervoient la Neutralité, puis que leurs viſages ne s'étoient pas déclarez. Cependant je m'aperçus dans la ſuite que le nombre de ces dernieres diminuoit, & qu'elles ſe joignoient à l'un ou à l'autre des deux Partis; en ſorte que leurs mouches, qui étoient d'abord également diſperſées, ne ſont aujourd'hui que ſur le côté *Whig* ou *Tory* du viſage. Les méchantes Langues diſent, que les Hommes, dont les Belles prétendent gagner les cœurs, ſont d'ordinaire la cauſe qu'un côté de leur viſage eſt ainſi deshonoré, & ſoufre une eſpèce de disgrace, pendant que l'autre eſt l'unique objet de tous leurs ſoins: Elles ajoutent même que les mouches tournent à la droite ou à la gauche, ſuivant les principes de l'Homme qui eſt le plus en faveur. Mais quelques motifs que puiſſent avoir un petit nombre de Coquettes bizarres, qui ne s'ornent pas tant de mouches pour le Bien pu-

public, que pour leur avantage particulier; il eſt certain qu'il y a pluſieurs Femmes d'honeur qui en mettent dans la ſeule vûë de ſe déclarer pour les intérêts de leur Patrie. Ce n'eſt pas tout, quelques-unes, à ce que j'ai ouï dire ſont ſi attachées à leur Parti, & ſi éloignées de ſacrifier leur zèle pour le Public à leur paſſion pour aucun Homme, qu'en dernier lieu, dans une Minute de Contract de Mariage, une Dame a ſtipulé de ſon Promis, „ qu'elle ſeroit „ en pleine liberté de mettre ſes mouches „ du côté qu'il lui plaira, ſans qu'il s'en „ puiſſe formaliſer, quelques idées qu'il „ aît à cet égard.

Je ne dois pas oublier ici, que * ROSALINDA, célèbre Partiſane des *Whigs*, eſt aſſez malheureuſe pour avoir, ſur le côté *Tory* de ſon front, un très-joli Signe, fort remarquable, qui a donné ſouvent occaſion à de lourdes bévûës, & fourni matiere à ſes Ennemis de la calomnier, comme ſi elle avoit trahi les intérêts des *Whigs*. Mais quoi que cette mouche naturelle puiſſe déſigner, tout le monde eſt convaincu que ſes principes ſur le Gouvernement ſont toûjours les mêmes. Cela n'empêche pas que ce malheureux Signe n'aît trompé bon nombre de Sots, & qu'il n'en aît engagé quelques-uns, ſeduits, pour ainſi dire, par ce faux Pavillon, à raiſonner avec elle ſur ce qu'ils croïoient l'Esprit de ſon Parti, lors

* Ce mot tiré de l'*Italien* ſignifie une *belle Roſe*.

lors que tout d'un coup elle eſt venue à lâcher une bordée de ſon Artillerie, & les a coulez à fond. Du reste, ſi ROSALINDA eſt infortunée à l'égard de ſon ſigne, *NIGRANILLA eſt auſſi malheureuſe à cauſe d'un bouton, qui l'oblige, malgré qu'elle en aît, de mettre une mouche ſur le côté *Whig*.

J'ai ouï dire que pluſieurs Matrones vertueuſes, qui croïoient autrefois que cette maniere artificielle de ſe tacheter le viſage étoit illégitime, l'aprouvent aujourd'hui, & que, par un principe de zèle pour leur Cauſe, elles ſuivent une Mode, que le ſoin de leur Beauté n'avoit jamais pû leur impoſer. Une ſi plaiſante Déclaration de guerre, entre les Dames, me fait ſouvenir de ce que *Stace* nous dit de la Tigreſſe, dans les paroles que j'ai miſes à la tête de ce DISCOURS.

Mais pour revenir à ce ſoir que j'étois à l'Opera, je voulus compter les mouches qu'il y avoit de part & d'autre, & je trouvai que les mouches des Viſages *Torys* l'emportoient d'une vingtaine ſur celles des *Whigs*. Il eſt vrai que le lendemain matin je ne vis presque aux Marionettes que des Viſages mouchetez à la maniere de ces derniers; ce qui ſervoit d'ample compenſation pour une ſi petite différence. D'ailleurs, je ne ſai point ſi les Dames s'y étoient retirées pour rallier leurs forces; mais

* Ce mot tiré du *Latin* ſignifie une *Vieille noire*.

mais dès le ſoir même elles ſe rendirent à l'Opera en ſi grande foule, qu'elles l'emporterent de beaucoup ſur leurs Ennemies.

Quoi qu'il en ſoit, j'apréhende que cette Rélation des mouches, qui ſervent à distinguer les Partis, ne paroiſſe incroïable à ceux qui vivent loin du beau monde; mais à cauſe de cela même qu'elle eſt fort ſinguliere, & qu'on n'en verra peut-être jamais un Exemple, j'aurois cru de manquer au devoir d'un fidèle SPECTATEUR, ſi je ne l'avois donnée ici tout du long.

J'ai déja tâché de faire voir, dans quelques-uns de mes DISCOURS, le ridicule de cette rage de Parti qui obſede les Femmes, en ce qu'elle ne ſert qu'à redoubler la haine & les animoſitez qui regnent entre les Hommes, & qu'à dépouiller, en grande partie, le beau Sexe de ces divins charmes que la Nature lui a prodiguez.

Lors que les *Romains* & les *Sabins* étoient en guerre les uns avec les autres, & ſur le point d'en venir à une Bataille, leurs Femmes ſe mirent entre les deux Armées, & les ſuplierent, avec tant de larmes, d'avoir compaſſion de leur état, qu'elles prévinrent le carnage qui menaçoit les deux Partis, & les réünirent enſemble par une bonne & ſolide Paix.

C'eſt un glorieux Exemple que je voudrois recommander à nos *Bretonnes*, dans un tems que leur Patrie eſt dechirée par de ſi cruelles Factions, qu'on s'estimera mal-

heureux, ſi elles continuent, d'y avoir pris naiſſance. Les *Grecs* jugeoient ſi bien que les Femmes ne devoient ſe mêler d'aucune Diſpute, ſoit à l'égard du Public ou des Particuliers, que ce fut pour cette raiſon, entre autres, qu'ils leur défendirent, ſous peine de la vie, d'aſſiſter aux Jeux *Olympiques*, quoi que ce fuſſent les Divertiſſemens publics de toute la *Gréce*.

D'ailleurs, puis que nos *Angloiſes* ſurpaſſent les Femmes de toutes les autres Nations en Beauté, elles devroient auſſi tâcher de les vaincre dans toutes les bonnes qualitez propres à leur Sexe, & de ſe diſtinguer par la tendreſſe envers leurs Enfans & la fidelité envers leurs Maris, plûtôt que par un zèle furieux de Parti. Les Vertus des Femmes ſont pour le Domeſtique, où elles trouveront toûjours de quoi s'exercer ſans franchir leurs bornes. Mais ſi elles ont envie de témoigner leur zèle pour le Public, que ce ſoit plûtôt contre les Ennemis déclarez de leur Religion, de leur Liberté & de leur Patrie, que contre leurs Amis & leurs Alliez, ou du moins les Membres du même Corps & de la même Egliſe. Dans un cas extraordinaire, où les *Romains* étoient preſſez par un Ennemi étranger, les Dames fournirent volontairement toutes leurs Bagues & leurs Joïaux pour aſſiſter le Public; Action, qui parut ſi louable aux yeux du Senat, qu'il ordonna d'abord qu'on prononceroit à l'avenir des Oraiſons funebres à l'honeur des Femmes;

mes; ce qui avoit été jusques-là un Privilége attaché aux Hommes. Si nos Dames *Angloises*, au lieu de se distinguer les unes des autres par la diférente situation de leurs mouches, avoient à cœur l'intérêt du Public jusqu'à sacrifier leurs Coliers de perles pour abatre l'Ennemi commun, quels Actes ne devroit-on pas enregistrer en leur faveur?

Puis que mon Sujet me rapelle quelques passages des Anciens à cet égard, je raporterai un Endroit mémorable qui se trouve dans l'Oraison funébre que *Periclès* prononça, à l'honeur de ces braves *Atheniens* qui s'étoient signalez dans une Bataille contre les *Spartiates*. Après avoir harangué ses Auditeurs de tous les Ordres, & leur avoir dit de quelle maniere ils devoient agir pour la Cause publique, il se tourna vers les Femmes, & leur donna cet avis : „ Pour ce qui vous regarde, *ajouta-*
„ *t-il*, voici quel est mon conseil en peu
„ de mots: N'aspirez qu'à ces Vertus qui
„ sont particulieres à votre Sexe; suivez
„ la Modestie qui vous est naturelle, &
„ croïez que le plus grand Eloge, que
„ vous puissiez obtenir, est qu'on ne dise
„ rien de vous, ni en bien, ni en mal.

C.

LXV. DISCOURS.

—— —— Caput dominâ venale ſub haſtâ.
Juv. III. 33.

C'eſt un Eſclave que l'on expoſe en vente.

L'Autre jour, en paſſant ſous une des Portes de *Londres*, qu'on apelle * *Ludgate*, j'entendis un Homme qui demandoit l'aumône à gorge déploïée, & dont il me ſembla que la voix ne m'étoit pas inconnue. Lors que je fus près de la Grille, il m'apella par mon Nom, & me ſuplia de vouloir donner quelque choſe aux pauvres Priſonniers. Je lui accordai ſa demande, & plein de honte pour lui, je mis un demi-Ecu dans le Tronc. Je ne pûs m'empêcher de reflechir d'abord ſur l'étrange diſpoſition de quelques Hommes, & la baſſeſſe qu'ils témoignent dans toute ſorte d'états. Celui qui me demandoit l'aumône peut avoir cinquante ans, ſi je ne me trompe; nous nous étions fort connus jusques à l'âge de vingt-cinq ans, ou environ; & alors il lui échut un Bien conſiderable, par la mort d'un de ſes Proches. Il n'eut

* Il y a une Priſon, où l'on met les Priſonniers pour Dettes, & ceux qui ne ſont pas coupables de Crimes capitaux.

n'eut pas plûtôt cette bonne fortune, qu'il ſe plongea dans toute ſorte d'excès; Incivil envers ſes Superieurs, & inſolent avec ceux qui étoient au-deſſous de lui, il ſe quérelloit ſouvent avec des Yvrognes, il caſſoit la tête des Garçons qui tirent le vin dans les Cabarets, il faiſoit le Rodomont, & juroit comme un Chartier. La même baſſeſſe d'esprit, qui l'avoit rendu fier & hautain au milieu de l'abondance, le rendit lâche, auſſi bien qu'éfronté, dans la miſere. Quoi qu'il en ſoit, ceci m'obligea d'examiner en genéral la ſituation où ſe doivent trouver ceux qui ſont endettez, quels temperamens ſont les plus ſujets à tomber dans ce desordre, & le malheur qu'il y a de languir ſous le poids d'un tel fardeau. Pour moi, qu'une averſion naturelle éloigne de tout commerce de la vie, qui fait du bruit, & que la plûpart des Hommes recherchent, je ne ſuis point expoſé à de groſſes dépenſes; toutes mes affaires ſe bornent dans un petit cercle; j'ai un honête-Homme à la Campagne qui a ſoin de recevoir mes revenus; je lui donne de bons Garans afin qu'il me les païe tous les Quartiers, & lors qu'il m'aporte une Quitance toute dreſſée, je la ſigne. D'ailleurs, j'ai un joli aſſortiment de Chemiſes, de Cravates, de Mouchoirs & de Bas, tout cela bien numeroté, & je tiens un compte exact du Linge que je donne une fois la ſemaine à ma Blanchiſſeuſe, ou que j'en reçois. De ſorte que mes affaires, qui

ne me cauſent presque aucune distraction, me laiſſent tout le loiſir qu'il faut pour obſerver la conduite des autres à l'égard de leurs Equipages & de leur Dépenſe.

Lors que je me promene, & que je vois la fatigue de ceux qui m'environnent dans les rues de cette grande Ville,

„ Où chacun court, avec la même ardeur,
„ Après le Bien, l'Eclat & la Grandeur;
„ Mais où ſuivant une route diverſe,
„ L'un y parvient, & l'autre s'y renverſe:

Lors, dis-je, que je conſidere ce nombre infini de Perſonnes & d'inclinations, avec les peines que les uns & les autres ſe donnent pour arriver à tous ces buts, marquez dans les Vers du Poëte *Denham*, que je viens de citer, je ne m'étonne pas beaucoup des efforts qu'ils emploient pour s'enrichir; mais ma ſurpriſe eſt extrême de voir des Hommes qui ne craignent pas de s'endetter. On jugeroit là-deſſus que celui qui emprunte ignore que, dès le moment qu'il ne païe pas au terme précis, ſon Créancier a droit ſur ſon honeur, ſa liberté & ſon Bien, à proportion de la Somme dûë. On croiroit qu'il ne ſait pas, que ſon Créancier peut dire de lui, ſans calomnie, qu'il eſt injuste; & le faire arrêter, ſans être coupable d'une inſulte. Malgré tout cela, on voit des Hommes aſſez ennemis d'eux-mêmes, pour vivre dans ces craintes continuelles, & en augmenter tous les jours

la

la cauſe. Peut il y avoir un état plus bas & plus ſervile, que celui de n'oſer enviſager un autre Homme ? C'eſt pourtant la malheureuſe ſituation où ſe trouve quelquefois un Debiteur à l'égard de plus de vingt Perſonnes. D'ailleurs, il peut arriver que des Hommes d'un très-bon naturel s'endettent, par une démarche imprudente dans quelque affaire capitale de la vie, ſoit qu'ils aient cautionné pour un autre, ou fait quelque choſe de cette nature; mais ces Exemples ſont ſi particuliers, qu'ils ne tombent pas ſous des reflexions générales: Pour un ſeul de ces Cas, il y en a dix, où un Homme, pour ſoutenir la pompe comique de ſon train & de ſa grandeur, ſêche & pâlit dans la crainte que ſes Créanciers importuns ne viennent fraper à ſa Porte. Le Debiteur eſt le Criminel du Créancier, & tous les Juges n'ont de l'autorité que pour prononcer ſa condamnation. L'intérêt même de la Societé le demande, & s'il jouït de ſa liberté, il n'en eſt pas moins redevable à ſon Créancier, qu'un Aſſaſſin doit la vie à ſon Prince qui lui fait grace.

Nos Gentilshommes ſont presque tous endettez, & il y a pluſieurs Familles, où cet Engagement eſt devenu comme héréditaire, & ſe perpétue d'une Génération à l'autre. Le Pere hypotheque ſes Fonds dès la plus tendre jeuneſſe de ſon Fîls aîné; & celui-ci ſe marie d'abord qu'il eſt Majeur, pour dégager ſes terres, & trouver

les

les moïens de païer les Dots de ſes Sœurs. Cela n'empêche pas, s'il vous plait, qu'il ne puiſſe donner dans la débauche des Femmes, tenir table ouverte, & nourrir une meute de Chiens, en véritable Gentilhomme *Anglois*, jusqu'à ce qu'il aît engagé la moitié de ſon Domaine. Il ne laiſſe au bout du compte à ſon Heritier que la même Dette, que ſon Pere avoit déja contractée, & qui paſſe de l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'il s'éleve dans la Famille un Homme plus debordé qu'aucun de ſes Prédeceſſeurs qui abîme tout l'Heritage, ou quelque Homme de bon ſens, qui, honteux de le poſſeder en ſocieté avec des Créanciers, le délivre de leurs mains, par une bonne économie. Voilà mon Ami le Chevalier FREEPORT, qui, depuis bien des années, fait un Commerce d'une vaste étenduë, & qui, malgré tous les embarras qu'on y trouve, & la mauvaiſe foi qui regne aujourdhui dans le Monde, n'a jamais été Défendeur dans aucun Procès: Il n'y a pas une ſeule Perſonne qui aît eu le moindre ſujet de ſe plaindre de ſa conduite. C'eſt un Exemple auſſi rare, & auſſi louable à proportion dans un Citoïen, qu'il le ſeroit pour un Genéral d'Armée de n'avoir jamais eu le deſſous dans aucune Bataille.

Quelle différence n'y a t-il pas entre cet honête Chevalier & *Janot* * *Truepeny*, qui a été ſon Ami & le mien depuis notre enfan-

* Ce Nom ſemble déſigner ici un Homme qui eſt *franc comme l'or*.

fance ; mais qui n'a jamais ſû profiter de nos bonnes leçons ? *Janot* eſt d'un naturel ſi doux, ſi facile & ſi adonné aux Femmes, qu'il n'a rien à lui. Son tems, ſon bien, ſa reputation & ſes talens ſont toujours au ſervice du premier venu. Lors qu'il étoit à l'Ecôle, il avoit le fouet deux ou trois fois la ſemaine, pour vouloir excuſer les bévûës de ſes Camarades ; depuis qu'il eſt entré dans les affaires du Monde, il a été, deux ou trois fois dans une année, à la merci des Sergens, pour avoir ſervi de Caution à d'autres ; & je me ſouviens que, pour obliger un de ſes Amis, attaqué d'un mal honteux, il lui aportoit lui-même tous les remédes, dont il avoit beſoin, de chez l'Apoticaire, avec cette inſcription, „ Bo- „ lus ou Electuaire pour Mr. *Truepeny*. " Ce n'eſt pas tout, il avoit un Heritage aſſez conſiderable, qu'il reduiſit à rien, parce qu'il croïoit bonnement tous ceux qui formoient des prétentions ſur lui. Cette facilité crédule gâte tout le mérite qu'il a d'ailleurs ; toûjours la Victime des autres, il n'a jamais rendu ſervice qu'à des ingrats, ſans avoir fait une bonne action.

Je finirai ce DISCOURS par un reproche aſſez vif, que je lui entendis faire à un de ſes Créanciers, après avoir paſſé une nuit entre les mains des Sergens, qui l'avoient arrêté, à ſa pourſuite, quoi qu'il eût dû s'attendre à un procedé plus honête de ſa part. „ Monſieur, *lui dit-il*, votre ingra- „ titude pour tous les ſervices que je vous

„ ai

„ ai rendus, ne m'empêchera pas de vous
„ remercier du bon office que vous venez
„ de me rendre, en me convaincant qu'il
„ y a un tel Homme que vous au Monde.
„ Je vous ſuis obligé de la défiance que
„ j'aurai toute ma vie pour les autres, &
„ de la reſolution où je ſuis de ne m'en-
„ detter jamais avec qui que ce ſoit.

R.

LXVI. DISCOURS.

—— —— Animum picturâ paſcit inani.
VIRG. Æneïd. I. 468.

Il repait ſon eſprit d'une vaine chimere.

LOrs que le mauvais tems m'empêche d'aller à la promenade, je fais ſouvent partie avec deux ou trois bons Amis, pour examiner des Curioſitez qu'on peut voir à l'abri de la pluie. Je me divertis ſur tout à la vûë des Tableaux, & il m'eſt arrivé, lors que le tems m'a paru fixé à la pluie, d'entreprendre le voïage d'un jour, pour aller voir une Galerie ornée de Pièces des plus habiles Maîtres. De cette maniere, lors que le Ciel eſt couvert de nuages, que la Terre eſt inondée de pluies, & que toute la Nature ſemble porter le deuil, je paſſe de ce triſte ſpectacle dans le Monde enchanté de l'Art; où je trouve des Païſages verdoïans, de ſuperbes Triomphes, de

de beaux Visages, & tous ces autres Objets qui rempliſſent l'Esprit d'idées agréables, & qui diſſipent cette noire mélancholie qui ne manque presque jamais de l'envahir dans ces tems ſombres & fâcheux.

Il y a déja quelques ſemaines que je me donnai ce regal, qui s'empara ſi bien de mon Imagination, qu'il y forma un de ces Rêves du matin, que je communiquerai à mes Lecteurs, plûtôt comme le premier craïon d'un Songe, que comme une Pièce achevée.

Il me ſembla donc qu'on m'introduiſoit dans une longue & vaste Galerie, dont l'un des côtez étoit rempli de Pièces de tous les Peintres fameux qui vivent aujourd'hui, & dont l'autre étoit garni des Ouvrages des plus habiles Maîtres qui ſont morts.

Vers l'endroit où étoient les premiers, je vis pluſieurs Perſonnes occupées à tirer, à enluminer & à deſſiner; mais du côté des autres, je ne pûs découvrir qu'un ſeul Vieillard, qui travailloit avec une extrême lenteur, & dont les coups de pinceau étoient fort délicats.

Je reſolus d'examiner tous ces differens Ouvriers, & je m'apliquai d'abord à obſerver ceux qui ſe tenoient du côté des *Vivans*. Le premier que j'y vis étoit l'ORGUEUIL, qui avoit ſes cheveux nouëz derriere la tête avec un ruban, & qui étoit habillé à la *Françoiſe*. Tous les Viſages qu'il tiroit, ſe faiſoient remarquer par leur

ſou-

ſourire, & un certain air rejouï, qu'il donnoit indifféremment à toute ſorte d'âge, de condition & de Sexe. Cette *gaieté* paroiſſoit même dans ſes Juges, ſes Evêques, & ſes Conſeillers d'Etat: En un mot, tous les Hommes qu'il peignoit, reſſembloient à de *petits Maîtres*, & toutes les Femmes, à des *Coquettes*. La Draperie de ſes Figures, compoſée de toutes les couleurs éclatantes qui ſe peuvent mêler enſemble, répondoit très-bien à leurs Viſages; il n'y avoit pas un ſeul pli de l'Habit qui ne voltigeât, & qui n'eut, pour ainſi dire, quelque envie de ſe distinguer de tous les autres.

A la gauche de l'ORGUEUIL paroiſſoit un Ouvrier fort laborieux, qui étoit ſon humble Admirateur, & qui copioit d'après lui. Il étoit habillé en *Alleman*, & ſon Nom, que je trouvai aſſez rude, aprochoit un peu de celui de STUPIDE.

Le troiſième que j'aperçus, & qui étoit mis en véritable Scaramouche *Venitien*, s'apelloit FANTASQUE. Il avoit la main fort bonne pour la *Chimere*, & il s'exerçoit beaucoup à faire des grimaces & des contorſions. Il s'épouvantoit quelquefois lui-même à la vûë des Phantômes qui couloient de ſon Pinceau. En un mot, ſes Piéces les plus travaillées n'étoient tout au plus qu'un Songe éfraïant; & l'on ne pouvoit donner à ſes plus belles Figures, que le nom d'agréables Monstres.

Le quatrième de ces Artistes, que j'examinai

minai, avoit la main ſi legere & ſi promte, qu'il ne finiſſoit rien, & que la beauté du Portrait, qui devoit ſervir de Monument à la Posterité, s'évanouïſſoit plûtôt que celle de la Perſonne qu'il vouloit peindre. Il travailloit avec tant de précipitation, pour avancer beſogne, qu'il ne ſe donnoit pas le loiſir de netoïer ſes pinceaux ni de mêler ſes couleurs. Auſſi le nommoit-on l'AVARE.

J'en vis un autre, dans le voiſinage de celui ci, d'un naturel tout différent, vêtu à la *Hollandoiſe*, & qu'on nomma l'INDUSTRIEUX. Ses Figures étoient admirablement bien travaillées: S'il faiſoit le Portrait d'un Homme, il y marquoit jusques au moindre poil du viſage; & s'il repréſentoit un Vaiſſeau, il n'oublioit pas un ſeul merlin de tous les agrez. Il avoit garni d'ailleurs une bonne partie de la muraille de ſes Tableaux, qui contenoient des évenemens arrivez de nuit, & dont les Figures ne ſembloient paroitre qu'à la lueur des chandelles allumées en divers endroits de ces Pièces, & qui rendoient tant d'éclat, à cauſe des raïons du Soleil qui vinrent par haſard à tomber deſſus, qu'il ne s'en falut guères que, du premier coup dœuil, je ne criaſſe au feu.

Il y avoit divers autres Artiſtes de ce même côté de la Galerie, que je n'eus pas le loiſir d'examiner; mais je ne pûs m'empêcher de prendre garde à un, qui étoit fort occupé à retoucher les plus belles Piè-

ces

ces, quoi qu'il ne fît lui-même aucun Original. Son Pinceau chargeoit tous les traits qui ne l'étoient déja que trop, groſſiſſoit tous les défauts, & empoiſonnoit toutes les couleurs qu'il touchoit. Malgré tout le desordre qu'il faiſoit de ce côté-là, il ne tournoit jamais la vûë du côté de la Galerie, où ſe trouvoient les Ouvrages des Morts. Auſſi ſon Nom étoit-il l'ENVIEUX.

Après avoir parcouru en gros toutes ces Pièces, je n'eus pas plûtôt jetté les yeux de l'autre côté, qu'il me ſembla d'être environné d'une foule de Spectateurs, & que toutes ces Figures d'Hommes & de Femmes, que je regardois, paroiſſoient en chair & en os. On voïoit tout de ſuite dans une rangée celles de *Raphaël*, dans une autre celles du *Titien*, & dans une troiſième celles de *Gui Rheni*. Des Pièces d'*Hannibal Carrache*, de *Correggio*, & de *Rubens* ſervoient à garnir divers endroits de la muraille. En un mot, il n'y avoit pas un ſeul habile Peintre, de tous ceux qui ſont morts, qui n'eut contribué à l'ornement de ce côté de la Galerie. Les Perſonnes, qu'ils y ont repréſentées, ne differoient entre elles que pour la taille, la mine, le teint & les Habits. D'ailleurs, tout y étoit animé, & ne ſembloit avoir beſoin que de la reſpiration.

A la vûë d'un bon Vieillard, qui ſe traînoit d'une Peinture à l'autre, qui en retouchoit quelques endroits, & qui étoit

ſeul

ſeul dans ce quartier, je ne pûs m'empêcher d'être atentif à tous ſes mouvemens. Son Pinceau me parut ſi leger, que ſes coups étoient imperceptibles, & qu'après avoir touché un million de fois au même endroit, à peine y pouvoit-on obſerver quelque différence. Mais occupé ſans ceſſe à cet ouvrage, il éfaçoit à la longue le moindre petit luſtre discordant qu'il y avoit: Il ajoutoit même un brun ſi naturel aux ombres, & adouciſſoit ſi bien les couleurs, qu'il rendoit chaque Figure plus parfaite qu'elle ne l'étoit d'abord au ſortir des mains de l'Ouvrier. A meſure que je contemplois ce venerable Vieillard, je découvris, par la longue treſſe de cheveux qui lui pendoit ſur le front, que c'étoit le TEMS.

Je ne ſai ſi le ſommeil m'abandonna ici, parce que le fil de mon Songe étoit interrompu, mais frapé de l'idée de ce vieux Phantôme, je m'éveillai tout d'un coup.

C.

LXVII.

LXVII. DISCOURS.

—— —— —— —— Quis talia fando
Myrmidonum Dolopumve, aut duri miles Ulyſſei
Temperet à lacrymis? —— —— ——
VIRG. Æneïd. L. II. 6, --8.

Où eſt le Soldat, Myrmidon, *ou* Dolope, *ou du cruel* Ulyſſe, *qui pût retenir ſes larmes, au recit d'un pareil Evenement*?

DEpuis que * j'ai parlé de cet ancien Manuſcrit, qui contient la Vie ſecrette de *Pharamond*, je l'ai lû avec plus de ſoin, & perſuadé que les Hommes ſe gouvernent, dans tous les Siècles, par les mêmes Paſſions, j'en ai recueilli divers Endroits, qui peuvent ſervir à nous inſtruire. L'Ami, de qui je l'ai reçu, m'a donné le Caractère d'*Eucrate*, le Favori de ce Prince, qu'il a extrait d'un Auteur qui vivoit dans cette Cour. Il ne ſera pas mal-à-propos d'inſerer ici quelques particularitez, qu'on y trouve à l'égard de l'un & de l'autre, & qui peuvent aider à mieux entendre le fin de leurs Converſations, que je pourrai publier dans la ſuite. Quoi qu'il en ſoit, voici de quelle maniere cet Auteur s'exprime.

„ Lors

* Voïez p. 389, *&c.*

„ Lors que *Pharamond* avoit envie de
„ paſſer une heure ou deux loin du tumul-
„ te des affaires, & de l'embarras des Ce-
„ remonies, il ſe mettoit la main ſur le
„ viſage, ou s'appuïoit d'un air negligé
„ ſur une Fenêtre, ou faiſoit quelque au-
„ tre action de cette nature, qui paroiſſoit
„ indifférente à tout le monde, mais qui
„ ſervoit de Signal au fidèle *Eucrate*. Là-
„ deſſus, celui-ci ſe retiroit à ſon Aparte-
„ ment, où le Roi ne manquoit pas de ſe
„ rendre, & où il donnoit audience à plu-
„ ſieurs Perſonnes qu'*Eucrate* y admetoit,
„ par un Escalier dérobé, lors que les
„ Gardes, choquez de leur mauvaiſe mi-
„ ne, leur refuſoient l'entrée du Palais.
„ C'eſt auſſi pour cela que *Pharamond* apel-
„ loit cet Endroit privilegié la Porte des
„ Malheureux, & qu'il accuſoit ſon Mi-
„ niſtre de ſe laiſſer corrompre par leurs
„ préſens, qui conſiſtoient en larmes. En
„ effet, *Eucrate* étoit l'Homme du Mon-
„ de le plus compatiſſant, ſi vous en ex-
„ ceptez ſon genéreux Maître, dont les
„ entrailles s'embraſoient à l'ouïe de la
„ moindre miſere. D'ailleurs, *Eucrate*
„ avoit un ſoin tout particulier, que ces
„ indignes Mendians & ces prétendus Af-
„ fligez, qui hantent d'ordinaire les Cours
„ & y ſollicitent des Penſions, pour entre-
„ tenir leur fainéantiſe ou leur débauche,
„ n'obtinſſent aucune faveur à celle de ſon
„ Prince: Mais il étoit le Patron de tous
„ ceux qu'un accident imprévû plongeoit

„ dans l'adverſité, des Enfans abandonnez
„ ou haïs de leurs Peres, des Femmes mal-
„ traitées de leurs cruels Maris, des Ri-
„ ches qu'un Naufrage ou qu'un Incendie
„ rendoit pauvres, en un mot de ceux qui
„ n'avoient aucun apui dans le Monde, &
„ qu'il voïoit expoſez à quelque revers de
„ cette nature, auquel la vie des Hommes
„ eſt ſujette. On peut dire même qu'il dis-
„ poſoit ſi bien de la liberalité de ſon Prin-
„ ce à cet égard ſans être envié, qu'on ne
„ ſe mettoit guère en peine de ſavoir ce
„ qu'un autre n'auroit pas voulu faire, &
„ par quels moïens les Perſonnes afligées
„ étoient ſecourues.

„ Un ſoir que *Pharamond* ſe rendit à
„ l'Apartement d'*Eucrate*, il le trouva ſi
„ abatu, qu'il lui demanda, avec cet agréa-
„ ble ſouris qui lui étoit naturel, *D'où vient*
„ *qu'*Eucrate *eſt mélancholique ? Y a-t-il*
„ *quelque Malheureux que* Pharamond *ne*
„ *ſoit pas en état de ſoulager* ? Je le crains,
„ répondit le Favori; Il y a là dehors un
„ Gentilhomme, de bonne mine, bien mis,
„ qui paroît être à la fleur de ſon âge, &
„ prêt à ſuccomber ſous le poids de quel-
„ que rude affliction: Tous ſes traits mar-
„ quent l'agonie de ſon Esprit; mais il me
„ ſemble qu'il eſt plus diſpoſé à fondre en
„ larmes, qu'à tomber dans le deſeſpoir.
„ Je lui ai demandé ce qu'il ſouhaitoit; Il
„ m'a dit qu'il vouloit parler à *Pharamond*.
„ Je l'ai prié de m'entretenir de ſon affai-
„ re; mais à peine a-t-il pû me dire, *Eu-*

„ *crate*

„ *crate*, daignez me préſenter au Roi, mon
„ Avanture eſt trop accablante pour y re-
„ venir à deux fois, & je ne ſai pas même
„ ſi j'aurai la force de la raporter une ſeu-
„ le d'un bout à l'autre. Là-deſſus *Pharа-*
„ *mond* commanda qu'il entrât, & ce Gen-
„ tilhomme s'avança de l'air du monde le
„ plus interdit & le plus embarraſſé. Le
„ Roi, qui s'en aperçut d'abord, tâcha de
„ le rafermir par ſes manieres civiles &
„ obligeantes, & lui adreſſa le discours,
„ en ces termes: *Monſieur, que ma pré-*
„ *ſence ne vous intimide point, & qu'elle*
„ *n'augmente pas la douleur que je vois ré-*
„ *pandue ſur votre viſage: Souvenez vous*
„ *que vous parlez à votre Ami, & que vous*
„ *me trouverez tel, ſi je puis apporter quel-*
„ *que remede à votre affliction.* „ Oh, très-ex-
„ cellent *Pharamond*, repliqua ce Gentil-
„ homme, ne parlez point d'un Ami à
„ l'infortuné *Spinamont*: J'en avois un;
„ mais il n'eſt plus; cette main l'a tué,
„ mais *Pharamond* en eſt la cauſe. Je ne
„ viens pas vous demander grace; je viens
„ vous raconter la douleur qui m'accable,
„ & que je n'ai pas la force de ſoutenir:
„ Il n'y a plus, pour moi, ni joie ni plai-
„ ſir, dans ce Monde, tout ne m'y paroi-
„ tra qu'un Songe & qu'un vain Amuſe-
„ ment. Oh, Prince magnanime, ſoufrez,
„ que, malgré la bonté de votre naturel,
„ je vous taxe, dans l'amertume de mon
„ ame, d'avoir part à l'éfuſion de ce ge-
„ nereux ſang que cette malheureuſe main

„ a répandu aujourd'hui. Oh, plût à Dieu
„ que je l'euſſe perdue avant ce coup fa-
„ tal!" Après avoir fait ici une petite pau-
„ ſe, & recueilli un peu ſes idées, il re-
„ prit ſa narration avec plus de calme, &
„ la continua de cette maniere :

„ L'Affiction eſt accompagnée de quel-
„ que eſpèce d'autorité, & puis que tous
„ les Hommes y ſont ſujets, il n'y en a
„ pas un ſeul qui ne ſoit obligé de lui don-
„ ner audience: Je ſuis bien perſuadé que
„ *Pharamond* eſt toûjours diſpoſé à l'en-
„ tendre. Sâchez donc que j'ai eu le mal-
„ heur de tuer ce matin en Duel l'Hom-
„ me du Monde que j'aimois le plus. J'ai
„ trop de retenue en préſence de Votre
„ Majeſté Roïale, pour vous dire que vous
„ me rendiez mon Ami, & que c'eſt vous
„ qui m'en avez privé: Je n'oſerois m'é-
„ crier, Eſt-ce que le pitoïable *Pharamond*
„ détruiroit ſes propres Sujets, & que le
„ Pere de la Patrie égorgeroit ſon Peuple?
„ Cependant vous faites l'un & l'autre. La
„ Fortune eſt ſi recherchée de tout le mon-
„ de, que toute la gloire & tout l'honeur
„ des Sujets ſont entre les mains de leur
„ Prince, parce qu'il diſtribue les graces
„ & les Emplois, qu'il éleve & abaiſſe tous
„ ceux qu'il veut. Ainſi les Monarques
„ ſont reſponſables de toutes les mauvai-
„ ſes Coutumes qui s'introduiſent dans
„ leurs Etats, au préjudice de leurs ordres.
„ Une Cour peut faire que la Mode & le
„ Devoir marchent d'un pas égal; & il

„ n'ar-

„ n'arrivera jamais qu'on y aprouve le
„ Crime, à moins qu'elle n'en ſoit com-
„ plice. Mais helas! dans le Roïaume de
„ *Pharamond*, par la tyrannie d'une mal-
„ heureuſe Coutume, qu'on apelle fauſ-
„ ſement un Point d'honeur, le Duelliſte
„ tue ſon Ami, & le Juge le condamne,
„ quoi qu'il aprouve ſon action. Que ſigni-
„ fient toutes les Loix, ſi les Violateurs
„ ne ſont expoſez qu'à la Mort, & que
„ la Honte, qui eſt le plus grand de tous
„ les maux, ſoit le partage de ceux qui les
„ obſervent? Pour moi, il m'eſt impoſſi-
„ ble d'exprimer les différentes ſortes de
„ tendreſſe & de regrèts que je ſens, lors
„ que je reflechis ſur les petites avantures
„ de ma vie paſſée avec mon Ami, & mon
„ Esprit en eſt ſi accablé de chagrin que
„ j'ai de la peine à me retenir en préſence
„ de *Pharamond.*" Là-deſſus il verſa un
„ torrent de larmes, & ſe mit à crier à
„ haute voix: Pourquoi eſt-ce que *Pha-*
„ *ramond* n'entendroit pas ces cruels ſou-
„ cis qui me rongent, & dont lui ſeul peut
„ délivrer les autres à l'avenir? Qu'il a-
„ prenne de moi jusqu'où vont les remords
„ de ceux qui ont tué leurs Amis par la
„ fauſſe douceur de ſon Gouvernement,
„ & qu'il ſe repréſente la Vangeance que
„ demande le ſang de tous ceux qui ont
„ peri par l'inexecution de ſes Loix.

R.

LXVIII. DISCOURS.

Heu quàm difficile eſt, crimen non prodere vultu!

OVID. Metam. L. II. 447.

Oh, qu'il eſt difficile, que l'air du viſage ne trahiſſe pas le ſecret du cœur!

IL y a divers Arts, dont tous les Hommes ſavent quelque choſe, ſans les avoir jamais apris. Tous ceux qui parlent ou qui raiſonnent ſont Grammairiens & Logiciens, quoi que les Regles de la Grammaire & de la Logique, telles qu'on les trouve dans les Livres & les Systemes, leur ſoient abſolument inconnues. C'eſt ainſi que chacun s'entend un peu en Phyſionomie, & qu'il ſe forme une idée du caractère, de l'humeur ou de l'état d'une Perſonne, ſur les traits de ſon viſage. Nous ne voïons pas plûtôt un Inconnu, que nous ſommes d'abord frapez de l'idée d'un naturel orgueilleux, reſervé, doux ou affable; & dès que nous entrons dans une compagnie d'Etrangers, nous ſentons de la bienveillance ou de l'éloignement, du reſpect ou du mépris, pour ces différentes Perſonnes, avant que nous leur aïions entendu prononcer un ſeul mot, ou que nous ſâchions même qui elles ſont.

Chaque Paſſion donne un air tout particulier au Viſage, & s'y découvre dans quel-

quelque trait qu'elle y forme. J'ai vû quelquefois un Oeuil maudire un quart d'heure de ſuite, & un Sourcil traiter un Homme de Miſerable Il n'y a rien de plus commun que de voir des Amoureux ſe plaindre, ſe vanger, languir, être au desespoir, & mourir, dans un profond ſilence. Pour moi, je me trouve ſi diſpoſé à juger de l'humeur & de la ſituation des Hommes par leurs yeux, que je me ſuis occupé quelquefois, depuis *Charing-Croſs* jusques à la *Bourſe*, à caractériſer dans mon Esprit tous ceux que j'ai rencontré ſur mes pas. Lors que je vois un Homme avec le front ridé & la mine rechignée, j'ai pitié de ſa Femme ; & lors que j'en vois un autre avec l'air ſerain & la mine riante, je penſe au bonheur de ſes Amis, de ſa Famille & de ſes Parens.

Je ne ſaurois me rapeller le Nom de cet ancien Auteur, qui, à la vûë d'un Etranger qui n'avoit pas ouvert la bouche en ſa compagnie, lui dit, *Parlez, afin que je vous voie:* mais il me ſemble, avec ſa permiſſion, qu'on nous peut mieux connoitre par nos regards, que par nos paroles, & que le discours eſt plus facile à déguiſer que la mine. Je croi d'ailleurs que l'air de tout le viſage eſt beaucoup plus expreſſif que chacun de ſes traits, & que le premier n'eſt autre choſe en genéral que la diſpoſition interieure de l'Esprit rendue viſible.

Ceux qui ont fait un Art de la Phyſionomie, & qui ont donné des regles pour ju-

ger de l'humeur des Perſonnes ſur leur viſage, ont eu plus d'égard aux traits & à quelques dispoſitions du corps, qu'à tout l'air de la Perſonne. *Martial* releve de pareilles circonſtances dans une jolie Epigramme qu'il a ſur un certain *Zoile*, dont il dit, „ qu'il avoit les cheveux roux & la „ barbe noire, qu'il étoit borgne & boi„ teux, & que ce ſeroit un grand haſard, „ ſi, avec tous ces défauts, il ſe trouvoit „ honête Homme.“ La voici en *Latin*:

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine læſus,
Rem magnam præſtas, Zoïle, ſi bonus es.
L. XII. Epig. 54.

J'ai lû ſur cette matiere un Auteur fort ingenieux, qui ſupoſe, Que tout Homme, dont le viſage a quelque raport avec la tête d'un Bœuf, d'une Brebis, d'un Lion, d'un Cochon, ou de quelque autre Animal, leur reſſemble pour l'Esprit, ou eſt ſujet aux mêmes paſſions qui dominent dans l'une ou l'autre de ces Créatures. Il donne enſuite le profil de pluſieurs Viſages de différente forme, & après en avoir un peu chargé la reſſemblance, il y découvre l'air & la mine de tous ces Animaux. Je me ſouviens à cette occaſion que l'Auteur de l'Histoire du fameux Prince de *Condé* nous dit, * que Son Alteſſe avoit la phyſiono-

* Pag. 10. de la ſec. Edition.

nomie d'un Aigle, & qu'Elle aimoit à l'entendre dire. On peut inferer de-là que ce Prince avoit quelque idée de l'Art dont il s'agit, & qu'à l'ouïe de ce Compliment qu'on lui faiſoit, il croïoit avoir quelque choſe dans la Mine qui marquoit ſa vigueur, ſon activité, ſa penétration & ſon origine Roïale. D'ailleurs, je laiſſe aux Philoſophes à décider, ſi le mouvement des esprits animaux, dans les différentes paſſions qui agitent les Hommes, contribue à former les traits du Viſage, lors que les chairs & les fibres en ſont tendres & pliables; ou ſi la même ſorte d'Ames requiert la même ſorte d'Habitation. Quoi qu'il en ſoit, je ne trouve rien de plus glorieux pour un Homme, que de donner, pour ainſi dire, le démenti à ſon Viſage, & d'avoir le cœur bon, équitable & honête, malgré tous les ſignes contraires que la Nature lui a imprimé ſur le front. C'eſt ce qui arrive ſouvent à ces Perſonnes, qui, au lieu de ſe chagriner de leur mauvaiſe mine, ou d'envier celle des autres, s'apliquent à cultiver leur Esprit, & à s'orner de beautez plus exquiſes & de plus longue durée. J'ai vû bon nombre de ces aimables Laides, & remarqué un certain air enjoué, dans un amas de traits auſſi bizarres qui aient jamais été unis enſemble, qui m'a plû infiniment davantage que tous les charmes & tout le vermeil d'une inſolente Beauté. On peut dire que la Vertu mérite un double Eloge, lors qu'elle ſe trouve dans un

Corps qui ſembloit destiné à la reception du Vice: En pluſieurs de ces Cas l'Esprit & le Corps ne paroiſſent pas faits l'un pour l'autre.

Socrate nous fournit en ſa Perſonne un Exemple de cette nature bien ſingulier. Il y eut de ſon tems un Phyſionomiste dans la Ville d'*Athenes*, qui découvrit, d'une maniere ſuprenante, l'humeur & les inclinations de bien des gens ſur leur ſimple apparence exterieure. Quelques Diſciples de *Socrate*, pour voir jusqu'où alloit ſon habileté à cet égard, l'amenérent à leur Maître, qui lui étoit abſolument inconnu, & qu'il ne croïoit pas trouver dans cette Compagnie. Après que le Phyſionomiste eut un peu examiné les traits de ſon viſage, il prononça que c'étoit le Vieillard le plus enclin à la débauche des Femmes & à l'Yvrognerie qu'il eut jamais vû. Là-deſſus, tous les Diſciples du Philoſophe ſe mirent à éclater de rire, dans la penſée qu'ils avoient découvert le foible & la vanité de ſon Art: Mais *Socrate* leur dit, que les Principes de ſon Art pouvoient être fort justes, malgré la bévûë où il venoit de tomber; puis que ſon penchant naturel l'entrainoit à ces deux Vices; mais qu'il l'avoit corrigé par les Préceptes de la Philoſophie.

En effet un ancien Auteur nous dit que *Socrate* & *Silene* ſe reſſembloient beaucoup à l'égard du viſage; Les Statues & les Bustes, qui nous restent de l'un & de l'autre, le

le confirment ; auſſi bien que divers Cachets antiques & nombre de Pierres précieuſes qu'on trouve dans les Cabinets des Curieux. Mais quoi que les Obſervations de cette nature ſoient quelquefois aſſez justes, un Homme ſage & discret ne doit pas y ajouter foi legerement. On peut ſe faire un tort irreparable les uns aux autres, ſi, ſur la Phyſionomie des Perſonnes qui nous ſont inconnues, l'on vient à concevoir quelque préjugé contre elles. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'on a du rebut pour des Gens de mérite, ou que l'on en taxe d'autres d'orgueil ou de méchant naturel, ſur leur ſimple mine, & qu'on ne les ſauroit trop estimer dans la ſuite quand on les a vûs de près ? Le Dr. *Moore*, dans ſon admirable Traité de Morale, met cette inclination qu'on a de juger des autres, ſur les apparences, entre les petits défauts du cœur, & l'apelle, ſi je n'ai pas oublié ſon terme, * *Proſopolepſie.*

L.

* C'eſt un mot *Grec*, qui ſe trouve dans le N. T. Rom. II. 11. Eph. VI. 9. où il eſt dit, que *Dieu n'a pas égard à l'apparence*, ou *à l'exterieur des Perſonnes.*

LXIX. DISCOURS.

—— —— Nimiùm ne crede colori.
VIRG. Ecl. II. 17.

Ne vous fiez pas trop à la couleur.

J'Ai tâché, dans quelques-uns de mes DISCOURS, d'amener les Gens à une conduite raiſonnable, & à n'avoir ni trop bonne ni trop mauvaiſe opinion de leurs Perſonnes, ſoit qu'elles aient la Beauté ou la Laideur en partage. C'eſt à cauſe de cela même que * j'ai publié les ſecrets de la *Coterie des Laids*, afin que tout le monde vît qu'il ſe trouve aujourd'hui quelques Ames aſſez nobles, pour n'avoir aucune honte de ce qu'ils n'ont pû prévenir & qui n'étoit pas à leur choix. D'un autre côté, † mon DISCOURS ſur les *Idoles* tend à diminuer la vanité qu'on tire de certains avantages Perſonnels, ou de purs Dons de la Nature. A l'égard de cette dernière eſpèce de Gens, ſoit Mâles ou Femelles, ils ſont les plus inſupportables de tous, & les plus difficiles à gouverner. On eſt dans un ſi cruel embarras ſur le détail de leur conduite, qu'on ſouhaiteroit presque, pour ſon

* Voïez p 85,--89. & p. 156,--162, & p. 251,--254.
† Voïez p. 375,--381.

ſon repos, qu'il n'y eut pas de telles Créatures au Monde. Ils ſe donnent de ſi grandes licences à eux-mêmes, & ils en accordent ſi peu aux autres, que les Perſonnes, qui ont quelque choſe à démêler avec eux, trouvent en gros, qu'il y auroit un bon profit, ſi l'on pouvoit les changer contre ceux à qui la Nature a été moins liberale. D'ordinaire le bel Homme eſt ſi galant, & la belle Femme a des manieres ſi étudiées, qu'il eſt impoſſible de les ſoufrir l'un & l'autre. C'eſt pour cela que j'ai toûjours préferé la compagnie des Laids de bonne humeur, à celle de ces Gentilshommes qui ſont aſſez gracieux pour omettre ou obſerver tout ce qu'il leur plait, ou à celle de ces Beautez qui ont aſſez de charmes pour dire ou pratiquer ce qui ſeroit incivil dans toutes les autres.

La Défiance & la Préſomtion ſont deux Foibles également dangereux, qui viennent de ce que l'on ne ſe connoit pas, ou que l'on ne tâche pas de ſe connoitre, à l'égard de ſes bonnes ou de ſes mauvaiſes qualitez. Mais je n'aurois jamais cru qu'on eut porté ſi loin les petites Coqueteries que je blâme, ni qu'on eut mis la Beauté en ligne de compte, lors qu'il s'agit de vendre une Boiſſon à des Gens qui n'attendent aucune faveur de la charmante Vendeuſe, ſi les deux Lettres ſuivantes ne me l'aprenoient.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Après vous avoir dit en gros que je „ ſuis à tous égards une des plus jolies „ Filles qu'il y ait en Ville, il me ſuffira „ de vous dire en détail que mon Viſage „ a le malheur d'être exactement ovale; „ ce qui pourroit bien venir de l'inclina- „ tion que j'ai à écouter & à parler auſſi à „ mon tour.

„ Enſuite de cet aveu, ne ſerez-vous „ pas ſurpris que j'oſe prétendre à la So- „ cieté, où le SPECTATEUR & ſa chere HE- „ CATISSA ont été reçus à bras ouverts? „ Cependant il n'eſt rien de ſi vrai, & il eſt „ même inutile de me faire ſouvenir que „ je manque beaucoup de tout ce qui apro- „ che du laid: Je ſens trop bien mon in- „ dignité à cet égard; auſſi ne veux-je ſer- „ vir que de mouche à la Coterie.

„ Vous voïez avec quelle franchiſe je „ reconnois tous mes défauts, ce qui n'eſt „ pas un petit éfort dans une Perſonne de „ mon Sexe, & que vous voudrez bien „ encourager ſans doute en m'appuïant de „ votre crédit.

„ L'incomparable HECATISSA ne ſau- „ roit y former aucune oppoſition, puis que „ je ne risque pas de lui donner le moin- „ dre ſujet de jalouſie, & qu'un ſimple Es- „ cabeau, placé au bas bout de la Table, eſt „ tout l'honeur où aſpire *&c.*

ROSALINDA.

„ *P. S.*

„ *P. S.* J'ai ſacrifié mon Collier de perles à la Loterie, que le Public fait, pour „ lever une Somme d'argent, qu'on deſtine à pouſſer la Guerre contre l'Ennemi „ commun. D'ailleurs, Samedi dernier, „ environ les trois heures de l'après-midi, „ je commençai à placer mes mouches de „ l'un & de l'autre côté du viſage.

Mr. le SPECTATEUR,

„ J'ai lû le DISCOURS que vous avez publié ſur les *Idoles*, & je dois vous avertir „ qu'il y a ſix ou ſept Caffez, en divers „ endroits de la Ville, qui ſont tenus par „ des Créatures de cet ordre. Elles y demeurent aſſiſes toute la journée pour recevoir les adorations de la Jeuneſſe du „ Quartier. Il arrive même ſouvent que „ les Marchandiſes, qu'on envoie dehors, „ ne ſont pas declarées quand il faut à la „ Douane, & que les Ordonnances ou les „ Déciſions des Cours de Juſtice ne ſe liſent point au College en Droit, qu'on „ nomme le *Temple*, parce qu'une de ces „ Beaurez retient trop long tems les jeunes Marchands près de la *Bourſe*, & qu'une autre empêche les Etudians de ſe rendre à leurs Cabinets. Vous ſeriez extaſié „ de voir les Idolâtres ofrir tour à tour de „ l'Encens à leurs *Idoles*, & de remarquer „ l'impatience de ceux qui atendent un „ coup d'œuil favorable du haut de ces „ petits Thrônes, que tout le monde, à

„ la

„ la reſerve d'eux ſeuls, apelle des Re-
„ duits. J'ai vû moi même un Gentilhom-
„ me devenir pâle comme la Mort, ſur ce
„ qu'une de ces *Idoles* mit du ſucre dans
„ la taſſe de ſon Rival, & qu'elle dit en-
„ ſuite, d'un air indifferent, au Garçon qui
„ ſervoit la Compagnie, *Eh petit Drole,*
„ *D'où vient que vous ne donnez pas la Boe-*
„ *te au Sucre à ce Monſieur, afin qu'il en pren-*
„ *ne ce qu'il voudra?* Il eſt certain d'ailleurs,
„ qu'un jeune Homme de grande esperan-
„ ce fut trouvé, avec du plomb dans ſes
„ poches, au delà du Pont de *Londres*, où
„ il avoit reſolu de ſe noïer, parce que
„ ſon *Idole* n'avoit pas voulu permettre
„ qu'il bût dans la Taſſe, où elle venoit
„ de boire du Thé, ſans l'avoir plûtôt rin-
„ cée.

„ Je ſuis d'un âge trop avancé pour ê-
„ tre Amoureux, & je ne vous donne pas
„ cette information par un principe d'En-
„ vie ou de Jalouſie; mais il m'en coûte
„ au pié de la lettre. Ces jeunes Galans
„ prennent tout ce qu'on leur donne pour
„ du Thé ou du Caffé: Hier même j'en
„ vis un qui s'en crevoit pour mieux faire
„ ſa Cour; & tous ſes Rivaux s'épuiſoient
„ en éloges ſur la Boiſſon, que toute la
„ Chambrée trouvoit abominable. Pendant
„ que ces jeunes Bavars remettent ainſi
„ leur goût, avec leurs cœurs, à la mer-
„ ci de leur *Idole*, & qu'ils boivent à ſa
„ ſanté; nous autres, Perſonnes graves,
„ qui nous y rendons pour traiter de nos

„ affai-

„ affaires, ou raiſonner de Politique, ſom-
„ mes toûjours empoiſonnez à bon comp-
„ te. Du reste, il y a des Liqueurs fortes
„ pour les plus tendres Amoureux, & les
„ Constitutions froides, qui ont beſoin
„ d'être animées pour enviſager l'*Idole*.
„ C'eſt ainſi que tous les Prétendans s'a-
„ vancent, le plus qu'il leur eſt poſſible,
„ & qu'ils s'échaufent jusqu'à ce qu'ils
„ aient atrapé une bonne Fièvre ou un
„ * *Diabetes*. Je vous l'ai déja dit, & je
„ vous en aſſûre de nouveau ; je n'envie
„ point le profit des *Idoles*, ni les plaiſirs
„ de leurs Adorateurs: Je voudrois ſeule-
„ ment qu'on ne traitât pas de ſimples
„ Bourgeois, comme nous, en Idolâtres,
„ & qu'après la publication de ma Remon-
„ trance, les *Idoles* ne miſſent de la mort
„ aux rats que dans les taſſes de leurs Es-
„ claves, & qu'elles euſſent un peu plus
„ d'égard pour nous qui ne les aimons
„ point. Je ſuis, *&c.*

T. T.

R.

* C'eſt un flux d'urine exceſſif.

LXX.

LXX. DISCOURS.

Quid Domini facient, audent cùm talia Fures?
VIRG. Ecl. III. 16.

Que ne feront pas les Maîtres, puis que leurs Valets entreprennent de telles choſes?

Mr. le SPECTATEUR,

„ JE louë de tout mon cœur les éforts
„ que vous emploïez, pour expoſer aux
„ yeux de tout le monde ce qui pourroit
„ échaper à leur obſervation, & qui peut
„ être d'une ſi grande utilité. Vous avez
„ très-bien réuſſi à pluſieurs égards, & vous
„ paroiſſez connoitre à fond les divers é-
„ tats de la Vie. Mais en qualité de SPEC-
„ TATEUR, il me ſemble que vous n'au-
„ riez pas dû negliger les Perſonnes du bas
„ étage, non plus que celles du premier
„ rang. Je m'étonne ſur tout que vous
„ aïez omis cet Article, qui regarde la cor-
„ ruption univerſelle qu'on voit parmi nos
„ Domeſtiques. Après avoir couru le Mon-
„ de, & vû bien des Païs, il y a ſept ans
„ que j'ai fixé ma reſidence à *Londres*, ou
„ à une Campagne qui n'en eſt qu'à vingt
„ Milles: de ſorte que j'ai contracté, par
„ ce moïen, de grandes liaiſons, avec
„ nombre de Perſonnes diſtinguées; mais
„ je n'en ai pas trouvé une ſeule qui eut
„ de bons Domeſtiques. Tous les Etran-

„ gers

„ gers en marquent leur ſurpriſe, & ceux-
„ là même d'entre nous qui ont voïagé;
„ puis ſur tout qu'il n'y a point de Païs au
„ Monde, où les Domestiques aient les
„ privileges qu'on leur accorde en *Angle-*
„ *terre:* Ils n'ont aucune part une ſi bon-
„ ne table, ni de ſi gros gages, ni tant de
„ liberté: Il n'y a point d'Endroit où ils
„ travaillent moins, ni où, malgré tout
„ cela, ils aient ſi peu de reſpect, d'éco-
„ nomie, ou de zèle, ni où ils changent
„ ſi ſouvent de Maître. De là viennent,
„ en partie, les Vols & les Larcins, aux-
„ quels nous ſommes expoſez ſur les grands
„ Chemins & dans nos Maiſons même.
„ J'avouë que ce qui me donne l'occaſion
„ de vous écrire là-deſſus, eſt la négligen-
„ ce d'un Palefrenier qui m'a gâté la plus
„ jolie Haquenée qu'il y eut au Monde,
„ pour ne l'avoir montée que l'espace de
„ dix Milles; mais ſi je voulois dreſſer une
„ Liste de tous les Chevaux, que des Va-
„ lets imprudens ou yvrognes ont estro-
„ piez, de ma connoiſſance, je vous cau-
„ tionne qu'il s'en formeroit un bon Regi-
„ ment. Aïez donc la bonté, mon cher
„ Mr, de nous donner un DISCOURS ſur
„ les Domestiques en genéral, & de nous
„ aprendre les moïens qu'il faudroit em-
„ ploïer pour les corriger de leurs vices:
„ Souvenez-vous ſur tout des Palefreniers,
„ & vous obligerez infiniment *&c.*

*PHILO-BRITANNICUS.

* C'eſt-à dire, *L'Ami des Anglois.*

Cet

Cet honête Gentilhomme, qui voudroit que j'écriviſſe une Satire contre les Palefreniers, a grand ſujet de ſe plaindre, & je ne connois aucun Mal qui faſſe plus de tort à la Societé, que la débauche ou la négligence des Domestiques.

La Lettre, qu'on vient de lire, ne regarde que les Valets de pié ou d'Ecurie; mais je ne ſaurois atribuer la licence qui regne aujourd'hui parmi eux qu'à la même cauſe que cent autres ont remarquée avant moi, je veux dire à la coutume qu'on a de leur donner tant par jour ou par ſemaine pour leur dépenſe de bouche, hors de la Maiſon. Cet exemple ſeul d'une fauſſe Economie ſufit pour débaucher toute la Nation des Valets, qui ne ſont tels de cette maniere qu'une partie de leur tems. Ou bien ils accompagnent leurs Maîtres à des Endroits, où ils ſe trouvent pluſieurs enſemble, & ſe joignent pour aller boire chopine; ou bien ils ſuivent leurs Maîtres au Cabaret, où, après les avoir ſervis à table, ils mangent leurs restes, & gardent ainſi leur argent pour d'autres occaſions. De là vient qu'ils ſont dans un degré inferieur la même choſe que leurs Maîtres, & qu'ils affectent d'ordinaire de les copier. On peut voir en Livrée des Badins, de petits Maîtres, & des Ridicules, auſſi parfaits qu'il y en ait, entre les Perſonnes à Equipages. Il eſt même aſſez commun, que, pour ſe divertir, lors qu'ils ſont en débauche, ils prennent les Noms & les titres des Gens

de

de qualité, qu'ils ſervent & dont ils portent la Livrée. Ces caractères d'honeur & de diſtinction leur deviennent ſi familiers, que c'eſt une des cauſes ſans doute qu'ils pouſſent l'inſolence jusqu'à ne daigner pas ſaluer un Gentilhomme, qu'ils connoiſſent fort bien, s'il n'eſt auſſi connu de leurs Maîtres.

L'obscurité où je vis & mon humeur taciturne me permettent, ſi je le trouve à propos, de diner, ſans aucun ſcandale, à un Ordinaire, dans un petit Cabaret borgne ou chez le Traiteur le plus magnifique. Je tombai l'autre jour, par haſard, dans une de ces petites Auberges, près de la Chambre des Seigneurs, & j'entendis la Servante, qui deſcendoit pour dire à l'Hôteſſe, que Mylord Evêque la menaçoit, avec des ſermens execrables, de la jetter par la fenêtre ſi elle n'aportoit de la Biere douce, & que Mylord Duc vouloit un double Godet de Biere d'abſinthe. Ma ſurpriſe augmenta, lors que j'entendis de groſſes voix d'Hommes rustiques, qui raiſonnoient entr'eux des affaires d'Etat, ſous les Noms de nos Seigneurs les plus illustres : Leur converſation dura jusqu'à ce qu'un de leurs Camarades vint anoncer en courant, que la Chambre ſe levoit. Là-deſſus, toute la compagnie deſcendit en foule, & tout le Cabaret fut rempli de tumulte: L'un crie de marquer Chopine de Biere pour un tel Marquis; l'autre, de l'Huile & du Vinaigre pour un tel Comte; un troiſième, tant de

de Pintes de Biere ou d'Ale pour arroſer le titre d'un tel nouveau Lord, & ainſi du reste. Il ſeroit inutile de parler ici, tant la choſe eſt de notorieté publique, de cette cohuë de Valets de pié qu'on trouve auprès des Cours de Justice, & le long des Degrez qui conduiſent à l'Aſſemblée generale des Etats du Roïaume. C'eſt là où l'on ſe moque de toute ſorte de Perſonnes indiféremment, où la licence & le tumulte regnent à un ſi haut point, qu'on ſeroit diſpoſé à croire que tout n'eſt ici qu'un jeu, & qu'il n'y a ni Ordre ni Diſtinction parmi nous.

Un autre Lieu, où ces Ames ſerviles ont, pour ainſi dire, la bride ſur le coû, eſt l'entrée de * *Hide-Parc*, où ils ſe tiennent, pendant que les Dames & les Meſſieurs s'y promenent en Carroſſe. Chacun y eſt ſuivi de ſes Laquais, pour relever l'éclat de ſa magnificence, & ils ſont bien païez de leur vanité, puis que tout ce qui ſe dit à leurs Tables, ou qui ſe fait dans leurs Maiſons eſt communiqué ici au public. Il faut avouër d'ailleurs qu'il y a des Gens d'Esprit dans tous les Etats de la vie; & mêlé quelquefois avec cette Canaille occupée à ſe divertir, je leur ai entendu railler des Coquettes & de fauſſes Prudes, & tourner en ridicule l'Inſolence & l'Orgueil, avec autant de bon ſens & de

* Ce Parc eſt vis-à-vis de celui de S. *James*, & conduit au Palais de *Kenſington*.

de vivacité, à quelques termes près qui ſentoient leur mauvaiſe Education, que l'on en puiſſe trouver dans les Societez les plus polies. On remarque en genéral, que ceux qui ſont au ſervice des autres, tâchent de les imiter en quelque maniere: Auſſi voit-on ſouvent des Hommes d'intrigue & des Galans de profeſſion entre les Valets de pié, de même qu'au Caffé de *White*, ou dans les meilleures Loges de la Comedie. Il y a quelques années que nous eumes ici une plaiſante avanture à cet égard. Le Valet d'un Capitaine aux Gardes, accoûtumé a des Rendez-vous amoureux la nuit, ne manquoit jamais d'y aller revêtu des Habits de ſon Maitre, lors qu'il ne craignoit pas ſon retour au Logis. Ce Drôle n'étoit pas mal-tourné, & il y a bien des Femmes qui ne s'arrêtent qu'à l'exterieur d'un Homme; outre qu'il n'en ſavoit guère moins que le Capitaine. Il pouvoit auſſi griſonner des Billets doux, & ſoutenoit ſi bien une Converſation ſur les Lieux communs, qu'il avoit nombre de ce qu'on apelle de bonnes Fortunes. Mais il arriva un ſoir, qu'en deſcendant les Degrez d'un Cabaret, avec le plus bel Habit de ſon Maître ſur le corps, & une Femme masquée & bien miſe, qu'il conduiſoit par la main, il trouva le Capitaine qui montoit en auſſi bonne compagnie: Là-deſſus il quitta ſa Dame & s'aprocha de lui, d'un air aſſûré, pour lui dire, *Monſieur, Je ſai que vous avez trop d'égard à votre*

tre honeur pour me donner des coups de canne, avec ce digne Habit que je porte: Vous voiez d'ailleurs qu'il y a une Dame intéreſſée; ainſi je me flate que vous aurez la bonté de differer votre reſſentiment jusqu'à ce que j'aie pû vous découvrir tout dans une autre occaſion. Le Capitaine, choqué d'abord à la vûë de ce ſpectacle, fit une pauſe; mais il reprit bientôt ſa contenance ordinaire, & dit à l'oreille de ſon Valet, d'un air aſſez familier, *Coquin, ramène ici ta Dame, afin qu'elle demande grace pour toi:* Il ajouta tout d'une ſuite à haute voix, *Penſez y bien*, Guillaume, *autrement je ne vous pardonnerai de ma vie.* Le Gaillard rejoignit ſa Maîtreſſe, & après l'avoir aſſûrée, d'un ton fort haut, accompagné d'un ſerment, que c'étoit la meilleure pâte d'Homme qu'il y eut au Monde, il la conduiſit à un Fiacre.

Quoi qu'il en ſoit, les inſolences que les Valets commettent, presque toûjours par la faute de leurs Maîtres, dans tous ces Rendez-vous publics, auſſi bien qu'à la Comedie, ſont trop nombreuſes, pour ne pas mériter que nous y revenions une autre fois.

R.

702356

TA-

TABLE DES MATIERES.

A.

ACCENT, chaque Nation a le ſien, 145
Acroſtiche, ſimple ou compoſé, 305
Ce jeu d'eſprit ne vaut rien, ſoit qu'il vienne des *Whigs* ou des *Torys*, 314
Un Corps d'Acroſtiches, rangez ſur 3 Colomnes, 329
Affectation prive une belle Femme de ſa beauté, & donne du ridicule à un Homme d'eſprit, 176
Quelle eſt la cauſe de ce Vice, 177
Il regne dans les Perſonnes du premier rang & d'un mérite diſtingué, *&c.* 178, 179
Albert le Grand prétendoit avoir vû la Forme ſubſtantielle de l'Aiman, 277
Alexandre le Grand panchoit la tête *&c.* 160
Allegorie raiſonnée ſur le Credit de la Nation 19,--23
—— ſur la Moleſſe & l'Avarice, 274,--276
—— ſur les differentes ſortes d'Eſprit, 327,--334
—— ſur la Peinture, 427,--431
Allemans, grands Inventeurs de Chronogrammes, 305, 306
Amans qui ſe païent de bagatelles, 151
Un Amant qui perdit l'eſprit pour n'avoir pas réuſſi dans l'Anagramme de ſa Maîtreſſe, 304
Il y en a qui ſe plaignent, ſe vangent, & meurent, ſans dire mot, 439

Ambition, le foible des plus grands Genies, 376
Americains s'imaginent que toutes les Créatures ont des ames, *&c.* 276,--283
Viſion de *Marraton*, 278,--283
Ami, les differentes qualitez d'un bon Ami, 362
Amitié augmente le bonheur & diminue la miſere, 358
Le Chev. *Fr. Bacon* en a décrit tous les avantages, *ibid.*
L'Auteur de l'*Eccleſiaſtique* a de beaux traits là-deſſus, 359,--362
L'Amitié qui ne ſe contracte que par les yeux eſt ſans bornes, 404
Amour de la Gloire ne doit pas être découragé à tous égards, 376
Ample (Madame) craint de trop engraiſſer, 159
Anagrammes doivent leur origine au Siècle ténebreux de l'Ignorance Monaſtique, 303
On doit les condamner, ſoit qu'ils viennent des *Whigs* ou des *Torys*. 314
Un Regiment qui fait l'exercice, 329
Anciens comparez avec les Modernes, 312
André (L'Evêque) prodiguoit les Quolibets dans ſes Sermons, 311
Angleterre ne ſeroit qu'un miſerable Païs ſans le Commerce, 367, 368
Anglois ſont polis, mais corrompus à l'égard des mœurs, 43
L'Impudence d'un *Anglois* eſt fiere & chagrine, 99
Ils devroient imiter à certains égards l'uſage du Théatre *François*, 192
Autrefois ils avoient des Fous dans leurs grandes Maiſons, *&c.* 224
L'idée que des Rois *Indiens* en ont, 240
Leur goût pour la Poëſie eſt fort *Gothique*, 324

Un

Un *Anglois* qui négocie convertit l'Etain de ſon Païs en Or, *&c.* 369
Presque tous les Gentilshommes ſont endettez de Pere en Fils, 423, 424
Angloiſes distinguées en *Pictes* & en *Bretonnes*, 184
Elles ſe piquoient autrefois d'avoir des Valets de chambre, & de recevoir des Viſites au Lit, 210, 211
Des airs qu'une de ces Dames ſe donnoit à la Comédie, 214
Il y en a qui voïagent, ſans ſe gâter l'Esprit, *&c.* 215
L'idée qu'en ont des Rois *Indiens*, 241
On a tort de ne pas les traiter en Créatures raiſonnables, 257
Elles ſe distinguent en *Whigs* ou *Torys*, par la différente ſituation de leurs mouches, 414
Ce qu'une Dame a exigé là-deſſus dans ſon Contract de Mariage, 415
Elles devroient ſuivre l'exemple des *Romaines*, 417, 419
Andromaque, Campagnarde, qui affecte les airs & les manieres des Hommes, 284, 285
Anna Bella eſt pour le commerce des Hommes polis, 260
Antitheſes roulent ſur l'oppoſition des idées, 326
Apparitions d'Esprits, les Contes qu'on en fait laiſſent de fâcheuſes impreſſions, 69, 70
Architecture doit tirer ſes regles du Sens commun & du Goût général, 149
Celle des *Goths* eſt extravagante, 323
Aretin ſe vantoit d'avoir mis ſous contribution le grand Sophi de *Perſe*, 110
Arietta, dont le caractère eſt celui d'une Femme d'esprit & de bon goût, 58

Elle défend ſon Sexe contre les reproches des Hommes, 60,--65
Aristenete cité pour l'Eloge qu'il faiſoit d'une belle Femme, 315
Aristote a fait une remarque ſur les Ecrivains ordinaires de la Tragedie, 189
Il met certains Quolibets entre les beautez du Discours, 310
Aristoteliciens raiſonnent en l'air ſur les Formes ſubſtantielles, 277
Artifices choquans que les Poëtes *Anglois* emploient dans la Tragedie, 189,--192
On peut s'en ſervir quelquefois à propos, ou en abuſer, 201,--205. 209
Atheniens plus polis & moins vertueux que les *Lacédemoniens*, 44
Les premiers ſe ſignalent dans une Bataille contre les autres, 419
Avare, Peintre qui croque ſes Ouvrages, 429
Avarice (L') & la Moleſſe agitent le même cœur, 271, 272
Elles ſe font une guerre mortelle, & s'accordent à la fin, 274,--276
Avocats ſont en trop grand nombre en *Angleterre*, & de quelle maniere on peut les diſtinguer entr'eux, 102, 103
Aurelie, Dame d'une vertu ſolide, 75

B.

BACON (Le Chev. *François*) remarque en quel tems l'œuil malin cauſe plus de préjudice, 90
Il a joliment décrit tous les avantages de l'Amitié, 358
Badaut, l'Enſeigne du Badaut commune à *Amſterdam*, 224
Barbades (Relation des) par *Ligon*, 61
Baron, fameux Acteur *François*, 214
Beauté fait la paſſion dominante des Femmes, 160

Les

Les moïens qu'il y auroit d'en relever l'éclat, 167,..169
Beaux Esprits (Les Ouvrages des prétendus) corrompent le goût & les mœurs du Public, 39
Il leur étoit permis autrefois de se masquer, 162
Betterton, Acteur *Anglois*, 214
Blackmore (Le Chev. *Rich.*) Auteur d'un Poëme *Anglois*, & sa Pensée sur l'abus que les Poëtes font de leur Esprit, 42
Blenheim (Palais de) deshonoré par un relief de mauvais goût, 300, 301
Bohun (Mad. *Marie*) étoit une des plus grandes Beautez de son Siècle, 304
Boileau cité, 225
Il rejette l'Esprit mixte avec dédain, 319
Il a soutenu par tout, qu'une Pensée, qui n'est pas juste, ne sauroit être belle, 323
Bonheur véritable & chimerique, 74, 75
Boufons de Théatre, que chaque Nation apelle du Nom du plat qu'elle aime le mieux, 225
Bouhours (Le P.) a fait voir qu'une Pensée, qui n'est pas juste, ne sauroit être belle, 323
Bouts Rimez ont été cheris en *France*, 306
Exemple tiré du *Mercure Galant* du Mois de *Novembre* 1710. 307
Brétonnes ont l'air vif & animé, *etc.* 184
Elles doivent s'éloigner des *Pictes*, 187
Brisket (Madame *van*) Beauté des Provinces Unies, 159
Bruyere (Mr. *de la*) nous a donné le caractère d'un Homme distrait, sous le nom de *Ménalque*, avec autant d'esprit que de vivacité, 398
Burnet (Le Dr. *Th.*) a indiqué la source de l'Affectation, 177

C.

C. L'Auteur designé par cette Lettre à la fin des Discours donne son caractère, 2,..7

A quelle occaſion il change de Logis à *Londres*, & de quelle maniere il en agit là où il demeure, 66,--68
Son deſſein eſt d'attaquer le Vice en général, & non pas les Vicieux en particulier, 80, 81
Il excepte de cette regle les Ecrivains ſatiriques, 175
Il veut obſerver la Neutralité entre les *Whigs* & les *Torïs*, 81, 82
Il veut guérir les Femmes de l'eſprit de Parti, 285
Il rend viſite à une Dame, grande Partiſane du Dr. *Oates*, 288, 289
Il ſe propoſe de bannir le Vice & l'Ignorance de ſon Païs, 290
Il craint le retour du *Quolibetiſme*, 313
Il n'en juge point par eſprit de Parti, 314
Il ſe plait à viſiter le *Change* de *Londres*, 364,--366
Il ſe divertit à voir des Tableaux, & le Songe qu'il eut à cette occaſion, 426,--431
Il eſt fort diſpoſé à juger des Hommes, par leur Phyſionomie, 439
Il trouve certaines Laides qu'il y a plus aimables qu'une inſolente Beauté, 441
Camille, une des Heroïnes de *Virgile*, 76, 77
——— Dame *Angloiſe*, animée de l'eſprit de Parti, 286
Candle, ſorte de Boiſſon *Angloiſe*, 284
Capitaine d'un Vaiſſeau de guerre *Anglois*, qui ſe laiſſa brûler, 372
Carrache (*Hannibal*) Peintre fameux, 430
Catilina convoitoit le bien des autres, pendant qu'il prodiguoit le ſien, 273
Catulle n'a pas le moindre trait de l'Eſprit mixte, 319

Cen-

Cenſeur des Bagatelles, que l'Auteur vouloit établir, 79
Charles I. Son Estampe, qu'on voit à *Oxford*, eſt une Pièce curieuſe, 294, 295
Chaucer, Auteur *Anglois*, qui à écrit des Contes, 379
Chinois maltraitent quelquefois leurs Idoles, 379
Chronogramme ſingulier ſur une Médaille de *Gustave Adolphe*, 305, 306
Deux ou trois Files de Chronogrammes, 330
Ciceron fut ainſi apellé du Fondateur de ſa Famille, qui avoit un Pois-chiche ſur le nez, 299
Ses Ouvrages ſont pleins de quolibets, 310
Sa remarque ſur l'Amitié, 358
Sa remarque ſur l'Ambition, 376
Clarinde eſt une des plus grandes Idoles, qu'il y ait entre les Modernes, 380
Cléanthe ſacrifie ſon Amour à l'éclat des richeſſes, 72
Cléomire ſe fait remarquer par ſon bon air & par ſa Vertu, 351
Comédiens Campagnars fort mal équipez, 234, 235
Commerce ne demande pas tant de genie, que l'étude des Sciences, 105, *&c.*
On ne ſauroit y emploïer trop de monde, 106
De celui qui ſe fait à *Londres*, 365, 370
Il eſt fondé ſur les differentes Denrées, qui croiſſent en divers Païs, 367
Il a donné aux *Anglois* une eſpèce de nouvel Empire, 370
Converſation, plus ou moins intéreſſante, ſuivant le nombre & la qualité des Perſonnes, 358
Cordonnier qui paroit dans la Comédie de *Fopling* eſt un franc Athée, 345

Correggio, Peintre fameux, 430
Corſaire (*Le*) Comédie écrite par une Femme, 246
Coterie des gras & des maigres, 52
—— des *Rois* 53
—— de St. *George*, *ibid.*
—— des Voiſins, logez dans la même *Ruë*, *ibid.*
—— des Nigauds, & des Buveurs de Biere de *Brunswick*, 54
—— des Duellistes, *&c.* *ibid.* 55
—— de deux Sols, avec ſes Reglemens, 56, 57
—— des Laids, établie à *Oxford*, 86, -- 89
—— des Gans à frange, 152
—— Amoureuſe, établie à *Oxford*, 153, -- 155
—— *Hebdomadaire*, établie à *Oxford*, 194, -- 198
—— Eternelle, établie à *Londres*, 371 - 375
De la quantité de Vin, d'Eau de vie, *&c.* qu'elle a bû depuis ſon Inſtitution, 373
Coverly (Le Chev. *Roger de*) un des Membres de la Coterie des Auteurs, 8, -- 10
Son Opinion à l'égard des prétendus Beaux Eſprits, 39, -- 43
Coûtume fait agir les Hommes contre toute ſorte de regles, 335
Cowley, fameux Poëte *Anglois*, 186
Il a plus de traits de l'Eſprit mixte, qu'aucun Auteur qu'il y ait jamais eu, 319
Exemple tiré de ce qu'il dit ſur l'Amour, 320, 321
Il croïoit qu'il étoit bon de s'attacher un peu à la Danſe, 356
Crédit National de la *Gr. Brétagne*, Allegorie raiſonnée là-deſſus, 19, 23
Critique du Théatre *Anglois*, 189, -- 192. 201, -- 205. 209. 244. 248
—— de la Tragedie de *Corneille* ſur les *Horaces* & les *Curiaces*, 205, 206

Cri-

Critique d'un Endroit de la Comédie, qui a pour titre, *Les Funerailles*, 243
—— d'une Comédie du Chevalier *George Etherege*, 244
—— des saletez & des ordures, qu'on trouve dans les Pièces du Théatre *Anglois*, 244, 248
—— d'une Scène d'*Ibrahim*, 246
—— de la Comédie, intitulée, *Le Corsaire*, 246, 247
—— d'une autre, intitulée, le Chevalier *Fopling Flutter*, 341, 346. 385
Critiques anciens n'ont pas bien distingué les Quolibets des bonnes Pointes d'esprit, 313
Croſſ (Mademoiselle) Beauté *Angloise*, 159

D.

DANSE, justifiée contre un Philosophe, 352
Differentes sortes de Danses, & de l'abus qui s'y est glissé, 353, 355
Il est bon de s'y attacher un peu, 356
Les Contredanses peuvent avoir des suites dangereuses, 357
Daphné, peu favorisée de la Nature, à l'égard du Corps, se rend agréable par l'Esprit, 163, 164
Sa bonne Humeur lui procure un Epoux, 165
Debiteur (Un) est dans une triste situation, 422, 423
Défauts naturels ne doivent point causer de honte à ceux qui les ont, ni exciter la risée des autres, 83
Quand on est disgracié de la Nature, on doit en badiner soi-même, 84
Denham, Poëte *Anglois*, cité, 422
Deuil (Le) à l'égard des Habits, est une partie du Cerémoniel établi entre les Rois & les

Princes, 336
Tout le monde les veut imiter là-dessus, 337
Les véritables Affligez en ce cas sont les Merciers, *&c.* 338
La manie de se mettre en Deuil, à l'exemple des Cours, ruïne toute Subordination, 339
Dévote Presbyterienne, 221, 222
Distractions, où quelques Hommes tombent, viennent de différentes causes, 396
Domestiques, voïez Valets.
Dorimant, le Heros d'une Comédie, est un véritable Fripon, & grossier dans ses manieres, 342, 343, 385
Il paroit plus sot que *Fopling*, 344
Une certaine Dame est charmée de son Caractère, 382, 384
Duelliste (Le) tue son Ami, par un faux Point d'honeur, & il en sent de cruels remords, 437
Dulcianare est insuportable à ses Amies & à ses Domestiques, 407, 408
Dupes du Mois d'*Avril*, 226
Drugger (*Abel*) s'aquit de la reputation par ses traits d'esprit sur le nom de Cloche, 141
Dryden, fameux Poëte *Anglois*, Auteur d'un Poëme, intitulé *Mac Fleckno*, 294
Il a mal défini l'Esprit, 322
Il a fait une jolie remarque sur *Ovide* & *Virgile*, *&c.* 323, 324, 325
Dyer, Nouvelliste de *Londres*, 197

E.

Ecclesiastiques sont en trop grand nombre en *Angleterre*, 101, *&c.*
Ecrivain (Un Maître) de *Londres* a transcrit tout le V. T. sous la forme d'une Perruque, 295
Education (La belle) à l'égard des Dames est aujourd'hui fort vicieuse, 213
La faute où l'on tombe là-dessus à l'égard des Filles

Filles & des Garçons, 349, -- 351
Egliſe de S. *Paul* à *Londres* décrite par des Rois *Indiens*, 237, 238
Enéide, refondue en Vers *Latins* rimez, 302
Enſeignes de *Londres* critiquées, 138, -- 142
Celle du Badaut commune à *Amſterdam*, 224
Envieux conſideré à trois égards, 90, -- 94
Envieux (L') Peintre, qui veut reroucher les Ouvrages des autres, & qui les gâte, 430
Epaules (Les groſſes) étoient à la mode ſous *Richard* III, 160
Epictete a estimé les Femmes leur juste prix, 257
Il eſt admiré pour ſes expreſſions naïves, 361
Epigrammatiſtes *Grecs* affectent l'Eſprit mixte, 319
Epitaphe d'un Valetudinaire *Italien*, 123
Epitaphes, qu'on trouve dans l'Egliſe de *Weſtminster*, 126, -- 128
Erasme a écrit un Dialogue, où l'Echo eſt un des Interlocuteurs, 301
Escarboucle (*Alex.*) Membre de la Societé des Laids à *Oxford*, 89
Lettre qu'il écrit à l'Auteur R. 156, -- 162
Quelle eſt la teinture de ſon viſage, 252
Eſprit de mauvais aloi eſt de différentes eſpèces, 291, -- 309. 318. 327, -- 331
—— de bon aloi, avec ſes qualitez eſſentielles, 317, 318
—— Le mixte tient de l'un & de l'autre, 319
—— Exemple de cet Eſprit mixte, dans ce que les Poëtes diſent de l'Amour, 319, -- 321
—— Revûë des ſes Troupes, 332
—— de l'Homme eſt ſouvent la dupe de ſon cœur, 402
Eſprit de Parti eſt formé d'une infinité de Paſſions cruelles & violentes, 285
Il oblige les Dames *Angloiſes* à ſe diſtinguer

par la différente ſituation de leurs mouches, 413, 417
Eſprits, l'Univers en eſt plein, 71
Eſprits (grands) ont un grain de folie, 395
Eſprits (petits) préférent le faux brillant au ſolide, 325
Eſprits lourds, qui ſe mêlent de tout ce qu'ils n'entendent pas, 194, 198.
S'ils ont de l'éducation & du loiſir, ils deviennent Politiques ou Poëtes, 199
Eſprits ſatiriques & malins ſont fort dangereux dans la Societé, 107, &c. 111
On peut leur appliquer une Fable, 112
On doit les traiter ſuivant la Loi du Talion, 175.
Etherege (Le Chevalier *George*) a écrit une Comedie tout-à-fait impudique, 244.
Eucrate, l'Ami du cœur de *Pharamond*, avoit l'ame noble ſans être ambitieux, 392.
Son Caractère plus étendu, 433, 434.
Eudoſie eſt une Dame vertueuſe, dont les manieres ſont civiles & honêtes, 404.
Evremond (Mr. de St.) dit qu'une belle Femme regrete plus la perte de ſa beauté que celle de ſa vie, 166
Il a eu une juſte idée des Femmes, 257.

E.

FACTEURS ſont dans le Commerce à peu près ce que ſont les Ambaſſadeurs dans la Politique, 365.
Falſtaff & le Pr. *Henri*, dans *Shakeſpear*, badinent ſur leurs défauts naturels, 84
Le Caractère du premier, 228, 229.
Fantasque, Peintre *Italien*, 428.
Fauſſes Dévotes, qui croient que tout leur eſt permis, après avoir lû un certain nombre de Prieres, 405

Caractère de *Philautie*, de *Dulcianare*, & d'une troisième, qu'on peut mettre dans ce rang, 406,-- 408
Femmes sont plus sensibles que les Hommes aux Invectives qu'on dit contre leur Sexe, 59
Elles se laissent éblouïr par l'éclat exterieur, 72,--74
Il y en a d'Impertinentes, 117, 118
Elles sont entêtées de leur beauté, 166
Elles cherchent à gagner le cœur des Hommes, 177
De celles qui se fardent, 183,--187
L'esprit de Parti est contraire au naturel des Femmes, &c. 285,-- 287. 417
Elles sont plus dominées de l'Ambition & de l'envie de plaire que les Hommes, 376, 377
Quelles sont les vertus de leur Sexe, *ibid.* 381
De celles qu'on peut apeller des *Idoles*, 377,-- 381
En certains cas, sont plus sujettes à l'illusion que les Hommes, 402
L'amour de la Vertu leur manque aussi bien qu'aux Hommes, 404
Il y en a de laides, qui sont plus aimables que certaines Belles, 441
Flavie est une belle Danseuse, 404
Fopling Flutter, (Le Chevalier) Comedie du Chevalier *Etherege*, où Mr. *Dorimant*, & Mademoiselle *Harriot* soutiennent les principaux Caractères, 341
Toute cette Pièce est contraire aux bonnes mœurs, au bon sens, &c. 344, 345
Une certaine Dame en a meilleure opinion, 382,--384
Fous, qu'on avoit autrefois dans les grandes Maisons d'*Angleterre*, & qu'on voit aujourd'hui dans

dans les Cours d'*Allemagne*, 224
François ſont naturellement Grimaciers, 89
D'une humeur enjouée & badine, 148, 149. 210
Ils ont trop encheri ſur la maxime d'*Horace*, à l'égard de la Tragedie, 208
Leurs manieres ne ſervent qu'à gâter le beau Sexe, 213
Ils ont envie de rétablir les Bouts rimez, 307
Françoiſes (Les Dames) n'oſoient prononcer exactement certains mots difficiles, 215
Elles ont donné occaſion aux Bouts-rimez, 308
Freeport (Le Chev. *André*) 3e Membre de la Coterie des Auteurs, 12, 13
Ce qu'il dit de quelques-uns des Païs, où les *Anglois* négocient, 368
Sa bonne conduite dans le Négoce, 424
Fulvie, Dame qui ne cherche que les plaiſirs, 75, 76
Funerailles (Les) ou *Le Deuil à la mode*, Comedie écrite par Mr. *Rich. Steele*, 243

G.

GOBLIN (*Hugues*) Préſident de la Societé des Laids à *Oxford*, 255
Grecs (Les) défendoient à leurs Femmes d'aſſiſter aux Jeux *Olympiques*, 418

H.

HAMLET, Tragedie écrite par *Shakeſpear*, 201, 202
Harriot (Mad.) qui tient un des principaux rôles dans une Pièce, paroit fort mal élevée, 343, 344.
Hecatiſſa prie l'Auteur R. de la faire admettre dans la Coterie des Laids, 231, 232
On lui applique une Epigr. de *Martial*, 251
On conſeille à l'Aut. R. de l'épouſer, 250. 254
Elle écrit une autre Lettre au même, 405, 408.
Hector renvoie ſa Femme à la Quenouille, 283

Herbert (Mr.) Poëte *Anglois*, 294
Heſiode joint la Valeur avec la Danſe, 352
Hieroglyphe en relief ſur deux grandes Portes du Palais de *Blenheim*, 300
Hobbes a bien décrit la Paſſion qui excite à rire, 223, 255
Hollandois ont du goût pour l'Antique, 129
Ils reglent leurs Beautez à la ſſ, 159
Ils ſont plus industrieux que ſpirituels, 224
Homere cité, 95. 283. 352
HOMMES tâchent de noircir les Femmes par un esprit de vengeance, 60, 61
Ceux qui ſont engagez dans le Monde forment de bonnes reſolutions, qu'ils n'executent pas, 132, 133
Le moïen de les connoître eſt d'examiner les Lettres qu'ils écrivent à leurs Amis, 133
Il y en a qui ſe piquent d'ajustemens, comme les Femmes, 177
La plûpart ſont trop avides de louanges, 178
Ils ſe moquent les uns des autres, par un principe d'orgueuil, 224, 225. 227
Ils auroient beſoin d'une meilleure Education, 258
Les deux principaux reſſorts qui les font agir ſont l'amour du plaiſir, & la crainte de la miſere, 270, &c.
Caractère d'un Homme qui ſe mêle de ce qui ne regarde que les Femmes, 284
Ils veulent tous paroître plus qu'ils ne ſont, & imiter la Cour, *&c.* 337
Ils recherchent mal-à-propos à ſe faire admirer, 375, *&c.*
La difference qu'il y a entre les penſées du Sage & celles du Fou, 376
Plus un Homme a de la Vertu, plus il eſt civil, honête & agréable, 387, *&c.*

D'où vient l'humeur bizarre & inconstante de certains Hommes, 388, 389
Quelles ſont les cauſes des distractions, où quelques-uns tombent, 396
Tous les Hommes s'entendent un peu en Phyſionomie, 438
Il y en a qui cultivent leur Esprit, malgré leur mauvaiſe mine, 441
Honeycomb (Mr. *Guill.*) cinquiéme Membre de la Coterie des Auteurs, 15,-17
Sa maniere de raiſonner, 28, 29
Ses Amours avec une *Pictе*, & le tour qu'il lui joua, 185,-187
Il rend viſite, avec l'Auteur C., à une Dame, grande Partiſane du Dr. *Oates*, 288, 289
Il décrit la Danſe aux baiſers, 355, *&c.*
Exemples fort ſinguliers de ſa distraction, 394, 395. 397, 398.
Il prétend qu'une Femme, qui écrit une Lettre, ne découvre guères ſa penſée que dans une Apoſtille, 403.
Horace cité, 1. 24. 32. 45. 77. 90. 101. 113. 125. 131. 137. 144. 155. 163. 188. 191. 200. 207. 242. 256. 264. 289. 315. 326. 340. 346. 382. 388. 401. 408.
Il a fort peu de l'Esprit mixte, 319.
Il eſt admirable pour ſes Expreſſions naïves, 361
Hormus (L') étoit une Danſe des *Lacédemoniens*, 352
Hudibras a tourné en ridicule la maniere de compoſer des Dialogues, où l'Echo eſt de la partie, 301.
Pluſieurs de ceux qui admirent ſa Poëſie, n'en connoiſſent pas les plus beaux endroits, 309.
Hymne extraordinaire à l'honeur de la Sainte Vierge, 302. 303.

I.

IBRAHIM, Comédie écrite par une Femme, 246
Idoles, qui cherchent par tout des Adorateurs, ſont de différentes ſortes, 378,--381
Deſcription d'une de ces Idoles par *Chaucer*, 379, 380
Divers accidens les font déchoir de leur Divinité, 380, 381
Philautie eſt une de ces Idoles, 406
Il y en a des Mâles, qui ne ſont pas moins inſuportables que les Femelles, 444, 445
Elles tiennent des Caffez publics, 447,--449
Idolâtres des Belles ſont d'une humeur tout oppoſée à celle des autres, 379
L'impatience qu'ils ont de leur ofrir leur Encens, 447
Ce qui eſt arrivé à deux jeunes *Idolâtres*, 448
Ignotus ſoutient par tout le caractère d'un honête Homme, 386, 387
Importuns, qui ſe fourrent par tout, 113, *&c.*
Impudence d'un *Anglois* differente de celle d'un *Ecoſſois* & d'un *Irlandois*, 99
Impudens qui ſe piquent d'une Efronterie goguenarde, 100
Indiens, voïez Rois.
Indiscret (Un) eſt plus à craindre qu'un méchant Naturel, 112
Industrieux, Peintre *Hollandois*, 429
Inkle (Mr. *Thom.*) jeune Marchand de *Londres*, s'embarque pour aller aux *Barbades*, 61
Son Avanture avec une jeune *Indienne*, & la maniere dont il en agît à ſon égard, 62,--65
Irlandois ſont les plus heureux Efrontez qu'il y ait, 99, *&c.*
Un Gentilhomme de cette Nation veut s'ériger en Maître Lorgneur, 222, *&c.*

Iſa-

Isocrate n'eſt pas exemt de Quolibets, 313
Italiens, (Stile des Auteurs) & la préference des *Anglois*, 36
Ce qu'ils apellent *la Furberia della Scena*, 192, *&c.*
Ils affectent l'Esprit mixte dans toutes leurs Poëſies, 319

J.

JAMBES *de fuſeau*, Sobriquet d'*Edouard* I. 160
Jaques I. étoit un aſſez bon *Quolibeteur*, 310, 311
Jeu de mots, voïez *Quolibetisme*.
Il fut ramené vers le rétabliſſement des belles Lettres, 313
Sa définition, 314
Parti d'Equivoques ou de Jeux de mots, 331
Jeu des rimes, où l'on ne doit jamais repeter celle d'un autre, *ibid.*
Jeſus Fils de *Sirach*, Auteur de l'*Eccleſiaſtique*, a des maximes admirables ſur le chapitre des Amis, 359, 362
Jule Ceſar ſut gagner l'amitié de *Catulle*, 109
Son Stratagême, lors qu'il étoit un des Maîtres de l'Hôtel de la Monnoie *&c.* 299
Juriſconſulte (Caractère d'un) ſecond Membre de la Coterie des Auteurs, 10, 12
Juvenal cité, 8. 38. 51. 58. 82. 210. 283. 335. 420

K.

KIMBOW (Mr. *Thom.*) vieux Garçon, bizarre, écrit une Lettre à l'Auteur, 114, 116

L.

LACEDÉMONIENS, plus vertueux & moins polis, que les *Atheniens*, 44
Ils avoient inventé la Danſe, appellée *Hormus*, 352
Lacs d'or fondu, qu'il y a dans l'autre Monde, à ce que croient les *Indiens*, *&c.* 285
Latitia, prévenue de ſa beauté néglige de cultiver

ver ſon Esprit, 163, 164
Sa fierté la prive de ſon Amant, 165
Laides aimables, 441
Larvati, ou *Larvâ donati*, des Anciens, 262
Lath (Mr.) Gentilhomme *Anglois*, mécontent de ſes jambes, 159
LETTRE d'un Homme d'affaires, qui s'aquite de ſon devoir en bon Chrétien, 134
—— d'un Voluptueux, qui a de la peine à ſe détacher du vice, 135
—— d'un Homme de Cour, qui forme de vains projets de s'en retirer, 136
—— d'*Alex. Escarboucle* à l'Auteur R. 156, --162
—— de R. B. à l'Auteur R. ſur la beauté des Femmes, 166,--169
—— de l'Auteur R. à un de ſes Amis, qui eſt d'une Affectation inſuportable, 180, 181
—— d'un Mari, qui veut être ſeparé de ſa Femme, à cauſe du fard dont elle s'étoit déguiſée, 182,--184
—— d'*Abrah. Froth*, ſur l'*Aſſemblée hebdomadaire* établie à *Oxford*, 194,--198
—— de R. G. marié à une Dévote, 221, 222
—— d'un *Irlandois*, qui veut s'ériger en Maître Lorgneur, 222, 223
—— Rép. de l'Auteur R. à la Coterie des Laids, 230
—— d'*Hecatiſſa* à l'Auteur R, 231, 232
—— d'un vieux Damoiſeau gouteux, 233, *&c.*
—— des Magiſtrats d'*Epping*, dans le voiſinage de *Londres*, ſur une Bande de Comediens, 234, 235
—— d'une jeune Dame à l'Auteur R. ſur le Stile trop libre des Comédies, 242, 243
—— Rép. de la Societé diforme à l'Auteur R. 251,--255

LET-

LETTRE de Q. R. à l'Aut. R. sur le 35. Disc. 255
—— Rép. de l'Aut. R. 256
—— de R. B. à l'Auteur R. sur le 26. Disc. 257,--259
—— d'*Anna Bella* à l'Auteur R. sur le Commerce des Dames & des Messieurs, 259, 260
—— d'un Gentilhomme rateleux, 260, &c.
—— d'un autre, qui se plaint des Lorgneuses dans les Eglises, 261,--264
—— écrite de *Cambrige* sur les *Lowngers*, 265,--268
—— de *Celiméne* sur l'Education d'une jeune Fille, 347, 348
—— d'un riche Artisan sur la Danse, 353,--355
—— d'une jeune Dame, M. T. resolue de se bien divertir, malgré tous les avis de l'Auteur R. 402, 403
—— d'*Hecatissa*, sur les occupations des Dames, 405,--408
—— de *Rosalinda*, qui veut être admise dans la Coterie des Laids, 446, &c.
—— de T. T. qui se plaint contre les *Idoles*, qui tiennent des Caffez publics, 447,--449
—— de *Philo-Britannicus* sur le chapitre des Valets, 450, 451
Lieux communs (Caractère d'un Partisan de) 58, 59
Lindamire se farde, malgré la beauté de son teint, 187
Lipogrammatistes de l'Antiquité, 297
Lisette & *Philis*, inséparables dès leur enfance, devinrent Ennemies mortelles, à l'occasion de leur beauté & de leurs ajustemens, 408,--410
Philis se marie avec un *Anglois* des *Barbades*, où elle est transportée, 411

Liſette épouſe un Gentilhomme de la même Iſle, 411, *&c.*
Philis fait un Habit d'un Brocard magnifique, 412
Liſette donne une Jupe de ce même Brocard à une jolie Négre qui la ſervoit, *ibid.*
Philis s'évanouït de chagrin, à la vûë de ce ſpectacle, & s'en retourne en *Anglet.* *ibid.* 413
Livres de Dévotion doivent inſpirer une agréable indifférence pour le Monde, 406
Il y en a pluſieurs qui ſont un vrai Galimatias, & dont les titres ſont trop bornez, 405,-407
Locke (Mr.) a fait une bonne remarque ſur la difference qu'il y a entre l'Esprit & le Jugement, 315, 316
Addition à cette remarque, 317
Londres eſt une espèce de Marché public pour toute la Terre, 365
L'empreſſement que tout le monde y témoigne pour s'enrichir, 422
Longin a ſû distinguer les Quolibets des bonnes Pointes d'esprit, 313
Lorgneur impudent, qui détourne l'atention des Auditeurs dans les Egliſes, 96, 97
Maître Lorgneur *Irlandois*, 222
Lorgneuſes (Les *demi-*) ſont auſſi à craindre dans les Egliſes, que les Lorgneurs, 262, 263
Lowngers ſont une Secte de Philoſophes, très-commune à *Cambrige*, *&c.* 265, 266
Leurs Maximes & leurs Exercices, 267, 268
Il y en a beaucoup à *Oxford* & à *Londres*, 268, -270
Lucain cité, 276
Lucien cité, 351
Lucrece cité, 18
On ne voit dans ſes Ouvrages aucune trace de l'Esprit mixte, 319

Lully (*Baptiste*) a perfectionné la Muſique *Françoiſe*, 148

M.

MACBETH, Tragedie écrite par *Shakeſpear*, 213
Maîtres de Danſe doivent enſeigner à ſe produire de bonne grace en compagnie, 356
Malades imaginaires, qui ruïnent leur ſanté à force de remedes, 123
Marc Aurele, dont la Statue Equestre avoit quelque choſe de ſingulier, 299
Marchands ſont les Membres les plus utiles qu'il y ait dans la Societé, 369
Mardi (*Marie*) le Nom ſupoſé d'une Dame, qui écrit une Lettre à l'Auteur, 117, 118
Marraton, *Indien*, eut une Viſion, pendant laquelle il fut à l'autre Monde, 278,--283
Martial cité, 154. 170. 175. 223. 251. 363. 394. 440
Il eſt tout plein de l'Esprit mixte, 319
Mathematicien (Un) fort habile ne ſavoit quelle posture tenir, pendant qu'un Seigneur buvoit à ſa ſanté, 356
Mazarin (Le Cardinal) en agît d'une maniere fort honête envers le ſavant *Quillet*, 109
Medecine (La) fleurit aujourd'hui dans le Nord, 104
Medecins ſont trop nombreux en *Angleterre*, *ibid.*
Mémoire, que l'Auteur C. laiſſa tomber dans le Caffé de *LLoyd*, 217,--219
Les Conjectures qu'on fit ſur ce Papier, 219, *&c.*
Menage (Mr.) parle trop ſerieuſement des Bouts-rimez, 308
Ménalque eſt ſujet à mille diſtractions impertinentes, 398,--401

Menſonge (Le Dieu du) regne dans le Païs de l'Eſprit faux, 327
Il diſparoit à l'aproche de la Verité, 333
Merion eſt apellé un beau Danſeur, par *Homere*, 352
Milton, fameux Poëte *Anglois*, 169
Il avoit un genie fort au deſſus de ce qu'on apelle Eſprit mixte, 319
Modernes comparez avec les Anciens, 312
Monument dreſſé à l'honeur du Chevalier *Shovel* n'eſt pas de bon goût, 128
Moore (Le Dr.) a écrit un beau Traité de Morale, 443
Mouches différemment placées ſur le viſage ſervent à diſtinguer les Dames du Parti des *Whigs* & de celui des *Torys*, 413,--417
Muſée a quelques traits de l'Eſprit mixte, 319
Muſicien (Un) doit s'accommoder au genie de ſa Nation, 147
Muſique (La) *Angloiſe* auroit beſoin d'être adoucie par l'*Italienne*, *ibid.*
—— *Françoiſe* eſt parfaite en ſon genre, 148
—— doit tirer ſes regles du Sens commun, *&c.* 149

N.

NEz (Les) *Romains* ou aquilins ont eu autrefois la vogue, 160
Newberry (Mr.) Auteur d'une plaiſante Enſeigne, où ſon Nom étoit en figures hieroglyphes, 300
Nicharagua, jeune Prince *Indien*, 280
Nigranilla, Partiſane des *Torys*, a un bouton, qui la force de mettre une mouche ſur le côté *Whig* de ſon viſage, 416

O.

OATES (Le Dr. *Titus*) triompha de ſes Ennemis, 188

Opera *François* critiquez, 148, 149
Opera *Italien* (Critique d'un) 32,--38
Orgueuil (L') Peintre *François*, 427, *&c.*
Ovide cité, 22. 71. 182. 216. 229. 357. 438
Il a beaucoup de l'Esprit mixte, 319
Son *Art d'aimer* eſt une espèce de Rituel, *&c.* 378

P.

PARAGRAMMES ſont une espèce de Quolibets, 310
Paſſion (Chaque) donne un air tout particulier au viſage, 438, 439
Pately (*Marion*) Air de Danſe, 355
Peintres modernes, morts & vivans, 427,--431
Les Noms des vivans ſont l'*Orgueuil* vêtu à la *Françoiſe*, &c. 427, *&c.*
Le *Stupide*, habillé en *Alleman*, 428
Le *Fantasque*, mis en Scaramouche *Venitien*, *ibid.*
L'*Avare*, qui ne finit aucun de ſes Ouvrages, 429
L'*Industrieux*, vêtu à la *Hollandoiſe*, *ibid.*
L'*Envieux*, qui gâte tout ce qu'il touche, 430
Les Noms des morts ſont *Raphaël*, le *Titien*, &c. *ibid.*
Les Ouvrages de ceux-ci n'ont beſoin d'être retouchez que par le *Tems*, 431
Peinture (La) doit tirer ſes regles du Sens commun & du Goût général, 149
Pentheſilée, Dame *Angloiſe*, animée de l'esprit de Parti, 286
Periclès donne un bon conſeil aux *Atheniennes*, 419
Perſe cité, 66. 270. 271. 302. 309
Petrone a inventé les circonstances qui aggravent l'action de la Matrone d'*Epheſe*, 61
Pharamond étoit le Prince le plus humain & le plus agréable qu'il y eut de ſon tems, 389, 390
Le tour qu'il prenoit pour connoitre l'humeur des

des Hommes, 390
Le discours qu'il tint à *Eucrate*, qu'il vouloit choisir pour son Ami, 391
Il s'apelloit quelquefois l'*agréable Tyran*, *ibid.*
Il se vantoit de changer toute la masse du sang d'un Homme, en lui parlant trois fois, *&c.* 392, 393
Il ne donnoit les Emplois, qu'à ceux qu'il en croïoit bien capables, 394
Il se retiroit quelquefois à l'Apartement d'*Eucrate*, où il donnoit audience à tous les Malheureux, 433
Son Entretien avec *Eucrate* & *Spinamont*, 434, 435
Philautie est une Idole & une fausse Dévote, 406
Philo Britannicus écrit à l'Aut. R. pour se plaindre contre les Domestiques *Anglois*, 450, 451
Philosophes *Européans* ont eu diverses Notions peu probables, 277
Un ancien Philosophe se disoit Citoïen du Monde, 366
Un autre disoit à un Etranger, *Parlez, afin que je vous voie*, 439
Physiciens, qui s'amusent à de plaisantes occupations, 105
Physionomie (La) a été reduite en Art, 439
Pensée d'un Auteur fort ingenieux, qui en a écrit, 440
On ne doit pas se prévenir trop legerement là-dessus, 443
Physionomiste (Un) découvrit, dans *Athenes*, par les regles de son Art, l'humeur de bien des gens, & en particulier celle de *Socrate*, 442
Pictes ont l'air morne & sans action, 184
Portrait d'une certaine *Picte*, avec le recit d'une de ses avantures, 185, 187
On peut les défigurer en les baisant, 252

Plaiſanterie (La bonne) eſt mal-aiſée à definir, 171
La fauſſe Plaiſanterie, l'Origine de l'une & de l'autre, avec leurs effets, 172,-175
Plastron, ceux qui ſervent de Plastron, dans les bonnes compagnies, ont ſouvent beaucoup d'esprit, 228
Platon afectoit les Quolibets dans ſes Ecrits, 313
Poëmes en mignature doivent leur origine à l'Esprit de mauvais aloi, 291
De celui qui a la figure d'un Oeuf, 291, 292
De ceux qui reſſemblent à une paire d'Ailes, à une Hache, à un Autel & au Chalumeau d'un Berger, 292, 293
D'un autre en forme d'Eventail, 295
Poëtes, qui manquent de genie, ont recours aux équivoques & aux ſaletez, 244,-246. 323
Ils pourroient donner un nouveau tour à la Comédie, & ſe rendre ainſi utiles au Public, 248, 249
Pointes d'esprit (Les bonnes) doivent être distinguées des Quolibets, 313
Le moïen qu'il y a pour les distinguer, 314, *&c.*
Politeſſe de l'Esprit n'eſt pas toûjours accompagnée de celle des mœurs, 41. 43, 44
Politique (La) & la Poëſie ſont deux amuſemens pour les Fous les plus distinguez, 199
Préſages (Mauvais) fondez ſur la Superſtition ou ſur une Imagination bleſſée, 47,- 50
Celui qui eſt bâti ſur le nombre de 13 Perſonnes, qui ſe trouvent en compagnie, plaiſamment éludé, 49
Priere des Sorciers, Epigramme fort groteſque, 313, 314
Prince Breton, fameux Poëme, qui parut ſous *Charles* II., 199
Princes ſont reſponſables de toutes les mauvaiſes Coutumes qui s'introduiſent dans leurs Etats,

Etats, *&c.* 436, 437
Le fameux Prince de Condé avoit la Physionomie d'un Aigle, 440, 441
Procrustes (Le Tyran) avoit un Lit de fer *&c.* 293
Professeur (Un) Scientifique ne savoit comment s'y prendre pour saluer une Dame, 356
Prosopolepsie, Défaut qui porte à juger temerairement sur la simple apparence ou l'exterieur des Personnes, 443
Prosper (*Guill.*) fait enrager les Envieux qu'il connoit, 91, 92
Il est Ennemi des Impudens, 97
Prosperité plonge les Etats dans le Luxe & l'Avarice, 273
Purcell, Musicien *Anglois*, qui a composé des Opera, 145, 146
Pyrrhus inventa la Danse qui porte son Nom, 352

Q.

Quintilien a bien distingué les Quolibets des bonnes Pointes d'esprit, 313
Quolibetisme est une méchante Herbe, qui croît dans l'Esprit de tous les Hommes, 310
Il a été en vogue dans une célèbre Université de la *Grande Bretagne*, 312
D'où vient qu'il ne paroit plus aujourd'hui dans la Rep. des Lettres, *ibid.*

R.

R. L'Auteur designé par cette Lettre à la fin des Discours décrit son humeur taciturne & son habileté en Physionomie, *&c.* 25, -- 31
Son dessein à l'égard des Dames & de leurs Amours, 30, 31
Il fait la description de son visage, 84, 85
Le tour qu'il prend pour se garantir de l'Envie, 94
On l'admet dans la Societé des Laids, 156, -- 162
Il veut empêcher les Dames de se farder, 187

Il ſeroit d'avis que chaque Homme aprît un Métier, 200
Ses reflexions ſur la Lettre d'une jeune Coquette, 403, 404
De quelle maniere il regit ſes affaires, 421
Railleurs de profeſſion, 227
Raphaël, excellent Peintre, 430
Rate (Le mal de) n'eſt que pour les Gens d'esprit, 260, 261
Rébus conſiste à mettre une figure à la place d'un mot, 298
Le grand Magaſin des Rébus, 330
Recitation *Italienne* ne quadre pas avec l'*Anglois*, 144, 146
—— muſicale doit être auſſi différente dans chaque Langue que leur Accent naturel, 145
Rehearſal, Comedie faite par le dernier Duc de *Buckingham*, 22
Rêve de la Mere de l'Auteur C, 2
—— d'une Dame ſuperſtitieuſe, 45, 46
Rhée (La Déeſſe) inventa la Danſe, 352
Rheni (*Gui*) Peintre fameux, 430
Rhétoriciens ont traité fort gravement du Jeu des mots, 311
Rich (Mr.) Proprietaire d'une des Maiſons, où l'on joüe la Comedie à *Londres*, 37
Rigaudon, (Mr.) Maître de Danſe, 353
Rire, Ceux qui veulent nous exciter à rire ſe doivent mettre au deſſous de nous, 227
Roger l'Eſtrange (Le Chev.) a publié une Fable, qu'on peut apliquer aux Esprits Satiriques, 112
Rois *Indiens*, qui font leurs remarques ſur la Ville de *Londres*, 237, 241
L'idée qu'ils ont des Chaiſes à Porteurs, des Perruques, & de la Comédie, 240, 241
Romains (Les) prévinrent une Bataille, qui s'alloit

loit donner entre les *Romains* & les *Sabins*, 417
Elles ſacrifierent, dans une autre occaſion, leurs Bagues & leurs Joïaux pour le ſervice du Public, 418
Roſalinda, célèbre Partiſane des *Whigs*, a un Signe ſur le côté *Tory* de ſon front, 415
Elle écrit à l'Aut. R. pour demander à être admiſe dans la Coterie des Laids, 446, *&c.*
Rubens, Peintre fameux, 430

S.

SACK-POSSET, ſorte de Boiſſon *Angloiſe*, 284
Salluste cité, 273. 351
Sanctorius, Inventeur d'une Chaiſe, qui ſervoit de Balances, 120
Santé (La) mérite qu'on en prenne un ſoin raiſonnable, 124
Saraſin (Mr.) s'eſt moqué des Bouts-rimez, 309
Scarron étoit le premier à badiner ſur ſes défauts, 83
Sciences (Les) ne ſont pas propres pour tous les Genies, 105
Segrais (Mr. de) a distingué ceux qui liſent les Poëtes en trois Ordres, 324
Sempronia, grande Admiratrice de la Nation *Françoiſe*, 212
Seneque cité, 296
Sentry (Le Capit.) quatriéme Membre de la Coterie des Auteurs, 13, 15
Shadwell, Poëte *Anglois*, avoit beaucoup d'enjoûment, 171
Mr. *Dryden* a fait un Poëme contre lui, intitulé *Mac Fleckno*, 294
Shakeſpear, fameux Poëte *Anglois*, 84. 147. 193
Ses Tragedies ſont pleines de Quolibets, 311
Shovel (Le Chev. *Cloudesly*) Amiral *Anglois*, 128
Singes, qui font de jolis tours, 143
Sixte V. punit rigoureuſement l'Auteur d'une Pasquinade, 110

Socrate parut ſenſible à la Satire d'*Ariſtophane*, 108, 109
—— aprit à danſer lors qu'il étoit déja vieux, 352, *&c.*
Son penchant naturel le portoit à la débauche, 442
Il reſſembloit beaucoup à *Silene* pour le viſage, *ibid.* 443
Soldat, qui trembloit à ſon ombre, *&c.* 70
Songe ou Viſion, voïez Allegorie.
Sophocle garde bien le *decorum* dans ſa *Médée*, 206, 207
Sophronie joint les agrémens de la Vertu à ceux de la Beauté, 169
Spencer, Poëte *Anglois*, d'un genie fort au deſſus de ce qu'on apelle Eſprit mixte, 319
Spinamont ſe plaint à *Pharamond* de ce qu'il avoit eu le malheur de tuer en Duel le meilleur de ſes Amis, 435,-437
Stace cité, 413
Statire eſt agréable ſans affectation, 188
Stupide (Le) Peintre *Alleman*, 428
Superſtition (Plaiſans effets de la) 46,-50
Les Vapeurs en ſont quelquefois la cauſe, 49
Swan (Mr.) fameux *Quolibeteur*, 311, 312

T.

TEMPLE (Le Chev. *Guill.*) auroit pû trouver une meilleure ſolution à une difficulté qu'il s'étoit propoſée, 104
Terreurs paniques de certains Eſprits foibles, & le moïen de s'en garantir, 50, 51. 70, 71
Théologien (Caractère d'un) Membre de la Coterie des Auteurs, 17, 18
Titien (Le) Peintre fameux, 430
Tombeaux (La vûë des) fait naître des penſées ſerieuſes & utiles, 129, 130
True-love (Mad.) entêtée du Dr. *Oates*, 288, 289

Truepeny (*Janot*) eſt d'un naturel ſi bon, qu'il s'eſt ruïné par-là, 425
Ce qu'il écrivit à un de ſes Créanciers, *ibid.* 426
Tryphiodorus, grand *Lipogrammatiſte*, a écrit une *Odyſſée*, *&c.* 297, 298
Engagé dans un Bal avec 24 Perſonnes, 330

V.

VAGELLIUS, qui eſt un pauvre Avocat, auroit pû devenir un riche Marchand, 106
Valets, ſont mieux en *Angleterre*, & ſervent plus mal, qu'aucune autre part, 450,--456
Quelle eſt la cauſe de la licence qui regne parmi eux, 452
Ils ſe donnent les titres de leurs Maîtres, 453
Quels ſont les Lieux de leurs Rendez-vous, 454
Il y en a qui ne manquent pas d'eſprit, *ibid.* 455
Avanture d'un Valet à bonnes Fortunes, 455, 456
Valetudinaire fort ſingulier, 119,--122
Avis que l'Auteur lui donne, 124, 125
Veniſe ſauvée, Pièce écrite par *Shakeſpear*, 201
Verité (La) eſt accompagnée de l'Eſprit, 332
Le Cortege qui eſt à leur ſuite, 334
Vertu (La) mérite un double éloge, lors qu'elle ſe trouve dans une Perſonne mal bâtie, 441
Vin (Le bon) vaut mieux que le Fard pour les Belles, 252
Virgile cité, 77. 107. 119. 193. 250. 364. 370. 375. 426. 432. 444. 450
On ne voit dans ſes Ouvrages aucune trace de l'Eſprit mixte, 319
Viſion ou Songe, voïez Allegorie.
Vociſer eſt un Impudent, quoi qu'il paſſe pour un Homme bien fait & poli, 385, 386
Voltager, Prince *Breton*, 199

W.

W.

WALLER, Poëte *Anglois*, a beaucoup de l'Esprit mixte, 319

Whig & *Tory*, qui se dépeignent l'un l'autre à des Rois *Indiens*, 239

Il y a une grande sechereſſe dans les Ecrits de l'un & de l'autre Parti, 314

Les Dames de ces deux Partis se distinguent par la situation de leurs mouches, 414

Y.

YARATILDA, Femme de *Marraton*, 281, 282

Yarico, jeune *Americaine*, amoureuſe de Mr. *Inkle*, & son triste sort, 63,--65

Z.

ZEUXIS, ancien Peintre, qui se vantoit de peindre pour l'éternité, 252

FIN.

0057997722